



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES.

TOME PREMIER.



LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES,

TRADUIT EN VERS

Par M. LE BLANC DE GUILLET.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE,
de MADAME, et de Madame Comtesse d'AR-
TOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.
PLASSAN, Libraire, Hôtel de Thou, rue des
Poitevins.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilège du Roi.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

A M O N S I E U R
D I O N I S D U S É J O U R ,

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, &c. &c.

A M I sans préjugés , dont l'ame noble et pure
S'ouvrit le sanctuaire où règne la Nature ,
Et sait y préférer un repos vertueux
Au fracas enivrant des plaisirs fastueux ;
Toi qui , simple en tes mœurs , sublime en tes pensées ,
Suis , en son vaste sein , ces sphères élancées ,
Ces flambeaux qu'elle-même , aux regards des Humains ,
Déploya dans le vide étendu par ses mains ,
Et les vois , l'un par l'autre , avec tant d'harmonie ,
Balancés dans leur marche à des loix asservie ,
A des loix dont Newton démontra les rapports ,
Objet toujours nouveau de tes savans efforts ;
De ces plaines du ciel que ton génie embrasse ,
Tantôt , du vieux Saturne , aux confins de l'espace ,
Epiant la couronne , en marquant les retours ,
Et les jours et les nuits , si divers en leur cours ,
Tantôt suivant , au loin , dans leurs routes profondes ,
Ces astres étonnés de franchir tant de mondes ,

Ces comètes jadis source de tant d'erreurs,
Eternels alimens de si vaines terreurs;

De ce faite sublime, où, si loin des orages,
Tu n'es visible ici qu'à l'œil perçant des Sages,
Et braves à jamais celui de l'imposteur,
Trop bas pour s'élever jusqu'à tant de hauteur,
Du traître, du jaloux, qui, de sa fange impure,
Ne voit que ce qui s'offre en sa carrière obscure,
De tout ce vil amas de fourbes, d'insensés,
Qui, bourreaux l'un de l'autre, et pressans et pressés,
Perdus dans l'infini de la Nature entière,
S'arrachent de vains droits sur un point de matière,
Y passent, tour à tour, dans leurs vagues transports,
De l'ivresse du crime au tourment des remords,
Et, par le Temps vainqueur, surpris sans se connaître,
Vont s'engloutir enfin dans l'abîme de l'être;

Si tu peux contempler ce spectacle d'horreur,
Cet effrayant tableau de haine et de fureur,
N'as-tu pas dit cent fois : » Insectes éphémères,
» Nés pour peu de plaisirs et beaucoup de misères,
» Sur votre aire, au hasard, promenéés un instant,
» N'en pouvez-vous jouir qu'en vous y tourmentant ?
» Heureux qui, vous laissant à vos combats funestes,
» Emporté, loin de vous, aux régions célestes,

- » Où, par la vérité, ses pas sont assurés,
- » Peut fuir ce vain théâtre où vous vous déchirez,
- » Foule aux pieds vos erreurs, et, régnañt sur son ame,
- » Au sein de la Sagesse en épure la flamme « !

Ce que tu dis, ami, planant au haut des cieux,
Ton ami, chaque jour, le répète en ces lieux,
Sur ces bords si charmans, si dignes de te plaire,
Où l'on voit quelquefois ma Muse solitaire,
Sur les gazons naissans, suivre un ruisseau plaintif,
Emblème de la vie en son cours fugitif,
Qui, plus sage que nous, en nous cachant ses traces,
Les marque par des fleurs dont se parent les Graces;
Où, dans l'ombre d'un bois, asile révééré,
Quelquefois mon esprit, mollement égaré,
Sur le sombre avenir jette un regard timide,
Remonte, de nos jours, le fleuve si rapide,
Me rappelle, en secret, à mes premiers plaisirs
Que n'ont jamais troublés d'ambitieux désirs,
Et de qui la Vertu, de son regard sévère,
Ne peut me reprocher la mémoire encor chère;
Où, tantôt avec Locke, et Sénèque, et Charron,
Montagne, Montesquieu, j'affermis ma raison;
Tantôt, aux doux accens de Virgile et d'Horace,
J'adoucis mes humeurs, m'égaye et me délasse,

Et , soit que le soleil naisse ou meure à mes yeux ;
Dans un éclat terni , dans un jour radieux ,
En paix avec mon cœur , et libre de contrainte ,
Je vis , content de moi , sans regrets et sans crainte.

Mais l'ennui nous surprend dans le plus doux repos ,
Et , pour le prévenir , il faut quelques travaux.
Ce n'est qu'à toi d'instruire et d'éclairer les Sages.
Dissipe , à leurs regards , les plus épais nuages.
Pour qu'ils connaissent mieux , des flambeaux éternels ,
Aux champs de l'infini , les mouvemens réels ,
De ceux que l'on croit voir , fixe la loi constante.
Fixe , par leur distance à nos yeux apparente ,
La ligne qui les lie et les unit entre eux ;
Suis , par cet heureux fil , Phébus si ténébreux ,
Quand sa jalouse sœur le dérobe à la terre ;
Suis Mercure et Vénus perdus dans sa lumière.
De l'orbe de ces feux , d'après leurs mouvemens ,
Dévoile , par ce fil , les plus sûrs élémens.
Quand la Reine des nuits s'obscurcit et s'efface ,
Un faible jour encor nous découvre sa face ;
De son frère brillant , sur ses tristes attraits ,
L'atmosphère terrestre infléchit quelques traits ;
De ces traits affaiblis , ose , d'une main sûre ,
Et constater la force , et marquer la mesure ;

Ose , de notre globe , où rampent , sans clarté ,
Tant de faibles Mortels craignant la vérité ,
Ose déterminer la figure incertaine.

Ose Et que ne peux-tu dans l'élan qui t'entraîne ?
Quels étonnans secrets , sans jamais t'égarer ,
Dans la terre et les cieux , ne peux-tu pénétrer ?

Mais moi , qui , loin de toi , quelque ardeur qui m'anime ,
Ne puis , en t'admirant , prendre un vol si sublime ,
Borné dans mon génie autant qu'en mes désirs ,
De quoi dois-je occuper mes paisibles loisirs ?

Irai-je , en téméraire , aidé de Melpomène ,
Briguer de vains lauriers disputés sur la Scène ?
Emirène peut-être et le sage Manco
Ont reçu quelque éclat de mon faible pinceau ;
Dans l'ombre ensevelis , d'autres Héros peut-être ,
Si jamais dans la lice ils venaient à paraître ,
Sans qu'un lâche Bathyle enchaînât leur essor ,
A quelque honneur , comme eux , pourraient prétendre encor ;
Mais , crois-moi , je l'ai vu ; les cabales , les brigues ,
Les plus basses noirceurs , les plus viles intrigues ,
Les cris de l'ignorance et ses transports jaloux ,
Sur ce champ si couru sèment trop de dégoûts.

Trop simple pour y voir les pièges homicides
Qu'y tendent avec art mille ennemis perfides ,

Par le plus sot orgueil , prompts à se soulever ,
 De l'ennui, s'il se peut , j'aime mieux me sauver
 Dans un champ moins célèbre et moins couvert d'épines ,
 Et peut-être étalant moins d'injustes ruines.

« Eh bien donc », m'as-tu dit, approuvant mes dédains,
 Lorsqu'ainsi, dans ton cœur, j'épanchais mes chagrins,
 » Pour distraire et charmer cet ennui léthargique,
 » Rends-nous, rends aux Français quelque trésor antique.
 » Du Chantre d'Épicure, à leurs yeux enchantés,
 » Reproduis l'énergie et les mâles beautés «.

Pourrai-je?... » A quels efforts ne peut-on pas suffire,
 » Quand l'Amitié conseille et que sa voix inspire « ?
 L'Amitié!... j'obéis. Quelle témérité
 N'excuse point un nom si cher, si respecté ?

Le voilà donc, ami, le voilà cet Ouvrage.
 Il t'est dû. Je m'acquitte en t'en offrant l'hommage.
 O si, du Temps jaloux, il pouvait triompher!
 Mon nom suivant le tien qu'il ne peut étouffer,
 Nos neveux quelquefois diraient de moi peut-être :
 » Il fut aimé d'un Sage, il mérita de l'être «.
 Ah ! si c'est m'enivrer d'un espoir trop flatteur,
 Qu'on le dise un seul jour, c'est assez pour mon cœur !

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

CE n'est qu'en tremblant qu'on ose exposer cette Traduction à des yeux aussi éclairés que ceux de notre Siècle. Jamais le goût des Sciences n'a été plus répandu; jamais le flambeau de la raison, celui de l'expérience, n'y ont porté un jour plus pur. Il semble que ce n'est pas dans de pareilles circonstances qu'on doit reproduire d'anciennes erreurs.

Voilà ce qu'on s'est dit avant d'entreprendre de mettre Lucrèce en vers, et voici sur quoi l'on s'est fondé pour ne point abandonner cette entreprise, et pour espérer qu'elle pourrait ne pas déplaire.

Quoique l'Ouvrage de Lucrèce, considéré comme système, n'ait peut-être rien de moins vraisemblable que tant d'autres hypothèses que chaque jour voit naître, et que la mode accrédite pour quelque temps; quoiqu'il renferme peut-être quelques vérités que la plus

faine Philosophie ne sçaurait désavouer ; ce n'est point à ces titres sans doute qu'il mérite d'être rajeuni : mais , considéré comme Poëme , à quelques négligences près que l'Auteur eût fait disparaître , s'il y avait mis la dernière main , c'est un des plus précieux monumens de l'Antiquité , qui ne s'est sauvé du naufrage des siècles , malgré ses défauts , que par la foule de beautés , d'un genre peu commun , que toutes les Générations y ont admirées.

Dès sa naissance , ayant mérité d'être publié par Cicéron , Juge assurément capable de l'apprécier , il devint l'objet de l'émulation de Virgile et d'Horace , que leur génie vraiment poétique en rendait plus capables encore , et qui n'ont pas dédaigné de s'en approprier des hémistiches , et même des vers entiers et des pensées remarquables.

Presque tous les Savans , les Gens de goût , Grammairiens , Rhéteurs , Orateurs , Poètes de son siècle , et des postérieurs , jusqu'à l'extinction des lumières par l'irruption des Bar-

P R É L I M I N A I R E. xiiij

bares, tous ceux qui l'ont entendu, depuis la renaissance des Lettres, l'ont mis et le mettent encore au dessus du Prince des Poètes Latins, non pour l'élégance continue, pour cette mollesse et cette harmonie inimitables qui distinguent ce grand Homme de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi, mais pour la grandeur des images, la hardiesse des pensées, la force de l'expression dans des matières difficiles à rendre en vers, en quelque Langue que ce soit, et qui ne l'avaient pas été dans la sienne.

Il fut en effet le premier, comme il l'atteste lui-même, qui osa faire connaître aux Romains la Philosophie des Grecs; et, ce qui devait paraître plus effrayant, qui l'osa en vers.

Nourri de la doctrine d'Epicure, dès sa plus tendre jeunesse, vivant dans un siècle et dans une République où les hommes les plus distingués par leur esprit, leurs connaissances, leurs talens, faisaient gloire de la professer, il conçut le dessein de l'exposer dans un Poëme.

et de devenir ainsi le rival d'Empédocle , qui , dans la Grèce , avait exécuté avec succès un projet semblable , et dont les vers étaient chantés sur les théâtres comme ceux d'Homère.

Plus cette idée était grande , plus elle dut être séduisante pour un génie aussi ardent que le sien. Développer tous les ressorts de l'Univers , en expliquer la marche et les combinaisons ; descendre dans l'abîme de la Nature , déployer tous ses phénomènes , lui arracher tous ses secrets , la suivre dans la formation des êtres , dans leur développement , leur dépérissement , leur reproduction : jamais il ne fut de sujet plus varié , plus étendu , plus sublime au premier coup d'œil ; mais aussi jamais il n'en fut qui présentât des écueils plus multipliés : définitions sèches , mais nécessaires ; discussions profondes , mais rebutantes ; argumens subtils , mais fatigans : Lucrèce n'en vit que l'abondance et la grandeur ; il se flatta de trouver dans son esprit assez de ressources pour en vaincre les difficultés , et cette espérance , que

tout autre eût regardée comme chimérique , lui en était un sûr garant ; car, s'il n'appartient qu'aux grands génies d'exécuter de grands projets , il n'appartient aussi qu'à eux de les concevoir.

Il entra donc dans la carrière ; il y marcha d'un pas assuré , toujours attentif à semer les fleurs les plus vives ou les plus riantes de la Poésie parmi les épines d'une Philosophie abstraite , à tempérer l'austérité de celle-ci par les agrémens de celle-là , à relever l'une par l'autre , à délasser enfin de l'aridité de la Physique par la mollesse , si l'on peut parler ainsi, de la Morale la plus appropriée à l'humanité. Exordes magnifiques, péroraisons souvent aussi pompeuses , et , dans le cours de chaque Livre , une foule de petits épisodes charmans ou curieux ; il ne négligea rien pour fixer sans cesse l'attention de son Lecteur, et l'enchaîner sur ses traces. Quelle abondance de tableaux ! quelle vivacité de coloris ! quelle vérité dans les réflexions ! quelle chaleur continue et graduée sans nuire à la clarté, dans

un sujet où c'eût été beaucoup de n'être point obscur!

Oserons-nous le suivre ici rapidement dans sa marche? On voit d'abord un Poète plein d'enthousiasme, débutant par la plus sublime des invocations à la Déesse qu'il regarde comme l'emblème de la Nature; annonçant ensuite son sujet, il en peint l'Inventeur comme un des plus puissans génies qui s'est élancé bien loin au delà de la sphère du Monde connu, et le justifie des inductions odieuses qu'on pourrait tirer de son système, par le récit d'une des plus touchantes aventures dont la mémoire se soit conservée parmi les hommes.

Si la Poésie épique ne vit que de fictions, la Poésie didactique ne vit que d'images; et qui l'a jamais mieux senti que Lucrèce? Il entre en matière. Il pose son premier principe, et le soutient par des raisonnemens tous en images. Il avance ainsi de principe en principe, d'images en images, et, s'écartant quelquefois de sa route par des digressions courtes qui ne la laissent jamais perdre de vue, il

y

y rentre par les sentiers les plus agréables. Bientôt, ayant établi les fondemens de son système, il analyse tous les autres avec autant de précision que de rapidité. Il en caractérise les Auteurs ; il les réfute avec énergie. S'apprêtant enfin à prouver l'infinité de l'espace et de la matière, il passe, par un préambule éloquent, à ce nouveau sujet, qui lui fournit encore une suite de peintures toutes plus admirables les unes que les autres.

Par quel superbe morceau de Morale ouvre-t-il son second Livre ? Il est tel, que Virgile, qui se l'est proposé pour modèle, de l'aveu de tous les Savans, avec plus d'art et d'élégance, n'est parvenu qu'à peine à le balancer. Viennent ensuite de nouveaux principes plus déliés peut-être, moins faciles à saisir que ceux du premier Livre : mais par quelles comparaisons piquantes ne sont-ils pas éclaircis ! de quelles brillantes descriptions ne sont-ils pas entremêlés ! Quelle noblesse dans l'épisode sur le culte de Cybelle ! quel charme dans la dispute sur les couleurs ! quelle variété

dans celle sur la vie des êtres animés ! quelle pompe dans celle sur la pluralité des Mondes, sur leur formation simultanée ou successive, sur leur destruction plus ou moins retardée ; et par quelles plaintes, mal fondées sans doute, mais qu'on n'entend point sans émotion, sur le dépérissement progressif de la Nature, soit en nous, soit dans le Monde que nous habitons, tout cela n'est-il pas couronné ! Que de richesses déjà dans ces deux premiers Livres ! et c'étaient pourtant les moins susceptibles d'ornemens par la nature des matières, et par les discussions profondes où le Poëte était forcé de se plonger.

Si nous entrons dans le troisième, celui de tous que les Anciens ont le plus admiré, nous en condamnerons le sujet, mais pourrons-nous nous défendre de partager leur admiration ? Est-il rien de plus imposant que le début ? est-il rien de plus philosophique même, dans l'esprit de l'Auteur, dans les maximes et les préjugés du Paganisme, et l'Antiquité peut-elle produire quelque autre Poëte qui se soit

élevé plus haut ? Dans toute la première Partie, peut-on revenir de l'étonnement où jette la souplesse, la fécondité d'un génie, qui, dans le champ le plus rebelle, le plus ingrat, le plus étranger aux Muses, a su faire éclore autant de fleurs que s'il eût défriché le plus fertile ; et, dans la seconde, mettant toujours le fonds à part, quelle étonnante succession de tableaux tient sans cesse l'esprit en suspens ! Par quelle force de raisonnemens n'est-on pas entraîné malgré soi ! et quel feu, quelle véhémence dans cette superbe digression sur la crainte de la mort, dans cette brûlante propopée de la Nature personnifiée, dans cette explication ingénieuse des supplices des Enfers envisagés comme emblématiques, dans ces reproches éloquens adressés à l'homme sur sa faiblesse, son anxiété, son inconstance, et la frivolité de ses occupations !

Dans le quatrième, la théorie de la vision et des autres sens amène des détails pittoresques d'un autre genre, et toujours relevant les raisonnemens avec autant d'art, celle de l'imagina-

tion, du sommeil, des songes, en amènent d'autres plus intéressans peut-être, et sur-tout cette pèroraison sublime sur les effets et les dangers de l'amour, où se trouve ce morceau digne d'Anacréon sur la faiblesse des Amans qui déguisent les défauts de leurs Maîtresses sous des noms pompeux ou mignards; morceau que l'immortel Molière a placé dans le Misanthrope, dont il n'est pas un des moindres ornemens; morceau qui prouve que le génie de Lucrèce pouvait se plier à tous les genres, et que, s'il le portait au grand et au sublime, il n'en était pas moins capable de s'abaisser au simple et de le manier avec grace.

Quel contraste entre les deux Parties du cinquième Livre! Si les tableaux des imperfections apparentes du Monde, de ses vicissitudes, de sa future dissolution, de sa naissance, de sa formation, de son développement, dont on dirait que le Poète a été témoin, et qu'on croit voir soi-même; si les diverses explications du mouvement et de la révolution des astres, sur-tout de ceux qui nous éclairent le jour et la

nuit, élèvent d'abord l'ame et la transportent, pour ainsi dire, dans le laboratoire de la Nature : avec quelle douceur revient-elle présider à la naissance des végétaux dont la terre va s'embellir, à celle des animaux dont elle va se peupler ! Avec quel plaisir apprend-elle l'Histoire et les mœurs des premiers hommes, l'origine du langage, celle de la Société, celle des Arts utiles, nécessaires à la vie, et des Arts agréables, qui ne le sont pas moins, si le plaisir est un besoin pour l'homme !

Le Poëte touche-t-il enfin à son terme, qu'il entrevoit dans un lointain moins reculé ? il ramasse toutes ses forces pour prendre un dernier élan, et pour peindre les météores. La foudre, et ses effets aussi variés qu'étonnans, les tremblemens de terre, les volcans, les avernes, les prodiges de l'aimant, les maladies contagieuses, enfin la fameuse peste de l'Attique, imitée et non surpassée par Virgile lui-même : quel pinceau demandaient des objets si grands ! et celui de Lucrèce n'est jamais au dessous.

Telle est la suite du Poëme de la Nature ;

tel en est l'enchaînement que l'Auteur, comme on le voit, n'y laisse presque pas reposer un moment l'esprit sans lui présenter de nouvelles merveilles. Peut-être un goût plus délicat ou plus timide les eût-il moins prodiguées, peut-être les eût-il dispensées avec plus d'art; mais n'eût-il pas aussi répandu plus de sécheresse sur un sujet souvent peu poétique? L'aspect de ce chaos de beautés n'échauffe-t-il pas plus victorieusement l'esprit le plus froid, que celui d'un édifice plus symétrique? L'Art peut bien sauver quelquefois l'Artiste de tout reproche; mais n'est-ce pas le génie, même sans frein, qui lui fait des admirateurs? Jugeons-en par Homère, qui, malgré cette profusion d'ornemens que la réflexion peut lui reprocher, ne se soutient pas moins inébranlablement sur le faite du double mont, pour parler sa Langue, tandis que ses successeurs, à qui la raison adjuge, avec quelque justice, la palme du goût et de la sagesse, restent toujours au dessous de lui, et n'allument que rarement le feu de l'enthousiasme qu'il ne laisse jamais éteindre.

P R É L I M I N A I R E. xxiiij

C'est par ce mérite si rare que Lucrèce s'est soutenu ; c'est par là qu'il nous a paru mériter d'être traduit en vers. Les Traductions en prose, même celle de M. L. G. la plus exacte comme la plus élégante , et dont nous reconnaissons toute la supériorité sur celles qui l'ont précédée , n'en ont donné qu'une idée très-imparfaite. Elles ont plus fait connaître le Philosophe que le Poëte, et peut-être la prose ne peut-elle aller plus loin. Elle peut bien en effet rendre, avec quelque agrément, une Poésie douce et molle , et nous en avons des exemples ; mais s'élèvera-t-elle jamais à la hauteur d'une Poésie mâle et serrée ? et Corneille, mis en prose italienne ou anglaise par le plus habile Traducteur, conservera-t-il ce feu, cette vigueur qui transporte à l'explosion d'un seul vers, si l'on peut s'exprimer ainsi ?

Ajoutons qu'on n'a point assez familiarisé notre Poésie avec les Sciences, et qu'excepté quelques morceaux épars de Voltaire, où cet homme unique, né pour tout embellir, a revêtu la Physique de tous les charmes de la

Poésie , nous n'avons pas un Ouvrage qui puisse attester à l'Europe savante qu'il n'est rien que notre Langue ne puisse traiter en vers comme celle des Grecs et des Latins.

C'était donc un service à lui rendre, que de la justifier de cette impuissance ; c'en était un à rendre aux Lettres , que de mettre les beautés de Lucrèce , presque inconnues , à la portée de tous les yeux.

L'illustre Molière l'avait tenté ; et, si le génie le plus philosophique du siècle de Louis XIV était le plus capable de sentir, dans Lucrèce, le mérite du Philosophe, le talent le plus décidé le rendait digne d'y faire connaître le Poëte. Hainaut nous en a laissé un fragment qui semble annoncer qu'il aurait pu se promettre quelque succès de cette entreprise ; mais c'est tout ce qui nous reste du travail de l'un et de l'autre , soit qu'ils l'aient abandonné, soit, comme on le croit, que, pour des raisons qu'on ignore, ils aient supprimé leur Ouvrage.

Si c'est par les difficultés qu'ils ont été dé-

couragés, Molière sur-tout ; combien devons-nous l'être davantage nous-mêmes dès l'entrée dans la carrière ! Son étendue immense, à l'aspect de laquelle l'ardeur la plus vive pour le travail semblait devoir se refroidir ; les épines sans nombre dont elle est hérissée, que nous ne nous trouvions pas la force d'écarter toujours avec succès ; les connaissances profondes, et de plus d'un genre, nécessaires pour la fournir dignement, que nous étions loin de nous attribuer : tout aurait dû nous l'interdire.

Pouvions-nous nous dissimuler que Lucrèce est l'Auteur le plus difficile de l'Antiquité, de l'aveu même de Quintilien qui parlait sa Langue ; que la Langue poétique n'étant pas perfectionnée de son temps, et ne l'ayant été qu'après lui par Virgile et Horace, il est rempli de tours et d'expressions, pour l'intelligence desquels il faudrait recourir aux fragmens qui nous restent en petit nombre des Poètes qui l'ont devancé, aux Grammairiens anciens et modernes, aux Commentateurs qui n'en donnent pas toujours une interprétation bien claire,

ou qui, s'en trouvant quelquefois embarrassés, n'en donnent aucune; que le Poëte, ayant à développer un système qui ne l'avait encore été qu'en grec, a souvent été forcé de donner aux termes latins des acceptions qu'ils n'ont point ailleurs, et qu'on ne peut deviner qu'autant qu'on est parfaitement instruit de ce système qu'on en connaît toutes les branches, toutes les modifications; que le français se trouvant à peu près dans le même cas, nous y trouverions avec peine des expressions qui rendissent le texte avec quelque justesse, si nous n'en étions pas quelquefois absolument dénués; que celles du Poëte étant toujours fortes, ce qui donne à son style une rudesse énergique, plus sûre d'éveiller l'esprit en l'étonnant, qu'une mollesse recherchée qui le laisse tomber en langueur, il nous ferait impossible de lui conserver ce charme dans une Langue châtiée, et qu'on a peut-être affaiblie en voulant la polir; qu'il n'en est pas de son Ouvrage comme de tout autre, où le choix des épithètes est souvent indifférent, et qu'un mot

P R É L I M I N A I R E. xxvij

pouvant quelquefois y démentir tout le système, ce choix n'y peut être arbitraire et n'en est que plus embarrassant; que, présentant partout des détails et souvent d'un genre que le Lecteur le moins délicat voudrait n'y pas rencontrer, sur-tout vers la fin du quatrième Livre, ce seraient autant d'écueils dont nous ne pourrions toujours nous dégager heureusement; qu'enfin la Nation Française ne paraissant goûter depuis long-temps que la Poésie dramatique, ne recevrait peut-être qu'avec dégoût un long Poëme philosophique, souvent abstrait, toujours austère?

Malgré ces réflexions et d'autres plus effrayantes encore qui se présentaient en foule, si nous avons cru devoir persévérer, si même nous nous en sommes sentis plus animés, c'est que nous leur opposons le goût pour la Philosophie qui se répand de plus en plus parmi nous; c'est que, si nous ne pouvions espérer d'obtenir les suffrages de l'ignorante frivolité, nous avons cru mériter du moins quelque reconnaissance de la part des bons esprits qui

se multiplient de jour en jour par la propagation des lumières , en leur offrant un Poëte prodigue de la Morale la plus pure , qui demande grace pour ses erreurs en Physique.

Mais , s'il a eu le malheur de combattre quelques vérités , plutôt soupçonnées de son temps , qu'universellement reconnues , comme aujourd'hui , sur des expériences et des découvertes incontestables qu'on n'avait point faites encore , le fond de son système paraît-il , au premier coup d'œil , plus erroné que ceux des autres Philosophes de l'Antiquité ? Le paraît-il même plus que ceux des Modernes , et l'hypothèse de Descartes , et celles de tant d'autres sont-elles plus séduisantes pour l'esprit , que les nombres de Pythagore ou les atomes de Leucippe , de Démocrite et d'Epicure ? C'est par sa vraisemblance qu'un système trouve des défenseurs ; et si le nombre et le mérite des Disciples de Descartes semblent justifier au moins celle du sien , le nombre et le mérite de ceux de Leucippe et d'Epicure ne justifient-ils pas aussi celle du leur , d'autant plus que Des-

cartes n'a régné qu'un siècle, et que l'Ecole d'Epicure s'est perpétuée presque jusqu'à nos jours *, et compte, jusqu'au sage et savant Gassendi qui lui a donné un nouveau lustre, une suite de grands Hommes non interrompue?

Nous - mêmes pourrions - nous n'être point frappés de cette vraisemblance? Mettons pour un moment le siècle d'Epicure à la place du nôtre, ou transportons-y notre existence par la pensée. Brûlons d'acquérir des lumières, nous volons en Asie, où l'on nous dit que tous les Arts ont pris naissance. Nous arrivons d'abord chez les Chaldéens. De temps immémorial, ils cultivent l'Astronomie. La pureté de leur ciel, l'immensité de leurs plaines, le peu de besoins auxquels la Nature humaine est sujette dans un climat tempéré, leur en ont facilité l'étude. C'est par elle qu'ils se sont élevés à la connaissance d'un Etre suprême, modérateur de l'Univers; mais ayant cru sans

* Numénius, Pythagoricien, remarque que la Secte d'Epicure ne s'est jamais divisée. *Voy. Euseb. Prep. Ev. l. 14.*

doute indigne de sa majesté d'en diriger les ressorts *, ils en attribuent le jeu à une foule de Puissances subalternes **, que l'œil ne peut saisir, que l'esprit ne peut embrasser, mais qu'il conçoit vaguement par comparaison avec les Puissances de la terre; manière commode sans doute d'expliquer tous les phénomènes de la Nature, mais dont un esprit curieux ne saurait se contenter aisément.

Les Perses, chez qui nous passons ensuite, héritiers de cette doctrine, mais n'ayant pu concevoir un premier principe purement spirituel, n'ont vu ce principe que dans le feu dont le soleil est le foyer. Ils l'adorent sous le nom de Mithras, et, restreignant à deux, Oromade et Arimane, l'un auteur du bien, l'autre du mal, dont Mithras est le médiateur, cette foule de Dieux secondaires imaginés par les Chaldéens; mais, n'envisageant aussi les effets naturels que comme une suite de la volonté d'êtres tout-puissans, ils se sont peu mis

* *Euseb. Prap. Ev. l. 5.*

** *Sallust. de Diis et Mundo.*

PRÉLIMINAIRE. xxxj

en peine d'en chercher les causes et d'en approfondir les loix.

Peu satisfaits jusqu'ici , nous nous enfonçons dans l'Inde. Les Brachmanes nous semblent être les premiers qui aient formé une espèce d'ensemble de cette Cosmogonie vague, de cette Physique plus vague encore. Ayant reconnu d'abord un Dieu * tout lumière, un Dieu parole **, qui dévoile aux Sages les mystères les plus sublimes , un Dieu corporel , revêtu du Monde comme nous le sommes de nos vêtemens , mais tout-puissant , immortel , auteur de tout , et vers qui nos ames retournent après la mort comme à leur source ; ils ensei-

* Dans l'Antiquité la plus reculée, on n'admettait qu'une seule substance éternelle, infinie, indivisible quoique divisée en trois, ce qui n'est pas fort clair. Voyez *Vindet, de Vitâ Funetorum statu. Leclerc, Bibliot. chois. t. 2. Chalcid. in Tim. Init. Clem. Alex. Strom. l. 2. Iren. l. 3. Tertul. Scorp. c. 2.*

** Deum esse lumen..... Deum esse λόγος, &c. (*Pseud. Orig. Philosophum. c. 24.*) On verra plus bas que Platon avait eu connaissance de ce Dieu parole, connu dès longtemps dans tout l'Orient; mais il le distingue de la première essence, ce que ne faisaient point les Orientaux.

gnent de plus que la terre , l'eau , l'air , le feu , et l'éther , sont les principes constitutifs de l'Univers ; que , de l'éther , sont nés les Dieux , tout ce qui le respire étant immortel , comme tout ce qui respire l'air est mortel ; que le Monde est un animal androgyne , et que des génies , dont la résidence est dans les élémens , en gouvernent les diverses parties.

On nous dit bientôt que tel est le fonds sur lequel ont travaillé les Sages chez les Arabes , adoreurs des étoiles , chez les Ethiopiens , les plus justes des hommes , selon Homère ; mais que les Phéniciens ont une Cosmogonie infiniment plus profonde. Nous volons aussi-tôt en Phénicie , et nous y apprenons que l'Univers a pour cause première un air obscur et spirituel , un chaos enveloppé de ténèbres , dont cet air spirituel , devenu amoureux de ses propres principes , les ayant mêlés ensemble , tira tous les êtres par cette union même.

Ne comprenant rien à ces idées qu'on nous donnait pour profondes , et qui ne sont que
bizarres ,

bizarres , n'espérant pas pouvoir percer plus heureusement les hiéroglyphes des Egyptiens : persuadés que ce Peuple , occupé long-temps à conquérir ses terres sur les eaux , n'a pu se livrer que très-tard à des spéculations oiseuses , quoiqu'il se vante d'une antiquité qui se perd dans la nuit des temps , et n'a fait sans doute qu'adopter les opinions des premières Nations , qu'il a revêtues d'énigmes ; nous résumons ce que nous venons d'en apprendre , et nous reconnaissons qu'ayant toutes admis un Architecte de l'Univers , toutes lui ont donné des associés , toutes ont regardé la matière comme éternelle.

N'ignorant pas que les Grecs , après s'être occupés long-temps à cultiver leur Langue et leur Poésie , qu'Homère a portée au plus haut degré de perfection , s'étant tournés tout à coup du côté de la Philosophie , ont beaucoup fréquenté ces anciens Peuples , nous ne doutons pas qu'ils n'aient recueilli leurs connaissances , et qu'ils ne les aient modifiées chacun selon son génie.

Nous nous embarquons donc pour la Grèce, empressés de savoir quelles formes elles ont pu prendre sous des mains si ingénieuses, et nous voilà bientôt dans Athènes, entourés de Philosophes.

L'un, Disciple de Thalès, nous dit que l'humide est la cause de toute génération, que l'eau est le principe de tous les êtres, que toutes les parties de la matière sont animées, et que tout est plein de génies; l'autre, sortant de l'Ecole d'Anaximandre, nous assure qu'il n'y a que quatre élémens, que la terre est ronde, qu'elle est au centre de l'Univers, et que le soleil est aussi grand qu'elle*. Quatre élémens! s'écrie un troisième, plein

* On croit qu'Anaximandre fut le premier qui trouva la distance juste de la terre au soleil et à la lune, et qui découvrit le gnomon. On prétend qu'en effet il en éleva un à Lacédémone; mais ce gnomon n'était qu'un style posé perpendiculairement, dont le sommet marquait la route du soleil. Quant à l'invention des cadrans solaires, les uns lui en font honneur; d'autres, comme Plin, l'attribuent à Anaximène. Saumaise la croit beaucoup moins ancienne, contre le sentiment du P. Petau et de Leo Allatius.

P R É L I M I N A I R E. xxxv

des leçons d'Anaximène, il n'y en a qu'un ; c'est l'air, lequel est infini. N'en croyez rien, reprend celui-ci, nourri de celles d'Anaxagore ; c'est la matière qui est infinie et toute composée de parties similaires, qui d'abord, étant confondues, ont été mises en ordre par l'esprit. Apprenez d'ailleurs que cette lune qui vous éclaire durant la nuit, est un Monde habité comme le nôtre ; que le soleil n'est qu'une masse de fer ardente, et n'est guère plus grand que le Péloponnèse ; que les comètes ne sont que la rencontre nécessaire de plusieurs étoiles qui se perdent à la vue en se séparant et poursuivant chacune son cours. Tout est né du chaud et du froid, réplique avec emphase celui-là, sur la parole d'Archélaüs ; l'homme et les animaux sont sortis du limon fermentant de la terre.

Arrive un Pythagoricien austère, suivi de quelques amis, qu'on prendrait, au premier coup d'œil, pour des Pénitens de l'Inde, tant leur marche est grave et mesurée, et tout leur

extérieur composé *. Ecoutez, nous dit-il d'un air imposant, il l'a dit, et c'est la vérité, puisqu'il l'a dit. L'unité est le principe de toute chose, ajoutez-y l'harmonie; car la vertu, la santé, notre ame, Dieu même, le mouvement des astres, n'existent que par l'harmonie. Le Monde, résultat merveilleux du feu, de l'eau, de la terre et de l'air ses élémens, est animé, intelligent, et sphérique. Le soleil, la lune, tous les astres sont des Dieux; les ames sont des particules ignées et invisibles de l'éther, où se mêle un peu de froid; l'air en est peuplé. Ce sont ces ames que vous appelez Héros ou Démons, qui nous envoient à tous, hommes ou animaux, les songes, les signes de maladie et de santé, et qui sont sans cesse transmises d'un corps à l'autre, quel qu'il puisse être **. Vous avez, ou

* On sait quelle était l'austérité des Pythagoriciens et leur aveugle attachement aux opinions de leur Maître. *Il l'a dit*, était un mot sacré pour eux.

** Comment l'entendait Pythagore? Si les ames sont toujours transmises d'un corps à l'autre, se peut-il que l'air en

P R É L I M I N A I R E. xxxvij

plutôt il a parfaitement raison dans tout ce que vous venez d'exposer, poursuit un de ses amis ; mais vous auriez dû vous souvenir de ce que nous a révélé Parménides , que l'homme est né du soleil , que cet astre est à la fois froid et chaud , puisque le froid et le chaud sont les principes de tout , et que nos sens nous trompent toujours. N'oubliez pas non plus , reprend un autre , ce dont on ne sçaurait douter sur la parole de Melissus , que l'Univers est infini , qu'il est immobile , immuable , seul semblable à lui-même , et sans vide ; qu'il n'y a point de mouvement réel ; que ce que nous en voyons n'en est que l'apparence , et qu'enfin l'on ne peut rien prononcer sur les Dieux dont nous n'avons que des notions incertaines.

Des notions incertaines ! répond un Platonicien subtil. Comme si nous ignorions qu'il n'y a qu'un Dieu , père de sa raison ou pa-

soit rempli , et qu'elles agissent sur nous dans le sommeil ? A moins qu'il ne crût qu'il est des momens où il meurt plus d'êtres vivans qu'il n'en renaît , et qu'alors il est des âmes qui , ne trouvant pas où se loger , restent dans l'air.

role, laquelle a construit l'Univers de la matière éternelle, et dont est né l'esprit, ame de cet Univers, répandue en tout et par-tout; que les idées des êtres, êtres réels elles-mêmes, existent de toute éternité, et qu'il ne faut pourtant rien assurer sur quoi que ce soit *.

Comme nous ne voyons jusqu'ici rien de suivi, rien de lié, rien de positif, que nous ne pouvons point former d'ensemble de tant d'idées ou contradictoires ou rentrant les unes dans les autres, que ce ne sont par-tout que des assertions vagues, dont on ne rend point de raison, rêveries de l'ancienne Asie, que chacun s'est appropriées à sa manière, sans se mettre en peine d'élever un édifice régulier dont les parties se correspondent, se soutiennent mutuellement et composent un tout, il nous survient un échappé du Lycée, que nous prions de nous faire part de la doctrine de son Maître.

Volontiers, dit-il; vous savez qu'il est le

* On voit, par ce doute de Platon bien manifesté dans plusieurs de ses Ouvrages, que, se perdant lui-même dans ses idées métaphysiques, il avait fini par s'en défier.

premier qui ait rassemblé les membres épars de la Philosophie, et fait ce qu'on appelle un système. Il serait trop long de vous le détailler ; mais le voici en peu de mots.

Il y a trois principes des choses, la matière, la forme, et la privation *. Au dessous d'eux sont les élémens, qui sont des corps d'une extrême simplicité, dont tous les autres sont des résultats tôt ou tard prêts à se résoudre en eux. Ces élémens sont le feu, l'eau, l'air, et la terre. Il ne sçaurait y en avoir d'autres, puisqu'ils sont les seuls corps simples, mus d'un mouvement simple, qui se trouvent dans la Nature. Il n'y a que deux mouvemens simples, dont l'un est de haut en bas, l'autre du centre à la circonférence : l'un est propre à la terre, comme pesante ; l'autre au feu, comme léger ; et tous deux à l'air et à l'eau, comme participant chacun à la pesanteur et à la légèreté des deux premiers.

* *Rerum naturalium principia sunt materia et forma, hæc principia sunt ut sint ; privatio est principium ut fiant, non enim facit esse, sed ut esse possint. Jul. Cas. Scal.*

Nous nous regardons sans l'interrompre, ne voyant encore aucun jour dans cette obscurité. Des corps légers ou pesans et se mouvant par eux-mêmes ! Il continue.

Ces élémens sont doués de diverses qualités. Ils sont chauds, froids, humides, secs. Le feu est chaud et sec, l'air chaud et humide, l'eau humide et froide, la terre froide et sèche. La chaleur est ce qui rassemble les parties homogènes, et sépare les hétérogènes; le froid, ce qui rassemble les unes et les autres; l'humide, ce qui, facilement contenu dans les bornes d'un autre, ne l'est que difficilement dans les siennes; le sec enfin, ce qui, facilement contenu dans les siennes, ne l'est qu'avec peine dans celles d'un autre. Le Monde est éternel ainsi que la matière des cieux, qui ne sont qu'une voûte de cristal à laquelle les astres sont attachés.

Il va poursuivre; mais, désespérant de pouvoir rien comprendre à tout cet étalage d'une doctrine alambiquée où rien n'est encore prouvé, nous faisons quelques pas. Tous les Philoso-

phes nous suivent , disputant entre eux sur l'ame , le temps , l'espace , et mille autres questions pareilles , et pas un mot de vraisemblance , et sans doute de vérité dans tout ce que nous entendons.

Cependant nous rencontrons l'Académie : nous y entrons. Un Elève d'Arcésilas prétend démontrer qu'on doit douter de tout * , et qu'il n'est point de proposition qu'on ne puisse défendre ou nier à son gré. Qu'apprendre dans une Ecole où tout est problématique ? Nous sortons bien vite pour voler au Portique , dont on nous avait fait un éloge pompeux. L'air assuré du Professeur nous en impose. Il ne

* C'était le parti qu'avaient pris les hommes les plus éclairés au milieu de ce conflit d'opinions. C'est à quoi s'entient Cicéron , le plus grand ornement de cette Ecole , dans tous ses Ouvrages philosophiques ; et presque tous les Sages l'ont imité depuis.

C'est à la multiplicité de ces hypothèses hasardées et soutenues sans preuves , que l'esprit humain doit la plus précieuse de ses connaissances , celle de ses bornes. C'est à elle qu'il doit la bonne Philosophie. Ne trouvant l'évidence nulle part , il a compris enfin qu'il n'y a de vraie Physique que celle qui est fondée sur l'expérience.

parle que par sentences. *La vertu seule peut rendre l'homme heureux.* Charmé de ce début, nous écoutons avec plus d'attention. *Le Sage est le plus fortuné des mortels, même dans les tourmens les plus effroyables, qui ne sont pas tourmens pour lui.* Ce ne sont pas ici des hommes, disons-nous tout bas, ce sont des Dieux ou des foux. Du reste, comme il ne donne d'autres explications de la Nature, que celles dont nous avons les oreilles rebattues, nous le quittons, pour nous acheminer vers le jardin d'Epicure. Nous l'y trouvons bientôt lui-même environné d'une foule d'Auditeurs, les plus honnêtes gens et les plus distingués de la ville, préjugé favorable pour sa doctrine, et qui nous prévient en effet d'avance sur ce qu'il va nous enseigner. Il commence ainsi *.

Le Philosophe ne devant rien avoir de plus cher que la vérité, doit rejeter tout ce qui ne lui paraît pas évident; et, sans vouloir

* Ce n'est pas sans dessein que nous donnons au système d'Epicure plus de développement qu'à aucun autre; nous avons cru cet exposé nécessaire à l'intelligence de Lucrece.

tout expliquer, ne s'appuyer, dans ce qu'il explique, que sur des principes inébranlables.

Ces principes sont en petit nombre. 1°. Les sens ne trompent jamais, parce qu'il ne leur appartient pas de juger, de comparer des idées. Ils sont affectés par un objet, et, comme on ne peut leur nier qu'ils le sont, toute sensation, toute perception, en tant que perception, est vraie.

2°. Ce n'est qu'à l'esprit à prononcer sur ces perceptions des sens. S'il se trompe dans le jugement qu'il en porte, la faute n'en est qu'à lui. Ainsi tout jugement que les sens justifient ou qu'ils ne contredisent pas, abstraction faite de la distance, du mouvement, du milieu interposé, de la disposition de l'organe, est vrai.

3°. Toute idée, toute prénotion nous vient des sens, n'étant en effet que la connaissance de ce qu'ils nous représentent, sans laquelle on ne peut rien assurer sur son existence, ni en douter, ni même lui donner un nom.

4°. On ne peut juger d'un objet existant,

avancer qu'il est semblable à un autre , qu'il en est différent, qu'il lui est joint, &c. qu'on n'en ait préalablement l'idée.

5°. Enfin l'on ne peut affirmer que telle proposition n'est pas évidente , qu'autant qu'on a une prénotion de l'évidence.

Munis de ces principes , nous ne sçaurions réfléchir sur la Nature sans reconnaître que rien ne naît de rien , rien ne peut s'anéantir ; car , si le néant pouvait produire l'être , tout naîtrait de tout , et rien n'aurait besoin de germe. L'Univers a donc toujours été , il sera toujours un mélange de matière et de vide. L'esprit humain peut-il rien concevoir de plus ? La matière est ce qui touche et est touché ; le vide , ce qui , ne pouvant ni l'un ni l'autre , lui ouvre par-tout un passage. L'existence de l'une nous est démontrée par nos sens , celle de l'autre par l'impossibilité du mouvement, si tout est plein. Ils sont tous deux infinis. Si l'espace l'était seul en effet , la matière finie ne s'y perdrait-elle pas , et si la matière seule l'était , l'espace fini pourrait-il la contenir ? Il n'y a donc

ni haut ni bas, ni centre ni circonférence ; cependant tout se meut, tout change sans cesse dans cet Univers ; tout est donc composé de parties qui se réunissent et se désassemblent pour se réunir encore, encore se désassembler, et toujours de même. Puisque ces parties constituent tour à tour tant de corps divers, que leur combinaison seule diversifie ainsi, elles sont donc d'une extrême simplicité. Elles doivent de plus être inaltérables et indivisibles ; car comment concevoir des parties infinies, soit en grandeur individuelle, soit en quantité, dans des corps finis ? Il est donc un terme à la divisibilité des corps, laquelle ne peut aller au delà de l'atome, terme que j'emploierai désormais pour signifier ces parties constitutives de tous les assemblages que la Nature nous présente.

Les atomes étant corps, doivent avoir essentiellement les qualités primitives des corps, figure, grandeur relative, pesanteur spécifique. Quant aux autres, telles que la chaleur, la froideur, &c. comme elles ne naissent que

de leurs combinaisons entre eux , on conçoit qu'elles ne doivent pas leur appartenir nécessairement. Je déduis la diversité de leurs figures de ce qu'aucun de leurs assemblages ne ressemble parfaitement à l'autre. Je déduis celle de leur pesanteur de leur mouvement.

Ils en ont de deux espèces ; l'un perpendiculaire, dont tous les corps , abandonnés à eux-mêmes dans un espace non résistant, nous démontrent l'existence ; l'autre de déclinaison , au moyen duquel ils peuvent se rencontrer : celui-ci n'a rien d'absurde , rien de contradictoire à la Nature , comme on a voulu l'en accuser , si vous faites attention que les atomes étant de diverses grandeurs , il doit arriver que , dans leur chute perpendiculaire , les plus étendus étant aussi les plus pesans , doivent souvent rencontrer les moins larges , plus petits et par conséquent plus légers , et les prenant quelquefois en flanc , les forcer à prendre une direction diagonale , qu'ils vont transmettre à d'autres , &c.

Ce mouvement reflex est double , l'atome

pouvant être envoyé plus près ou plus loin , selon la force du coup qu'il reçoit. D'où il suit qu'il doit d'abord s'enlacer avec quelques autres ; que ce premier assemblage étant traversé de mille petits vides, que ses parties différemment configurées, et ne pouvant s'y adapter parfaitement l'une à l'autre, doivent y former, l'atome n'y doit point perdre tout-à-fait son mouvement de pesanteur ; qu'il doit y faire encore effort pour tomber et s'y trouver encore répercuté par d'autres ; que de nouveaux survenant, doivent s'y accrocher avec les mêmes dispositions , et ainsi successivement jusqu'à ce que le tout s'élève à une masse assez considérable pour tomber sous les sens ; qu'enfin cette action de la pesanteur étant toujours la même , par la même raison , dans cette masse , celle-ci doit se dissoudre tôt ou tard , et ses atomes constitutifs doivent être rendus à leur liberté, pour composer , par des moyens semblables, de nouveaux concrets périssables à leur tour par les mêmes causes, et toujours ainsi.

Vous me demanderez ce que c'est que cette pesanteur principe de tout mouvement ? Je n'en sais rien ; mais je n'en sçaurais douter , puisque je la vois par-tout agir. Ce que j'en puis dire , c'est qu'elle n'est sûrement pas cette ame dont on * a gratifié l'atome , ce qui me paraît absurde.

Selon que les atomes , à leur rencontre , s'enlacent plus ou moins étroitement , ils laissent plus ou moins de vides dans leurs assemblages , ce qui rend ceux-ci plus ou moins denses , et tantôt opaques , tantôt transparens. La transparence n'est pourtant propre aux corps rares qu'autant que leurs pores sont directs , et que la lumière peut y passer sans se réfléchir.

La fluidité plus ou moins grande dépend de la rondeur plus ou moins parfaite des molécules du fluide. En général , tout corps ne doit sa figure déterminée qu'à la figure déterminée de ses atomes constitutifs ; il ne doit son poids qu'à leur poids , sa couleur qu'à leur

* Démocrite.

arrangement dans les surfaces , où tel réfléchit l'une , et tel autre l'autre. Le son n'est que l'écoulement rapide de tels de ces corpuscules poussés par le corps sonore, qui viennent frapper l'oreille. La sensation du chaud n'est que l'irruption d'autres très-actifs , très-incisifs dans les pores d'un corps qu'ils pénètrent et qu'ils déchirent ; celle du froid n'est excitée que par d'autres d'une nature toute opposée. Vous concevez par - là que la chaleur, la froideur, &c. ne sont que des accidens, ainsi que nos sensations de douleur ou de plaisir. Le Temps lui-même n'est que l'accident des accidens, en tant qu'il les suit dans leurs variations, et qu'il mesure le repos et le mouvement des corps accidens aussi *.

Il n'y a point de génération ni de mort proprement dite. Tout n'est que combinaisons et dissolutions successives et renouvelées à jamais. Je dis combinaisons successives, car si

* Cette définition du Temps est-elle bien claire ? Je n'en sais rien ; mais je crois celle qu'en donne Lucrece beaucoup plus intelligible. *Voyez les Notes, t. 1. p. 304, et seq.*

I DISCOURS

Les atomes sont toujours en mouvement dans chacune, comme je crois l'avoir démontré, si elles ne sont que ces atomes mêmes en tant qu'arrangés de telle ou telle manière, que peuvent-elles être autre chose que des combinaisons nouvelles, dès que cet arrangement, qui seul les distingue et leur rend propres les noms que nous leur donnons, vient à changer ? D'où il suit qu'aucune n'est éternelle, que ce Monde que nous habitons, comme partie de l'Univers, en est une, qu'il a donc commencé, qu'il ne peut pas plus durer à jamais que toutes les autres, et qu'il doit s'en former sans cesse de pareilles ou de différentes dans l'espace, tôt ou tard dissoutes à leur tour, et régénérées pour se dissoudre encore et se régénérer à jamais*.

* Anaximène, Archélaüs, Aristarque, Xénophane, Zénon d'Elée, Anaximandre, Diogène d'Apollonie, Leucippe, Métrodore, et mille autres, ont cru la pluralité et l'infinité des Mondes actuellement existante. Les preuves qu'Anaxarque donnait de cette opinion devaient être bien frappantes, puisqu'après les avoir lues, Alexandre pleura de n'avoir pu conquérir encore tout un Monde.

St. Athanase (*Orat. contra Idola*) n'osant assurer que cette pluralité des Mondes existe en effet, ajoute pourtant que cette idée est très-conforme à la puissance de Dieu.

P R É L I M I N A I R E. ij

Ainsi toutes les loix imaginées par les Philosophes pour expliquer le jeu des ressorts et les phénomènes de notre Monde, sont admissibles, pouvant avoir lieu les unes dans l'un, les autres dans l'autre.

Par une suite nécessaire de ce que je viens d'établir, ce que nous appelons la vie, l'ame, n'est qu'une substance composée d'atomes excessivement subtils, jointe à une autre composée de plus subtils encore, répandue dans les corps qu'elles animent. Par l'une que j'appelle proprement ame, ils sont sensibles; par l'autre ils pensent. Elles ne peuvent exister que réunies dans le corps qui les renferme. Comment pourraient-elles ne pas se dissiper dès qu'elles l'abandonnent, étant d'une ténuité si prodigieuse? Tant qu'elles y circulent, elles reçoivent leurs sensations par les sens, dont les pores étant diversement modifiés, laissent un libre accès jusqu'à elles, les uns à des atomes de telle figure, les autres à d'autres différemment configurés. Ainsi les sensations ne sont, à proprement parler, qu'un tact; c'est la ma-

tière agissant sur la matière. La vision même n'est pas autre chose. Comment concevoir en effet que je puisse voir, si l'image des objets ne vient frapper mes yeux ; et cette image que peut-elle être que matière, pour frapper ainsi ? Mais d'où part-elle, me direz-vous ? Des objets même ; c'en est une écorce très-légère et continue, qui, par l'effort que font sans cesse les atomes dans les corps pour suivre leur mouvement de gravité, se détache coup sur coup des surfaces dont elle conserve les formes. Ce ne peut être que par ces images, flottantes par-tout dans l'espace, y restant les mêmes, ou s'y combinant avec d'autres, que l'ame est affectée dans le sommeil, et qu'elle croit voir les objets réels ou des monstres réunissant les membres de plusieurs objets. C'est encore ici la matière agissant sur la matière, et la Nature n'est en tout et par-tout qu'action et réaction. Si vous méditez ce grand principe, qui me semble évident, vous vous rendrez raison de mille phénomènes qui en découlent, et dont je pourrai vous entretenir quelque jour.

En attendant , voilà , je crois , ce que la raison peut suggérer de plus sensé sur l'origine et la nature des êtres ; trouvez mieux si vous pouvez , mais ne vous livrez jamais aux subtilités de la Dialectique * ; partez toujours , comme je vous l'ai dit , et comme on ne saurait trop le répéter , de quelque principe dont l'évidence ne puisse être contestée , et vivez heureux. Le bonheur n'est que dans la volupté ** ; mais qu'est-ce que cette volupté dont je vous ai parlé si souvent , et qu'on a tant

* Beaucoup d'Anciens ont reproché à Epicure d'avoir méprisé les Sciences , parce qu'il ne faisait aucun cas de la Dialectique. Mais n'était-ce pas une preuve de la bonté de son esprit ? Il dédaignait en effet l'art frivole de jeter de l'obscurité sur les questions les plus évidentes par des argumens et des distinctions plus subtils que solides. Quels sont les hommes sensés qui n'en ont pas fait autant par-tout où la raison a eu quelque accès ? *Voy. Cic. de Fin. l. 1. et 2. Tusc. Quæst. l. 1, 2 et 5. Quintil. Instit. l. 12. c. 2. Athen. l. 3, 7 et 13. Sext. Empyr. &c.*

** C'est sur ce mot mal interprété que Cicéron attaque vivement Epicure (*Tusc. Quæst. l. 3 et 5. de Fin. l. 2.*) , et que Sénèque le défend en plusieurs endroits , et sur-tout dans le *Traité de Vitâ beatâ* , c. 12, 15, 18.

calomniée ? C'est la tranquillité d'une âme affranchie de toute souffrance. Sachez donc qu'on ne peut rendre cet état durable et permanent que par la modération dans ses goûts, et la sobriété dans l'usage des biens que la Nature prodigue à l'homme. Tout excès amène tôt ou tard ou l'impuissance d'en jouir, ou des douleurs cuisantes, et le chagrin, plus cuisant peut-être; de n'avoir pas su les prévenir par des privations peu pénibles.

Je ne vous dirai rien des Dieux. Je crois qu'ils existent, parce que toutes les Nations, tous les hommes de tous les temps les ont reconnus, et qu'un accord si étonnant me paraît une preuve démonstrative; mais je ne les conçois pas. Ce sont des êtres trop au dessus de l'intelligence humaine, qui résident sans doute dans les intermondes, et jouissent d'un bonheur infini. Sur cette idée, je ne les crois nullement occupés de ce qui se passe dans notre Monde ni dans aucun autre, ni du soin d'en diriger les ressorts. Ce serait pour eux un travail qui

PRÉLIMINAIRE. Iv

ne leur laisserait aucun repos , et qui détruirait cette félicité sans laquelle il me semble qu'on ne peut concevoir leur existence *.

Il nous quitte à ces mots , très-satisfaits de son systême , que nous trouvons plus cohérent qu'aucun de ceux dont on nous avait fatigués ; car , s'il nous paraît manquer de base , en ce qu'Epicure n'y reconnaît point de premier moteur , nous remarquons que beaucoup d'autres ont le même défaut ** , et que , dans ceux qui ne l'ont pas , les idées qu'on donne de cet Architecte suprême sont si peu fixes *** ,

* Le dogme des Dieux oisifs n'est pas tellement propre à Epicure , qu'on ne le trouve point ailleurs. La plupart des Anciens , voyant les affaires sublunaires si mal réglées , pensaient aussi qu'ils n'en prenaient aucun soin. (*Voy. Aristote, de Generat. et Corrupt.*) Plusieurs croyaient à la fatalité , au destin. (*Voy. Plutarq. de Repugn. Stoïc. idem de Fato.*)

** Aristote (*Physic. l. 1.*) dit que tous les premiers habitans du Monde ont cru la matière existante par elle-même , et indépendante d'aucune cause extérieure.

*** Thalès , après avoir donné de la Divinité les idées les plus nobles , dans ses Entretiens particuliers , l'identifiait pourtant avec l'eau. Anaximandre ne regardait comme Dieux que les Mondes innombrables dont il peuplait l'espace infini , et croyait qu'ils naissaient et mouraient tour à tour comme

si confuses, et souvent si bizarres, qu'on doit plutôt plaindre que blâmer les esprits sensés, qui, n'ayant pu s'élever plus haut, ont cru devoir les rejeter absolument. Si nous ne concevons pas non plus la théorie de l'ame, et

ces Mondes. D'autres ont cru qu'il n'admettait d'autre Dieu que l'universalité de la Nature. Anaximène défiait l'air, qu'il croyait enfanté, quoiqu'infini; ce qui semble impliquer contradiction. Anaxagore distinguait, il est vrai, l'essence divine de la matière, mais il les croyait coéternelles, et n'attribuait à l'une que l'arrangement de l'autre. Pythagore imagina ce Dieu, ame du Monde, que Virgile a si bien décrit, et qu'on a ressuscité de nos jours avec quelque modification; ce qui n'empêcha pas Xénophane de ne voir Dieu que dans la totalité des êtres; Parménide et Héraclite, dans le feu; Leucippe, dans le plein et le vide; Démocrite, dans la masse des corps premiers; Empédocle, dans les quatre élémens; ceux-ci, dans le feu éthéré; ceux-là, dans le soleil, la lune, les astres; tous sous une figure donnée, tantôt rond, tantôt triangulaire ou autrement modifié, et par conséquent toujours corporel; tous, tantôt unique, tantôt multiple divisible ou indivisible, ou l'un et l'autre tout ensemble, ce qu'on ne sait comment ils pouvaient concilier. Platon lui-même, après s'être élevé à l'idée sublime d'un esprit pur, le place dans le monde, le ciel, les astres, la terre, nos ames, &c.; et finit par douter. Les Stoïciens le croyaient enchaîné par les causes secondes, la nécessité, le destin, &c. &c. &c.

Pour concevoir son être, il faut être lui-même.

P R É L I M I N A I R E. Iviij

comment des pensées peuvent naître de la matière, nous nous rappelons aussi que tout ce qu'on nous a dit sur ce sujet, n'est pas plus intelligible, et nous concluons, avec tous les Sages, que l'esprit est inconcevable pour l'esprit.

Revenons maintenant de cette existence anticipée que nous nous sommes prêtée. Reprenons les lumières que nous avons reçues de notre âge ; nous en verrons mieux sans doute les défauts du système d'Epicure ; mais ne conviendrons-nous pas encore qu'on ne pouvait rien imaginer de plus vraisemblable dans le siècle où il l'a été, et qu'en lui donnant le fondement solide dont il a besoin, en le corrigeant sur les découvertes modernes, comme a fait le sage et savant Gassendi, il n'était pas même indigne du nôtre, avant que Newton eût paru ?

Mais enfin, dira-ton, rien ne peut excuser le défaut essentiel de ce système tel qu'il est exposé dans Lucrèce. Sous cette forme, il est sans doute d'une absurdité trop révoltante

pour que nous ne l'ayons pas sentie ; mais, oserons-nous le dire ? c'est cette absurdité même qui nous a le plus enhardis. Ne pouvant douter qu'elle ne dût frapper les yeux les moins éclairés , nous n'avons pu craindre que l'Ouvrage fût dangereux * , et nous ne l'avons envisagé, nous ne l'envisageons encore que comme il doit l'être aujourd'hui , comme une Production littéraire , plus estimée que connue , et qui mérite de l'être.

Après cette déclaration , dont nous espérons que nulle ame honnête ne suspectera la sincérité , nous devons exposer ici la ma-

* Comment pourrait l'être d'ailleurs un système métaphysique , dont peu d'esprits sont en état de suivre les développemens et de saisir les conséquences ? Je ne connais de Livres vraiment dangereux et nuisibles à la Société , que ceux qui peuvent allumer des passions fougueuses avant le moment prescrit par la Nature , ou les rendre plus fougueuses encore après ce moment. S'il est arrivé quelque grand malheur à quelque Particulier à l'occasion d'un Livre , c'est mal raisonner , ou , ce qui malheureusement n'est que trop vraisemblable , c'est être d'une insigne mauvaise foi , que de dire que , par cela seul , ce Livre est condamnable ; car , sur ce principe , il faudrait condamner l'Évangile , qui a conduit tant de Martyrs à l'échafaud.

nière dont nous nous y sommes pris, ou du moins dont nous avons tâché de nous y prendre pour rendre supportable, s'il est possible, une si longue suite de vers sur des matières très-abstraites, et peu familières au commun des Lecteurs.

On sait que la versification doit être soutenue, comme la prose, par une harmonie différente de celle du mètre, et qui résulte de la combinaison des périodes longues et courtes, entremêlées avec art, de leur suite, de leur enchaînement. C'est le défaut de cette harmonie dans des Poèmes, remplis d'ailleurs de vers brillans, qui fait croire à la plupart des Français, surpris quelquefois par un doux sommeil à la lecture de ces Poèmes, malgré leurs beautés, que notre Poésie, par le retour périodique et uniforme des rimes et des hémistiches, étant extrêmement monotone, est incapable de produire de longs Ouvrages.

Mais qu'on nous dise pourquoi la Poésie des Anciens, si variée dans sa marche, est pourtant sujette à inspirer autant de langueur,

autant de dégoût que cette monotonie tant reprochée ; pourquoi l'on soutient la lecture de plusieurs Livres de Virgile de suite , et qu'on a peine à soutenir celle d'un Chant de Lucain tout entier , quoique fourmillant de grandes idées : c'est que Virgile avait une oreille infiniment plus sensible au nombre des phrases combinées, et savait mieux le diversifier que Lucain. Si donc un Français avait reçu de la Nature une oreille aussi parfaite, une sensibilité aussi exquise que celle de l'Auteur des Géorgiques , il pourrait sans doute raisonnablement espérer d'enchaîner l'esprit aussi long-temps que lui dans un Ouvrage en vers.

Nous sommes loin de nous glorifier d'un don si précieux ; mais si l'attention la plus soutenue pour varier les périodes , leurs mouvemens lents ou prompts , leur cadence forte ou moëlleuse selon l'occasion , peut y suppléer , nous osons assurer que nous n'avons rien négligé pour y parvenir.

Nous avons porté le scrupule jusqu'à di-

versifier continuellement les figures , ce que l'Auteur n'a presque point fait , jusqu'à changer souvent de ton et de style d'un paragraphe à l'autre ; tantôt nous élevant à celui de l'Ode ou de l'Epopée , tantôt nous abaissant à la familiarité de l'Epître , quelquefois tâchant de saisir la douceur et la mollesse de l'Eglogue ou de l'Elégie.

Le travail le plus pénible était celui des transitions ; les Anciens n'y regardaient pas de si près que nous. Lucrèce en fournit la preuve à toutes les pages. Il commence vingt raisonnemens de suite par un *prætereà*, et n'a d'autre liaison en général qu'un *quod superest*, un *principiò*, &c. Il a donc fallu chercher sans cesse de nouveaux tours pour passer d'une matière à l'autre , et c'est à quoi nous nous sommes le plus appliqués.

La clarté devant être cependant le premier mérite d'un Ouvrage , sur-tout de la nature de celui-ci , nous n'avons pas balancé , lorsque cela nous a paru nécessaire , à lui sacrifier l'élégance , en répétant plusieurs fois

le même mot. Lorsque , dans une période latine , il s'est rencontré des vers dont le sens se trouve dans la précédente ou la suivante , nous ne les avons rendus qu'une fois , pour éviter des répétitions fastidieuses ; nous avons même souvent osé supprimer des redondances inutiles , ayant toujours présent à l'esprit le précepte d'Horace , *nec verbum verbo* , &c. Mais , ne perdant jamais de vue le sens , nous avons toujours tâché de le rendre avec autant de précision qu'il était possible.

Il se trouve dans Lucrèce , comme dans Homère , de grands morceaux répétés tout entiers dans les mêmes vers *. On ne nous eût peut-être pas pardonné cette liberté , qu'on

* Il s'en trouve même dans Virgile , témoin celui du quatrième Livre des Géorgiques , v. 538 , *quatuor eximios* , &c. , que le Poëte répète deux vers plus bas , en y changeant seulement quelques temps des verbes nécessaires au sens. Je crois d'autant moins qu'un Traducteur un peu délicat ne doit point se permettre une pareille répétition dans les mêmes termes , que , dans l'endroit où ces vers paraissent pour la seconde fois , ils ralentissent un peu la rapidité de la narration , et y jettent un peu de froid.

P R É L I M I N A I R E. Ixiiij

excuse avec peine dans les Anciens ; c'est ce qui nous a déterminés à tourner ces morceaux de diverses manières : ainsi , forcés de reproduire les mêmes idées pour ne pas nous écarter de notre original , nous les présentons du moins sous une nouvelle forme , pour prévenir, s'il se peut , le dégoût et l'ennui.

Peu rassurés encore par tant de précautions et d'efforts , ayant senti que les Livres de Lucrèce étaient d'une longueur dont il n'est point d'exemple chez les Anciens , et pouvaient devenir plus longs dans une Langue moins serrée que la sienne , pour ménager plus de repos au Lecteur , nous avons cru devoir couper chaque Livre en deux , observant de faire la division où l'Auteur semble l'indiquer.

Quant au Texte , nous avons suivi celui de Crééch , reconnu pour le plus exact. Nous en avons quelquefois rectifié la ponctuation , chose essentielle pour l'intelligence d'un Auteur ; quelquefois nous avons adopté les changemens qu'y a faits M. L. G. , dont le travail estimable nous a souvent été utile.

Enfin , pour ne rien laisser à désirer dans cette édition , les plus habiles Commentateurs et Traducteurs du Poëme de la Nature y ayant remarqué une lacune dans le sixième Livre , nous l'avons remplie , même dans le Texte , empruntant de Galien , cité par Gassendi , le raisonnement qui paraît manquer dans Lucrèce. C'est sans doute une témérité bien grande à un Moderne de prêter des vers à un Ancien , et nous en convenons de bonne foi ; mais elle nous a paru nécessaire , et nous avons d'ailleurs si bien indiqué ce morceau dans le Texte et dans la Traduction ; qu'il sera facile , à ceux qui pourront le condamner , de le passer.

Malgré tant de soins et d'attentions , nous ne doutons pas qu'il ne nous soit encore échappé bien des fautes dans un Ouvrage d'une si grande étendue et d'une plus grande difficulté. Les Critiques ne manqueront pas de les relever , et nous les y invitons. Quelque esprit qui les anime , nous ne leur aurons pas moins l'obligation de nous les avoir découvertes ;
et

et si , par de nouveaux efforts , nous en faisons disparaître quelqu'une , dans une nouvelle édition , ils n'en auront pas moins contribué à la perfection de l'Ouvrage. Si c'est contre l'intention de quelqu'un d'entre eux , ce qu'il ne sera peut-être pas difficile de reconnaître au ton qu'ils prendront , nous nous croirons moins tenus à la reconnaissance dont nous assurons les autres dès à présent.

Quant à ces décisions tranchantes , à ces sentences pédantesques magistralement prononcées , et qu'on ne justifie pas , telles que *cela ne vaut rien , ces vers sont martelés , &c. &c.* ; comme elles n'annoncent que l'envie et non le pouvoir de nuire , elles ne peuvent inspirer que de la pitié pour ceux qui se les permettent , et qui décèlent ainsi ou beaucoup de petitesse d'esprit , ou des passions plus méprisables *.

Il nous reste à parler des Notes que nous

* Peut-être nous permettrait-on de parler un moment de nous , et peut-être en serait - ce ici le lieu. Grossièrement outragés à l'apparition de *Manco* , plus grossièrement encore

avons rejetées à la fin de chaque volume. Elles nous ont paru nécessaires, soit pour éclaircir le Texte, soit pour justifier la Traduction, soit pour exposer les opinions que Lucrèce réfute, soit pour développer quelques raisonnemens trop subtils, soit enfin pour rapprocher du Poëte les principaux morceaux de ceux qui l'ont imité. Ces rapprochemens ont toujours quelque chose de piquant pour la curiosité, qui voit avec plaisir les divers tours que prennent les mêmes pensées ou les mêmes images selon la diversité des génies, et ne sont peut-être pas inutiles

à celle des *Druïdes* et de *Virginie* †, constamment insultés à chaque pas que nous avons fait dans la carrière des Lettres, peut-être nous verrait-on, avec quelque indulgence, repousser des ennemis, qui le sont devenus sans que nous les ayons jamais provoqués ni connus, qui ont continué de l'être, quoique nous nous soyons obstinés à n'opposer que le silence à leurs cris injurieux; mais ce serait vouloir ressusciter les morts, et ce n'est point au Traducteur de Lucrèce à faire des miracles.

† Manco Capac, les Druïdes, Virginie, Tragédies de l'Auteur, qui se trouvent chez la veuve Duchesne, au Temple du Goût, rue Saint-Jacques.

P R É L I M I N A I R E. Ixvij

aux progrès du goût. Tous ces morceaux sont traduits en vers , parce que, l'Ouvrage l'étant, il eût été ridicule d'opposer de la prose à des vers.

Après cet exposé de notre travail, et des motifs qui nous ont engagés à nous charger de la tâche peut-être la plus au dessus de nos forces , si , par cette raison même , nous avons lieu de craindre que la manière dont nous l'avons remplie ne mérite pas de trouver grace aux yeux d'une Nation éclairée , nous osons nous flatter du moins qu'elle nous saura gré d'avoir ouvert ceux de quelque Poëte plus capable de s'en acquitter dignement , dont elle aura droit d'espérer une meilleure Version d'un Auteur qu'elle sera toujours charmée de connaître et d'apprécier.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE LUCRÈCE.

UN Poète qui n'est que Poète, un simple Versificateur aime à se répandre dans le monde, pour y recevoir des applaudissemens souvent dus plutôt à un enthousiasme éphémère, qu'au sentiment profond du vrai talent, pour y compter les suffrages plutôt que pour les peser, pour y prendre un avant-goût de son immortalité souvent idéale; un Poète Philosophe attend en paix, dans l'étude, et la société de quelques amis choisis, que la Renommée daigne parler de lui, s'il le mérite; consolé de son silence, s'il n'a pas assez de titres pour espérer qu'elle daigne le rompre en sa faveur.

Telle fut la conduite que tint constamment Lucrèce. Sa famille, l'une des plus anciennes de Rome, paraît avoir été d'abord Patricienne dès le temps des Rois. On sait que Tarquin le Superbe donna le gouvernement de la ville à Spurius Lucretius Tricipitinus, père de la célèbre et malheureuse Lucrèce, lequel fut créé *Interrex* après la funeste aventure de sa fille et l'abolition du Gouvernement monarchique, et mourut Consul, ayant été substitué à Brutus, mort lui-même durant son Consulat.

L'Histoire fait mention d'autres membres de cette famille, ou Consuls, ou honorés des principales charges de la République, avant que le peuple y fût admis; mais elle se divisa bientôt en plusieurs branches, *Triones, Ofella, Vespillones, Cinna, Galli, &c.*, qui ne s'empressèrent point de sortir de l'Ordre équestre, et dont quelqu'une même devint Plébéïenne, puisqu'on trouve des Lucrèces Tribuns du Peuple.

Il fut pourtant des hommes de mérite parmi les *Vespillones* et les *Ofella*. Cicéron (*in Brut.*) parle d'un *Vespillo*, savant Jurisconsulte et grand Orateur; d'un *Ofella*, grand Orateur aussi, mais moins éloquent au Barreau que dans la Tribune. Le seul Sénateur de ce nom que l'on connaisse, dans les derniers temps, est un *Vespillo* * qu'on croit être le même qui fut Consul l'an de Rome 734.

Notre Poète était-il frère ou cousin d'un de ces trois? C'est sur quoi nul témoignage ne peut nous décider, et ce qu'on ne peut croire que sur des présomptions équivoques. On n'est pas assuré qu'il soit né à Rome; car, quoiqu'il se donne lui-même pour Romain, il aurait pu naître dans quelque autre ville de la République. On ne l'est pas davantage de l'année

* Czs. de Bell. Civ. l. 1 et 3.

de sa naissance. Eusèbe la place dans la seconde de la cent soixante-onzième Olympiade, qui répond à l'an de Rome 658 *, sous le Consulat de *Lucius Licinius Crassus* et de *Quintus Mutius Scavola*; mais cette date est contestée par les Savans. On ne connaît pas plus ses parens. On ne sait même comment il fut élevé; mais on ne peut douter qu'il n'ait étudié la Philosophie à Athènes, qui conservait encore sa célébrité pour les Sciences, quoique dévastée depuis peu par Sylla, et où les jeunes Romains étaient envoyés pour s'instruire. C'est là qu'il se nourrit si bien de la doctrine d'Epicure qu'y enseignaient alors Zénon de Sidon, vieillard sévère, recommandable par ses vertus et ses connaissances, et Phèdre, recherché pour ces mêmes qualités jointes aux agrémens de l'esprit.

Revenu dans sa patrie, il y vécut presque ignoré. S'abstenant, par principe, d'entrer dans les affaires civiles et le gouvernement de la République, où son nom, comme on l'a vu, pouvait le conduire aux premiers honneurs, il préféra les douceurs d'un repos philosophique à cet éclat plus éblouissant que solide, qu'on n'achète souvent que par des bassesses ou par le sacrifice de sa vertu, et qui ne peut laisser que des sou-

* Brucker met 659.

venirs humilians dans l'esprit, ou des remords cruels dans le cœur.

Si cette obscurité dans laquelle il se renferma peut nous faire regretter, touchant sa personne, quelques détails qui donneraient des lumières sur ses mœurs, outre que l'austérité des maximes répandues dans son Poëme y supplée avantageusement, peut-on le blâmer d'avoir pris un parti si sage? Né dans des temps de troubles & de conspirations, et dans une République agitée et tumultueuse qui s'acheminait à grands pas vers sa ruine, n'y jouit-il pas plus voluptueusement de sa retraite, que les intrigans et les ambitieux n'y jouissaient d'une célébrité que la plupart ne devaient qu'à des attentats?

Quoi qu'il en soit, dominé par son génie poétique, si impérieux dans la jeunesse lors même qu'on n'en a que l'apparence, ce tyran dangereux ne lui laissa vraisemblablement point de trêve qu'il n'eût entrepris quelque Ouvrage important; et l'Amour tyran plus dangereux encore à cet âge, qu'il n'eût épousé ou ne se fût attaché, comme Maîtresse, Lucilia, dont la passion lui devint bientôt si funeste.

Les Poëtes Romains jusqu'alors s'étaient toujours proposé quelque Grec pour modèle. Lucrèce voulant

lxxij ÉLOGE HISTORIQUE

marcher sur leurs traces , ne balança point entre Homère et Empédocle ; et , soit que tant de combats de Dieux contre Dieux , de Dieux contre des Mortels , ne lui parussent qu'un amusement puérole , répugnant à la solidité de son esprit , soit que son enthousiasme pour les dogmes d'Epicure eût déterminé son choix invinciblement , il se décida pour le dernier , et résolut d'exposer en vers , comme lui , un système de Physique qu'il croyait être le seul vrai.

De quelles ressources ne se privait-il pas en renonçant ainsi à toute fiction ? La principale , dont rien ne peut dédommager peut-être , la plus capable du moins de soutenir un long Poème , est celle du dramatique qu'Homère a tant prodigué , qu'il a été regardé comme le père de la Tragédie , de ces scènes vives qui ne suspendent la narration que pour faire désirer le dénouement avec plus d'ardeur , de ces discours qui nouent , dénouent et renouent successivement , qui transportent au milieu de l'action , qui sont enfin l'ame de l'Épopée , et que le Poète Didactique ne eut se permettre que rarement.

C'est par ce défaut du genre , qu'il n'en est que plus difficile , et qu'il n'en demande que plus d'imagination , non de celle qui crée des fantômes , qui se perd dans

des régions inconnues, et qui n'est pas si rare qu'on pourrait le penser ; mais de celle qui peint toujours, tantôt avec force, tantôt avec grace, qui relève les plus petits objets par l'éclat du coloris, et qui, quoiqu'aussi nécessaire dans l'Épopée, a bien moins d'efforts à y faire que dans le Poème didactique, en ce que, dans celui-ci, les détails sont nécessités, et que dans l'autre le Poète n'y entre qu'autant qu'il le veut et qu'il espère s'en tirer avec succès.

D'ailleurs, si l'Épopée doit être un vaste édifice dont toutes les parties se répondent pour former un tout régulier, le Poème didactique, sur-tout lorsqu'il est l'exposition d'un système, ne doit pas moins avoir éminemment ce mérite, avec cette différence que les ornemens de l'un sont au choix de l'Architecte, liberté qu'il n'a pas dans l'autre ; que, dans l'un, la succession rapide de peintures énergiques, de descriptions pompeuses, de dialogues animés, de comparaisons brillantes, peut tellement faire illusion à l'esprit, qu'elle lui cache les vices de la contexture : et que l'autre ne peut plaire qu'autant que tout y concourt à établir le système ; qu'avec la même pureté, la même magnificence dans la diction, il ne s'y glisse pas un terme qui le démente ; que les épisodes

lxxiv ÉLOGE HISTORIQUE

en sont le développement ; qu'ils y sont multipliés pour relever les raisonnemens , et qu'ils font cependant partie du fil qui doit lier ceux-ci ; qu'ils échauffent sans cesser d'instruire , éclairent en amusant , et forcent l'esprit , sans qu'il s'en apperçoive , à suivre la chaîne continue des preuves , jusqu'à ce qu'il en ait embrassé l'ensemble et le résultat.

On ignore jusqu'où Lucrèce avait poussé ce travail , lorsqu'il tomba dans de fréquens accès de démence qui ne lui laissèrent plus que des momens de relâche. Cette aliénation d'esprit fut-elle causée par un philtre amoureux que lui fit donner ou lui donna Lucilia , dont apparemment il commençait à se dégoûter , et qui crut par-là ranimer une passion éteinte ? Toute l'Antiquité l'atteste , et presque aucun Critique n'en a douté *. C'est dans les intervalles où il étoit rendu à lui-même , qu'il continua son Poëme , et qu'il le finit ,

* *M. L. G.* regarde cela comme un conte ridicule que se sont transmis successivement tous ceux qui ont écrit la Vie de ce Poëte. Mais est-il impossible qu'une femme passionnée et crédule ait fait prendre , par surprise , à son amant ou à son mari , dont elle pressentait le refroidissement , quelque drogue qui ait dérangé les organes de son cerveau ? Bayle , qui rapporte ce fait , en doute si peu , qu'il le confirme en note par l'exemple du Tasse , & l'on ne peut accuser Bayle de croire légèrement.

capable encore de produire, mais non de limer, ce qui ne lui permit pas de le conduire à sa perfection, et aussi malheureux que l'a depuis été le Tasse, atteint, jeune encore, du même mal, dont l'amour fut peut-être aussi la cause.

Enfin, dégoûté d'une vie où quelques lueurs passagères de raison ne l'éclairaient que plus cruellement sur sa situation habituelle, et ne lui en faisaient sentir l'humiliation qu'avec plus d'amertume, il résolut de la terminer lui-même, fortifié par les principes qu'il avait établis dans son troisième Livre. S'il est quelques cas rares où cette résolution semble pouvoir être justifiée, c'est assurément celui où il était. Il mourut donc de sa main l'an de Rome 703, âgé de quarante-quatre ans*, avec la fermeté d'un homme à qui le jour doit être odieux, et qui n'a nul espoir de voir changer son état.

On a prétendu qu'il était mort le jour même de la naissance de Virgile; sur quoi quelque enfant de l'école de Pythagore s'est avisé de dire que son ame avait passé dans le corps de l'Auteur des Géorgiques. Je

* C'est encore Eusèbe, ou plutôt S. Jérôme, cité par Eusèbe, qui l'assure; mais Donat le fait mourir à trente-neuf ans, et d'autres à quarante-deux.

lxxvj ÉLOGE HISTORIQUE

ne sais auquel des deux cette imagination fait plus d'honneur , mais malheureusement c'est une erreur reconnue par tous les bons Critiques. Virgile étant né l'an de Rome 684 , Lucrèce n'avait alors que vingt-six ou vingt-sept ans. Ce qui paraît plus sûr , c'est que celui-ci termina sa vie le jour que l'autre prit la robe virile.

Quel dommage qu'il n'ait pu voir les premiers succès de son rival ! Avec plus de force et de génie peut-être , que de nouvelles beautés n'eût-il pas répandues dans son Poème , et à quel degré de perfection ne l'eût-il pas porté , s'il avait eu le temps de le châtier , et qu'une noble émulation lui en eût inspiré le courage !

S'il est vrai , comme on le croit , et comme on peut le présumer par sa conduite , qu'il ne dut qu'à ses amis le surnom de *Carus* , il devait être d'un commerce doux et facile dans la société privée. C'est assez communément le caractère de l'homme modeste et simple ; que l'étude et la réflexion ont élevé au dessus des petites intrigues de la vanité ; qui , peu pressé de s'étaler , retient dans l'obscurité les fruits de son loisir dont il pourrait légitimement espérer quelque gloire ; qui n'aime les Lettres que pour elles-mêmes , pour

le plaisir de les cultiver, sans les avilir jusqu'à prétendre en faire l'instrument de sa fortune, et que ses rivaux ne rencontrent jamais sur leurs pas dans cette route, ce qui devrait le mettre à l'abri de leurs atteintes, et ce qui ne l'y met pas toujours.

Tel fut sans doute Lucrèce; aussi est-il du nombre des grands Hommes qui n'ont pas joui de leur réputation. Il avait dédié son Poëme à C. Memmius Gemellus *, l'ami, le bienfaiteur des Gens de Lettres, le sien plus particulièrement, et dont la disgrâce accéléra peut-être sa mort. L'Ouvrage passa dans les mains de Cicéron, soit de celles de l'Auteur même dont il était aussi l'ami, soit de celles du fameux Atticus attaché à tous les deux, ou de celles de quelque autre. Ce grand Homme, en ayant connu tout le mérite, le corrigea, s'il faut en croire Eusebe, c'est-à-dire qu'il en fit disparaître quelques vers redondans, quelques expressions hasardées, sans se permettre d'y rien ajouter ni changer, ce qu'il n'aurait pu sans donner atteinte à l'unité du système, et le jugea digne d'être rendu public.

De trois cents Ouvrages qu'avait laissés Epicure, où ce système était développé sans doute dans le

* Voyez les Notes, tom. I, p. 292 et seq.

lxxviii ÉLOGE HISTORIQUE

plus grand détail, aucun n'est resté, hors trois Lettres, que Diogène Laërce nous a conservées, et le Poëme de Lucrèce est venu jusqu'à nous. Tel est le mérite de la belle Poésie, quelque austère qu'elle puisse être. On la préfère toujours à des raisonnemens subtils froidement énoncés en prose. L'enthousiasme du Poëte gagne son Lecteur; et celui-ci, s'amusant en même temps qu'il s'instruit, néglige insensiblement ce qui ne peut que l'instruire sans l'amuser.

Il est vrai que quand ces raisonnemens en vers sont profonds, il a peine à les suivre, même sous cette forme enchanteresse, à moins que la Langue dans laquelle ils sont écrits ne lui soit très-familière, et qu'il ne soit point partagé entre l'intelligence des mots et celle des choses; car, dans ce cas, le charme poétique n'agissant plus sur lui, il se trouve réduit à l'aridité des matières, d'où naissent bientôt le dégoût et l'ennui. C'est ce qu'a éprouvé Lucrèce. Tant qu'on a parlé sa Langue, il a fait l'admiration de ses contemporains et des âges suivans; quand cette Langue est devenue moins commune, il a été plus négligé, parce qu'alors c'était moins un Poëme, qu'un système qu'il fallait étudier. Il est arrivé de là que les Copistes, n'entendant pas ce système, ont altéré l'Ouvrage,

qui, se corrompant toujours plus d'un exemplaire à l'autre, était devenu presque inintelligible lorsqu'il fut imprimé pour la première fois à Verone, en 1486. Enfin, les travaux immenses des Savans et des Philosophes les plus distingués l'ayant épuré successivement et l'ayant rétabli dans sa beauté primitive, il en est devenu plus cher aux Nations instruites, qui en multiplient tous les jours les éditions.

ARGUMENTUM.

INVOCATIO. Dedicatio Operis. Propositio. Nihil è nihilo fieri. Nihil in nihilum reverti. Minuta esse corpora quædam, quæ, licet sub sensum non cadant, mente tamen possunt concipi, et è quibus res omnes componuntur : vacuum esse inane. Nihil præter illud et corpus. Reliqua proprietates seu accidentia utrius vis.

ARGUMENT.

ARGUMENT.

INVOCATION. Dédicace du Poëme. Proposition: Rien ne naît de rien. Rien ne se réduit à rien. Il est des atomes, de petits corps dont tout est composé, que l'esprit peut concevoir, quoiqu'ils ne tombent pas sous les sens. Il est du vide: Il n'existe dans la Nature que le vide & la matière. Tout ce qui n'est pas l'un ou l'autre, est propriété ou accident de l'un ou de l'autre.

T I T I
LUCRETII CARI,

D E
RERUM NATURA.

LIBRI PRIMI,

P A R S P R I O R.

ÆNEADUM genetrix, hominum Divûmque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, visitque exortum lumina solis:
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

NAM simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura Favonî;
Aëriæ primùm volucres te, Diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tuâ vi:
Indè feræ pecudes persultant pabula læta,

LUCRÈCE;

DE

LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE PREMIER,

PREMIÈRE PARTIE.

SOURCE du sang Romain, Déesse bienfaisante;
Des Dieux et des Mortels Volupté renaissante,
Qui peuples, sous les cieux roulant tant de flambeaux,
Les champs féconds, les mers qu'affrontent nos vaisseaux,
Par qui tout est conçu, tout naît à la lumière,
Vénus, ouvre à mes chants une libre carrière.
Les nuages, les vents, tout fuit à ton aspect ;
Le jour renaît plus pur ; Téthys, avec respect,
Applanissant ses flots, se plaît à te sourire,
Et la terre empressée, avouant ton empire,
Etale, sous tes pas, ses plus riches couleurs.

OUI, quand le doux printemps, sur un trône de fleurs,
Réveille, des zéphyr, les fertiles haleines,
Les oiseaux enchantés t'annoncent dans nos plaines;
Dans leurs bois rajeunis les monstres bondissans
Franchissent, pleins de toi, les fleuves, les torrens ;

A ij

Et rapido^o tranant amnes; ita capta lepore
 Illecebrisque tuis, omnis natura animantùm
 Te sequitur cupidè, quò quamque inducere pergis:
 Denique per maria ac montes, fluviosque rapaces,
 Frondiferasque domos avium, camposque virentes,
 Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
 Efficis ut cupidè generatim sæcla propagent.

QUÆ quoniam rerum naturam sola gubernas,
 Nec sine te quidquam dias in luminis oras
 Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam;
 Te sociam studeo scribundis versibus esse,
 Quos ego de RERUM NATURA pangere conor
 Memmiadæ nostro, quem tu, Dea, tempore in omni,
 Omnibus ornatum voluisti excellere rebus:
 Quò magis æternum da dictis, Diva, leporem,

EFFICE ut interea fera mœnera militiæ,
 Per maria ac terras omnes, sopita quiescant:
 Nam tu sola potes tranquillâ pace juvare
 Mortales; quoniam belli fera mœnera Mavors
 Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
 Rejicit, æterno devinctus volnere amoris;
 Atque ita suspiciens, tereti cervice repôstâ,
 Pascit amore avidos, inhians in te, Dea, visus;
 Eque tuo pendet resupini spiritus ore.
 Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto,

Tous les peuples des airs, et des champs, et des ondes,
 Rallument à la fois, à tes flammes fécondes,
 Cette ardeur de renaître en leurs enfans divers,
 Qui, d'âge en âge, aux leurs, transmettront l'Univers.

AH ! si tout vit par toi, si tout naît sur tes traces,
 Si tout puise, en ton sein, son bonheur et ses graces,
 Si la Nature active obéit à ta voix,
 Je vais à Memmius en dévoiler les loix,
 A ce Héros si cher que, des dons les plus rares
 Dont le Sage s'honore et toi-même te pares,
 Tu daignas enrichir dès ses plus jeunes ans,
 Déesse, viens, accours, soutiens mes pas tremblans ;
 Réponds, toujours présente, à ma voix qui t'appelle,
 Et prête à mes accens une grace immortelle.

ETOUFFE cependant sur la terre et les eaux
 Les fureurs de Bellone, homicides fléaux.
 Qui le peut mieux que toi? quand le Dieu de la guerre
 Vient, soumis à tes pieds, déposer son tonnerre ;
 Qu'il languit sur ton sein mollement renversé,
 Qu'enchaîné dans tes bras, haletant, oppressé,
 Tête penchée, œil fixe, et bouche demi-close,
 Suspendu tout entier à tes lèvres de rose,
 Il enivre d'amour ses regards enflammés ;
 Dans ces momens si chers, où tes feux rallumés

Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
 Funde, petens placidam Romanis, inclita, pacem,
 Nam neque nos agere hoc, patriâ tempore iniquo,
 Possumus æquo animo; neque Memmî clara propago,
 Talibus in rebus, communi deesse saluti.

Quod superest, vacuas aures mihi, Memmiada, et te
 Semotum à curis adhibe veram ad rationem;
 Ne mea dona, tibi studio dispôsta fideli,
 Intellecta priùs quàm sint, contempta relinquant:
 Nam tibi de summâ coeli ratione Deûmque
 Disserere incipiam, et rerum primordia pandam,
 Undè omnes Natura creet res, auctet alatque:
 Quòve eadem rursus Natura perempta resolvat:
 Quæ nos *materiem*, et *genitalia corpora* rebus
 Reddendâ in ratione vocare, et *semina rerum*
 Appellare suemus, et hæc eadem usurpare
Corpora prima, quòd ex illis sunt omnia primis.

OMNIS enim per se Divûm natura necesse est
 Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
 Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè;
 Nam privata dolore omni, privata periculis,
 Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostrî,
 Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

L I V R E I.

2

L'embrassent en torrens épanchés de ta vue,
 Déploye un nouveau charme à son ame éperdue,
 Pour tes fils et les siens demande-lui la paix.
 Et comment chanterais-je en ces jours de forfaits
 Où je vois Rome en proie aux plus fougueux orages?
 L'illustre Memmius, en ces communs naufrages,
 Voudrait-il à l'Etat refuser sa valeur?

Et toi, de vains soucis, daigne affranchir ton cœur;
 Que de la Vérité le charme te captive,
 Ami, prête à sa voix une oreille attentive,
 De peur de rejeter, en ignorant le prix,
 Ce fruit d'un long travail pour toi seul entrepris.
 Je vais chanter le Ciel, et les Dieux, et les causes,
 D'où la Nature enfante et nourrit toutes choses,
 En quoi, bientôt éteint, son pouvoir les résout;
 Et ces corps primitifs que, pères du grand Tout,
 Nous appelons *matière*, ou *germes*, ou *semence*.

HEUREUX de leur bonheur, les Dieux, sans dépendance,
 Loin de nous, dans le sein d'un éternel repos,
 Au dessus de nos biens, ne craignent point nos maux.
 On ne peut irriter ni fléchir leur colère;
 Mais, traînant dans l'effroi sa vie et sa misère,
 L'homme a gémi long-temps dans leurs fers odieux;
 Et la Religion, qui, du trône des cieux,

A iv

HUMANA ante oculos foedè cùm vita jaceret
 In terris , oppressa gravi sub Relligione ,
 Quæ caput à coeli regionibus ostendebat ,
 Horribili super aspectu mortalibus instans ;
 Primùm Graïus homo mortales tollere contrà
 Est oculos ausus , primusque obsistere contrà :
 Quem nec fama Deûm , nec fulmina , nec minitantĩ
 Murmure compressit coelum ; sed eò magis acrem
 Virtutem inritât animi , confringere ut arcta
 Naturæ primus portarum claustra cupiret.
 Ergo vivida vis animi pervicit , et extra
 Processit longè flammantia moenia mundi ,
 Atque omne immensum peragravit mente animoque ;
 Unde refert nobis victor quid possit oriri ,
 Quid nequeat , finita potestas denique quoique
 Quânam sit ratione , atque altè terminus hærens ,
 Quare Relligio pedibus subjecta vicissim
 Obteritur , nos exæquat victoria cœlo .

ILLUD in his rebus vereor , ne fortè rearis
 Impia te rationis inire elementa , viamque
 Endogredi sceleris ; quod contrà , sæpiùs olim
 Relligio peperit scelerosa atque impia facta :
 Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
 Iphianassaï turparunt sanguine foedè
 Ductores Danaûm delecti , prima virorum .
 Cui simul infula virgineos circumdata comptus
 Ex utrâque pari malarum parte profusa est ,

Présentait aux Mortels sa tête épouvantable,
Les poursuivait tremblans d'un regard redoutable,
Un enfant de la Grèce, ardent à nous venger,
Le premier, d'un œil ferme, osa l'envisager.
Le nom sacré des Dieux, leur foudre menaçante,
Rien ne put étonner son audace insultante,
Son génie enflammé s'en irritait encor ;
Et, forçant la Nature, en un rapide essor,
Loin de ses murs étroits, remparts brûlans du Monde,
Il franchit du grand Tout la carrière profonde :
D'où bientôt, triomphant, à l'humaine Raison,
Il revint dévoiler ce qui peut naître ou non,
Où commence, où s'élève, où meurt toute énergie.
De la Religion, démasquée, avilie,
Le fantôme abattu reconnut un vainqueur ;
Et l'homme, rétabli dans toute sa grandeur,
A l'égal des Dieux même, osa porter sa gloire.

Et ne crois point, ami, que, chantant sa victoire,
Je prétende aujourd'hui, dans ma témérité,
T'ouvrir le champ du crime et de l'impiété.
Frémis plutôt ; frémis des forfaits détestables,
De la Religion monumens exécrables ;
Vois les premiers des Grecs, Chefs de tant de Héros,
Des vents, aux champs d'Aulide, accusant le repos,
A la chaste Diane, en leur lâche furie,
Immoler, sans remords, l'aimable Iphigénie.

Et moestum simul ante aras adstare parentem
 Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,
 Aspectuque suo lacrymas effundere cives;
 Muta metû, terram genibus summissa petebat;
 Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat
 Quòd patrio princeps donârat nomine Regem;
 Nam sublata virûm manibus tremebundaque, ad aras
 Deducta est, non ut solenni more sacrorum
 Perfecto, posset claro comitari Hymenæo;
 Sed castâ, incestè, nubendi tempore in ipso,
 Hostia concideret mactatu moesta parentis,
 Exitus ut classi felix faustusque daretur.
 Tantùm Relligio potuit suadere malorum!

TUTENET à nobis, jam quovis tempore Vatum
 Terriloquis victus dictis, desciscere quæres:
 Quippe etenim quâm multa tibi jam fingere possum
 Somnia, quæ vitæ rationes vertere possint,
 Fortunasque tuas omnes turbare timore?

Et meritò, nam si certam finem esse viderent
 Ærumnarum homines, aliquâ ratione valerent
 Relligionibus, atque minis obsistere vatum.
 Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;
 Æternas quoniam poenas in morte timendum:
 Ignoratur enim quæ sit natura animæ;

Hélas ! le front caché sous le bandeau mortel ,
Comment dut-elle voir , auprès du sombre autel ,
Les Prêtres renfermant leurs parricides armes ,
Son père consterné , tout un grand peuple en larmes ?
Muette , inanimée , elle tombe à genoux .
Et que peut lui servir , en ce jour de courroux ,
Qu'autrefois , dans Argos , sa bouche la première
Eût honoré le Roi de ce doux nom de père ?
Entraînée à l'autel par des bras forcenés ,
Non pour sceller d'hymen les liens fortunés ,
Au matin de son âge où son cœur noble et tendre ,
A cet hymen si cher , avait droit de prétendre ,
Qui la livre à la mort ? Un père furieux
Pour obtenir les vents et désarmer les Dieux :
Tant la Religion peut inspirer de rage !

PEUT-ÊTRE , redoutant un si vil esclavage ,
Fatigué des clameurs des Chantres d'Hélicon ,
Voudras-tu , de mes Chants , détourner ta raison ,
Craignant que j'ose ici rappeler de vains songes
Qu'ont trop accredités des Hérauts de mensonges ,
Noirs tyrans de l'esprit , qui , de sombres terreurs ,
Empoisonnent la vie en flétrissant les cœurs .

AH ! si je t'ouvre aussi ces champs de l'imposture ,
Ton juste effroi n'a rien dont mon orgueil murmure :
Car si l'homme , en tout temps errant et malheureux ,
Entrevoyait un terme à ses destins affreux ,
Il pourrait dédaigner ces clameurs menaçantes ,
Ces superstitions atroces , déchirantes ;

Nata sit, an contrà nascentibus insinuetur,
 Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
 An tenebras Orci visat vastasque lacunas,
 An pecudes alias divinitùs insinuet se;
 Ennius ut noster cecinit, qui primus amoeno
 Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
 Per gentes Italas hominum quæ clara clueret:
 Etsi præterea tamen esse Acherusia templa
 Ennius æternis exponit versibus edens;
 Quò neque permanent animæ, neque corpora nostra,
 Sed quædam simulacra modis pallentia miris:
 Undè sibi exortam semper-florentis Homeri
 Commemorat speciem, lacrymas et fundere salsas
 Coepisse, et rerum naturam expandere dictis.

QUAPROPTER bene, cùm superis de rebus habenda
 Nobis est ratio, solis lunæque meatus
 Quâ fiant ratione, et quâ vi quæque genantur
 In terris; tum cumprimis, ratione sagaci,
 Unde anima atque animi constet natura videndum.

Mais sans cesse on lui crie : Apprends quel est ton sort ;
D'éternels châtimens t'attendent dans la mort.

Il le croit, ignorant quelle est en lui son ame ;

Si ce souffle moteur, cette subtile flamme

Est née avec son corps, ou fut versée en lui ,

Doit s'éteindre et mourir, n'ayant plus cet appui ,

Doit survivre au trépas dans le séjour des ombres ,

Eternelles prisons aussi vastes que sombres ;

Ou si, bravant du temps le souffle injurieux ,

Elle est, de corps en corps, transmise au gré des Dieux :

Système encor plus vain, dont ta Muse, à nos pères ,

Ennius, révéla les étonnans mystères.

Mais toi qui, le front ceint d'un immortel laurier ,

Du riant Hélicon descendis le premier ,

Frappant de ton éclat le peuple heureux d'Enée ,

En peins-tu moins, du Styx, la rive infortunée ?

Non, il est, nous dit-il, un noir séjour des morts

Où ne descendent point ni l'ame, ni le corps ;

Mais je ne sais quel spectre, ombre pâle et légère ,

Lieux d'où sortit pour lui le fantôme d'Homère ,

De ce Chantre immortel dont il crut voir les pleurs ,

Et qui, la dégageant de nuages trompeurs ,

A ses yeux éblouis, dévoila la Nature.

POUR mieux guider tes pas dans cette nuit obscure ,

C'est peu d'approfondir les mystères des Cieux ,

De Phébus, de sa sœur, le cours laborieux ,

Quel pouvoir, sur la terre, est la source de l'être ;

Il faut sur-tout vous suivre, et pour mieux vous connaître ,

Et quæ res nobis vigilantibus obvia mentes
 Terrificet, morbo affectis, somnoque sepultis;
 Cernere uti videamur eos, audireque coram,
 Morte obitâ, quorum tellus amplectitur ossa.

Nec me animi fallit, Graiorum obscura reperta
 Difficile illustrare Latinis versibus esse;
 Multa novis verbis præsertim cum sit agendum,
 Propter egestatem linguæ et rerum novitatem.
 Sed tua me virtus tamen, et sperata voluptas
 Suavis amicitia, quemvis perferre laborem
 Suadet, et inducit noctes vigilare serenas,
 Quærentem dictis quibus, et quo carmine demum,
 Clara tuæ possim præpandere lumina menti,
 Res quibus occultas penitus convisere possis.

Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
 Non radii solis, neque lucida tella diei
 Discussant, sed naturæ species ratioque:
 Principium hinc cujus nobis exordia sumet,
Nullam rem è nihilo gigni divinitus unquam;
 Quippe ita formido mortales continet omnes,
 Quod multa in terris fieri, coeloque tuentur,
 Quorum operum causas nullâ ratione videre

Ame, esprit, si subtils, sonder vos élémens.
Il faut voir, d'un œil fin, par quels ébranlemens,
De quelque objet terrible effrayés dans la veille,
Vous l'êtes plus encore alors que je sommeille,
Ou que mon corps languit abattu par ses maux ;
Pourquoi j'entends, je vois les hôtes des tombeaux,
Retranchés des vivans, et cachés sous la terre.

SUR ces profonds secrets jeter quelque lumière,
Dévoiler ces ressorts par les Grecs découverts,
Réunir la justesse à l'art brillant des vers,
Peindre, en termes nouveaux, des vérités nouvelles,
Est l'écueil, je le sais, de nos Langues rebelles,
De la nôtre sur-tout peu riche en tours heureux ;
Mais, ô douce amitié ! tout brûlant de tes feux,
Plein de l'espoir si beau d'instruire un ami tendre,
Un Héros vertueux, si digne de m'entendre,
Pour chercher un mot noble, un vers harmonieux,
Pour porter dans son ame un jour victorieux,
Pour sonder du grand Tout l'abîme inaccessible,
Quel travail, à mon cœur, quelle veille est pénible ?

MAIS quel sera, pour nous, ce flambeau consolant ?
L'astre fécond des jours, de feux étincelant ?
Non : le tableau pompeux, l'éclat de la Nature.
Et que dit-elle enfin, démentant l'imposture ?
Qu'un Dieu même, de rien, ne peut rien enfanter.
D'abord l'homme, il est vrai, prompt à s'épouvanter,
N'admirait qu'en tremblant ces nombreux phénomènes,
Dont la terre et le ciel lui déployaient les scènes :

Possunt, ac fieri divino numine rentur,
 Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari
 De nihilo, tum quod sequimur jam rectiùs indè
 Perspiciemus, et undè queat res quæque creari,
 Et quo quæque modo fiant operâ sine Divûm.

NAM si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
 Omne genus nasci posset; nil semine egeret.
 E mare primùm homines, è terrâ posset oriri
 Squammigerum genus et volucres, erumpere coelò
 Armenta atque aliæ pecudes, genus omne ferarum,
 Incerto partu, culta ac deserta teneret:
 Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
 Sed mutarentur: ferre omnes omnia possent.
 Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique,
 Quî posset mater rebus consistere certa?
 At nunc, seminibus quia certis quidque creatur;
 Indè enascitur atque oras in luminis exit,
 Materies ubi inest cujusque et corpora prima.
 Atque hâc re nequeunt ex omnibus omnia gigni,
 Quòd certis in rebus inest secreta facultas.

PRÆTEREA cur vere rosam, frumenta calore,
 Vites autumnò fundi sudante videmus?
 Si non, certa suo quia tempore semina rerum
 Cùm confluxerunt, patefit quodcunque creatur;
 Dum tempestates adsunt, et vivida tellus
 Tutò res teneras effert in luminis oras,

En ignorant la cause, il l'imputait aux Dieux.
S'il peut donc s'assurer, s'il peut voir par ses yeux
Que rien ne naît de rien, bientôt, de toute chose,
Il pénétrera mieux et la source et la cause,
Instruit comment tout naît sans un secours divin.

Si ce n'est qu'au néant que tout doit son destin,
Tout peut naître de tout; rien n'a besoin de germe.
On va voir, en tous lieux, et sans ordre, et sans terme,
L'homme enfanté soudain du moite sein des eaux;
Des flancs du sol poudreux, les poissons, les oiseaux,
Les troupeaux s'élançant de la plaine éthérée;
On va voir toute espèce, au hasard égarée,
Peupler des champs féconds, ou d'agrestes déserts;
Le même arbre, en tous lieux, paré de fruits divers;
Tout fruit embellir tout sans choix et sans constance.
Ah! si chaque être, en soi, n'apportait sa semence,
Comment, de père en fils, renaîtraient-ils toujours?
Produits de germes sûrs, ils suivent donc leur cours.
Chacun d'eux est conçu, chacun voit la lumière
Où sont ses élémens, où règne sa matière;
Et si tout, à sa race, est fidèle en tout temps,
C'est par ce jeu secret de principes constans.

Quoi! de roses toujours le printemps se couronne,
L'été d'épis dorés, de fruits l'humide automne;
Et cet ordre si sûr, ces retours si charmans
Ne seraient point l'effet du cours des élémens,
Qui, toujours rassemblés en leur saison prospère,
N'enrichissent qu'alors la terre nourricière

Quòd si de nihilo fierent, subito exorerentur
 Incerto spatio, atque alienis partibus anni:
 Quippè ubi nulla forent primordia, quæ genitalem
 Concilio possent arceri tempore iniquo.

Nec porrò augendis rebus spatio foret usus
 Seminis ad coïtum, è nihilo si crescere possent:
 Nam fierent juvenes subito ex infantibus parvis,
 Et terrâque exorta repente arbusta salirent:
 Quorum nil fieri manifestum est; omnia quando
 Paulatim crescunt, ut par est, semine certo;
 Crescendoque genus servant; ut noscere possis,
 Quæque suâ de materiâ grandescere alique.

Huc accedit uti, sine certis imbribus anni,
 Lætificos nequeat foetus summittere tellus;
 Nec porrò secreta cibo natura animantium,
 Propagare genus possit vitamque tueri:
 Ut potiùs multis communia corpora rebus
 Multa putes esse, ut verbis elementa videmus,
 Quàm sine principiis ullam rem existere posse.

DENIQUE, cur homines tantos Natura parare
 Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
 Transire, et magnos manibus divellere montes,
 Multaque vivendo vitalia vincere sæcla?
 Si non materies quia rebus reddita certa est.

De ses tendres enfans , prompts à se déployer ,
Et que , plus forte , à l'air elle ose confier !
Ah ! s'ils sortent de rien , avorton éphémères ,
Ils vont naître au hasard en des saisons contraires ,
N'ayant point d'éléments dont les plus tristes jours
Puissent ou retarder ou rompre le concours.

MAIS dès-lors un instant n'y doit-il pas suffire ?
Oui , l'enfant est adulte au moment qu'il respire.
L'arbuste , à peine éclos , monte au faite des airs.
Mais , non ; tout naît , tout croît par des progrès divers ;
Formé d'un germe sûr , et , selon son espèce ,
Tout a donc sa matière , et s'en nourrit sans cesse.

SANS les torrens des Cieux , si réglés dans leur cours ,
Terre , tes fruits si doux renaîtraient-ils toujours ?
Et sans ses alimens , quelque race mortelle
S'élève-t-elle à l'être , et se propage-t-elle ?
Loin donc qu'il soit des corps formés sans éléments ,
Plusieurs les ont communs , ainsi qu'en divers sens
Plusieurs mots sont formés des mêmes caractères.

ENFIN , dis-nous pourquoi , franchissant ses barrières ,
La Nature jamais n'a changé nos destins ,
N'a jamais enfanté de monstrueux Humains
Qu'on ait pu voir , des mers , traverser les campagnes ,
D'un bras fort et nerveux soulever les montagnes ,

Gignundis , è quâ constat quid possit oriri :
 Nil igitur fieri de nîlo posse fatendum est ,
 Semine quandò opus est rebus , quo quæque creatæ
 Aëris in teneras possint proferriæ auras.

POSTREMÒ , quoniam incultis præstare videmus
 Culta loca , et manibus meliores reddie' foetus ;
 Esse videlicet in terris primordia rerum ,
 Quæ nos , foecundas vertentes vomere glebas ,
 Terraique solum subigentes , cimus ad ortus .
 Quòd si nulla forent , nostro s'ine quæque labore ,
 Sponte suâ multò fieri meliora videres .

Huc accedit uti quidque in sua corpora rursùm
 Dissolvat Natura , neque ad nihilum interimat res .
 Nam si quid mortale è cunctis partibus esset ,
 Ex oculis res quæque repentè erepta periret ;
 Nullâ vi foret usus enim , quæ partibus ejus
 Discidium parere , et nexus exsolvere posset :
 At nunc , æterno quia constant semine quæque ;
 Donec vis obiit , quæ res diverberet ictu ,
 Aut intus penetret per inania dissolvatque ,
 Nullius exitium patitur Natura videri .

PRÆTEREA , quæcunque vetustate amovet ætas ,
 Si penitùs perimit consumens materiem omnem ;
 Undè animale genus generatim in lumina vitæ
 Redducit Venus ; aut reductum dædala tellus

Et survivre, en vainqueurs, aux siècles entassés ;
 Si nul être, en effet, n'a d'éléments fixés,
 S'ils se forment de rien, s'ils n'ont tous leur semence,
 D'où chacun, déployé, s'élève à l'existence ?

QUE ce champ défriché rit bien plus à mes yeux !
 Que ce fruit, par mes soins, est plus délicieux !
 Il est donc, dans le sol, des germes plus prospères,
 Qu'en fatiguant la glèbe, en fouillant mieux leurs aires .
 J'ai déployés moi-même et forcés d'en sortir.
 Quel fruit, s'il n'est ainsi, ne pourrait s'adoucir ?
 Quel champ sauvage et sec s'embellir sans culture ?

APPRENDS SUR-TOUT, apprends qu'au gré de la Nature
 Rien ne s'anéantit, et que, dans le grand Tout,
 En ses corps primitifs, chaque être se résout.
 Si tout meurt, en tout corps, comme on doit le voir naître
 On doit le voir soudain s'éteindre et disparaître.
 Il ne faut point d'efforts pour dissoudre les nœuds
 De ses membres sans force et mal unis entre eux :
 Mais s'ils sont tous produits d'éternelle semence,
 La Nature jamais n'en rompt la consonnance,
 Qu'un pouvoir, lent ou prompt, par de secrets efforts
 N'ait, en les pénétrant, dérangé leurs ressorts.

Si le Temps destructeur, lorsqu'il la décompose,
 Au gouffre du néant peut plonger toute chose,
 Vénus, tendre Vénus, d'où peux-tu, tour à tour,
 Ramener chaque espèce aux champs heureux du jour ?

Undè alit atque auget, generatim pabula præhens?
 Undè mare, ingenui fontes externaque longè
 Flumina suppeditant? Undè æther sidera pascit?
 Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,
 Infinita ætas consumpse anteacta diesque.
 Quòd si in eo spatium atque anteactâ ætate fuere,
 E quibus hæc rerum consistit summa relecta;
 Immortali sunt naturâ prædita certè.
 Haud igitur possunt ad nîlum quæque reverti.

DENIQUE res omnes eadem vis causaque volgò
 Conficeret, nisi materies æterna teneret
 Inter se nexas, minùs aut magis endopedirè.
 Tactus enim lethi satis esset causa profectò;
 Quippè, ubi nulla forent æterno corpore, eorum
 Contextum vis deberet dissolvere quæque.
 At nunc, inter se quia nexus principiorum
 Dissimiles constant, æternaque materies est;
 Incolumi remanent res corpore, dum satis acris
 Vis obeat pro texturâ cujusque reperta,
 Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes
 Discidio redeunt in corpora materiai.

POSTREMÒ pereunt imbres, ubi eos pater Æther
 In gremium matris Terrai præcipitavit;
 At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt
 Arboribus; crescunt ipsæ, foetuque gravantur.
 Hinc alitur porrò nostrum genus, atque ferarum:

D'où peut leur sol fécond les nourrir d'âge en âge ?
De quoi tant de flots purs , coulant de plage en plage ,
Vont-ils , des vastes mers , renouveler les eaux ?
Quel aliment , ô Ciel , entretient tes flambeaux ?
Ah ! si les corps premiers périssaient sans ressource ,
Tant de siècles passés auraient tari leur source ;
Et s'ils sont tels encor qu'ils ont été jadis ,
En de nouveaux tissus à jamais reproduits ,
Ils bravent donc la mort en changeant d'assemblage :
Dans le néant obscur rien ne fait donc naufrage.

QUE dis-je ? en chaque tout , plus ou moins resserrés ,
Fils du Temps , comme lui , s'ils en sont dévorés ,
Même effort , même cause est prête à les détruire.
Le choc le plus léger , le toucher doit suffire
Pour briser à l'instant les plus fermes ressorts.
Mais si , de nœuds divers , liée en tous les corps ,
Leur semence première est pourtant éternelle ;
Tout vit , jusqu'au moment qu'une atteinte cruelle
En trouble l'harmonie , en dissout l'union :
Ainsi rien ne périt , et la destruction
N'est qu'un retour de l'être à ses principes mêmes.

CES torrens épanchés des régions suprêmes ,
Terre , en ton sein fécond , semblent s'anéantir ;
Mais quels riches trésors j'en vois bientôt sortir !
Dans les champs , les vergers , quelle tendre verdure !
Que de grains , que de fruits rehaussent leur parure !

B i x

Hinc lætas urbes pueris florere videmus ,
 Frondiferasque novis avibus canere undique sylvas :
 Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta
 Corpora deponunt , et candens lacteus humor
 Uberibus manat distentis ; hinc nova proles
 Artibus infirmis teneras lasciva per herbas
 Ludit , lacte mero mentes percussa novellas.
 Haud igitur penitùs pereunt quæcunque videntur :
 Quandò alid ex alio reficit Natura , nec ullam
 Rem gigni patitur , nisi morte adjutam alienâ ,

Nunc age , res quoniam docui non posse creari
 De nihilo , neque item genitas ad nil revocari ,
 Ne quâ fortè tamen coeptes diffidere dictis ,
 Quòd nequeunt oculis rerum primordia cerni ;
 Accipe præterea , quæ corpora tute necesse est
 Confiteare esse in rebus , nec posse videri .

PRINCIPIO , venti vis verberat incita pontum ,
 Ingentesque ruit naves , et nubila differt :
 Interdum rapido percurrens turbine campos
 Arboribus magnis sternit , montesque supremos
 Sylvifragis vexat flabris : ita perfurit acri
 Cum fremitu , sævitque minaci murmure pontus.
 Sunt igitur venti nimirum corpora cæca ,
 Quæ mare , quæ terras , quæ denique nubila coeli

Homme, animal, tout vit de ces dons renaissans.
Quelle aimable jeunesse, en nos murs florissans !
Quels concerts, dans ces bois, peuplés de nouveaux hôtes !
Les Bergers, étendus sous de riantes grottes,
Contemplant, au hasard, sur les prés rajeunis,
La génisse, la chèvre, et la douce brebis,
Le sein déjà gonflé d'un nectar salulaire,
Reposant leur fardeau, parure d'une mère.
Ivres de ce nectar, leurs joyeux nourrissons,
D'un pied tremblant encor, foulent les verts gazons,
Animant, de leurs jeux, cette scène touchante.
Rien ne meurt : toujours vive et toujours agissante,
La Nature renaît de ce qu'elle détruit,
Et de la mort enfin la vie est l'heureux fruit.

OUI, j'en conviens, dis-tu. Comme rien n'en peut naître,
Rien ne rentre sans doute aux gouffres du non-être.
Mais qui me répondra qu'il est des corps premiers,
S'ils ne peuvent jamais frapper mes yeux grossiers ?
Qui ? La Nature même, à tout être sensible,
Offrant, à chaque instant, plus d'un corps invisible.

Vois-tu les Aquilons, fougueux tyrans des eaux,
Attaquer, balancer, engloutir les vaisseaux,
Promener, sous les cieux, la foudre et les orages,
Du faite des rochers, aux plus lointains rivages,
Entraîner les ormeaux, en tourbillons vainqueurs,
Tourmentant les forêts de souffles destructeurs ?
Quel courroux ! tout frémit, la mer gronde et menace.
Les vois-tu cependant élancés dans l'espace ?

Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.
 Nec ratione fluunt aliâ, stragemque propagant,
 Ac cum mollis aquæ fertur natura repente
 Flumine abundantî, quod largis imbribus auget,
 Montibus ex altis, magnus decursus aquai,
 Fragmina conjiciens sylvarum, arbustaque tota :
 Nec validi possunt pontes venientis aquai
 Vim subitam tolerare : ita magno turbidus imbri,
 Molibus incurrens, validis cum viribus amnis,
 Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
 Grandia saxa, ruit quâ quidquid fluctibus obstat.
 Sic igitur debent venti quoque flamina ferri ;
 Quæ, veluti validum flumen, cum procubuere,
 Quamlibet in partem trudent res antè, ruuntque
 Impetibus crebris ; interdum vertice torto
 Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.
 Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca :
 Quandoquidem factis ac moribus, æmula magnis
 Amnibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

Tum porro varios rerum sentimus odores,
 Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam :
 Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus
 Usurpare oculis, nec voces cernere suemus :
 Quæ tamen omnia corporeâ constare necesse est
 Naturâ : quoniam sensus impellere possunt.
TANGERE ENIM ET TANGI, NISI CORPUS, NULLA POTEST RES.

DENIQUE fluctifrago suspensæ in littore vestes

Et s'ils portent par-tout, dans leur sombre fureur,
La désolation, l'épouvante et l'horreur,
Sont-ils moins corps, dis-moi, que ce fleuve tranquille,
Paisible nourricier d'une plaine fertile,
Qui, gonflé tout-à-coup, et des torrens des monts,
Et des flots de la nue, inonde tes moissons,
Arrache les forêts, à grand bruit renversées,
Presse, ébranle, engloutit ses ponts et ses chaussées,
Entraîne, en mugissant, leurs débris dispersés,
Foule et dévaste au loin les sillons effacés?
Non, le vent n'est point autre, en ces plaines célestes;
Le vent, qui, comme lui, par ses assauts funestes,
Renverse, écrase tout, en son cours violent,
L'emporte, le disperse en tourbillon roulant;
Et si ce fleuve est corps, le vent, aussi terrible,
Le vent, je le répète, est corps, mais invisible.

Vois-tu ces traits légers frappant ton odorat?
Vois-tu le chaud, le froid, la voix et son éclat?
S'ils t'affectent pourtant, ne sont-ils pas matière,
Corps subtils, et par-tout, dans la Nature entière,
EST-IL BIEN QUE LE CORPS, QUI TOUCHE ET SOIT TOUCHÉ?

Aux ardeurs de Phébus ton vêtement séché,

Uvescunt, eadem dispansæ in sole serescunt.
 At neque quo pacto persederit humor aquai
 Visu' est, nec rursùm quo pacto fugerit æstu;
 In parvas igitur partes dispergitur humor,
 Quas oculi nullâ possunt ratione videre.
 Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,
 Annulus, in digito, subtertenuatur habendo:
 Stillicidi casus lapidem cavat: uncus aratri
 Ferreus occultè decrescit vomer in arvis:
 Strataque jam volgi pedibus detrita viarum
 Saxea conspicimus: tum portas propter ahena
 Signa manus dextras ostendunt attenuari
 Sæpe salutantùm tactu, præterque meantùm.
 Hæc igitur minui, cùm sint detrita, videmus:
 Sed quæ corpora decedant, in tempore quoque,
 Invida præclusit speciem Natura videndi.
 Postremò, quæcunque dies, Naturaque rebus
 Paulatim tribuit, moderatim crescere cogens,
 Nulla potest oculorum acies contenta tueri:
 Nec porrò quæcunque ævo, macieque senescunt:
 Nec mare quæ impendent vesco sale saxa peresa,
 Quid quoque amittant in tempore, cernere possis.
 Corporibus cæcis igitur Natura gerit res.

Nec tamen undique corporeâ stipata tenentur
 Omnia naturâ; namque est in rebus inane.
 Quod tibi cognosse in multis erit utile rebus:
 Nec sinet errantem dubitare, et quærere semper
 De summâ rerum, et nostris diffidere dictis.

Suspendu sur les eaux , était d'abord humide.
As-tu vu pénétrer ou sortir le fluide?
Epandu dans les airs , il a trompé tes sens.
Ton anneau s'amincit, affaibli par le temps.
L'eau , tombant goutte à goutte , a percé cette pierre,
Ton soc bientôt s'émousse en déchirant la terre.
Le pavé , sous nos pieds , décroît de toutes parts.
La main des Dieux d'airain , gardiens de nos remparts,
S'use aux saluts fréquens , aux baisers de la fouie,
Qui , passant nuit et jour , y rentre ou s'en écoule.
Dans tous ces corps divers , dégradés lentement ,
Voit-on ce qui se perd de moment en moment ,
Ce dont s'agrandit l'être en sa verte jeunesse ,
Ce qu'insensiblement lui ravit la vieillesse?
Voit-on ce sel rongeur minant , au bord des mers ,
Les rochers sourcilleux , et voûtés sur les airs?
La Nature agit donc par des corps invisibles.

MAIS s'il n'est que des corps, ses jeux sont-ils possibles?
Non , pour ne point douter de mes doctes leçons ,
Pour ne point t'égarer en vaines questions ,
Apprends , et ce principe , en toute ma carrière ,
Doit être un flambeau vif , dont l'heureuse lumière

QUAPROPTER locus est intactus, *inane*, vacansque;
 Quod si non esset, nullâ ratione moveri
 Res possent; namque officium, quod corporis extat,
 Officere, atque obstare, id in omni tempore adesset
 Omnibus: haud igitur quidquam procedere posset,
 Principium quoniam cedendi nulla daret res.
 At nunc per maria, ac terras, sublimaque coeli,
 Multa modis multis variâ ratione moveri
 Cernimus ante oculos; quæ, si non esset inane,
 Non tam sollicito motu privata carerent,
 Quàm genita omninò nullâ ratione fuissent:
 Undique materies quoniam stipata quiesset.

PRÆTEREA, quamvis solidæ res esse putentur,
 Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas.
 In saxis, ac speluncis permanat aquarum
 Liquidus humor, et uberibus flent omnia guttis;
 Dissupat in corpus sese cibus omne animantium:
 Crescunt arbusta, et foetus in tempore fundunt,
 Quòd cibus in totas, usque ab radicibus imis,
 Per truncos, ac per ramos diffunditur omnes.
 Inter cepta meant voces, et clausa domorum
 Transvolitant: rigidum permanat frigus ad ossa.
 Quod, nisi inania sint, quâ possent corpora quæque
 Transire, haud ullâ fieri ratione videres.

DENIQUE, cur alias aliis præstare videmus
 Pondere res rebus, nihilo majore figurâ?

Te guide , sur ma trace , et d'un pas ferme et sûr ;
Apprends qu'il est du vide , espace libre et pur ,
Etendue impalpable ; et , sans ces champs de l'être ,
Rien peut-il se mouvoir ? Et si rien ne peut être
Sans pousser , résister , est-il rien que des corps ,
Tous à tous , en tout sens ; opposant leurs efforts ?
Est-il rien qui , perçant cette effrayante masse ,
Et commence à céder , et s'ouvre une autre place ?
Dans les cieux cependant , sur la terre et les mers ,
Que de corps répandus , suivent un cours divers !
Mais , loin de se mouvoir , s'il n'eût été du vide ,
Auraient-ils vu le jour ? Non , pressée et solide ,
La matière eût languï dans un repos honteux .

Quoi , les corps les plus durs ne sont-ils pas poreux ?
Contemple ces rochers , ces grottes tortueuses ;
L'onde y suinte en filets , en larmes onctueuses .
Vois , dans tout l'animal , couler ses alimens ;
Vois , dans les végétaux , parure de nos champs ,
Mille sucs précieux , par leur racine tendre ,
De la tige aux rameaux , s'élever , se répandre ,
Les nourrir , les accroître , et , toujours en leur temps ,
Les couronner de fleurs ou de fruits abondans .
De nos toits , de nos murs , la voix perce l'enceinte .
Le froid , jusqu'à nos os , porte sa vive atteinte .
Comment , si tout est plein , dans l'immense Univers ,
Tout ouvre-t-il à tout tant de chemins divers ?

Pourquoi , de ces deux corps , ayant même apparence ,
L'un entraîne-t-il l'autre alors qu'on les balance ?

Nam , si tantundem est in lanæ glomere , quantum
 Corporis in plumbo est , tantundem pendere par est :
 Corporis officium est quoniam premere omnia deorsùm :
 Contrà autem natura manet , sine pondere , inanis.
 Ergò quod magnum est æquè , leviusque videtur ,
 Nimirùm plus esse sibi declarat inanis :
 At contrà gravius plus in se corporis esse
 Dedicat , et multò vacui minùs intus habere.
 Est igitur nimirùm id , quod ratione sagaci
 Quærimus , admistum rebus quod inane vocamus.

ILLUD in his rebus , ne te deducere vero
 Possit quod quidam fingunt , præcurrere cogor.
 Cedere squammigeris latices nitentibus aïunt ,
 Et liquidas aperire vias ; quia post loca pisces
 Linqunt , quò possunt cedentes confluere undæ :
 Sic alias quoque res inter se posse moveri ,
 Et mutare locum , quamvis sint omnia plena.

SCILICET id falsâ totum ratione receptum est.
 Nam quò squammigeri poterunt procedere tandem ,
 Nî spatium dederint latices ? concedere porrò
 Quò poterunt undæ , cùm pisces ire nequibunt ?
 Aut igitur motu privandum est corpora quæque ;
 Aut esse admistum dicendum est rebus inane :
 Undè initum primum capiat res quæque movendi .

POSTREMÒ , duo de concursu corpora lata

S'il

S'il n'est plus de matière en ce globe de plomb,
 Qu'en ce duvet qu'Iris façonne en peloton,
 Leur poids doit être égal. Or tout poids doit descendre;
 C'est le vide, sans poids, qui peut seul s'en défendre;
 Et, de ces corps pareils, si l'un tombe plus tard,
 Ne t'annonce-t-il pas, qu'ouvert de toute part,
 Il en embrasse plus sous la même surface?
 Si l'autre, en moins de temps, franchit le même espace,
 Ne dit-il pas à l'œil, que, moins vide et plus plein,
 Il est plus de matière enfermée en son sein?
 Ce qu'avec tant d'effort je cherche à reconnaître,
 Ce vide existe donc, parsemé dans tout être.

ON a dit, je le sais, et, pour te prémunir,
 D'un sophisme si vain je dois te prévenir.
 L'onde cède, a-t-on dit, par ses hôtes foulée,
 Et leur ouvre un chemin, derrière eux écoulée
 Du lieu qui les embrasse, au lieu qu'ils ont laissé.
 Ainsi peuvent les corps, l'un par l'autre pressé,
 Se mouvoir dans le plein, cédant tous l'un à l'autre.

PHILOSOPHES trompés, quelle erreur est la vôtre!
 Si l'eau n'ouvre un espace à l'essor du poisson,
 Où peut-il s'avancer, et, toujours en prison,
 S'il n'en ouvre un lui-même, où coule le fluide?
 Ou donc rien ne se meut, ou bien il est du vide;
 Il est une étendue où naît tout mouvement.

JE vois deux corps polis jaillir en se heurtant,

Si cita dissiliant, nempe aër omne necesse est
 Inter corpora quod fuvat, possidat inane.
 Is porrò, quamvis circùm celerantibus auris
 Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
 Compleri spatium : nam primum quemque necesse est
 Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.

Quòd si fortè aliquis, cùm corpora dissilière,
 Tum putat id fieri, quia se condenseat aër,
 Errat : nam vacuum tunc fit, quod non fuit anrè,
 Et repletur item, vacuum quod constitit antè :
 Nec tali ratione potest densariet aër,
 Nec, si jam posset, sine inani posset, opinor,
 Se ipse in se trahere, et partes conducere in unum.
 Quapropter, quamvis causando multa moreris,
 Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.

MULTAQUE præterea tibi possum commemorando
 Argumenta, fidem dictis conradere nostris.
 Verùm animo satis hæc vestigia parva sagaci
 Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.
 Namque canes ut montivagæ persæpe ferai
 Naribus inveniunt intectas fronde quietes,
 Cùm semel institerunt vestigia certa viai :
 Sic alid ex alio per te tute ipse videre
 Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras

L'air se répand entre eux; mais, quelque effort qu'il fasse,
Peut-il, à l'instant même, inonder tout l'espace?
Jusqu'au centre où sont joints ses flots accélérés,
Ne doit-il pas, des bords, s'élançer par degrés?
Quelques momens du moins cet espace est donc vide.

ON insiste. On nous dit : élastique fluide,
L'air, au choc des deux corps, se condensant entre eux,
A leur jaillissement, rapide, impétueux,
Se dilate, s'épand, sans que l'œil le découvre.
Non, non, te dis-je encore; alors un vide s'ouvre,
Qui, d'abord existant, est bientôt envahi.
L'air pourrait-il d'ailleurs se condenser ainsi?
Et comment, s'il le peut, par quel pouvoir suprême,
N'ayant nul vide en soi, rentre-t-il en lui-même,
Resserrant en petit son grand corps contracté?
Quoi qu'on m'oppose donc, vaine subtilité.
Tout annonce le vide, il faut le reconnaître.

MILLE raisons encor le prouveraient peut-être;
Mais c'est assez pour toi que ton esprit subtil,
Dans ce dédale obscur, ait pu saisir un fil.
Tu peux, tel que le chien qui, déjà sur la voie,
Evente, à l'odorat, les traces de sa proie,
Et la suit, plein d'ardeur, dans les champs emporté;
Tu peux, dans ses détours, suivre la Vérité,
Et, montant, par degrés, à son temple suprême,
D'un bras victorieux, l'en arracher toi-même.

Insinuare omnes , et verum protrahere inde.

Quod si pigrâris , paulùmve abcesseris ab re ,
 Hoc tibi de plano possum promittere , Memmi :
 Usque adèò largos haustus , de fontibu' magnis ,
 Lingua meo suavis diti de pectore fundet ,
 Ut verear , ne tarda priùs per membra senectus
 Serpat , et in nobis vitâi claustra resolvat ,
 Quàm tibi de quâvis unâ re versibus omnis
 Argumentorum sit copia missa per aures.

Sed nunc jam repetam coeptum pertexere dictis.
 Omnis , ut est , igitur per se natura duabus
 Consistit rebus ; nam corpora sunt , et inane ,
 Hæc in quo sita sunt , et quâ diversa moventur.
 Corpus enim per se communis dedicat esse
 Sensus , quo nisi prima fides fundata valebit ,
 Haud erit occultis de rebus quò referentes ,
 Confirmare animi quidquam ratione queamus.
 Tum porrò locus , ac spatium quod *inane* vocamus ,
 Si nullum foret , haud usquam sita corpora possent
 Esse , neque omninò quâquam diversa meare :
 Id quod jam superâ tibi paulò ostendimus antè.

PRÆTEREA nihil est , quod possis dicere ab omni
 Corpore sejunctum secretumque esse ab inani :
 Quod quasi tertia sit numero natura reperta.
 Nam quodcunque erit , esse aliquid debet id ipsum
 Augmine vel grandi , vel parvo denique , dum sit ;
 Qui si tactus erit , quamvis levis exiguusque ,
 Corporum augebit numerum , summamque sequetur ;

MAIS si tu ralentis ou détournes tes pas,
 Ton ami, j'en répons, ne t'imitera pas.
 Serpent contagieux, la Vieillesse ennemie
 Viendra plutôt briser les liens de ma vie,
 Que je cesse, pour toi, d'ouvrir tous les canaux
 D'où la vérité coule et s'épanche à grands flots,
 Et que ma Muse enfin, charouillant tes oreilles,
 Puisse, de la Nature, épuiser les merveilles.

JE reviens. Il est donc et du vide et des corps.
 Vide, où ceux-ci placés se meuvent sans efforts.
 Oui, crois-moi, hors ces deux, l'espace et la matière,
 Rien n'existe par soi, dans la Nature entière.
 Les sens démontrent l'une, et, si tu ne les crois,
 De la raison, sur nous, tu méconnaiss les droits;
 Mais si l'autre n'est point, où celle-ci gît-elle?
 Elle ne peut, sans lieu, vainement immortelle,
 Exister, se mouvoir, déployer ses ressorts.

EST-IL rien de distinct et du vide et des corps?
 Après, entre ces deux, est-il quelque troisième?
 Et l'être, quel qu'il soit, peut-il être lui-même,
 S'il n'est grand ni petit? et s'il peut, en tout temps,
 Par le moindre contact, s'annoncer à nos sens,
 Qu'est-il donc que matière ajoutée à la masse?
 Perméable en tout sens, qu'est-il donc que l'espace,

Sin intactiie erit , nullâ de parte quod ullam
Rem prohibere queat per se transire meantem ;
Scilicet hoc id erit vacuum , quod *inane* vocamus.

PRÆTEREA , per se quodcunque erit , aut faciet quid ,
Aut aliis fungi debet agentibus ipsum ,
Aut erit , ut possint in eo res esse , gerique ;
At facere et fungi sine corpore nulla potest res ;
Nec præberè locum porrò , nisi inane vacansque :
Ergo præter inane , et corpora , tertia per se
Nulla potest rerum in numero natura relinqui ;
Nec , quæ sub sensus cadat ullo tempore nostros ,
Nec , ratione animi , quam quisquam possit apisci.

NAM quæcunque cluent , aut his conjuncta duabus
Rebus ea invenies , aut horum eventa videbis.
Conjunctum est id , quod nunquam sine perniciali
Discidio potis est sejungi , seque gregari :
Pondus uti saxi , calor ignibu' , liquor aquai ,
Tactus corporibus cunctis , intactus inani.
Servitium contrà , libertas , divitiæque ,
Paupertas , bellum , concordia , cætera quorum
Adventu manet incolumis natura , abituque ,
Hæc soliti sumus , ut par est , *eventa* vocare.

TEMPUS item per se non est , sed rebus ab ipsis
Consequitur sensus , transactum quid sit in ævo ,
Tum quæ res instet , quid porrò deinde sequatur.

L'étendue impalpable, et le vide inactif ?

EST-IL rien qui ne soit ou moteur ou passif,
 Ou s'ouvrant au repos, à l'action de l'être ?
 Et, passif ou moteur, que puis-je y reconnaître
 Que la matière même ? et, s'ouvrant à son cours,
 Que l'espace, le vide embrassant ses contours ?
 Il n'est donc que ces deux, les corps et l'étendue.
 Et l'esprit le plus fin, la plus subtile vue
 Ne peut rien au delà concevoir ni saisir.

CÆ qui n'est aucun d'eux, capable ou non d'agir,
 Est propre à l'un ou l'autre, ou n'en est qu'un vain mode.
 Propre, en lui, sur lui seul le sujet s'échafaude ;
 Séparés l'un de l'autre, ils périssent tous deux ;
 C'est le poids dans la pierre, et l'ardeur dans les feux,
 C'est la fluidité dans cette eau si légère,
 La tangibilité dans toute la matière,
 Dans le vide absolu l'impalpabilité.
 Esclavage, pouvoir, richesse, pauvreté,
 Guerre, paix, tout enfin ce qui, sans changer l'être,
 Peut au hasard, en lui, survenir, disparaître,
 Jeu de ce hasard même, on l'appelle *accident*.

LE Temps n'est rien en soi, mais, par l'être existant
 Qui fut, est, ou sera, je connais sa durée.
 Et quel esprit jamais la conçoit séparée

Nec per se quemquam tempus sentire fatendum est
Semotum ab rerum motu , placidâque quiete.

DENIQUE Tyndaridem raptam , belloque subactas
Trojugenas gentes cùm dicunt *esse* , videndum est ,
Ne fortè hæc per se , cogant nos *esse* fateri :
Quandò ea sæcla hominum , quorum hæc eventa fuêre ,
Irrevocabilis abstulerit jam præterita ætas.
Namque aliud rebus , aliud regionibus ipsis
Eventum dici poterit , quodcunque erit actum.

DENIQUE materies si rerum nulla fuisset ;
Nec locus , ac spatium , res in quo quæque geruntur ,
Nunquam Tyndaridis formæ conflatus amore
Ignis Alexandri , Phrygio sub pectore gliscens ,
Clara accendisset sævi certamina belli :
Nec clam durateus Trojamis Pergama partu
Inflammasset equus nocturno Grajugenarum ;
Perspicere ut possis res gestas funditùs omnes ,
Non ita , uti corpus , per se constare , nec esse :
Nec ratione cluere eâdem , quâ constat inane :
Sed magis ut meritò possis eventa vocare
Corporis , atque loci , res in quo quæque gerantur.

Des chocs, des mouvemens, ou du repos des corps?

LOIN d'enchaîner, dit-on, ses coupables transports,
Pâris, amant d'Hélène, autrefois *l'a* ravie.

Les Grecs *ont*, en dix ans, subjugué la Phrygie.

L'a, l'ont ! répondras-tu. Quoi ? ce frère d'Hector,

Quoi ? ces murs Phrygiens existent-ils encor ?

Non ; ces évènemens sont accidens volages

De siècles engloutis dans l'abîme des âges.

Et de tout ce qu'on fit aux jours de nos aïeux,

L'un est mode des corps, l'autre mode des lieux.

SANS corps et sans espace où tout est et peut être,

Cet amour de Pâris eût-il jamais pu naître ?

Jamais d'Hélène enfin les appas dangereux

Auraient-ils allumé ces redoutables feux,

Dont s'enflamma bientôt cette guerre effroyable ?

Et ce piège fatal, machine épouvantable,

Abusant, dans la nuit, les Troyens endormis,

Aurait-il enfanté tant de flots ennemis,

Portant soudain par-tout leur rage meurtrière ?

Non, non, te dis-je encore ; ainsi que la matière,

Et ces champs infinis de l'espace éternel,

De tout ce qu'on a fait, rien n'a d'être réel.

Non, de ce qui, du monde, a pu changer la face,

Rien n'existe par soi que les corps et l'espace.

A R G U M E N T U M.

PRIMA corpuscula esse perfectè solida, idèdque insecabilia, minima (neque enim corpus in infinitum dividi potest) et æterna. Refutantur Heraclitus, Empedocles, Anaxagoras, aliique complures alia rerum principia statuentes. Corpuscula et inane vacuum, itemque universum esse infinita, nullumque in hoc dari centrum.

A R G U M E N T.

Les atomes sont parfaitement solides , et par conséquent insécables. Ils sont l'extrême en petitesse; car la matière n'est pas divisible à l'infini. Ils sont éternels. Réfutation des systèmes d'Héraclite, d'Empédocle, d'Anaxagore, et d'autres qui donnent d'autres principes à la Nature. Les atomes, le vide, l'Univers sont infinis; celui-ci n'a point de centre.

T I T I
L U C R E T I I C A R I ,
D E
R E R U M N A T U R A .

LIBRI PRIMI

P A R S P O S T E R I O R .

CORPORA sunt porrò partim primordia rerum,
Partim concilio quæ constant principiorum.
Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis
Stringere: nam solido vincunt ea corpore demum.

Etsi difficile esse videtur credere, quidquam
In rebus solido reperiri corpore posse.
Transit enim fulmen cœli per septa domorum,
Clamor ut, ac voces: ferrum candescit in igne:
Dissiliuntque fero ferventia saxa vapore,
Conlabefactatus rigor auri solvitur æstu:
Tum glacies æris flammâ devicta liquescit:
Permanat calor argentum, penetraleque frigus,
Quandò utrumque, manu retinentes pocula ritè,
Sensimus infuso lympharum rore supernè:
Usque adeò in rebus solidi nihil esse videtur.

SED quia vera tamen ratio, Naturaque rerum

LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE PREMIER,

SECONDE PARTIE.

Les corps, dans le grand Tout, sont ou corps primitifs,
Ou résultats divers de ces germes actifs;
Ceux-ci, foibles, changeans, fragiles, périssables;
Ceux-là toujours entiers, massifs, inaltérables,
Vainqueurs de toute atteinte. Eh quoi ! me dira-t-on,
Est-il rien de pareil, et puis-je, sans raison,
Admettre ainsi des corps parfaitement solides ?
La foudre, en un instant, sur ses ailes rapides,
Franchit, comme les sons, l'épaisseur de nos murs ;
Le feu brise, dissout les rochers les plus durs ;
Le fer rougit bientôt dans la fournaise ardente ;
L'airain, l'or même y coule en onde bouillonnante ;
Et, brûlante ou glacée, à ma tremblante main,
La liqueur, dans l'argent, se fait sentir soudain.
Il n'est donc en effet nul corps impénétrable.

Si j'en crois la raison, garant irrécusable,

Cogit , ades , paucis dum versibus expediamus,
 Esse ea , quæ solido , atque æterno corpore constant ,
 Semina quæ rerum , primordiaque esse docemus :
 Undè omnis rerum nunc constet summa creata.

PRINCIPIÒ , quoniam duplex natura duarum
 Dissimilis rerum longè constare reperta est ,
 Corporis atque loci , res in quo quæque geruntur :
 Esse utramque sibi per se , puramque necesse est.
 Nam quàcunque vacat spatium , quod inane vocamus ,
 Corpus eà non est : quà porrò cumque tenet se
 Corpus , eà vacuum nequaquam constat inane.
 Sunt igitur solida , ac sine inani corpora prima.

PRÆTEREA quoniam genitis in rebus inane est ,
 Materiem circùm solidam constare necesse est :
 Nec res ulla potest verâ ratione probari
 Corpore inane suo celare , atque intùs habere ,
 Si non , quod cohibet , solidum constare relinquant.
 Id porrò nihil esse potest , nisi materiai
 Concilium , quod inane queat rerum cohibere.
 Materies igitur , solido quæ corpore constat ,
 Esse æterna potest ; cùm cætera dissolvantur.

TUM porrò si nil esset , quod inane vacaret ,
 Omne foret solidum ; nisi contrà corpora cæca
 Essent , quæ loca complerent , quæcunque tenerent ,
 Omne quod est spatium , vacuum constaret inane.
 Alternis igitur nimirùm corpus inani
 Distinctum est : quoniam nec plenum naviter extat ,

Si j'en crois la Nature, il en est de réels,
Principes, élémens, solides, éternels,
Semence enfin de tout, qui, dans tout, s'incorpore;
C'est ce qu'en peu de vers il faut prouver encore.

LA matière et le vide étant divers entre eux,
Purs, simples, par eux-même, ils existent tous deux.
Où le vide s'étend, il n'est point de matière;
Où celle-ci repose, il n'est point de carrière
Ouvrte dans le vide, et lui-même n'est rien.
Ainsi donc, ô grand Tout ! ton immortel soutien,
Les principes, en eux, n'embrassent point de vides,
N'ont rien de pénétrable, et sont en tout solides :
Car si, dans tout concret, le vide est parsemé,
En de solides murs il doit être enfermé.
Mais peut-on concevoir les tissus qui l'enlacent,
Sans reconnaître aussi que ces murs qui l'embrassent,
Compactes, tout-parfaits, n'en sont point pénétrés ?
Et ces murs que sont-ils, plus ou moins resserrés,
Que les germes actifs, les corps de la matière
Dont chacun n'est, en soi, qu'une substance entière,
Solide, et qui, du Temps, bravant toujours les traits,
Aux dissolutions doit survivre à jamais ?

S'IL n'ouvre, en aucun sens, nul vide, nul espace,
L'Univers, ai-je dit, n'est qu'une horrible masse :
Mais s'il n'est point de corps remplissant tout leur lieu,
Tout n'est qu'un vide immense, il n'est point de milieu.
Du vide cependant la matière est diverse :
Tour à tour, en tous lieux, l'un cesse ou l'autre perce ;

Nec porrò vacuum : sunt ergo corpora cæca,
 Quæ spatium pleno possint distinguere inane.

HÆC neque dissolvi plagis extrinsecùs icta
 Possunt : nec porrò penitùs penetrata retexi :
 Nec ratione queunt aliâ tentata labare :
 Id quod jam superà tibi paulò ostendimus antè.
 Nam neque conlidi sine inani posse videtur
 Quidquam , nec frangi , nec findi in bina secando ,
 Nec capere humorem , neque item manabile frigus ,
 Nec penetralem ignem , quibus omnia conficiuntur.
 Et quàm quæque magis cohibet res intùs inane ,
 Tam magis his rebus penitùs tentata labascit.
 Ergo , si solida , ac sine inani corpora prima
 Sunt , ita uti docui , sint hæc æterna necesse est.

PRÆTEREA , nisi materies æterna fuisset ,
 Ante hæc ad nihilum penitùs res quæque redissent ,
 De nihiloque renata forent quæcunque videmus.
 At quoniam superà docui , nil posse creari
 De nihilo , neque quod genitum est , ad nil revocari ;
 Esse immortalis primordia corpore debent ,
 Dissolvi quò quæque supremo tempore possint ,
 Materies ut suppeditèt rebus reparandis.
 Sunt igitur solidâ primordia simplicitate :
 Nec ratione queunt aliâ servata per ævum
 Ex infinito jam tempore res reparare.

Puisqu'il

Puisqu'il n'est plein ni vide absolument parfait.
Par quoi sont-ils distincts, s'ils le sont en effet,
Que par ces corps premiers, ces élémens de l'être ?

MAIS ceux-ci, que le Temps n'a jamais dû voir naître,
Pourraient-ils, tôt ou tard, succomber sous ses coups ?
Et comment, à quel âge en seraient-ils dissous ?
A tout pouvoir funeste, au dehors invincibles,
A tout vice au dedans ils sont inaccessibles.
S'il n'est rien que, sans vide, on puisse diviser,
Resserrer, élargir, percer, fendre, briser ;
Rien où pénètre l'eau, la chaleur, la froidure,
Par qui tout se dissout, tout meurt dans la Nature ;
Qui, plus il est de vide enfermé dans un corps,
Peuvent d'autant plus tôt en rompre les ressorts ;
Les germes primitifs dont aucun n'en recelle,
Peuvent-ils redouter quelque atteinte mortelle ?

AH ! si, du Temps vainqueur, ils subissaient les loix,
Combien, dans le néant, tout fût rentré de fois,
Tout en serait sorti pour s'y confondre encore !
Mais ce gouffre impuissant que la Nature abhorre,
S'il est vrai qu'il n'enfante et ne dévore rien,
Pour renouveler l'être et pour son entretien,
Ne faut-il pas qu'au jour qui viendra le dissoudre,
Il soit une matière où tout va se résoudre,
Et dont tout à jamais peut naître et s'agrandir ?
Pourrions-nous voir, sans fin, l'Univers rajeunir,
Si les corps primitifs, triomphateurs des âges,
Ne survivaient sans cesse à tous leurs assemblages ?

DENIQUE, si nullam finem Natura parasset
 Frangendis rebus, jam corpora materiai
 Usque redacta forent, ævo frangente priore,
 Ut nihil ex illis à certo tempore posset
 Conceptum, summum ætatis pervadere florem:
 Nam quidvis citius dissolvi posse videmus,
 Quàm rursus refici; quapropter longa diei
 Innitæ ætas anteacti temporis omnis
 Quod fregisset adhuc, disturbans, dissolvensque;
 Id nunquam reliquo reparari tempore posset,
 At nunc nimirum frangendi reddita finis
 Certa manet: quoniam refici rem quamque videmus,
 Et finita simul generatim tempora rebus
 Stare, quibus possint ævi contingere florem

Huc accedit uti, solidissima materiai
 Corpora cum constant, possint tamen omnia reddi
 Mollia, quæ fiant aër, aqua, terra, vapores,
 Quo pacto fiant, et quâ vi cunque genantur,
 Admistum quoniam simul est in rebus inane.
 At contrà, si mollia sint primordia rerum,
 Undè queant validi silices, ferrumque creari,
 Non poterit ratio reddi: nam funditus omnis
 Principio fundamenti Natura carebit.
 Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate,
 Quorum condenseo magis omnia conciliatu
 Arctari possunt, validasque ostendere vires.

Et comment pourraient-ils leur survivre à jamais,
N'étant simples, ni purs, ni solides parfaits?

QUE dis-je? si, sans terme, ils étaient divisibles,
Brisés, dès si long-temps, par tous les chocs possibles,
Pourraient-ils, d'aucun tout, par eux-même enfanté,
Conduire l'assemblage à sa maturité?

Tout concret, fils du Temps, si prompt à se détruire,
N'est-il pas, plus encor, lent à se reproduire?

Et les siècles naissans, l'un par l'autre appelés,

De ce qu'auraient dissout les siècles écoulés,

Dans les plaines du vide, étendue impuissante,

Pourraient-ils rassembler la poussière flottante?

Si donc tout se répare, et, par le cours des ans,

S'élève, d'âge en âge, à son heureux printemps,

Sans doute il est un terme où, mille fois brisée,

La matière ne peut être enfin divisée.

» MAIS CONÇOIT-ON, dis-tu, que les corps primitifs,

» Substances sans mélange, et solides massifs,

» Puissent jamais produire aucun mol assemblage,

» Tels que l'eau, l'air, la terre, ou la vapeur volage,

» Par quelque heureux pouvoir que ces corps soient formés «?

Et n'est-il pas en tout des vides parsemés?

Et d'où naîtrait l'acier, si les élémens même

Étaient, ainsi que l'air, d'une mollesse extrême?

D'où naîtraient et la roche et les cailloux si durs?

Le grand Tout perd soudain ses appuis les plus sûrs.

Non, non, c'est par leur chaîne, ou lâche ou resserrée,

Que les corps primitifs, d'éternelle durée,

DENIQUE jam quoniam generatim reddita finis
 Crescendi rebus constat, vitamque tuendi,
 Et quid quæque queant per fœdera Naturai,
 Quid porrò nequeant, sancitum quandoquidem exstat:
 Nec commutatur quidquam, quin omnia constant
 Usque adeò, variæ volucres ut in ordine cunctæ
 Ostendant maculas generales corpori inesse;
 Immutabile materiæ quoque corpus habere
 Debent nimirum. Nam si primordia rerum
 Commutari aliquâ possent ratione revicta,
 Incertum quoque jam constet, quid possit oriri,
 Quid nequeat, finita potestas depique cuique
 Quânam sit ratione, atque altè terminus hærens,
 Nec toties possent generatim sæcla referre
 Naturam, motus, victum, moresque parentum.

TUM porrò, quoniam extremum cujusque cacumen
 Corporis est aliquod, nostri quod cernere sensus
 Jam nequeunt; id nimirum sine partibus exstat,
 Et minimâ constat naturâ; nec fuit unquam
 Per se secretum, neque posthac esse valebit;
 Alterius quoniam est ipsum pars, primaque, et ima:
 Inde aliæ atque aliæ similes ex ordine partes,
 Agmine condenso naturam corporis explent.
 Quæ quoniam per se nequeunt constare, necesse est
 Hære, ut nequeant ullâ ratione revelli,

Solides , toujours uns dans leur simplicité,
Enfantent la mollesse ou bien la dureté.

Quoi ? le terme est marqué jusqu'où tout peut s'étendre,
Et vivre , et , de la mort , quelque temps se défendre ;
La Nature immuable a borné tout pouvoir,
Tout est toujours le même , et rien ne peut déchoir ;
Je vois , de leurs aïeux , les oiseaux , d'âge en âge ,
Déployer les couleurs , étaler le plumage ,
Et les corps primitifs pourraient toujours changer !
Et quelque choc vainqueur pourrait les assiéger !
Dans quel trouble , dès-lors , verrions-nous tomber l'être !
Saurions-nous ce qui peut , ce qui ne peut pas naître ,
Comment toute énergie a son terme prescrit ,
Quelle en est la mesure ? et rien de ce qui vit
Pourrait-il à jamais rapporter , de ses pères ,
L'habitude , les mœurs , les goûts héréditaires ?

Tout élément d'ailleurs se termine en un point
Que l'œil le plus subtil ne voit , ne saisit point.
Ce point , très-délié , sans doute est sans parties ,
Et , d'un tout , d'autres parts l'une à l'autre assorties ,
Part première et dernière , il ne peut le quitter ,
Il n'a pu , par lui-même , il ne peut exister.
Celles-ci , ne pouvant se soutenir qu'ensemble ,
Rien ne peut diviser le nœud qui les rassemble ;
Leur tout si cohérent est donc le corps premier ,
Ce solide éternel si simple en son entier ,

Sunt igitur solidâ primordia simplicitate;
 Quæ minimis stipata cohærent partibus arctè;
 Non ex ullorum conventu conciliata,
 Sed magis æternâ pollentia simplicitate:
 Undè neque avelli quidquam, neque deminui jam
 Concedit Natura reservans semina rebus.

PRÆTEREA, nisi erit minimum, parvissima quæque
 Corpora constabunt ex partibus infinitis.
 Quippe ubi dimidiæ partis pars semper habebit
 Dimidiam partem, nec res perfinet ulla.
 Ergo rerum inter summam, minimamque quid escit?
 Non erit ut distent: nam quamvis funditùs omnis
 Summa sit infinita, tamen parvissima quæ sunt
 Ex infinitis constabunt partibus æquè.
 Quoi quoniam ratio reclamat vera, negatque
 Credere posse animum, victus fateare necesse est,
 Esse ea quæ nullis jam prædita partibus exstent,
 Et minimâ constant naturâ: quæ quoniam sunt,
 Illa quoque esse tibi, solida atque æterna fatendum.

DENIQUE, nî minimas in partes cuncta resolvi
 Cogere consuêset rerum Naturâ creatrix;
 Jam nihil ex illis eadem reparare valeret:
 Propterea quia, quæ multis sunt partibus aucta,
 Non possunt ea, quæ debet genitalis habere

Ce corps non composé, ce corps dont la Nature
Maintient, sans nul déchet, l'intégrité si pure,
Germe à tout réservé, dont tout est reproduit.

Si nous n'osons admettre un extrême en petit,
Le moindre résultat l'est de parts infinies,
Dont, sous l'acier tranchant à jamais désunies,
Nouveaux corps isolés toujours multipliés,
Chaque moitié sans cesse aura ses deux moitiés :
Ces deux moitiés, les leurs, celles-ci, les leurs mêmes,
Et sans terme, et, dès-lors, entre ces deux extrêmes,
Très-grand et très-petit, nulle disparité ;
Au grand Tout, infini dans son immensité,
De membres infinis elle-même assemblée,
La moindre de ses parts peut être assimilée ;
Ridicule hypothèse, absurde assertion
Que le bon sens réproouve et dément la raison.
Crois donc qu'il est des corps très-petits, sans parties,
Et, des assauts du Temps, substances garanties
Par leur unité même et leur solidité.

AH ! s'il n'en était point, après avoir été,
Si tout être, en eux seuls, ne venait se résoudre,
O Nature ! et de quoi, quand tu le mets en poudre,
De quoi donc à jamais le reforgerais-tu ?
Si, de membres unis, l'atome est un tissu,

Materies, varios connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus, per quæ res quæque geruntur.

PORRÒ, si nulla est frangendis reddita finis
Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam
Nunc etiam superare necesse est corpora rebus,
Quæ nondum clueant ullo tentata periclo:
At quoniam fragili naturâ prædita constant,
Discrepat æternum tempus potuisse manere,
Innumerabilibus plagis vexata per ævum.

QUAPROPTER, qui materiem rerum esse putârunt
Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
Magnopere à verâ lapsi ratione videntur.
Heraclitus inquit quorum dux prælia primus,
Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes
Quàmde graves inter Graïos, qui vera requirunt.
OMNIA enim stolidi magis admirantur amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt,
Veraque constituunt, quæ bellè tangere possunt
Aures, et lepido quæ sunt fucata sonore.

NAM cur tam variæ res possent esse, requiro,
Ex vero si sunt igni, puroque creatæ.
Nil prodesset enim calidum densariet ignem,
Nec rarefieri; si partes ignis eandem
Naturam, quam totus habet super ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus esset,

D'où naissent donc entre eux les mouvemens, les chaînes,
Poids, chocs divers, concours, causes toujours certaines,
Par qui produisent tout ces corps générateurs ?

DIVISIBLE à jamais, à des chocs destructeurs,
Si tout être est soumis, sur l'océan des âges,
Se peut-il qu'il en soit à l'abri des naufrages ?
Il en est ; mais, livrés à leur fragilité,
Comment, à tant d'assauts, ont-ils donc résisté ?

QUELLE est donc votre erreur, vous qui, de toute chose,
Voyez, dans le feu seul, le principe et la cause ;
Héraclite sur-tout, par ton obscurité,
Imposant, avec faste, à la frivolité,
Mais dédaigné toujours de ces Sages sublimes,
Qui, du vrai, dans la Grèce, ont percé les abîmes !
Car l'ignorance admire et consacre l'erreur
Que voile, d'un vain sens, l'éclat sans profondeur.
Elle adopte pour vrai ce qu'elle croit entendre,
Et le charme des sons suffit pour la surprendre.

AH ! si c'est du feu seul que tout est enfanté,
D'où naît, dans l'Univers, tant de variété ?
Dense ou raréfié, sa nature est la même.
Dense ; rien ne résiste à son ardeur extrême,
Tout s'embrase à sa flamme, et bientôt se détruit,
Raréfié, dissous, il s'éteint ou languit,

Languidior porrò disjectis, disque supatis.
 Amplius hoc fieri nihil est quod posse rearis,
 Talibus in causis; nedum variantia rerum
 Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.

ATQUE hî si faciant admistum rebus inane;
 Densari poterunt ignes, rarique relinqui:
 Sed, quia multa sibi cernunt contraria, mussant,
 Et fugitant in rebus inane relinquere purum, et,
 Ardua dum metuunt, amittunt vera viai:
 Nec rursùm cernunt, exempto rebus inani,
 Omnia densari, fierique ex omnibus unum
 Corpus, nil ab se quod possit mittere raptim,
 Æstifer ignis uti lumen jacit, atque vaporem:
 Ut videas non è stipatis partibus esse.

Quòd si fortè ullâ credunt ratione potesse
 Ignes in coetu stingui, mutareque corpus,
 Scilicet ex ullâ facere id si parte reparcent,
 Occidet ad nihilum nimirùm funditùs ardor
 Omnis, et ex nihilo fient quæcunque creantur:
 Nam quodcunque suis mutatùm finibus exit,
 Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè:
 Proinde aliquid superare necesse est incolume ollis,
 Ne tibi res redeant ad nîlum funditùs omnes,
 De nihiloque renata virescat copia rerum.

NUNC igitur, quoniam certissima corpora quædam

Et que peut-il de plus ? A quoi puis-je connaître,
Qu'en l'un ou l'autre état, il puisse donner l'être,
Qu'il puisse en varier le tableau renaissant ?

Si, pour qu'il se dilate, expansif, agissant,
Pour qu'il rentre en soi-même, aussi dur que solide,
Ses athlètes du moins admettaient quelque vide !
Mais, se voyant pressé de contrariétés,
On se tait, on le nie, on craint, de tous côtés,
De s'ouvrir, malgré soi, quelque route épineuse,
Et du vrai, pour jamais, on perd la route heureuse.
Eh quoi ! ne voit-on pas que, compacte, inactif,
Sans vide, le grand Tout n'est plus qu'un lourd massif,
Que rien ne s'en répand, et que, dans sa carrière,
Le feu ne peut lancer ni chaleur ni lumière,
S'il est lui-même un tout de membres bien unis ?

Ah ! dira-t-on peut-être : en ses divers produits,
Il peut s'éteindre, il peut se transformer lui-même.
S'éteindre ! Il touche donc à son terme suprême,
Et, détruit tout entier, n'a plus rien d'existant.
Rien ne peut donc en naître, et tout sort du néant.
Ce qui change ou franchit les bornes de son être,
Dans la nuit de la mort doit-il pas disparaître ?
Au feu donc, même éteint, quelque chose survit,
Ou tout, dans le néant, se perd et s'engloutit,
Tout y renaît, y meurt, pour y renaître encore.

NON, non, il est des corps dont rien ne s'évapore,

Sunt, quæ conservant naturam semper eandem,
 Quorum aditu, aut abitu, mutatoque ordine, mutant
 Naturam res, et convertunt corpora sese;
 Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum.
 Nil referret enim quædam decedere, abire,
 Atque alia attribui, mutarique ordine quædam,
 Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent.
 Ignis enim foret omnimodis, quodcunque crearent.

VERUM, ut opinor, ita est: sunt quædam corpora, quorum
 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ,
 Efficiunt ignes, mutatoque ordine, mutant
 Naturam: neque sunt igni sumulata, neque ullæ
 Præterea rei, quæ corpora mittere possit
 Sensibus, et nostros adjectu tangere tactus.

DICERE porro ignem res omnes esse, neque ullam
 Rem veram in numero rerum constare, nisi ignem,
 (Quod facit hic idem) perdelirum esse videtur.
 Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat,
 Et labefactat eos, undè omnia credita pendent,
 Undè hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem.
 Credit enim sensus ignem cognoscere verè;
 Cætera non credit, nihilo quæ clara minùs sunt:
 Quod mihi cum vanum, tum delirum esse videtur.
 Quò referemus enim? quid nobis certius ipsis
 Sensibus esse potest, quo vera ac falsa notemus?

PRÆTEREA, quare quisquam magis omnia tollat,
 Et velit ardoris naturam relinquere solam,

Et par qui la Nature est la même en tout temps,
Par leurs fuites, retours, composés différens,
Tout périt, tout renaît, reforgé de soi-même.
Mais, s'ils ne sont que feux, de leur ardeur extrême,
Perdent-ils jamais rien, et, quoi qui change en eux,
Dilatés, contractés, sont-ils jamais que feux ?
Et, hors des feux nouveaux, peuvent-ils rien produire ?

MAIS comment, de ces corps, tout peut-il se construire ?
De leurs formes, concours, ou chocs, ou mouvemens,
Ordre, combinaisons, en divers changemens,
Résulte ou le feu même, ou tout autre assemblage ;
Mais ils ne sont ni feu, ni rien de qui l'image,
La vapeur ou le son puisse frapper nos sens.

O délire ! on insiste, et, des corps existans,
Nul n'est vrai que le feu, m'ose-t-on dire encore.
Tout est feu. Vain sophisme, et qu'en vain l'on implore !
Oui, des sens, par les sens, c'est renverser la loi,
Des sens, guides si sûrs, d'où dépend toute foi,
De ces sens, par qui seuls on connaît le feu même.
Quoi ? n'en avoûrons-nous l'autorité suprême
Que sur ce feu vainqueur dont nous sentons les coups,
Et, frappés d'autres corps, la méconnaitrons-nous ?
Dès-lors, du vrai, du faux, où, comment, à quel titre
Reconnaitrons-nous donc quelque plus sûr arbitre ?
Ou nierons-nous plutôt qu'il est des corps divers,
Laisant les feux tout seuls inonder l'Univers,

Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquit?
 Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

QUAPROPTER, qui materiem rerum esse putârunt
 Ignem, atque ex igni summam consistere posse:
 Et qui principium gignundis aëra rebus
 Constituère: aut humorem quicumque putârunt
 Fingere res ipsum per se: terramve creare
 Omnia, et in rerum naturas vertier omnes:
 Magnoperè à vero longèque errâsse videntur.
 Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,
 Aëra jungentes igni, terramque liquori:
 Et qui quatuor ex rebus posse omnia rentur,
 Ex igni, terrâ, atque animâ procrecere, et imbri.

QUORUM Acragantinus cumprimis Empedocles est,
 Insula quem triquetris terrarum gessit in oris,
 Quam fluitans circùm magnis amfractibus æquor
 Ionium, glaucis aspergit virus ab undis:
 Angustoque fretu rapidum mare dividit undis
 Italiæ terrai oras à finibus ejus.
 Hic est vasta Charybdis, et hic Ætnæa minantur
 Murmura flammaram rursùm se colligere iras,
 Faucibus eruptos iterùm ut vis evomat ignes,
 Ad coelumque ferat flammai fulgura rursùm.
 Quæ cùm magna, modis multis miranda videtur
 Gentibus humanis regio, visendaque fertur,
 Rebus opima bonis, multâ munita virum vi;
 Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,

Que de nier les feux y laissant toute chose ?
L'un et l'autre est folie : ainsi, quoi qu'on m'oppose,
Le feu n'est point la base et l'agent du grand Tout.

MAIS est-ce l'air, ou l'onde, en quoi tout se résout ?
Est-ce eux par qui tout naît, ou n'est-ce point la terre,
Ou, de l'air et du feu, l'union nécessaire,
De la terre et de l'eau le mélange constant,
Ou, de ces quatre unis, le concours renaissant ?
Non. Sur quoi que, d'eux tous, vous fondiez la Nature,
Elle vous désavoue, et c'est lui faire injure.

C'EST toi qui, le premier, du fluide des airs,
De feu, de terre, et d'eau, composas l'Univers,
Empédocle, toi, né dans ces belles campagnes
Qu'en trois angles altiers terminent trois montagnes,
Et que pare Agrigente où tu reçus le jour ;
Ile, dont, embrassant son immense contour,
Et, dans un long détroit, pressés avec furie,
Les flots Ioniens séparent l'Hespérie.

LA, mugissent Carybde et l'Etna menaçant,
Portant au loin l'effroi jusqu'au ciel pâissant,
Toujours prêt à vomir, d'une bouche enflammée,
Des flots amoncelés de cendre et de fumée,
Prêt à tout engloutir sous ses torrens cruels.

Bords fameux, champs féconds, admirés des Mortels,

Nec sanctum magis, et mirum, carumque videtur.
 Carmina quin etiam divini pectoris ejus
 Vociferantur, et exponunt præclara reperta;
 Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.
 Hic tamen, et superà quos diximus, inferiores
 Partibus egregiè multis, multòque minores,
 Quanquam multa benè ac divinitùs invenientes,
 Ex adito tanquam cordis, responsa dedère
 Sanctiùs, et multò certâ ratione magis, quàm
 Pythia, quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur;
 Principiis tamen in rerum fecêre ruinas,
 Et graviter magni magno cecidère ubi casu,

PRIMUM, quòd motus, exempto rebus inani,
 Constituunt, et res molles rarasque relinquunt,
 Aëra, solem, ignem, terras, animalia, fruges:
 Nec tamen admiscent in eorum corpus inane.

DEINDE, quòd omninò finem non esse secandis
 Corporibus faciunt, neque pausam stare fragori,
 Nec prorsùm in rebus minimum consistere quidquam:
 Sùm videamus id extremum cujusque cacumen

Source de tant de biens dont se pare la terre,
 Protégés de Héros, brillans foudres de guerre,
 Vous n'avez rien produit de plus saint, de plus grand,
 De plus cher aux Humains que ce Sage étonnant.
 Des plus profonds secrets riches dépositaires,
 Ses vers, où son génie a transmis ses lumières,
 Volent de bouche en bouche, et font douter encor
 Si, des champs de la terre, il a pris son essor.
 Mais, ô faiblesse humaine ! et ce Sage, et tant d'autres,
 Qui, de la vérité, moins sublimes apôtres,
 N'en ont pas, moins souvent, d'un bras victorieux,
 Ouvert, aux Nations, le temple glorieux;
 Eux, dont l'esprit si vaste et fécond en miracles,
 Comme d'un sanctuaire, annonçait ses oracles
 Plus sûrs, plus respectés par le monde éclairé,
 Que ceux que, d'Apollon, sur le trépied sacré,
 Le front ceint de laurier, prononçait la Pythie,
 Ont, sur les premiers corps, vu tomber leur génie,
 Déchus d'autant plus haut qu'ils étaient tous plus grands.

ILS ont tous, dans le plein, reçu les mouvemens !
 Comment ont-ils conçu tant de corps si peu denses,
 Air, soleil, flamme, terre, et vous, et vos semences,
 Animaux, végétaux, remplissant l'Univers,
 Sans laisser aucun vide en leurs pores ouverts ?

ILS ont cru la matière à jamais divisible !
 S'arrêter, en tranchant, leur parut impossible !
 L'extrême en petitesse, ils ne l'ont point admis !
 Mais n'est-il pas un point, à l'œil encor soumis,

Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur :
 Conjicere ut possis ex hoc, quod cernere non quis
 Extremum quod habent, minimum consistere rebus.

Hunc accedit item, quòd jam primordia rerum
 Mollia constituunt, quæ nos nativa videmus
 Esse, et mortali cum corpore funditùs; atqui
 Debeat ad nihilum jam rerum summa reverti,
 De nihiloque renata virescere copia rerum :
 Quorum utrumque quid à vero jam distet, habebas.

DEINDE inimica modis multis sunt, atque venena
 Ipsa sibi inter se; quare aut congressa peribunt,
 Aut ita diffugient, ut, tempestate coortâ,
 Fulmina diffugere atque imbres ventosque videmus.

DENIQUE, quatuor ex rebus si cuncta creantur,
 Atque in eas rursùm res omnia dissolvuntur,
 Quî magis illa queunt rerum primordia dici,
 Quàm contrà res illorum, retròque putari?
 Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,
 Et totam inter se naturam, tempore ab omni.

SIN ita fortè putas, ignis, terræque coire
 Corpus, et aërias auras, roremque liquorum,
 Nil in concilio naturam ut mutet eorum;
 Nulla tibi ex illis poterit res esse creata,
 Non animans, non ex animo quid corpore, ut arbor;
 Quippe suam quidque in cœtu variantis acervi

Qui, terminant les corps, annonce un autre extrême
Inaccessible aux yeux et son terme suprême ?

ILS donnent au grand Tout, pour principes constans,
Des corps mous, nés mortels, frêles, non résistans !
Mais, cent fois, dans le rien, la Nature engloutie,
De ce rien, tu le fais, serait cent fois sortie,
Pour y rentrer encore, en sortir à jamais.
Et ces vains élémens, ces germes imparfaits,
L'un de l'autre ennemis, par leur guerre intestine,
N'auraient-ils pas d'ailleurs entraîné leur ruine,
Brisés dans leurs concours, comme, aux plaines des cieus,
Et la foudre, et la nue, et les vents furieux,
Dispersés l'un par l'autre au sein de la tempête ?

EST-CE aux quatre élémens qu'on veut que je m'arrête,
D'eau, de feu, d'air, de terre, unis par divers noeuds,
Composant tous les corps, bientôt dissous en eux ?
Mais pourquoi, renversant ce bizarre système,
Ne sont-ils pas plutôt les produits des corps même ?
L'un de l'autre à jamais enfantés tour à tour,
D'être et de forme, entre eux, ils changent chaque jour

NON, non, répondent-ils; l'eau, le feu, l'air, la terre,
Variant plus ou moins le corps qui les enserre,
N'y changent point d'essence, et n'y sont jamais qu'eux,
N'y sont qu'eux, dites-vous ? Par leurs différens jeux,
Ils n'enfantent donc rien ni vivant ni sans vie ?
Chaque corps n'est donc plus qu'un tout que rien ne lie,

Naturam ostendet, mistusque videbitur aër
 Cum terrâ simul, atque ardor cum rore manere:
 At primordia gignundis in rebus oportet
 Naturam clandestinam, cæcamque adhibere;
 Emineat ne quid, quod contrâ pugnet, et obstet
 Quò minùs esse queat propriè, quodcunque creatur.

Quin etiam repetunt à coelo, atque ignibus ejus,
 Et primùm faciunt ignem se vertere in auras
 Aëris; hinc imbrem gigni, terramque creati
 Ex imbri; retròque à terrâ cuncta reverti,
 Humorem primùm, post aëra, deinde calorem:
 Nec cessare hæc inter se mutare, meare
 De coelo ad terram, de terrâ ad sidera mundi;
 Quod facere hæud ullo debent primordia pacto:
 Immutabile enim quiddam superare necesse est;
 Ne res ad nihilum redigantur funditùs omnes.
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
 Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.
 Quapropter, quoniam, quæ paulò diximus antè
 In commutatum veniunt, constare necesse est
 Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam;
 Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.
 Quin potiùs tali naturâ prædita quædam
 Corpora constituas; ignem si fortè crearint,
 Posse eadem, demptis paucis, paucisque tributis,

Un tout, de tas distincts, quoique toujours divers,
 Mélangés d'eaux, de feux, et de terres, et d'airs,
 Dont aucun, à mes yeux, ne change de nature?
 Mais, s'ils n'agissent tous par une voie obscure,
 S'ils ne sont tels que l'œil ne puisse les saisir,
 Les premiers élémens peuvent-ils donc agir?
 Si chacun se distingue en leurs divers ouvrages,
 Peut-il être, en aucun de tous ces assemblages,
 De caractère propre à jamais reproduit?

LE feu, des feux du ciel, d'abord le premier fruit,
 Devient air, nous dit-on, remplissant l'atmosphère;
 L'air bientôt se transforme en onde moins légère;
 Cette eau se change en terre, et, de là, remontant,
 La terre en onde encor, cette onde en air flottant,
 Cet air lui-même en feux, et, du ciel à la terre,
 Et des champs de Cybelle, au palais du tonnerre,
 Tout descend, tout remonte en éternel essor,
 Et redescend bientôt pour remonter encor.

LES élémens ainsi se transformer sans causes!
 Ah! dans le cercle étroit de ces métamorphoses,
 Si rien ne leur survit d'immuable et de pur,
 Tout ne rentre-t-il pas dans le néant obscur?
 Se transformer, sortir des bornes de son être,
 Dans le sein de la mort n'est-ce pas disparaître?
 Et vos quatre élémens, se transformant toujours,
 Ne sont-ils pas plutôt, dans leurs cours et décours,
 (Si tout brave, du rien, les gouffres redoutables),
 Des résultats divers d'élémens immuables,

Ordine mutato, et motu, facere aëris auras:
Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

At manifesta palam res indicat, inquis, in auras
Aëris è terrâ res omnes crescere, alique:
Et nisi tempestas indulget tempore fausto,
Imbribus, et tabe nimborum arbusta vacillant,
Solque suâ pro parte fovet, tribuitque calorem:
Crescere non possunt fruges, arbusta, animantes.
Scilicet: et nisi nos cibus aridus, et tener humor,
Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur:
Adjutamur enim dubio procul, atque alimur nos
Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res;
Nimirum quia multa modis communia multis
Multarum rerum in rebus primordia mista
Sunt: ideò variis variæ res rebus aluntur.
Atque eadem magni refert primordia sæpe
Cum quibus, et quali positurâ contineantur:
Et quos inter se dent motus, accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Constituunt; eadem fruges, arbusta, animantes:
Verum aliis, alioque modo commista moventur.
Quin etiam passim, nostis in versibus ipsis,
Multa elementa vides multis communia verbis:
Cum tamen inter se versus, ac verba necesse est
Confiteare et re, et sonitu distare sonanti:

Et tels qu'à leur rencontre ayant produit du feu ,
 Bientôt, accrus en nombre, ou décrus quelque peu ,
 Changeant leur ordre entre eux, leurs chocs, leur concurrenc
 Il en naît ou de l'air , ou telle autre substance ?

MAIS, quoi ! dit-on encore; on le voit de ses yeux ;
 Tout ce qui naît, s'accroît, s'embellit sous les cieus ,
 Sort du sein de la terre , en sa saison propice.
 Il faut que l'eau du ciel l'abreuve et le nourrisse,
 Que le soleil l'échauffe, ou rien ne peut durer ,
 Végétaux, animaux, tout va dégénérer.
 Tout meurt. Sans doute. Et nous, si quelque doux fluide,
 Aidant à diviser quelque aliment solide ,
 Avec lui, chaque jour, ne circule en nos corps ,
 N'en sentirons-nous pas languir tous les ressorts,
 Et bientôt tous les nerfs, tous les membres sans vie ?
 Oui, de tel aliment, notre espèce est nourrie ;
 Telle autre, de tel autre, et plusieurs élémens ,
 Divers en leurs concours, en leurs arrangemens ,
 Composant, en commun, mille et mille substances,
 Mais les mêmes toujours, selon ces différences ,
 A mille et mille corps vont servir d'alimens :
 Tant il faut observer quels sont leurs mouvemens ,
 Leur rang, leur ordre entre eux, leurs mélanges, leurs chaînes
 D'où résultent ici cieus, mers, terres, fontaines ,
 Là, riantes moissons, animaux, arbrisseaux ;
 Ainsi que, dans ces vers, et des tours et des mots
 De sons si variés, et de sens si contraires,
 Résultent mille fois des mêmes caractères

Tantum elementa queunt permutato ordine solo :
 At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere
 Possunt, undè queant variæ res quæque creari.

NUNC et Anaxagoræ scrutemur *Homæomeriam*,
 Quam Græci memorant, nec nostrâ dicere linguâ
 Concedit nobis patrii sermonis egestas :
 Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,
 Principium rerum quam dicit *Homæomeriam*.
 Ossa videlicet è pauxillis atque minutis
 Ossibu', sic et de pauxillis atque minutis
 Visceribus viscus gigni sanguenque creari
 Sanguinis inter se multis coeuntibu' guttis :
 Ex auriq̄ue putat micis consistere posse
 Aurum, et de terris terram concreſcere parvis :
 Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse ;
 Cætera consimili fingit ratione, putatque,

NEC tamen esse ullâ parte idem in rebus inane
 Concedit, neque corporibus finem esse secandis.
 Quare in utrâque mihi pariter ratione videtur
 Errare, atque illi, superâ quos diximus antè.

Sans cesse, sous ma plume, autrement disposés!
 Tant, à ces traits unis, rapprochés, divisés,
 Le seul changement d'ordre imprime d'énergie!
 Et que, des premiers corps, la puissante harmonie,
 Par bien plus d'accidens, de chocs, et de combats,
 Doit se varier plus en tous leurs résultats!

DISCUTERAI-JE enfin ton Homœomerie,
 Nom transmis par les Grecs, et que, de ma patrie,
 La Langue, pauvre encor, ne peut rendre en un mot,
 Mais qu'on peut aisément expliquer, s'il le faut?
 Sans doute, et je le dois. Pardonne, Anaxagore;
 Pardonne. Oui, sur ta foi, quelques Sages encore
 Pensent qu'un os n'est rien qu'un tissu d'os plus fins,
 Un intestin qu'un tas de petits intestins,
 Que le sang est formé de guttules sanguines,
 L'argent d'un long amas de feuilles argentines,
 Le feu, la terre, l'eau, de l'assemblage heureux,
 Du concours, en un tout, d'eaux, de terres, de feux,
 Et que tout naît ainsi de ses propres parties,
 A jamais, dans le plein, l'une à l'autre assorties.

DANS le plein! quoi, sans vide? ils n'en admettent point.
 Ils font plus : sans connaître un terme, un dernier point,
 Ils ont, à l'infini, divisé la matière.
 Que, de ces deux erreurs, l'une et l'autre est grossière!
 Mais j'ai su les confondre. Osons combattre enfin
 Leurs frères élémens qu'ils défendent en vain.

ADDE quòd imbecilla nimis primordia fingit,
 Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
 Naturâ, atque ipsæ res sunt, æquèque laborant,
 Et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat:
 Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
 Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis?
 Ignis? an humor? an aura? quid horum? sanguis? an ossa?
 Nil, ut opinor, ubi ex æquo res funditus omnis
 Tam mortalis erit, quàm quæ manifesta videmus
 Ex oculis nostris aliquâ vî victa perire.
 At neque recidere ad nihilum res posse, neque autem
 Crescere de nihilo, testor res antè probatas.

PRÆTEREA, quoniam cibus auget corpus, alitque:
 Scire licet, nobis venas, et sanguen, et ossa,
 Et nervos alienigenis ex partibus esse:
 Sive cibos omnes commisto corpore dicent
 Esse, et habere in se nervorum corpora parva,
 Ossaque, et omninò venas, partesque cruoris;
 Fiet, uti cibus omnis, et aridus, et liquor ipse,
 Ex alienigenis rebus constare putetur,
 Ossibus, et nervis, venisque, et sanguine misto.

PRÆTEREA, quæcunque è terrâ corpora crescunt,
 Si sunt in terris, terras constare necesse est
 Ex alienigenis quæ terris exoriuntur.
 Transfer item, totidem verbis utare licebit:
 In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque,
 Ex alienigenis consistent ligna necesse est.

PEUVENT-ILS nommer tels ce qui, par sa nature,
N'est autre que son tout, soumis à même injure,
Vaincu par même assaut ou des corps ou des ans,
Et que rien ne dérobe à leurs coups renaissans ?
O Mott, et qui, d'entre eux, sous ta main meurtrière,
A ton dernier effort, pourrait donc se soustraire ?
Serait-ce l'eau, le feu, l'air, le sang, ou les os,
Tous aussi prêts sans cesse à tomber sous ta faux
Que tout ce qu'à nos yeux chaque jour elle immole ?
Ah ! pour mieux renverser ce système frivole,
Opposons-lui ces vers où j'ai prouvé si bien
Que rien ne naît de rien, rien ne retourne à rien.

Si c'est par l'aliment que nos corps s'agrandissent,
Si les nerfs, si le sang, si les os s'en nourrissent,
Ils ne résultent donc que de corps étrangers ?
Non ; l'aliment, dit-on, de tissus plus légers,
De sang, de nerfs et d'os, n'est qu'un tissu lui-même :
Lui-même n'est donc plus, si je suis le système,
Qu'un tout hétérogène : alimens et boissons
Ne sont que veines, sang, os, nerfs en embryons.

MAIS, que dis-je ? les fruits que nous livre la terre,
Gissent d'abord en elle, et son sein les enserre.
Elle n'est donc qu'un tout par d'autres tous produit.
En cendres, en fumée, en flamme enfin réduit,
Ce bois qui déployait un si riant ombrage,
N'était donc, de tous trois, qu'un bizarre assemblage ?

LINQUITUR hîc tenuis latitandi copia quædam,
 Id quod Anaxagoras sibi sumit : ut omnibus omnes
 Res putet immistas rebus latitare; sed illud
 Apparere unum, cuius sint pluria mista,
 Et magis in promptu, primâque in fronte locata :
 Quod tamen à verâ longè ratione repulsum est.
 Conveniebat enim fruges quoque sæpè minutas,
 Robore cùm saxi franguntur, mittere signum
 Sanguinis, aut aliûm, nostro quæ corpore aluntur :
 Cùm lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
 Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat,
 Et laticis dulces guttas, similique sapore
 Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis :
 Scilicet et glebis terrarum sæpe friatis
 Herbarum genera, et fruges, frondesque videri
 Dispertita, atque in terris latitare minutè :
 Postremò, in lignis cinerem fumumque videri,
 Cùm præfracta forent, ignesque latere minutos.
 Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
 Scire licet non esse in rebus res ita mistas :
 Verùm semina multimodis immista latere
 Multarum rerum in rebus communia debent.

AT sæpe in magnis fit montibus, inquis, ut altis
 Arboribus vicina cacumina summa terantur
 Inter se, validis facere id cogentibus Austris,
 Donec fulserunt flammæ, fulgore coorto :
 Scilicet, et non est lignis tamen insitus ignis;
 Verùm semina sunt ardoris multa, terenda

IL restait un détour; on l'a pris avec art.
Tout est mêlé de tout; mais, au premier regard,
Rien ne s'offre d'un corps que ce qui, plus en masse,
Y domine, dit-on, l'enveloppe et l'embrasse.
Vain sophisme! Du grain, sous la meule écrasé,
Il jaillit donc du sang, en gouttes divisé,
Ou telle autre substance à ma faim préparée,
Et qui se change en moi, dans mon sein digérée;
Du cristal des ruisseaux, des prés, des champs fleuris,
Distille quelquefois le nectar des brebis;
Dans ce terrain broyé, ces glèbes ressassées,
Je dois voir, en petit, des feuilles dispersées,
Des grains, des gazons verts; je dois voir, en ces bois
Arrachés de la terre, et brisés sous mes doigts,
En embryons subtils, cendres, fumée, et flamme.
Mais si, contre ces faits, la Nature réclame,
Si tout, par elle, en tout, n'est point ainsi mêlé,
Par sa voix, malgré vous, me voilà rappelé
Aux atomes communs, à ces premières causes
Créant, par leur mélange, et changeant toutes choses.

MAIS, quoi? dit-on encor; sur le faite des monts,
Vivement tourmentés aux chocs des Aquilons,
Les rameaux des forêts s'embrasent dans la nue,
Et, de feux ondoyans, remplissent l'étendue.
Tant de feux, dans chaque arbre, étaient-ils donc cachés?
Non. Mais des élémens qui, soudain rapprochés,

Quæ cùm confluxère, creant incendia sylvis.
 Quòd si tanta foret sylvis abscondita flamma,
 Non possent ullum tempus celarier ignes:
 Conficerent vulgò sylvas, arbusta cremarent.

JAMNE vides igitur, paulò quod diximus antè,
 Permagni referre, eadem primordia sæpe
 Cum quibus, et quali positurâ contineantur,
 Et quos inter se dent motus, accipiantque;
 Atque eadem, paulò inter se mutata, creare
 Ignes è lignis, quo pacto verba quoque ipsa
 Inter se paulò mutatis sunt elementis,
 Cùm *ligna*, atque *ignes* distinctâ voce notemus?

DENIQUE jam quæcunque in rebus cernis apertis,
 Si fieri non posse putas, quin materiai
 Corpora consimili naturâ prædita fingas;
 Hâc ratione tibi pereunt primordia rerum.
 Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent,
 Et lacrymis salsis humectent ora, genasque.

NUNC age, quod superest cognosce, et clariùs audi.
 Nec me animi fallit quàm sint obscura; sed acri
 Percussit thyrsò laudis spes magna meum cor,
 Et simul incussit suavem mî in pectus amorem
 Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti,
 Avia Pieridum peragro loca, nullius antè
 Trita solo: juvat integros accedere fontes,
 Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
 Insignemque meo capiti petere indè coronam,

Et, dans un ordre tel que le feu pût en naître,
Ont formé l'incendie, et vont encor l'accroître.
Ah ! si le feu lui-même était dans ces rameaux,
Eût-il pu s'y cacher, et, de pins et d'ormeaux,
Se déployant sans cesse en ondes effrénées,
N'eût-il pas dépeuplé les roches calcinées ?
Tant, je le dis encore, il faut, des élémens,
Observer le concours, l'ordre, les mouvemens
Ou reçus, ou transmis dans leur divers mélange !
Qu'ils changent, à l'instant tout se refond, tout change :
Comme en ces mots, *fiel*, *miel*, s'ils s'offrent dans mes vers,
Un léger changement peint deux objets divers.

EN un mot, si tout naît, formé de ses semblables,
Il n'est plus d'éléments, germés inaltérables.
Ici, je dois les voir et rire et folâtrer ;
Là, changés tout-à-coup, je dois les voir pleurer :
Dernière absurdité plus ridicule encore.

MAIS où m'appelle, ami, l'ardeur qui me dévore ?
Dans quels champs ténébreux dois-je encor te guider ?
Quelle profonde nuit il me reste à sonder !
N'importe. Il faut franchir cette sombre carrière,
La Gloire, à mon génie, en ouvre la barrière ;
A mon génie actif, que l'espoir le plus doux,
Le plus noble délire entraîne encor vers vous ;
Vers vous, en vos bosquets, lice riante et pure,
Dont nulle trace encor n'a flétri la verdure,

Undè priùs nulli velârint tempora Musæ:
 Primùm, quòd magnis doceo de rebus, et arctis
 Religionum animos nodis exsolvere pergo:
 Deinde, quòd obscurâ de re tam lucida pango
 Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.
 Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur:
 Sed veluti pueris absinthia terra mēdentes
 Cùm dare conantur, priùs oras pocula circum
 Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur
 Labrorum tenus, intereà perpotet amarum
 Absinthî laticem, deceptaque non capiatur,
 Sed potiùs tali facto recreata valescat:
 Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
 Tristior esse, quibus non est tractata, retròque
 Volgus abhorret ab hâc, volui tibi suaviloquenti
 Carmine Pierio rationem exponere nostram,
 Et quasi Musæo dulci contingere melle;
 Si tibi fortè animum tali ratione tenere,
 Versibus in nostris, possem, dum perspicias omnem
 Naturam rerum, quâ constet compta figurâ.

SED quoniam docui, solidissima materia
 Corpora perpetuò volitare invicta per ævum,

Muses,

Muses, qu'avec plaisir j'y puise en ces ruisseaux
Dont nul autre, avant moi, n'osa troubler les eaux!
Qu'il m'est doux d'y cueillir des fleurs encor nouvelles!
D'y voir mon front paré, par vos mains immortelles,
De ces lauriers brillans, dont, pour prix de ma foi,
Vous dépouillez des bords inconnus jusqu'à moi;
Moi qui révèle ici des secrets si sublimes,
Qui sauve, de vos fers, tant de faibles victimes,
Sombres tyrans des cœurs, vaines Religions;
Et, par ton charme heureux, à mes nobles leçons,
Appelle, Dieu des vers, les esprits que j'éclaire!
Eh! pourrais-je autrement enchaîner le vulgaire?
Non, fier de triompher des dégoûts d'un enfant,
Pour l'abreuver d'absinthe, un Médecin prudent
Offre, à ses yeux séduits, du vase salutaire,
Les bords parés d'un miel assuré de lui plaire.
Surpris, mais non trompé par cet art enchanteur,
L'enfant boit la santé sans dégoût ni terreur.
Ainsi, pour appeler la foule encor rebelle
A ma philosophie et profonde et nouvelle,
Je cherche à la parer des fleurs de l'Hélicon,
Et l'adoucis du miel que me verse Apollon.
Heureux si cet attrait te captive et t'enchaîne;
Si, savourant les fruits, les doux fruits de ma veine;
Tu lis, d'un œil plus sûr, au sein de l'Univers,
En son plus riche éclat étalé dans ces vers!

J'AI peint, des premiers corps, la matière solide
Bravant la faux du Temps, et nageant dans le vide.

Nunc age , summâ ecquænam sit finis eorum ,
 Nec ne sit , evolvamus : item , quod inane repertum est ,
 Seu locus , ac spatium , res in quo quæque genantur ,
 Pervideamus utrùm finitum funditùs omne
 Constat , an immensum pateat vel adusque profundum ?

OMNE quod est igitur nullâ regione viarum
 Finitum est : namque extremum debebat habere ;
 Extremum porrò nullius posse videtur
 Esse , nisi ultrâ sit quod finiat , ut videatur ,
 Quò , non longiùs , hæc sensûs natura sequatur .
 Nunc extrâ summam quoniam nihil esse fatendum est ,
 Non habet extremum : caret ergo fine , modoque :
 Nec refert quibus assistas regionibus ejus .
 Usque adeò quem quisque locum possedit , in omnes
 Tantùndem partes infinitum omne relinquit .

PRÆTEREA , si jam finitum constituatur
 Omne quod est spatium , si quis præcurrat ad oras
 Ultimus extremas , jaciatque volatile telum ,
 Id validis utrùm contortum viribus ire ,
 Quò fuerit missum , mavis , longèque volare ,
 An prohibere aliquid censes , obstareque posse ?
 Alterutrum fatearis enim , sumasque necesse est :
 Quorum utrumque tibi effugium præcludit , et omne
 Cogit ut exemptâ concedas fine patere .
 Nam sive est aliquid , quod prohibeat , officiatque
 Quò minùs , quò missum est veniat , finique locet se ,
 Sive foràs fertur , non est ea fini' profectò .

Recherchons si leur somme et ce vide prouvé,
Cet espace où tout naît, où tout est conservé,
Bornés ou non bornés, ont, ou n'ont point de terme;
S'il est quelque barrière où le grand Tout s'enferme;
S'il ouvre à l'infini son champ illimité?

AH ! s'il ne l'ouvre ainsi, ton œil, de tout côté,
Jusqu'à ses derniers bords, glissant sur sa surface,
Arrêté tout à coup, peut voir ce qui l'embrasse;
Mais si, toujours plus loin, étendant tes regards,
Rien enfin ne les fixe, il n'a point de remparts.
Où que tu sois placé, contemplant l'étendue,
Infinie en tout sens, elle s'offre à ta vue.

Non, dis-tu; quelque part son rivage est marqué.
Eh bien ! cours-y toi-même, et, d'un point indiqué,
Lance un trait. Le vois-tu s'ouvrir une carrière ?
Le vois-tu s'é mousser contre quelque barrière ?
Il n'est point de milieu : choisis donc; mais conviens
Qu'il faut toujours briser ces murs que tu soutiens;
Car enfin, s'il en est où ta flèche s'é moussé,
Si tu n'en atteins point, si rien ne la repousse,
Dans l'un et l'autre cas, ou libre, ou captivé,
Au bout de l'Univers tu n'es point arrivé.
Je te suivrai toujours où, plein de ta chimère,
Tu prétendras placer ton mur imaginaire;

Hoc pacto sequar, atque oras ubicunque locâris
 Extremas, quæram quid telo denique fiat,
 Fiet, uti nusquam possit consistere finis,
 Effugiumque fugæ prolatet copia semper.

PRÆTEREA spatium summaï totius omne
 Undiquè si inclusum certis consiteret oris,
 Finitumque foret, jam copia materiaï
 Undiquè ponderibus solidis confluxêt ad imum;
 Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset:
 Nec foret omninò cœlum, neque lumina solis:
 Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret,
 Ex infinito jam tempore subsidendo.
 At nunc nimirùm requies data principiorum
 Corporibus nulla est: quia nil est funditùs imum,
 Quò quasi confluere, et sedes ubi ponere possint;
 Semper et assiduo motu res quæque genuntur
 Partibus in cunctis, æternaque suppeditantur
 Ex infinito cita corpora materiaï.

POSTREMÒ ante oculos rem res finire videtur:
 Aër dissepit colles, atque aëra montes;
 Terra mare, et contrà mare terras terminat omnes.
 Omne quidem verò nihil est quod finiat extrà.
 Est igitur natura loci, spatiumque profundi,
 Quod neque c'ara suo percurrere flumina cursu
 Perpetuo possint ævi labentia tractu;
 Nec prorsùm facere, ut restet minùs ire, meando:
 Usque adeò passim patet ingens copia rebus,

Toujours te demandant ce que devient le trait ,
Et ce terme , à tes vœux , sera toujours soustrait.
Plus de fin , plus de but à ta course obstinée.

OUI , si , de l'Univers , la plaine était bornée ,
Tous les corps , par leurs poids , entraînés vers le fond ,
Y seraient descendus dans l'essor le plus prompt.
Sous la voûte du ciel , rien n'eût vu la lumière ;
Lui-même eût , au soleil , dérobé sa carrière ;
Ni l'un ni l'autre enfin n'aurait jamais été.
Tout , vers un fond commun , en tas précipité ,
Eût languï , sans ressort , dès l'aurore des âges.
Mais , non , tout vit , se meut ; les élémens volages ,
S'agitant sans repos , dans les champs infinis ,
Enfantent tous les corps à jamais reproduits ,
Mobiles éternels dans l'éternel espace.
Il n'est donc point de centre où , s'écoulant en masse ,
Ces germes productifs courent se déposer.

Et qui ne voit par-tout , sans pouvoir s'abuser ,
Qu'un corps termine l'autre , et les airs les montagnes ,
Les montagnes les airs , les ondes les campagnes ,
Les campagnes les eaux pressant envain leurs bords :
Mais l'Univers , qu'a-t-il qui le borne au dehors ?
Un fleuve impétueux , roulant dans l'étendue ,
Jamais , en aucun temps , l'aurait-il parcourue ?
Las d'un cours infini , d'un élan sans repos ,
Lui resterait-il moins où promener ses flots ?

Finibus exemptis, in cunctas undique partes.

Ipsa modum porrò sibi rerum summa parare
 Ne possit, Natura tenet; quia corpus inani,
 Et quod inane autem est, finiri corpore cogit:
 Ut sic alternis infinita omnia reddat.
 Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum eorum
 Simplice naturâ, et pateat tantùm immoderatum:
 Nec mare, nec tellus, nec coeli lucida templa,
 Nec mortale genus, nec Divûm corpora sancta
 Exiguum possent horai sistere tempus;
 Nam dispulsa suo de coetu materiai
 Copia ferretur magnum per inane soluta;
 Sive adèd potiùs nunquam concreta creâsset
 Ullam rem, quoniam cogi disjecta nequisset.

NAM certè neque consilio primordia rerum
 Ordine se quæque, atque sagaci mente locârunt;
 Nec quos quæque darent motus pepigère profectò;
 Sed quia multimodis, multis, mutata, per omne,
 Ex infinito, vexantur percita plagis,
 Omne genus motûs, et coetûs experiundo,
 Tandem deveniunt in tales disposituras,
 Qualibus hæc rebus consistit summa creata:
 Et multos etiam magnos servata per annos,
 Ut semel in motus coniecta est convenientes,
 Efficit, ut la:gis avidum mare fluminis undis
 Integrent amnes, et solis terra vapore
 Fota nove, foetus, summissaque gens animantùm

Lieu , matière , en tout sens , tout est donc sans limites.

Et comment, quel hasard, quel Dieu les eût construites?
La Nature y répugne , et le vide et le plein,
L'un l'autre se bornant, ils le doivent sans fin.
Ah ! que l'un d'eux, de l'autre étant le dernier terme ,
Dans le vide infini, le plein fini s'enferme,
Penses-tu que la terre, et les mers, et les cieux,
Et nous mêmes, et nous, et le saint corps des Dieux,
Une heure, un seul instant, puissions jouir de l'être?
Non, non ; soudain dissoute et prompte à disparaître,
Dans l'espace, en tout sens, la matière se perd,
Ou plutôt rien ne germe en ce champ trop ouvert,
Tout y flotte à jamais, et rien ne s'y rassemble.

CAR tu ne croiras point que, de ce vaste ensemble,
Chaque élément, par ordre, empressé de l'orner,
Avec intelligence, ait pu se combiner.
Tu sais trop qu'en leurs chocs, leurs mouvemens volagés,
Ayant tenté cent fois mille et mille assemblages,
Leur foule, de tout temps, agitée au hasard,
S'est enfin disposée et sans règle et sans art
En ces tous si divers dont résulte ce monde.
Tu sais que, de ces chocs, l'impulsion féconde
S'étant d'abord fixée en un cours régulier,
Ces tous, nés dans le Temps, ont pu le défier;
Qu'ainsi, toujours vomis de leurs sources profondes,
Les fleuves vont, des mers, renouveler les ondes ;

Floreat , et vivant labentes ætheris ignes,
 Quod nullo facerent pacto , nisi materiai,
 Ex infinito , suboriri copia posset ,
 Undè amissa solent reparari in tempore quoque,
 Nam veluti privata cibo natura animantùm
 Diffluit , amittens corpus ; sic omnia debent
 Dissolvi , simul ac defecit suppeditare
 Materies rectâ regione aversa viai.

NEC plagæ possent extrinsecùs undiquè summam
 Conservare omnem , quæcunque est conciliata.
 Cudere enim crebrò possunt , partemque morari,
 Dum veniant aliæ , ac suppleri summa queatur.
 Interdum resiliere tamen coguntur , et unà
 Principiis rerum spatium , tempusque fugai
 Largiri , ut possint à coetu libera ferri.
 Quare etiam atque etiam suboriri multa necesse est.
 Et tamen ut plagæ quoque possint suppetere ipsæ ,
 Infinita opus est vis undique materiai.

ILLUD in his rebus longè fuge credere , Memmi,
 In medium summæ (quod dicunt) omnia niti,

L'astre du jour échauffe et féconde nos champs ;
 La terre voit fleurir ses peuples renaissans ;
 Des feux errans du ciel la lumière est nourrie.
 Eh ! de tous ces grands corps , qui soutiendrait la vie ,
 Si , des champs infinis , sans perte et sans décours ,
 Des germes infinis , volant à leur secours ,
 Ne venaient rétablir leurs forces épuisées ?
 Oui , comme l'animal sent les siennes usées ,
 Comme il meurt , par degrés , dénué d'alimens ,
 Tout va périr bientôt , si , de ses élémens ,
 Le cours réparateur se détourne et s'égare.

DIRA-T-ON qu'à jamais le grand Tout se répare ,
 Se maintient , contenu par les chocs du dehors ?
 Ils peuvent bien sans doute en affermir les bords ,
 Et , de quelque partie à tant d'assauts offerte ,
 Fixer l'essor volage , et retarder la perte ;
 Jusqu'à ce que , quelque autre y suppléant bientôt ,
 La masse se complète et reste sans défaut ;
 Mais ces chocs , si souvent répercutés eux-mêmes ,
 Aux derniers élémens élançés des extrêmes ,
 Ne laisseront-ils pas un cours trop libre encor ?
 Il faut donc qu'à l'instant qu'ils ont pris leur essor ,
 Des champs de l'infini d'autres viennent sans cesse ;
 Qu'ainsi toujours leur foule et s'écarte et renaisse.
 Ces chocs d'ailleurs , ces chocs se répétant toujours ,
 D'atomes infinis attestent le concours.

Et ne crois pas sur-tout ce que l'erreur avance ,
 Que tout a , vers un centre , une vive tendance ;

Atque ideò mundi naturam stare sine ullis
 Ictibus externis , neque quòquam posse resolvi
 Summa atque ima , quòd in medium sint omnia nixa ,
 (Ipsum si quidquam posse in se sistere credis ;
 Et quæ pondera sunt sub terris , omnia sursùm
 Nitier , in terrâque retrò requiescere pôsta ;
 Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus :)
 Et simili ratione animalia subtus vagari
 Contendunt , neque posse è terris in loca cœli
 Recidere inferiora magis , quàm corpora nostra
 Sponte suâ possint in cœli templa volare :
 Illi cùm videant solem , nos sidera noctis
 Cernere , et alternis nobiscum tempora cœli
 Dividere , et noctes pariles agitare , diesque .

SED vanus stolidis hæc omnia finxerit error ,
 Amplexi quòd habent perversè prima viaï .
 Nam medium nihil esse potest , ubi inane , locusque
 Infinita : neque omninò , si jam medium sit ,
 Possit ibi quidquam hâc potiùs consistere causâ ,
 Quàm quâvis aliâ longè regione manere .
 Omnis enim locus , ac spatium , quod inane vocamus ,
 Per medium , per non medium , concedat oportet
 Æquis ponderibus , motus quâcunque ferantur .
 Nec quisquam locus est , quò corpora cùm venêre ,
 Ponderis amissâ vi , possint stare in inani :
 Nec quod inane autem est , illis subsistere debet ,
 Quin , sua quod natura petit , concedere pergat .

Qu'ainsi tout se soutient sans assauts du dehors,
 Et qu'enfin, haut ou bas, rien n'échappe des bords.
 Qui peut penser que rien se soutienne en soi-même?
 Que tout corps, sous nos pas, par un pouvoir suprême,
 Tende en contraire sens, gravitant à l'envers,
 Comme nos spectres vains dans le miroir des mers?
 C'est ainsi, disent-ils, que, marchant sur la terre,
 Ses peuples, au dessous, qu'un même ciel enserre,
 Ne tombent jamais plus dans ses gouffres profonds,
 Qu'en ses voûtes d'azur nous ne nous élançons;
 Que le jour luit pour eux, quand, des feux des étoiles,
 La nuit, à nos regards, pare ses sombres voiles;
 Qu'avec nous, tour à tour, partageant les saisons,
 Jours et nuits, longs ou courts, frimas, fleurs et moissons,
 Pour eux, comme pour nous, circonscrivent l'année.

VAINS songes, égarant une foule erronée
 Qui, dès le premier pas, prompte à se fourvoyer,
 A, de la vérité, méconnu le sentier!
 Et peut-il être un centre où le vide et l'espace
 S'ouvrent à l'infini, sans que rien les embrasse?
 Et, dût-il en être un, pourquoi, changeant leurs cours,
 Les corps, plutôt qu'ailleurs, y tendraient-ils toujours?
 Le vide, aux mouvemens, au poids de la matière,
 Centre ou non, ferme-t-il, borne-t-il la carrière?
 Est-il un point en lui, que, prompts à s'y fixer,
 Les corps, perdant leurs poids, ne puissent traverser,
 Qui résiste à leur masse, et, trompant leur nature,
 A leur essor constant, oppose une clôture?

Haud igitur possunt , tali ratione , teneri
Res in concilio , medii cupidine victæ.

PRÆTEREA quoque jam non omnia corpora fingunt
In medium niti , sed terrarum , atque liquorum ,
Humorem ponti , magnisque è montibus undas ,
Et quasi terreno quæ corpore contineantur :
At contrà , tenues exponunt æris auras ,
Et calidos simul à medio differet ignes ,
Atque ideò totum circumtremere æthera signis ,
Et solis flammam per coeli cærule pasci ,
Quòd calor à medio fugiens ibi colligat ignes .
Quippè etiam vesci è terrâ mortalia sæcla :
Nec prorsùm arboribus summos frundescere ramos
Posse , nisi à terris paulatim cuique cibatum
Terra det : At suprâ circum tegere omnia coelum ;
Ne , volucrum ritu flammarum , mœnia Mundi
Diffugiant subitò , magnum per inane soluta ;
Et ne cætera consimili ratione sequantur :
Neve ruant coeli tonitralia templa supernè ,
Terraque se pedibus raptim subducat , et omnes
Inter permistas terræ coelique ruinas ,
Corpora solventes , abeant per inane præfundum ;
Temporis ut puncto nihil exstet reliquiarum ,
Desertum præter spatium et primordia cæca .
Nam quâcunque priùs de parti corpora cêsse
Constitues , hæc rebus erit pars janua lethi :
Hæc se turba foràs dabit omnis materiai .

Tout n'est donc pas lié, l'Univers n'est pas un
Par cet attrait vainqueur vers un centre commun.

O contradiction ! à cette loi puissante
Rien n'est soumis, dit-on, que l'onde jaillissante
Qui, des monts, des côteaux, vient couler en des bords,
Et la mer, et la terre, et tout terrestre corps :
L'air si subtil, le feu, semés dans l'atmosphère,
N'en sont point enchaînés, et peuvent s'y soustraire ;
Et si l'azur des cieux brille de feux tremblans,
Si Phébus y nourrit les siens plus éclatans,
C'est que, fuyant le centre, élançé vers ces voûtes,
Le feu s'épand, y monte, et les inonde toutes.
Ainsi tout vit des fruits élevés de ton sein,
Terre, et tout arbre y puise un aliment certain,
En feuillage, en rameaux déployé dans la nue.
Le Ciel, ajoutent-ils, circonscrit l'étendue :
Car du monde écroulé, les immortels remparts,
Libres de ceux du ciel, bientôt de toutes parts,
Tels que des feux légers, se perdraient dans le vide ;
Car tout les y suivrait, dans un essor rapide,
Le temple des Cieux même, en foudroyans éclats,
Et la terre, en débris s'entr'ouvrant sous nos pas,
Et nos corps déchirés de guerres intestines,
Et soudain confondus dans ces vastes ruines.
Oui, dit-on, du grand Tout, il ne resterait plus
Que des déserts sans borne et des germes perdus ;
Car, où que le ciel s'ouvre et cède à la matière,
C'est par là qu'aussi-tôt, s'écoulant toute entière,

Hæc si pernosces, parvâ perfunctus opellâ,
(Namque aliud ex alio clarescet,) non tibi cæca
Nox iter eripiet, quin ultima naturæ
Pervideas; ita res accendent lumina rebus.

Elle va, dans la mort, entraîner l'Univers.

Si tu m'as entendu, si ma Muse, en ces vers,
A pu te dévoiler quelque clarté plus pure,
Quelle nuit, à tes yeux, peut couvrir la Nature?
Suis-moi donc dans ce gouffre, et crois, qu'à mon flambeau,
De ce jour, faible encor, va naître un jour plus beau.

ARGUMENTUM.

PROŒMIUM. De seminum, seu atomorum affectionibus, quarum prima est motus. Moveri atomos, ex rerum generatione demonstrari; motum verò hunc esse deorsùm, omnia enim semina sunt gravia; cùm autem concurrant semina solida, necesse esse quoquò versùm, à se invicem dissilire; atque ita quædam aliis implicari. Quæ arctiùs conjunguntur, res duras et densas constituere, quæ laxiùs, res molles et raras. Quædam autem nunquam coalescere, sed perpetuo motû, per inane, ferri, et alia corpora subindè percutere atque agitare. Celeritas motûs seminum deorsùm tendentium. Cùm omnia corpora deorsùm tendant, semina, deorsùm quoque tendentia, à rectâ tamen lineâ, paululùm declinare, nisi cùm declinarent, nihil unquam, saltem nullum liberum agens oriretur. Eodem motû semina jam ferri quo ab æterno ferebantur, nec quemquam huic opinioni diffidere debere, quia motus non videt, cùm ipsa semina percipi non possint.

Secunda seminum affectio est figura. Semina non esse ejusdem figuræ, quædam verò rotunda, quædam quadrata, lævia, aspera, hamata, &c. Quæ figuræ amara, quæ dulcia, quæ dura, quæ mollia corpora componunt. Hanc figurarum varietatem non esse infinitam, infinita tamen ejusdem figuræ semina.

ARGUMENT.

A R G U M E N T.

EXORDE. Des qualités des atomes , dont la première est le mouvement. Ce mouvement est démontré par la génération des êtres. Il est de haut en bas , puisque les atomes sont des corps graves. En tant que solides , lorsqu'ils viennent à se heurter , ils doivent rejaillir en tout sens , ce qui doit produire l'entrelacement de quelques-uns. Plus ou moins entrelacés , ils enfantent les corps durs et compactes , ou les corps mous et rares. Il en est qui ne se rassemblent jamais , toujours emportés dans le vide , y heurtant quelquefois et y agitant les corps qu'ils rencontrent. Rapidité de leur chute. Quoique celle de tous les corps soit perpendiculaire , les atomes s'écartent un peu de cette ligne droite. Sans cet écart il n'en pourrait rien naître , nulle ame libre du moins n'en pourrait être formée. Leur mouvement est le même aujourd'hui qu'il a été de toute éternité , ce qu'on ne peut révoquer en doute , quoiqu'on ne voie pas ce mouvement , puisqu'on ne peut les appercevoir eux-mêmes.

La seconde qualité des atomes est leur aptitude à une configuration quelconque. Ils n'ont pas tous la même ; il en est de ronds , de carrés , de polis , de rudes , de crochus , &c. Quelle figure produit les corps amers , quelle les doux , quelle les mous ou les durs , &c. ? Quoique cette variété de figures , dans les atomes , ne soit pas infinie , ceux de chaque figure sont infinis.

T I T I
LUCRETII CARI,

DE

RERUM NATURA.

LIBRI SECUNDI

P A R S P R I O R.

SUAVE, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terrâ, magnum alterius spectare laborem :
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa, tuâ sine parte pericli.
Sed nil dulcius est, benè quàm munita tenere
Edita doctrinâ sapientûm templa serenâ :
Despicere undè queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes rerumque potiri.

LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE SECOND,

PREMIÈRE PARTIE.

IL est doux, dans le port, quand les mers courroucées,
Roulent, au choc des vents, leurs ondes entassées,
De voir les Matelots pressés par ces combats;
Non que leur trouble affreux puisse avoir des appas,
Mais qu'on sent la douceur d'être libre d'alarmes!
Il est doux d'admirer deux grands Peuples en armes,
Déployant, à l'envi, les jeux cruels de Mars,
Dont on ne peut, de loin, partager les hasards:
Mais, ô seul vrai bonheur, seul repos sans orages,
De jouir d'un jour pur dans le temple des Sages,
Ce temple inébranlable où luit la vérité;
De contempler, en paix, du sein de sa clarté,
Les Mortels, égarés dans les champs de la vie,
Y cherchant leur carrière au flambeau de l'Envie,
Du génie et du sang se disputant les droits,
S'épuisant nuit et jour en pénibles exploits,

G ij

O miseras hominum mentes ! ô pectora cæca !
Qualibus in tenebris vitæ , quantisque periclis
Degitur hoc ævi , quodcunque est ! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare , nisi ut , cùm
Corpore sejunctus dolor absit , mente fruatur
Jucundo sensu , curâ semota metuque ?

ERGÒ corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omninò , quæ demant cunque dolorem ,
Delicias quoque uti multas substernere possint ;
Gratius interdùm neque Natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris ,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur ;
Nec domus argento fulget , auroque renidet ;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa :
Attamen inter se prostrati , in gramine molli ,
Propter aquæ rivum , sub ramis arboris altæ ,
Non magnis opibus , jucundè corpora curant :
Præsertim cùm tempestas arridet , et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas ;
Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres ,
Textilibus si in picturis , ostroque rubenti
Jactaris , quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

Pour combler leurs trésors, ou s'arracher l'Empire!

O triste aveuglement ! ô misère ! ô délire !
 En quels travaux obscurs, en quels soins dangereux,
 Consumons-nous des jours, hélas ! si peu nombreux !
 Insensés, est-ce-là le vœu de la Nature ?
 Dans un corps sans douleur, une ame libre et pure,
 Nul souci, nul remords, nulle vaine terreur,
 Sentiment du plaisir, voilà tout son bonheur.

EH ! qu'avec peu d'apprêts, du couchant à l'aurore,
 On jouit de ces biens et de plus chers encore,
 Dignes seuls en effet de combler nos désirs !
 Vous qui coulez vos jours en de si doux loisirs,
 Hôtes heureux des champs, si nos arts magnifiques,
 L'or, l'argent n'ornent point vos cabanes rustiques,
 Si des Bergers en or, dans leurs superbes mains,
 La nuit, pour éclairer vos jeux et vos festins,
 Ne soutiennent jamais des lampes éclatantes,
 Si la lyre et le luth, sous leurs voûtes brillantes,
 N'y font point retentir des sons harmonieux ;
 Rassemblés sous un chêne, en vos banquets joyeux,
 Sur les tendres gazons, au bord d'une onde pure,
 Goûtez-vous moins gaîment les dons de la Nature,
 Et prodigués sans faste, et recueillis sans frais ;
 Sur-tout quand, de vos prés, ranimant les attraits,
 Le doux Printemps, de Flore y verse la corbeille,
 Et qu'aux bords du matin l'Aurore plus vermeille
 Rit d'un éclat plus pur à votre œil enchanté ?

AH ! quand mon sang bouillonne en son cours indompté,

QUAPROPTER, quoniam nil nostro in corpore gazæ
 Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni;
 Quod superest, animo quoque nil prodesse putandum:
 Si non, fortè tuas legiones per loca campi
 Fervere cùm videas, belli simulacra cientes;
 Fervere cùm videas classem, latèque vagari;
 His tibi tùm rebus timefactæ Relligiones
 Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores
 Tùm vacuum pectus relinquunt curâque solutum.

QUÒD si ridicula hæc, ludibriaque esse videmus,
 Reveràque metus hominum, curæque sequaces,
 Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
 Audacterque inter Reges, rerumque potentes
 Versantur; neque fulgorem reverentur ab auro,
 Nec clarum vestis splendorem purpureai:
 Quid dubitas, quin omne sit hoc rationis egestas,
 Omnis cùm in tenebris præsertim vita laboret?

NAM veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt: sic nos in luce timemus
 Interdùm, nihilò quæ sunt metuenda magis, quàm
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.

Que m'importe, en effet, qu'en ma sombre torture,
Je roule mes ennuis sous la pourpre ou la bure ?
L'une ou l'autre, à mon cœur palpitant, déchiré,
Rendra-t-elle plus tôt un repos désiré ?
Fortune, et si tes dons, si la grandeur suprême,
Le nom de mes aïeux, l'éclat du diadème,
Ne peuvent, dans mon corps, ramener la santé,
Rassureront-ils mieux mon esprit agité ?

Tes braves légions couvrent au loin la terre,
Déployant, à tes yeux, l'image de la guerre,
Tes pavillons flottans cachent l'azur des mers ;
En es-tu moins en proie à des soucis amers,
Aux terreurs de la mort en ton sein renaissantes,
Aux superstitions encor plus déchirantes ?

Que peuvent donc sur nous, sur nos secrets tourmens,
Ces jouets enfantins, ces vains amusemens ?
Nos chagrins, nos désirs, nos regrets, nos alarmes,
Craignent-ils ou le bruit, ou la splendeur des armes,
Eux qui, sur tous les cœurs, ont étendu leurs droits,
Et, sous la pourpre et l'or, vont assiéger les Rois ?
Ah ! dans les maux cruels dont l'essaim nous dévore,
Quelque secours, contre eux, que la faiblesse implore,
Qu'est-il donc que l'effort d'un esprit ulcéré,
Dans la nuit de l'erreur toujours plus égaré ?

COMTEMPLE cet enfant, de fantômes funèbres,
De sombres visions frappé dans les ténèbres :
Tel est l'homme à tout âge, au sein du plus beau jour
Quels monstres effrayans l'assiègent tour à tour,

Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
 Non radii solis, neque lucida tela diei
 Discussant, sed Naturæ species ratioque.

Nunc age, quo motu genitalia materiæ
 Corpora res varias gignant, genitasque resolvant,
 Et quâ vi facere id cogantur, quæve sit ollis
 Reddita mobilitas magnùm per inane meandi,
 Expediam: tu te dictis præbere memento.

NAM certè non inter se stipata cohæret
 Materies; quoniam minui rem quamque videmus,
 Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
 Ex oculisque vetustatem subducere nostris:
 Cùm tamen incolumis videatur summa manere;
 Propterea quia, quæ decedunt corpora cunque,
 Unde abeunt, minuunt: quò venêre, augmine donant:
 Illa senescere, at hæc contrà florescere cogunt;
 Nec remorantur ibi: sic rerum summa novatur
 Semper, et inter se mortales mutua vivunt:
 Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur;
 Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
 Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt.

Si cessare putas rerum primordia posse,

Moins à craindre sans doute à son ame aveuglée,
Que ces spectres menteurs dont l'enfance est troublée !
Mais, quel sera son phare, en cette obscurité ?
De l'astre des saisons l'imposante clarté ?
Non, la Nature même et ses pompeux ouvrages
A l'œil de la raison dévoilés sans nuages.

Sus-moi donc sur ses pas. Vois par quels mouvemens
Les corps générateurs, principes, élémens,
Ayant tout enfanté, vont enfin tout dissoudre ;
Par quelle impulsion cette insensible poudre,
En quel trouble constant, en quels rapides jets,
Dans le vide infini, produit ces grands effets.

NON, tout n'est point en masse, en solide assemblage :
Puisqu'enfin tout décroît, tout s'écoule avec l'âge,
Tout s'éteint, s'engloutit dans l'abîme des temps.
Le grand Tout est le même en ces flots inconstans.
De ce qu'il perd ici, dissous par la vieillesse,
Il s'agrandit ailleurs, éclatant de jeunesse.
Riche et pauvre à la fois, jeune et vieux tour à tour,
Tout y naît l'un de l'autre, et s'y prête le jour.
La foule renaissante et sans cesse engloutie,
S'y transmet, en passant, le flambeau de la vie,
Ainsi qu'aux jeux sacrés d'intrépides coureurs.

GARDE-TOI de souscrire à de vaines erreurs.

Cessandoque novos rerum progignere motus;

Avius à verâ longè ratione vagaris.

Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, necesse est

Aut gravitate suâ ferri primordia rerum,

Aut ictu fortè alterius : nam, cita supernè,

Obvia cùm flixère, fit, ut diversa repentè

Dissiliant : neque enim mirum, durissima quæ sint,

Ponderibus solidis, neque quidquam à tergis obstet.

Et quò jactari magis omnia materiai

Corpora pervideas, reminiscere Totius inum

Nil esse in summâ; neque habere ubi corpora prima

Consistant; quoniam spatium sine fine modoque est;

Immensumque patere in cunctas undique partes,

Pluribus ostendi, et certâ ratione probatum est.

Quod quoniam constat; nimirum nulla quies est

Reddita corporibus primis per inane profundum;

Sed magis assiduo, varioque exercita motu,

Partim intervallis magnis conflictata resultant;

Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu.

Et quæcunque magis condense conciliatu,

Exiguis intervallis connexa, resultant,

Endopedita suis perplexis ipsa figuris;

Hæc validas saxi radices, et fera ferri

Corpora constituunt, et cætera de genere horum

Paucula : Quæ porrò magnum per inane vagantur,

Et cita dissiliunt longè, longèque recursant

In magnis intervallis; hæc aëra rarum

Sufficiunt nobis, et splendida lumina solis.

Les premiers corps, dit-on, dans un repos tranquille,
N'en sont pas moins, de tout, le plus constant mobile :
Mais, quoi ? si, dans le vide, ils s'épandent sans loix,
Doivent-ils pas toujours ou tomber par leur poids,
Ou, par leurs chocs entre eux, s'écarter de leur voie ?
Oui, sans cesse entraînés sans qu'aucun se fourvoie,
Durs, solides, pesans, n'ayant rien, dans leur cours,
Qui puisse derrière eux retarder leurs retours,
A leur moindre rencontre, il faudra qu'ils jaillissent.

VEUX-TU mieux t'assurer combien ils rebondissent,
Songe que le grand Tout, et sans rive et sans fond,
N'a nul point où borner leur essor vagabond ;
Qu'il leur ouvre, en tout sens, une étendue immense,
Ce que, par tant de vers, je t'ai prouvé d'avance.

POUR eux, dans cet abîme, il n'est donc nul repos,
Et, toujours emportés, en essor, en sursauts,
Les uns volent au loin, flottans dans l'étendue ;
Des autres, à leur choc, la foule est confondue,
Et moins vifs, moins saillans, l'un par l'autre pressés,
Bientôt, par leur figure, ils restent enlacés.
Ceux-ci forment le fer, ministre de la guerre,
Les rochers sourcilleux, ossemens de la terre,
Et tout ce qui surcharge ou son front ou ses flancs :
Ceux-là, dans leurs transports, dans leurs fougueux élans,
Vont enfanter, loin d'elle, au bout de leur carrière,
Les flots légers de l'air, ou ceux de la lumière.

MULTAQUE præterea magnum per inane vagantur,
Conciliis rerum quæ sunt rejecta, nec usquam
Consociare etiam motus potuère recepta :
Cujus, uti memoro , rei simulacrum et imago
Ante oculos semper nobis versatur et instat.
Contemplator enim , cùm solis lumina cunque
Insertim fundunt radios per opaca domorum ;
Multa minuta , modis multis , per inane , videbis
Corpora misceri , radiorum lumine in ipso ;
Et velut æterno certamine prælia , pugnasque
Edere turmatim certantia ; nec dare pausam ,
Conciliis et discidiis exercita crebris :
Conjicere ut possis ex hoc , primordia rerum
Quale sit in magno jactari semper inani.
Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiæ.

Hoc etiam magis hæc animum te advertere par est
Corpora , quæ in solis radiis turbare videntur :
Quòd tales turbæ motus quoque materiai
Significant clandestinos , cæcosque subesse.
Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam , retròque repulsa , reverti
Nunc hùc , nunc illùc , in cunctas denique partes.
Scilicet hic à principiis est omnibus error.

PRIMA moventur enim per se primordia rerum ;
Indè ea quæ parvo sunt corpora conciliatu ,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum ,

MAIS qu'il en est encor dans le vide emportés,
Et de tout assemblage à jamais rejetés,
Et qui, dans aucun d'eux n'ayant pu se confondre,
Seuls, à nul mouvement, n'ont jamais su répondre.
Le tableau de leur trouble est toujours sous tes yeux.
Vois-tu, quand, du soleil, quelque trait radieux
Pénètre en tes foyers, par quelque étroit passage,
Vois-tu, dans ce trait même, en ondoyant nuage,
Ces flots poudreux, subtils, que nul frein ne retient?
Quels combats ! quels assauts ! on se mêle, on revient ;
Tout s'arme contre tout, s'assemble, se sépare :
Haine, amitié, concert, ou discorde bizarre,
Eternels mouvemens, l'un par l'autre détruits,
Chocs toujours repoussés, et toujours reproduits.
Ainsi les premiers corps s'agitent dans l'espace ;
Ainsi, d'un effet simple et que notre œil embrasse,
L'esprit souvent s'éclaire, et remonte aux plus grands.

CROIS sur-tout que ces chocs, ce concours, ces élans
D'un fluide agité dans un trait de lumière,
Doivent de leur effort l'impulsion première
Aux chocs secrets, mais sûrs, des atomes actifs.
Eux seuls, cachés à l'œil, par des coups toujours vifs,
Troublent ces flots émus, les poussent, les retiennent,
En avant, en arrière, en tout sens, les promènent,
Les balancent sans cesse, entraînés avec eux.

OUI, se mouvant d'eux-même, en flots tumultueux,
Leur choc atteint d'abord le plus faible assemblage.
Presque aussi subtil qu'eux, celui-ci le propage

Ictibus illorum cæcis impulsa cientur;
 Ipsaque, quæ porrò paulò majora, lacesunt.
 Sic à principiis ascendit morus, et exit
 Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur
 Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
 Nec, quibus id faciant plagis, apparet apertè.

NUNC, quæ mobilitas sit reddita materiai
 Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.
 Primùm, Aurora novo cùm spargit lumine terras,
 Et variæ volucres nemora avia pervolitantes,
 Aëra per tenerum liquidis loca vocibus opplent:
 Quàm subitò soleat sol ortus tempore tali
 Convestire suâ perfundens omnia luce,
 Omnibus in promptu, manifestumque esse videmus.
 At vapor is, quem sol mittit lumenque serenum,
 Non per inane meat vacuum; quò tardiùs ire
 Cogitur, aërias quasi cùm diverberet undas:
 Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
 Sed complexa meant inter se, conque globata.
 Quapropter simul inter se retrahuntur; et extrà
 Officiuntur, uti cogantur tardiùs ire.
 At, quæ sunt solidâ primordia simplicitate,
 Cùm per inane meant vacuum, nec res remoratur
 Ulla foris, atque ipsa suis è partibus unum,
 Unum in quem coepère locum connixa feruntur:
 Debent nimirùm præcellere mobilitate,
 Et multò citiùs ferri, quàm lumina solis;
 Multiplicisque loci spatium transcurrere eodem

De moins faible en moins faible : ainsi le mouvement
Donné, reçu, transmis, s'élève lentement
Jusqu'au terme où, dans l'air, notre œil le suit sans peine,
Notre œil, qui n'en peut voir la cause aussi certaine.

MAIS qui peindra leur fougue et leur mobilité?
Quand l'aurore s'épanche en torrens de clarté,
Quand l'oiseau, se jouant sous de rians feuillages,
De ses chants les plus doux attendrit les bocages,
Bientôt je vois Phébus, d'un jour plus radieux,
Investir et les mers, et la terre, et les cieux.
Quelle rapidité dans ces flots de lumière!
S'ouvrent-ils, dans le vide, une libre carrière?
Non, tout leur fait obstacle. Il faut, de toutes parts,
Qu'ils franchissent, de l'air, les ondoyans remparts.
Combien, par cet effort, leur course est retardée!
Et, souvent repoussés dans leur aire inondée,
Jamais seuls, mais serrés, confondus, et noueux,
Quel frein, à leur essor, en eux-même et hors d'eux!
Combien donc, plus subtils, d'un élan plus rapide,
Nagent les premiers corps, jaillissans dans le vide!
Qu'ils en doivent plus tôt franchir l'immensité!
Les premiers corps, si durs en leur simplicité,
Tendant, de tous leurs points, sans que rien les enchaîne,
Où leur penchant les guide, où leur poids les entraîne!
Car serait-ce à dessein qu'ils retiendraient leurs pas?
Pourraient-ils suivre un plan qu'ils ne connaissent pas?

Tempore , quo solis pervolgant fulgura cœlum :
 Nam neque consilio debent tardata morari,
 Nec perscrutari primordia singula quæque ,
 Ut videant , quâ quidque geratur cum ratione.

AT quidam contra hæc , ignari , materiaï
 Naturam non posse , Deûm sine numine , rentur
 Tantoperè humanis rationibus , ac moderatis ,
 Tempora mutare annorum , frugesque creare :
 Nec jam cætera , mortales quæ suadet adire ,
 Ipsaque deducit dux vitæ dia Voluptas ,
 Ut res per Veneris blanditim sæcla propagent ,
 Ne genus occidat humanum , quorum omnia causâ
 Constituisse Deos fingunt : sed in omnibu' rebus
 Magnoperè à verâ lapsi ratione videntur.
 Nam , quamvis rerum ignorem primordia quæ sint ;
 Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
 Confirmare , aliisque ex rebus reddere multis ,
 Nequaquam nobis divinitùs esse creatam
 Naturam mundi , quæ tanta est prædita culpâ :
 Quæ tibi posteriùs , Memmi , faciemus aperta.

NUNC id , quod superest de motibus , expediemus.
 Nunc locus est , ut opinor , in his illud quoque rebus
 Confirmare tibi , nullam rem posse suâ vi
 Corpoream sursùm ferri , sursùmque meare.
 Ne tibi dent in eo flammæ corpora fraudem :
 Sursùs enim vorsùs gignuntur , et augmina sumunt ;

Aurient-ils

Auraient-ils pénétré les ressorts et les causes
Par qui leurs jeux divers enfantent toutes choses ?

MAIS on s'écrie, on dit : Dus aux plus tendres soins,
Ces ressorts, toujours sûrs, jouant pour nos besoins,
De fertiles moissons la terre couronnée,
Les saisons, tour à tour, se partageant l'année,
Cet attrait au plaisir par qui seul l'Univers
Se transmet, d'âge en âge, à cent peuples divers,
La volupté, l'espoir, le soutien de la vie,
De la destruction triomphante ennemie,
Tout annonce des Dieux, auteurs de tant de biens :
Et que peut la matière, et quels sont ses moyens
Pour s'élever jamais à des effets si sages ?
Aveugle ! ouvre les yeux. Ah ! quand d'épais nuages
Auraient pu nous cacher les premiers élémens,
Leur nature, leur cours, leurs féconds mouvemens ;
De la terre et des cieux le bizarre édifice,
Dont les frappans défauts démentent l'artifice,
Attesterait-il moins qu'il n'est point né des Dieux ?
Mais c'est ce qu'autre part je te prouverai mieux.

SUIVONS les mouvemens. Quelque champ qu'il embrasse,
Nul corps, par son pouvoir, ne monte dans l'espace.
Exceptez-en, dis-tu, la flamme, en son essor
S'élevant toujours plus, s'agrandissant encor.
La flamme ! Eh ! l'arbre altier va braver le tonnerre.
Quoique tout poids descende, entraîné vers la terre,

Et sursùm nitidæ fruges , arbustaque crescunt ,
 Pondera, quantùm in se est, cùm deorsùm cuncta ferantur.
 Nec cùm subsiliunt ignes ad tecta domorum ,
 Et celeri flammâ degustant tigna, trabesque ,
 Sponte suâ facere id, sine vi subigente , putandum est :
 Quod genus , è nostro cùm missus corpore sanguis
 Emicat exsultans altè, spargitque cruorem.
 Nonne vides etiam , quantâ vi tigna trabesque
 Respuat humor aquæ? Nam quàm magi' mersimus altum
 Directa, et magnâ vi multi pressimus ægrè,
 Tam cupidè sursùm revomit magis , atque remittit ,
 Plùs ut parte foràs emergant , exsiliantque.
 Nec tamen hæc , quantùm est in se , dubitamus , opinor ,
 Quin vacuum per inane deorsùm cuncta ferantur.
 Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
 Aëris expressæ sursùm succedere ; quanquam
 Pondera, quantùm in se est, deorsùm deducere pugnent.
 Nocturnasque faces cæli sublime volantes ,
 Nonne vides longos flammæ ducere tractus
 In quascunque dedit partes Natura meatum?
 Non cadere in terram stellas, et sidera cernis?
 Sol etiam summo de vertice dissipat omnes
 Ardorem in partes, et lumine conserit arva :
 In terras igitur quoque solis vergitur ardor.
 Transversosque volare per imbres fulmina cernis :
 Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes
 Concursant ; cadit in terras vis flammea volgò,

Les épis ondoyans s'élèvent sur son front.
Quand tu vois donc le feu, de son foyer profond,
Déployer, jusqu'aux toits, ses langues menaçantes,
Loin de ne voir qu'en lui des forces si puissantes,
Crois plutôt, crois qu'il cède à quelque effort vainqueur:
Ainsi ton sang fougueux, repoussé de ton cœur,
En jet de pourpre, au loin, s'élançe de ta veine.
As-tu vu quelquefois quelle force soudaine
Vomit, du sein des eaux, ces pieux qui, sans efforts,
Descendraient dans le vide, ainsi que tous les corps?
Dans les flots bouillonnans, on les pousse, on les presse;
Triomphans de tout art, ils remontent sans cesse,
Jaillissans d'autant plus qu'on les a plus chargés,
Et surnageant enfin moins d'à moitié plongés.
Ainsi, malgré son poids qui l'eût précipitée,
Jusqu'au faite des airs, la flamme est emportée.

Vois-tu les champs du ciel sillonnés par ces feux,
Qui déchirent, des nuits, le voile ténébreux,
Par-tout où la Nature a marqué leur carrière;
Ces astres qui, de l'air, franchissant la barrière,
Vagabonds dans son sein, s'avancent près de nous?
Et ces feux si brillans, et ces astres si doux,
Et la lumière même, en tout sens épandue,
Du soleil qui l'épanche à grands flots descendue,
Et la foudre roulante en des monts de vapeurs
Ouverts, de tous côtés, par ses traits destructeurs,
Tout tombe enfin, tout cède à la loi de tout grave;
Et ces globes ardens qu'en vain la terre brave,
Rendus à leur seul poids, la frappent tôt ou tard.

ILLUD in his quoque te rebus cognoscere avemus :
 Corpora cùm deorsùm rectum per inane feruntur ,
 Ponderibus propriis , incerto tempore fermè ,
 Incertisque locis , spatio decedere paulùm ,
 Tantùm quod momen mutatum dicere possis.

Quòd nisi declinare solerent, omnia deorsùm ,
 Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum :
 Nec foret offensus natus, nec plaga creata
 Principiis, ita nil unquam Natura creâsset.

Quòd si fortè aliquis credit graviora potesse
 Corpora, quò citiùs rectum per inane feruntur,
 Incidere è supero levioribus, atque ita plagas
 Gignere, quæ possint genitales reddere motus :
 Avius à verâ longè ratione recedit.

Nam per aquas quæcunque cadunt, atque aëra deorsùm,
 Hæc, pro ponderibus, casus celerare necesse est,
 Propterea, quia corpus aquæ, naturaque tenuis
 Aëris haud possunt æquè rem quamque morari :
 Sed citiùs cedunt gravioribus exsuperata.

At contrà nulli, de nullâ parte, neque ullo
 Tempore inane potest vacuum subsistere rei,
 Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
 Omnia quapropter debent per inane quietum
 Æquè, ponderibus non æquis, concita ferri.
 Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam,
 Ex supero, graviora; neque ictus gignere per se,

APPRENDS sur-tout , apprends que , par un faible écart,
Quoique droit , par leur masse , ils descendent sans doutes ;
Les premiers élémens abandonnent leur route ,
Sans qu'on sache en quel temps , en quelle région :
Détour si peu marqué , qu'à peine a-t-il un nom ,
Mais sans qui cependant , toujours précipitée ,
D'aucun coup , d'aucun choc , en son chemin , heurtée ,
Comme les flots du ciel en gouttes distillés ,
Leur foule , sans concours , sans jeux renouvelés ,
N'eût rien pu combiner , et la Nature à naître
N'eût jamais , au grand Tout , ouvert les champs de l'être .

MAIS , quoi ? sans cet écart , par leur poids différent ,
Précipités d'un cours ou plus vif ou plus lent ,
Par leurs chocs , leurs sursauts , n'ont-ils pu , dans leur lice ,
Créer , des mouvemens , la force productrice ?
Quelle erreur ! Dans les eaux , dans l'océan de l'air ,
Selon qu'un corps pénètre , ou plus ou moins léger ,
En plus ou moins de temps , il parcourt même espace ,
Triomphe , plus ou moins , du milieu qui l'embrasse ,
Lui-même résistant selon sa densité :
Mais dans le vide enfin peut-il être arrêté ?
Et qu'importe son poids où rien ne le balance ?
Dans ces champs infinis , reçus , sans résistance ,
Les premiers corps en masse , et quel que fût leur poids ,
Seraient donc , en tout temps , tombés tous à la fois ,
Sans assauts , sans combats , sans détourner leur course ,
Lourds ou légers , n'importe , et , mourant dans sa source ,
La Nature jamais n'aurait rien enfanté .

Qui varient motus , per quos Natura genat res.

QUARE etiam atque etiam paulùm clinare necesse est
 Corpora , nec plus quàm minimum , ne fingere motus
 Obliquos videamur , et id res vera refutet.
 Namque hoc in promptu , manifestumque esse videmus,
 Pondera , quantùm in se est , non posse obliqua meare ,
 Ex supero cùm præcipitant ; quod cernere possis :
 Sed nihil omninò rectâ regione viaï
 Declinare , quis est , qui possit cernere , sese ?

DENIQUE si semper motus connectitur omnis ,
 Et vetere exoritur semper novus ordine certo ;
 Nec declinando faciunt primordia motûs
 Principium quoddam , quod fati fœdera rumpat ,
 Ex infinito ne causam causa sequatur :
 Libera per terras undè hæc animantibus extat ,
 Undè est hæc , inquam , fati avolsa voluntas ,
 Per quam progredimur quò ducit quemque voluptas ?
 Declinamus item motus , nec tempore certo ,
 Nec regione loci certâ , sed ubi ipsa tulit mens.
 Nam dubio procul , his rebus sua cuique voluntas
 Principium dat ; et hinc motus per membra rigantur.
 Nonne vides etiam , patefactis tempore puncto
 Carceribus , non posse tamen prorumpere equorum
 Vim cupidam tam de subitò , quam mens avet ipsa ?
 Omnis enim totum per corpus materiaï
 Copia conquiri debet , concita per artus
 Omnes , ut studium mentis connexa sequatur :

CROYONS donc cet écart sur sa nécessité,
Mais léger, presque nul, de peur qu'on se figure
Que, sans preuve, et sans droit, je démens la Nature,
Lui prêtant, par besoin, d'obliques mouvemens.
L'œil seul la justifie. Il voit, à tous momens,
Que tout grave tombant, sans pouvoir s'en défendre,
Par la plus droite voie, est forcé de descendre;
Mais peut-il s'assurer que, détournant ses pas,
D'un point indivisible il n'en décline pas?

Si toujours, en effet, les mouvemens s'enchaînent,
Se propagent, par ordre, et, par degrés, s'entraînent,
Et si les premiers corps, de leur ligne écartés,
N'en commencent quelqu'un par qui soient arrêtés
Et ce cours des destins, et ces causes suivies,
D'où naît la volonté, l'arbitre de nos vies,
Qui, sans loi qu'elle-même et soustraite au destin,
Nous conduit au plaisir, son principe et sa fin?
En tout temps, en tous lieux, et quoi qu'on se propose,
Nos libres mouvemens n'ont jamais d'autre cause,
A l'instant reproduite en nos membres divers.
Vois-tu, quand la carrière, en des champs découverts,
S'ouvre à de fiers coursiers brûlans de s'y répandre;
Les vois-tu, frémissans de n'y pouvoir descendre
Si-tôt que, par leur fougue, ils y sont entraînés?
Il faut qu'en eux encore errans, disséminés,
En un centre commun les élémens s'entassent,
Pour répondre à l'ardeur de l'ame qu'ils embrassent

Ut videas initum motûs à corde creari,
 Ex animique voluntate id procedere primùm :
 Indè dari porrò per totum corpus et artus.

NEC simile est, ut cùm impulsus procedimus ictu,
 Viribus alterius magnis, magnoque coactu :
 Nam tùm materiam totius corporis omnem
 Perspicuum est, nobis invitis, ire rapique,
 Donicùm eam refrænavit per membra voluntas.
 Jamne vides igitur, quanquam vis extera multos
 Pellit, et invitos cogit procedere sæpe,
 Præcipitesque rapit, tamen esse in pectore nostro
 Quiddam, quod contrà pugnare, obstareque possit :
 Cujus ad arbitrium quoque copia materiai
 Cogitur interdùm flecti per membra, per artus,
 Et projecta refrænatur, retròque residit ?

QUARE in seminibus quoque idem fateare necesse est,
 Esse aliam præter plagas, et pondera, causam
 Motibus, undè hæc est nobis innata potestas :
 De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.
 Ponderus enim prohibet ne plagis omnia fiant,
 Externâ quasi vi; sed ne mens ipsa necessum
 Intestinum habeat cunctis in rebus agendis
 Et devicta quasi cogatur ferre, patique :
 Id facit exiguum CLINAMEN principiorum,
 Nec regione loci certâ, nec tempore certo.

NEC stipata magis fuit unquam materiai

C'est donc du cœur, ami, que toute impulsion,
Tout mouvement reçoit sa première action :
C'est, de la volonté, que tous deux doivent naître,
Et qu'enfin leur essor se transmet à tout l'être.

Oui, tu peux t'en convaincre. Et qui n'en peut juger,
Pressé par quelque effort, quelque choc étranger ?
Qui ne sent point qu'en lui, malgré soi dominée,
Des élémens, alors, la masse est entraînée,
Jusqu'au moment précis où, par la volonté,
De cette impulsion, le cours est arrêté ?
Tu vois donc, quelque choc qui te pousse et t'élance,
Qu'en toi-même, en ton cœur, il est une puissance,
Un ressort agissant qui peut te retenir,
Et, prompt à se répandre et prompt à revenir,
Hâter ou retarder le cours de la matière ;
Qu'il est des mouvemens une cause première,
Outre le choc, le poids, d'où naît la volonté,
S'il est vrai que, de rien, rien ne soit enfanté.
Oui, de la pesanteur aisément on infère
Que rien ne naît du choc comme cause étrangère ;
Mais si notre ame en soi, dans son activité,
N'a rien qui soit passif, qui soit nécessité,
A qui le devons-nous et la brute et les hommes,
Qu'à ce léger écart, ce détour des atomes,
En des temps, en des lieux jamais déterminés ?

Ainsi qu'en étendue, en densité bornés,

Copia, nec porrò majoribus intervallis.
 Nam neque adaugescit quidquam, neque deperit indè.
 Quapropter, quo nunc in motu principiorum
 Corpora sunt, in eodem anteactâ ætate fuère,
 Et posthac semper simili ratione ferentur:
 Et quæ consuêrunt gigni, gignentur eâdem
 Conditione; et erunt, et crescent, inque valebunt,
 Quantum cuique datum est per foedera Naturai.
 Nec rerum summam commutare ulla potest vis.
 Nam neque quò possit genus ullum materiai
 Effugere ex Omni, quidquam est, neque rursùs in Omne
 Unde coorta queat nova vis irrumpere, et omnem
 Naturam rerum mutare, et vertere motus.

ILLUD in his rebus non est mirabile :quare,
 Omnia cùm rerum primordia sint in moru,
 Summa tamen summâ videatur stare quiete,
 Præterquam si quid proprio dat corpore motus.
 Omnis enim longè nostris ab sensibus infrà
 Primorum natura jacet : quapropter, ubi illa
 Cernere jam nequeas, môtus quoque surpere debent:
 Præsertim cùm, quæ possimus cernere, celent
 Sæpe tamen motus, spatio diducta locorum.
 Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
 Lanigeræ reptant pecudes, quò quamque vocantes
 Invitant herbæ gemmantes rore recenti:
 Et satiati agni ludunt, blandèque coniscant:
 Omnia quæ nobis longè confusa videntur,
 Et veluti in viridi candor consistere colli.
 Præterea magnæ legiones cùm loca cursu

Les premiers élémens se ressemblent sans cesse,
Sans qu'aucun en périsse, aucun jamais s'accroisse.
Les mêmes en tout temps, leurs mouvemens, leurs cours,
Sont ce qu'ils ont été, ce qu'ils seront toujours.
D'eux à jamais naîtra ce qu'on en vit éclore,
Et, selon mêmes loix, s'agrandissant encore,
Fidèle à sa nature, en remplira les vœux.
Nulle force, au grand Tout, nul choc n'est dangereux.
Et d'où peut, hors de lui, s'échapper la matière?
D'où pourrait s'y glisser une masse étrangère,
Dont l'assaut tout-à-coup, troublant les mouvemens,
Pût livrer la Nature à de grands changemens?

MAIS si, des élémens, la foule est si mobile,
D'où vient que le grand Tout semble calme et tranquille,
Hormis en quelque corps, par soi-même, en élan?
Ah ! si cette poussière, en ce vaste océan,
A notre œil si subtil est toujours invisible,
Combien son mouvement est-il donc moins sensible
A notre œil qui, malgré ses efforts curieux,
Ne peut le suivre même en ce qu'il voit le mieux?
Sur un riant côteau, tes brebis égarées,
Tantôt se rapprochant, et tantôt séparées,
Moissonnent, à leur gré, les prés, les bords fleuris
Où la naissante Aurore a versé ses rubis.
Tes agneaux bondissans près de leurs tendres mères
S'excitent, l'un par l'autre, à d'innocentes guerres.
Mais peux-tu, d'un lointain, suivre leurs pas errans?
Distingues-tu ces jeux, ces combats si charmans?

Campoꝝ complent, belli simulacra cientes,
 Et circumvolitant equites, mediosque repente
 Tramittunt valido quatientes impete campos;
 Fulgur ibi ad coelum se tollit, totaque circum
 Ære renidescit tellus, subterque virum vi
 Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
 Icti rejectant voces ad sidera mundi:
 Et tamen est quidam locus altis montibus, undè
 Stare videtur, et in campis consistere fulgur.

NUNC, age; jam deinceps cunctarum exordia rerum,
 Qualia sint, et quàm longè distantia formis,
 Percipe, multigenis quàm sint variata figuris;
 Non quòd multa, parum simili sint prædita formâ,
 Sed quia non volgò paria omnibus omnia constant.
 Nec mirum: nam cùm sit eorum copia tanta,
 Ut neque finis, uti docui, neque summa sit ulla:
 Debent nimirum non omnibus omnia prorsum
 Esse pari filo, similique affecta figurâ.

PRÆTEREA genus humanum, mutæque natantes
 Squammigerum pecudes, et læta arbusta, feræque,
 Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum
 Concelebrant circum ripas, fontesque, lacusque;
 Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes:
 Horum unum quodvis generatim sumere perge:

Tu ne vois qu'un point blanc sur l'herbe fraîche et verte.
D'immenses légions la campagne est couverte.
On s'agite, on s'anime, on prélude aux combats.
Les coursiers enflammés précipitent leurs pas ;
Ils embrassent l'armée, ils ébranlent la terre ;
Ils franchissent les champs, plus prompts que le tonnerre.
Quel éclat foudroyant de traits, de javelots !
Quel bruit ! quels cris confus, effrayant les échos,
Et portant la terreur jusqu'aux champs des orages !
Mais, d'un roc éloigné perdu dans les nuages,
De ces vastes apprêts, de ces jeux menaçans,
Que peux-tu distinguer que des prés éclatans ?

Des atomes enfin décrivons la structure,
Les angles, les contours, variant leur figure,
D'où résultent par-tout tant de combinaisons ;
Non qu'ils soient si divers, mais, dans leurs unions,
Quelle diversité constante, inépuisable !
Et qui peut en douter, si leur foule innombrable,
Si leurs flots, tu l'as vu, dans l'espace emportés,
Embrassent, du grand Tout, les champs illimités ?
Qui croira qu'aucun d'eux, d'un autre, en son corsage,
En traits, formes, profil, soit la parfaite image ?

Vois les monstres des bois, les peuplades des mers ;
Vois les hôtes ailés de l'empire des airs,
Les uns Rois des étangs, des ruisseaux, des rivages,
Les autres des vergers, des tranquilles bocages ;
Contemple les Mortels, les rians arbrisseaux :
Nul ne ressemble à l'autre : animaux, végétaux,

Invenies tamen inter se distare figuris.

Nec ratione aliâ proles cognoscere matrem,

Nec mater posset prolem : quod posse videmus,

Nec minùs atque homines inter se nota cluere.

NAM sæpe ante Deûm vitulus delubra decora
 Thuricremas propter mactatus concidit aras,
 Sanguinis expirans calidum de pectore flumen :
 At mater virides saltus orbata peragrans ,
 Linqvit humi pedibus vestigia pressa bisulcis ,
 Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
 Conspicere amissum foetum; completque querelis
 Frondiferum nemus adsistens, et crebra revisit
 Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci.
 Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
 Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
 Oblectare animum, subitamque avertere curam :
 Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
 Derivare queunt aliò, curâque levare :
 Usque adeò quiddam proprium, notumque requirit.
 Prætereà teneri tremulis cum vocibus hædi
 Cornigeras nôrunt matres, agnique petulci
 Balantum pecudes : ita, quod Natura reposcit,
 Ad sua quisque ferè decurrunt ubera lactis.

POSTREMÒ, quodvis frumentum, non tamen omne,

Chacun, de son pareil, diffère en chaque espèce.
Et, sans ces traits divers, comment, par quelle adresse,
Mères, enfans, époux se reconnaîtraient-ils ?
Quel homme cependant distingue mieux son fils,
Ses amis, ses parens, que la brute sa race ?

NON, jamais, dans leur cœur, nul trait ne s'en efface.
Lorsqu'un jeune taureau, frappé d'un coup mortel,
Sous le couteau sacré, tombe au pied de l'autel,
Sa mère, non plus mère, errante, désolée,
S'égare dans les bois, éperdue, isolée.
La trace de ses pas est marquée en tous lieux.
Par-tout elle promène un regard soucieux.
Où peut être caché l'objet de sa tendresse ?
Toute à ce souvenir, elle revient sans cesse
Des pâtis à son toit, de son toit aux pâtis,
Par ses cris douloureux, tour à tour attendris.
Plus de goût pour les fleurs, pour la tendre feuillée
Des perles du matin vainement émaillée.
Ni les gazons naissans, ni le cristal des eaux,
Ni les jeux, les combats d'autres jeunes taureaux,
Rien n'offre qu'un vain charme à sa douleur secrète,
Rien ne rend à son cœur le fils qu'elle regrette,
Ce fils si bien gravé dans ce cœur gémissant.
Et le chevreau folâtre, et l'agneau bondissant,
Méconnaît-il jamais sa nourrice, sa mère ?
Chacun ne court-il pas au nectar salutaire
Dont, pour lui, la Nature enfle leur sein chéri ?

CUEILLE un épi naissant parmi ce blé fleuri ;

Quodque suo in genere inter se simile esse videbis,
 Quin intercurrat quædam distantia formis:
 Concharumque genus parili ratione videmus
 Pingere telluris gremium, quâ mollibus undis
 Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.
 Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
 Naturâ quoniam constant, neque facta manu sunt
 Unius ad certam formam primordia rerum,
 Dissimili inter se quædam volitare figurâ.

PERFACILE est jam animi ratione exsolvere nobis,
 Quare fulmineus multò penetratior ignis,
 Quàm noster fluat è tædis terrestribus ortus.
 Dicere enim possis coelestem fulminis ignem
 Subtilem magis è parvis constare figuris:
 Atque ideò transire foramina, quæ nequit ignis
 Noster hic è lignis ortus, tædâque creatus.

PRÆTEREA lumen per cornu transit; at imber
 Respuitur: quare? nisi luminis illa minora
 Corpora sunt, quàm de quibus est liquor almus aquarum.

ET quamvis subitò per colum vina videmus
 Perfluere: at contrâ tardum cunctatur olivum,
 Aut quia nimirum majoribus est elementis,
 Aut magis hamatis inter se, perque plicatis.
 Atque ideò fit uti non tam deducta repentè
 Inter se possint primordia singula quæque,
 Singula per cujusque foramina permanare.

Hùc accedit, uti mellis lactisque liquores
 Jucundo sensu linguæ tractentur in ore;

Est-il

Est-il conforme, en tout, à ceux qui l'entourent ?
 N'y distingues-tu pas quelques traits qui t'étonnent ?
 Fouille ces moites bords qu'ont délaissés les mers ;
 D'un regard attentif, suis, dans leurs flancs ouverts,
 Ces amas prolongés, ces lits de coquillages :
 Que de variétés ! éclatans témoignages,
 Qu'enfans de la Nature, et non d'un Art borné,
 Ces germes éternels de qui seuls tout est né,
 Les premiers corps, entre eux, sont aussi peu semblables.

De là tu vois pourquoi, de traits plus redoutables,
 Plus vifs, plus pénétrants que les terrestres feux,
 Résultat d'éléments plus légers, moins visqueux,
 La foudre embrase tout en sa course effrénée,
 Déploie, en un instant, sa rage forcenée,
 Franchit pores, enclos qu'ils ne sauraient percer ;
 Pourquoi le jour pénètre où l'eau ne peut passer ;
 Le jour, d'atomes fins, si subtil assemblage,
 Et l'eau, de plus grossiers, composé moins volage ;
 Pourquoi le vin, du filtre, est si-tôt échappé,
 Tandis que, d'un pas lent, d'un cours entrecoupé,
 Fluide paresseux, l'huile en découle à peine,
 L'huile où tout est gluant, tout se lie et s'enchaîne,
 Et dont les corps premiers, crochus, embarrassés,
 En des pores étroits, n'avancent que pressés.

Si mon palais saisi, ma langue déchirée
 Repousse, avec horreur, la triste centaurée,

At contrà tetra absinthi natura , ferique
 Centauri , fœdo pertorquent ora sapore :
 Ut facilè agnoscas è lævibus , atque rotundis
 Esse ea , quæ sensus jucundè tangere possunt.
 At contrà quæ amara , atque aspera cunque videntur ,
 Hæc magis hamatis inter se nexa teneri ;
 Proptereaque solere vias rescindere nostris
 Sensibus , introituque suo perrumpere corpus.

OMNIA postremò bona sensibus , et mala tactu ,
 Dissimili inter se pugnant perfecta figurâ :
 Ne tu fortè putes serræ stridentis acerbum
 Horrorem constare elementis lævibus æquè
 Ac Musæa mele , per chordas organici quæ
 Mobilibus digitis expergefata figurant.

NEU simili penetrare putes primordia formâ
 In nares hominum , cùm tetra cadavera torrent ,
 Et cùm scena croco Cilici perfusa recens est ,
 Araque Panchæos exhalat propter odores.

NEVE bonos rerum simili constare colores
 Semine constituas , oculos qui pascere possunt ;
 Et qui compungunt aciem , lacrymareque cogunt ;
 Aut fœdâ specie tetri , turpesque videntur.
 Omnis enim , sensus quæ mulcet causa juvatque ,
 Haud sine principali aliquo lævore creata est :
 At contrà , quæcunque molesta , atque aspera constat ,
 Non aliquo sine materiæ squalore reperta est.

SUNT etiam , quæ jam nec lævia jure putantur
 Esse , neque omninò flexis mucronibus unca :

Ou le déboire affreux de l'absinthe et du fiel ;
Si j'aime à savourer et le lait et le miel,
C'est que d'éléments fiers, âpres, noueux, acides,
Les uns, tissus cruels, de leurs angles perfides,
Brisent tout sur leur route, et dévastent leurs champs ;
Les autres, combinés d'atomes plus lians,
Plus doux, plus arrondis, les flattent, les engraisent,
Et plus, selon mon goût, mollement les caressent.

Ainsi tout ce qui charme ou déchire nos sens,
Sans doute, est composé d'atomes différens ;
Et ceux des cris aigus de la mordante scie,
Ou des sons de ta lyre, ô Dieu de l'harmonie,
Sous tes doigts si légers égayant les déserts ;
Ceux d'un bûcher funèbre, empoisonnant les airs,
Ou des parfums montant, en nuages folâtres,
Dans nos temples sacrés, et nos riches théâtres ;
Ceux des tendres couleurs dont l'œil aime à jouir,
Ou de celles qu'il craint, toujours prompt à les fuir,
Et dont l'aspect l'irrite et fait couler ses larmes,
Ne sont l'horreur de l'homme, ou n'ont, pour lui, des charmes,
Anguleux ou polis, que par leur qualité,
Par leur figure même, et leur diversité.

Il en est, en leur tout, ni raboteux, ni lisses,
Par-là même, à mes sens, ni cruels, ni propices ;

Sed magis angululis paulùm prostantibus, et quæ
 Titillare magis sensus, quàm lædere possunt,
 Fæcula jam quo de genere est, Inulæque sapes.

DENIQUE jam calidos ignes, gelidamque pruina,
 Dissimili dentata modo compungere sensus
 Corporis, indicio nobis est tactus uterque.
 Tactus enim, tactus, proh Divûm numina sancta!
 Corporis est sensus, vel cùm res extera sese
 Insinuat, vel cùm lædit, quæ in corpore nata est,
 Aut juvat egrediens genitales per Veneris res:
 Aut ex offensu cùm turbant corpore in ipso
 Semina, confunduntque inter se concita sensum:
 Ut, si fortè manu quamvis jam corporis ipse
 Tute tibi partem ferias, æquè experiare.
 Quapropter longè formas distare necesse est
 Principiis, varios quæ possint edere sensus.

DENIQUE, quæ nobis durata ac spissa videntur,
 Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
 Et quasi ramosis altè compacta teneri.
 In quo jam genere in primis adamantina saxa
 Primâ acie constant, ictus contemnere sueta,
 Et validi silices, ac duri robora ferri;
 Æraque, quæ claustris restantia vociferantur,

Et qui, d'angles légers, hérissés mollement,
Y portent, sans douleur, un doux ébranlement.
Tels sont ceux de l'aunée et d'un vin peu liquide.

APPROCHE avec prudence, et, d'une main timide,
Prends ou ce charbon vif, ou ce glaçon brillant.
Le tact le plus léger t'avertit à l'instant,
Qu'armés de traits divers, quoique chacun te perce,
Chacun porte, à tes sens, une douleur diverse.
Le tact, ô Dieux ! le tact ! ce sens de tout le corps,
Que tout ébranle, émeut, du dedans, du dehors,
Quoi qui pénètre en nous, quoi qu'il y puisse naître !
Ministre du plaisir, quand, des sources de l'être,
Vénus même s'épanche en ses champs fécondés ;
Ministre, des douleurs, lorsqu'en flots débordés,
Les élémens émus, assiégeant notre vie,
D'un choc impétueux en troublent l'harmonie !
Et qui n'éprouve point, où qu'il s'ose frapper,
Que jamais nul contact ne lui peut échapper ?
De ses impressions, ou douces ou pénibles,
Qui ne peut inférer, qu'en leurs formes sensibles,
Les premiers élémens sont plus ou moins divers ?

DANS les tissus serrés, les corps les moins ouverts,
Résistant à l'effort du coup le plus terrible,
Tels que le diamant, à tout choc inflexible,
Le roc non moins rebelle et qu'on attaque en vain,
Les marbres, les cailloux, et le fer, et l'airain
Mugissant sous le poids de nos portes tremblantes,
Les atomes serrés, en chaînes plus liantes,

ILLA autem debent ex lævibus atque rotundis
 Esse magis, fluido quæ corpore liquida constant:
 Nec retinentur enim inter se glomeramina quæque;
 Et procursus item in proclive volubilis extat.

OMNIA postremò quæ puncto tempore cernis
 Diffugere, ut fumum, nebulas flammisque necesse est,
 Si minùs omnia sunt è lævibus atque rotundis,
 At non esse tamen perplexis indupedita,
 Pungere uti possint corpus, penetrareque saxa:
 Nec tamen hærere inter se, quod quisque videmus
 Sentibus esse datum: facilè ut cognoscere possis
 Non è perplexis, sed acutis esse elementis.

SED quòd amara vides eadem, quæ fluvida constant,
 Sudor uti maris est, min' mè id mirabile habendum.
 Nam quod fluvidum est, è lævibus atque rotundis
 Est: at lævibus, atque rotundis mista doloris
 Corpora; nec tamen hæc retineri hamata necessum est;
 Scilicet esse globosa, tamen cùm squalida constant.
 Provolvi simul ut possint, et lædere sensus.

ET quò mista putes magis aspera lævibus esse
 Principiis, undè est Neptuni corpus acerbum:
 Est ratio secernendi, seorsùmque videndi.
 Humor dulcit, ubi per terras crebriùs idena

Enlacés en rameaux , plus pressés , plus noueux ,
Sans doute sont crochus , hérissés , anguleux ;
C'est leur rapprochement qui forme les solides.
Détachés , arrondis , lisses dans les fluides ,
Sans liens , sans ciment , l'un par l'autre poussés ,
Ils roulent , dans leur pente , en globes entassés.

Quoi ? dis-tu , ce fluide , élançé de la terre ,
Qu'on voit , en un instant , se perdre en l'atmosphère ,
La flamme , la fumée , et les brouillards épais ,
Qui , de nos sens surpris , troublent la douce paix ,
Et , même dans le roc , s'ouvrent d'obscurs passages ,
Sont-ils donc combinés d'éléments si volages ,
Si ronds , si peu liés , quoique bientôt dissous ?
Non ; il en est entre eux , tu le sens par leurs coups ,
Non crochets enlacés , mais flèches acérées.

Et ce fluide amer , ces ondes abhorrées ,
Tels que les flots d'azur que balance Thétys ,
Sont-ils des résultats d'atomes si polis ?
Sans doute , et c'est par eux qu'ils sont toujours liquides ;
Mais ils y sont mêlés avec de plus rigides ,
Qui , non pas recourbés , mais rudes , raboteux ,
Quoique roulans toujours , sont pourtant douloureux.

Et quand tu vois , des mers , les eaux long-temps filtrées ,
Circulant dans la terre , en sortir épurées ,
Peux-tu douter encor de ce mélange impur ,
Et ne conçois-tu pas , qu'en leur canal obscur ,

Percolatur, ut in foveam fluat, ac mansuescat.
 Linqvit enim superà tetri primordia viri
 Aspera, quò magis in terris hærescere possunt.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
 Ex hoc apta fidem ducit; primordia rerum
 Finitâ variare figurarum ratione.
 Quod si non ita sit, rursùm jam semina quædam
 Esse infinito debebunt corporis auctu.
 Namque in eâdem unâ.cujuscujus brevitate
 Corporis inter se multùm variare figuræ
 Non possunt. Fac enim minimis è partibus esse
 Corpora prima: tribus, vel paulò pluribus auge:
 Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,
 Summa atque ima locans, transmutans dextera lævis,
 Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo
 Formai speciem totius corporis ejus:
 Quod superest, si fortè voles variare figuras,
 Addendum partes alias erit; indè sequetur
 Adsimili ratione, alias ut postulet ordo,
 Si tu fortè voles etiam variare figuras.
 Ergò formai novitatem corporis augmen
 Subsequitur: quare non est ut credere possis,
 Esse infinitis distantia semina formis,
 Ne quædam cogas immani maximitate
 Esse: suprâ quod jam docui non posse probari.

JAM tibi barbaricæ vestes, Melibœaque fulgens

Elles ont déposé ces semences grossières,
Qui, par leur masse rude, y restent prisonnières?

AJOUTONS, il est temps, à ces faits constatés,
Ce qui confirme encor ces grandes vérités,
Que, de ces corps premiers, la figure est bornée;
Et, s'il n'était ainsi, jamais déterminée,
Leur masse, à l'infini, pourrait donc s'agrandir.
Quoi? si fins, si petits, qu'à peine, à les saisir,
A les suivre, en leurs cours, notre esprit peut suffire,
Sous mille et mille aspects, ils pourraient se produire?
Ah! par un art vainqueur, dussions-nous les briser,
En trois parts, ou peu plus, dût-on les diviser,
Dans quelque rang enfin que ma main les rapproche,
Plaçant le haut en bas, et la droite à la gauche,
Changeant cet ordre encor, le renversant toujours,
Pourrais-je, à l'infini, varier leurs contours,
Sans emprunter d'ailleurs de nouvelles parties,
En emprunter encore, autrement assorties,
Mais grossissant l'atome et sans borne et sans fin?
Et si, sur mes leçons, tu ne crois point en vain
Qu'il n'est point d'éléments d'une grandeur immense,
Croiras-tu, qu'en leur forme, il soit tant de distance,
Et qu'à l'infini même elle ait pu varier?

NON, non; bientôt, crois-moi, trompant leur ouvrier,

Purpura Thessalico concharum tincta colore, et
 Aurea pavonum ridenti imbuta lepôre
 Sæcla, novo rerum superata colore jacerent:
 Et contemptus odor myrrhæ, mellisque saporés,
 Et cycnea mele, Phœbeaque dædala chordis
 Carmina consimili ratione oppressa silerent.
 Namque aliis aliud prestantius exoretetur.
 Cedere item retrò possent in deteriores
 Omnia sic partes, ut diximus in meliores.
 Namque aliis aliud retrò quoque tetrius esset
 Naribus, auribus, atque oculis orisque saporì.
 Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa et
 Finis utrinque tenet summam: fateare necesse est
 Materiam quoque finitis differre figuris.

DENIQUE, ab ignibus, ad gelidas hiemisque pruinas
 Finitum est, retròque pari ratione remensum est.
 Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores
 Inter utrumque jacent, explentes ordine summam.
 Ergò finitâ distant ratione creata,
 Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,
 Hinc flammis, illinc rigidis insessa pruinis.

QUOD quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
 Ex hoc apta fidem ducit: primordia rerum,
 Inter se simili quæ sunt perfecta figura,
 Infinita cluere: etenim, distantia cùm sit
 Formarum finita, necesse est, quæ similes sint,

Les plus brillans tissus dont l'Asie est parée,
Cette pourpre qu'aux Grecs Mélibée a livrée,
De l'oiseau de Junon l'azur et les rubis,
Par d'autres effacés, auraient perdu leur prix.
Dès long temps les concerts des cygnes de Cythère,
La lyre d'Apollon, contrainte de se taire,
Et la myrrhe et le miel charmeraient peu nos sens,
Toujours plus enchantés d'objets plus ravissans,
Et que d'autres objets, attaquant leur faiblesse,
Par de plus déchirans seraient vaincus sans cesse!
Que le goût, l'odorat, l'œil, l'oreille éperdus,
En tous lieux tourmentés, le seraient toujours plus!
Mais, non; tout a son terme, et les élémens même
Sont soumis, pour leur forme, à cette loi suprême.

Ainsi, des noirs hivers, aux étés dévorans,
Il est un milieu fixe, et d'où, par progrès lents,
On descend, on remonte à l'un et l'autre terme;
Mais, des deux parts enfin, toujours constant et ferme,
Il est sans doute un point que l'on ne franchit pas.
Ici, chaleur active, et là, tristes frimas.

Crois pourtant que ces corps, entre eux peu dissemblables,
Sont tous, sous chaque forme, infinis, innombrables,
Ou tu verras, par eux, l'Univers limité,
Ce que, par tant de vers, j'ai déjà réfuté.

Esse infinitas : aut summam materiai
 Finitam constare : id quod non esse probavi.

Quod quoniam docui , nunc suaviloquis , age , paucis
 Versibus ostendam , corpuscula materiai
 Ex infinito summam rerum usque tenere ,
 Undique protelo plagarum continuato.

NAM quòd rara vides magis esse animalia quædam ,
 Fœcundamque minùs naturam cernis in illis ;
 At regione , locoque alio , terrisque remotis
 Multa licet genere esse in eo , numerumque repleti.
 Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
 In genere anguimanos elephantos , India quorum
 Millibus è multis vallo munitur eburno ;
 Ut penitùs nequeat penetrari : tanta ferarum
 Vis est , quarum nos perpauca exempla videmus.

SED tamen id quoque uti concedam , quam libet , esto
 Unica res quædam , nativo corpore sola ,
 Cui similis toto terrarum non sit in orbe :
 Infinita tamen nisi erit vis materiai ,
 Undè ea progigni possit concepta ; creati
 Non poterit , neque , quod superest , procreare , alique.

QUIPPE etenim sumant oculi , finita per omne
 Corpora jactari unius genitalia rei ;
 Undè , ubi , quâ vi , et quo pacto congressa coibunt

MAIS n'est-ce pas aussi par leur vie immortelle
Qu'ils assurent, du Tout, la durée éternelle,
Perpétuant toujours leur guerre et leur essor,
Ce qu'en vers aussi doux il faut prouver encor ?

QUOI ? Je croirais, dis-tu, qu'ils existent sans cesse,
Quand je vois, par degrés, s'éteindre quelque espèce ?
Et combien d'animaux, chaque jour moins nombreux,
Prouvent que la Nature est épuisée en eux !
Moins nombreux ! sur nos bords, mais bien plus sur quelque autre.
Oui, plus ou moins féconds, sous leur ciel ou le nôtre,
Ils remplissent leur nombre égal en tous les temps.
Tels sont ces monstres fiers, ces vastes éléphants,
Rares en nos climats, mais, dans toute leur gloire,
Au peuple de l'Indus formant un mur d'ivoire,
Rempart inaccessible à ses voisins jaloux.

MAIS enfin, j'y consens. Fût-il, et pussions-nous
Montrer un être unique aux champs de la Nature,
Des premiers élémens composant sa structure,
Si le nombre est borné, comment fut-il produit ?
Comment s'est-il accru ? qu'est-ce qui le nourrit ?
Où, d'où, par quel effort, dans la foule étrangère,
Dans l'océan, sans bords, des corps de la matière,
Eux-mêmes en un tout se sont-ils rassemblés ?
Non, non ; toujours épars, ou pressés, ou troublés,

Materix tanto in pelago , turbâque alienâ ?
 Non , at opinor , habent rationem conciliandi :
 Sed quasi , naufragiis magnis multisque coortis ,
 Disjectare solet magnum mare transtra , gubernâ ,
 Antennas , proram , malos , tonsasque natantes ,
 Per terrarum omnes oras fluitantia aplustra ;
 Ut videantur et indicium mortalibus edant ,
 Infidi maris insidias , viresque dolumque
 Ut vitare velint , neve ullo tempore credant ,
 Subdola cùm ridet placidi pellacia ponti :
 Sic tibi , si finita semel primordia quædam
 Constitues , ævum debebunt sparsa per omne
 Disjectare æstus diversi materiai :
 Nunquam in concilium ut possint compulsâ coire ;
 Nec remorari in concilio , nec crescere adaucta .
 Quorum utrumque palam fieri manifesta docet res :
 Et res progigni , et genitas procreare posse .
 Esse igitur , genere in quovis , primordia rerum
 Infinita palam est , undè omnia suppeditantur .

Nec superare queunt motus utique exitiales
 Perpetuò , neque in æternùm sepelire salutem :
 Nec porrò rerum genitales , auctificique
 Motus perpetuò possunt servare creata .
 Sic æquo geritur certamine principiorum
 Ex infinito contractum tempore bellum .
 Nunc hîc , nunc illic superant vitalia rerum ,
 Et superantur item : miscetur funere vagor ,
 Quem pueri tollunt visentes luminis oras :

S'ils forment, un moment, quelque vain assemblage,
Détruit à l'heure même, et toujours plus volage,
Loin de pouvoir s'accroître, il retombe en débris;
Tels, quand les fiers Autans, sur les champs de Thétys,
Promènent, en fureur, la foudre et les orages,
On voit flotter au loin les débris des naufrages,
Des antennes, des bancs, des timons fracassés,
Rames, cordages, mâts, au hasard balancés;
Spectacle épouvantable, et qui devrait t'apprendre,
Homme, à craindre Neptune, à savoir te défendre
D'un Dieu traître et jaloux, dont le souris cruel,
Dont le calme apparent n'est qu'un piège mortel.
Oui, si tout naît, s'accroît, se nourrit, se propage,
En chaque espèce, ami, c'est l'éternel ouvrage,
C'est le fruit renaissant d'éléments infinis.

Ainsi les mouvemens, destructeurs impunis,
Ne sauraient, pour jamais, anéantir nul être;
Créateurs bienfaisans, de ce qu'ils ont fait naître,
De ce qui croît par eux, à des siècles sans fin,
Ils ne peuvent jamais étendre le destin.
Ainsi, des premiers corps, d'éternelle existence,
En d'éternels combats, la foule se balance.
La vie et le trépas, comme l'ombre et le jour,
L'un de l'autre, à jamais, triomphent tour à tour.

Nec nox ulla diem, neque noctem Aurora secuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites, et funeris atri.

Les cris du tendre enfant qui naît à la lumière ;
Se mêlent aux clameurs d'un convoi funéraire.
Près d'un fils éperdu , pleurant sur un tombeau,
Est un père charmé , riant près d'un berceau :
Scène toujours changeante , ouverte dès l'aurore ,
Que le jour perpétue et la nuit voit encore ;
Tableau constant de l'homme heureux ou désolé ,
Dans le cercle du temps , par-tout renouvelé.

A R G U M E N T U M.

RES non componi è seminibus ejusdem figuræ, concreta verò omnia, semina variarum figurarum, continere. Semina nullas habere qualitates quas sensiles vocamus, colorem videlicet, saporem, frigus, calorem, &c., itemque sensu non donari, quamvis res coloratæ, sapidæ, calidæ, frigidæ, et sensibiles iis componantur. Infinita semina, per infinitum inane volitantia, infinitos mundos constituere, eosque mundos augeri aliquando à seminibus ex infinito delapsis, aliquando etiam, avolantibus in infinitum seminibus, diminui et dissolvi, atque, ut plantæ et animalia, nasci, adolescere, senescere, ac demùm interire.

A R G U M E N T.

CHAQUE corps n'est pas composé d'atomes configurés de la même manière, mais en contient de diverses figures. Les atomes n'ont aucune des qualités qu'on appelle sensibles, comme la couleur, la saveur, le froid, le chaud, &c. Ils ne sont pas non plus doués de sentiment, quoiqu'il en résulte des corps colorés, savoureux, chauds, froids, et sensibles. Les atomes infinis, nageant dans le vide infini, forment des mondes infinis, qui, tantôt s'accroissent d'atomes survenus de l'espace infini, tantôt dépérissant et dissous par la perte successive de leurs atomes élançés et dissipés dans le même espace, semblables aux plantes et aux animaux, naissent, grandissent, vieillissent, et meurent enfin.

TIT I
LUCRETII CARI,

DE
RERUM NATURA.

LIBRI SECUNDI

PARS POSTERIOR.

ILLUD in his obsignatum quoque rebus habere
Convenit, et memori mandatum mente tenere :
Nil esse in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno consistat principiorum ;
Nec quidquam, quod non permisto semine constet.
Et quàm quidque magis multas vis possidet in se,
Atque potestates ; ita pluria principiorum
In sese genera, ac varias docet esse figuras.

PRINCIPIÒ tellus habet in se corpora prima,
Undè mare immensum volventes flumina fontes
Assiduè renouent : habet, ignes undè oriantur.
Nam multis succensa locis ardent sola terræ :
Eximiis verò furit ignibus impetus Ætnæ.
Tum porrò nitidas fruges, arbustaque læta,
Gentibus humanis, habet undè extollere possit,
Undè etiam fluidas frondes, et pabula læta

LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE SECONDE,

SECONDE PARTIE.

RENTRONS dans la carrière, et, d'un coup d'œil sublime,
De la Nature, ami, sondons encor l'abîme.
D'abord, crois que, des corps, qu'elle crée, en tout temps,
Nul n'est que le produit d'atomes différens ;
Que rien n'est que l'effet de leur mêlée heureuse,
Et qu'un tout où leur foule, et pressée et nombreuse,
Offre et déploie, entre eux, plus de variété,
En a plus d'énergie et plus d'activité.

AH ! sans monter aux cieux, jugeons-en par la terre.
Quels flots, par-tout divers, ce grand globe en enserre !
Ceux des fleuves pompeux renouvelant les mers,
De mille feux cachés qu'elle épand dans les airs,
Des brasiers de l'Etna vomis avec furie ;
Et que de grains, de fruits, doux soutiens de la vie,
Dans les plaines, les bois, jusqu'au sommet des monts,
Elle offre en abondance à tous ses nourrissons !

Montivago generi possit præbere ferarum.

QUARÈ magna *Deùm mater, materque ferarum,*
 Et *nostræ genitrix* hæc dicta est *corporis una.*
 Hanc veteres Graiùm docti cecinêre Poëtæ
 Sublimem in curru bijugos agitare leones:
 Aëris in spatio magnam pendere docentes
 Tellurem : neque posse in terrâ sistere terram.
 Adjunxêre feras ; quia , quamvis effera , proles
 Officiis debet molliri victa parentum.

Muralique caput summum cinxêre coronâ ;
 Eximiis munita locis quòd sustinet urbes :

Quo nunc insigni per magnas prædita terras
 Horrificè fertur divinæ matris imago.
 Hanc variæ gentes , antiquo more sacrorum ,
Idæam vocitant matrem , Phrygiasque catervas
 Dant comites , quia primùm ex illis finibus edunt ,
 Per terrarum orbem , fruges coepisse creari.
 Gallos attribuunt ; quia , numen qui violarint
 Matris , et ingrati genitoribus inventi sint ,
 Significare volunt indignos esse putandos ,
 Vivam progeniem qui in oras luminis edant.

TYMPANA tenta tonant palmis , et cymbala circum
 Concava , raucisonoque minantur cornua cantu ;
 Et Phrygio stimulat numero cava tibia mentes ,
 Telaque præportant violenti signa furoris :
 Ingratos animos , atque impia pectora volgi
 Conterrere metu quæ possint numine Divæ.

C'EST sur tant de bienfaits que, des Dieux qu'on révère,
De l'homme, de la brute, on la nomma la mère.
Mère tendre ! les Grecs, dans leurs doctes Chansons,
La plaçaient sur un char traîné par deux lions,
Sans base, au sein des airs, mollement balancée ;
De ces monstres altiers l'audace, au frein dressée,
Attestait que les soins, les bienfaits maternels
Triomphent, tôt ou tard, des cœurs les plus cruels.
On voyait, sur son front, la couronne murale,
Emblème des Cités que par-tout elle étale.

C'EST dans cet appareil, qu'au sein de leurs remparts,
On la promène encore, étonnant les regards.
A ce nom respecté de la mère Idéenne
Qu'accompagne toujours sa troupe Phrygienne,
Qui ne voit que le monde, à ces peuples heureux,
Doit l'art d'orner les champs de grains plus savoureux ?
Si ses Prêtres, brûlans d'une sainte furie,
Tranchent encore en eux les sources de la vie,
Cet exemple terrible apprend au fils ingrat,
Que, se livrant sans honte au plus noir attentat,
Outrageant les Dieux même en ceux dont il tient l'être,
D'âge en âge, en sa race, il ne doit point renaître.

CEPENDANT, sous leurs mains, les tambours effrayans,
La flûte, la cymbale, et les cors plus bruyans,
Réveillent et le zèle et la crainte assoupie.
Enfin, du fer vengeur, ils menacent l'impie,
Qui, sans baisser les yeux, sans fléchir les genoux,
Pourrait, de la Déesse, affronter le courroux.

ERGÒ, cùm primùm , magnas invecta per urbes,
 Munificat tacitâ mortales muta salute ;
 Ære atque argento sternunt iter omne viarum ,
 Largificâ stipe ditantes ; ninguntque rosarum
 Floribus, umbrantes matrem, comitumque catervas,

Hïc armata manus (*Curetas* nomine Graii
 Quos memorant *Phrygios*) inter se fortè catenas
 Ludunt, in numerumque exsultant, sanguine læti; et
 Terrificas capitum quatientes numine cristas,
 Dicæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum
 Vagitum in Cretâ quondam occultâsse feruntur,
 Cùm pueri, circum puerum, pernice choreâ,
 Armati, in numerum pulsarent æribus æra,
 Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
 Æternumque daret matri sub pectore volnus.
 Proptereâ magnam armati matrem comitantur,
 Aut quia significant Divam prædicere, ut armis
 Ac virtute velint patriam defendere terram,
 Præsidioque parent, decorique parentibus esse.

QUÆ bene, et eximiè, quamvis dispôsta ferantur,
 Longè sunt tamen à verâ ratione repulsa.

VOIS-TU, dès qu'elle arrive en sa magnificence,
Et, d'un regard muet, appelle l'abondance,
Vois-tu l'argent et l'or joncher tous les chemins,
Et des torrens de fleurs, partis de toutes mains,
L'inonder toute entière avec sa Cour brillante ?

DE ses Prêtres soudain la foule se présente,
(Les Grecs les ont nommés *Curètes Phrygiens*).
Armés, chargés de fers, dansant dans leurs liens,
Ils se frappent en nombre, et, joyeux dans leur guerre,
De leur sang, l'un par l'autre, ils arrosent la terre.
Heurtant, avec horreur, leurs casques radieux,
Ils offrent, du Dicté, les Curètes pieux,
Qu'ainsi jadis la Crète entendit, en cadence,
Couvrir, ô Jupiter ! les cris de ton enfance,
Lorsqu'une jeune troupe, au son vif et tonnant
De l'airain, sur l'airain, dans ses mains, résonnant,
Pour te sauver des dents de ton barbare père,
Pour épargner des pleurs à ta tremblante mère,
D'un horrible combat présentant le tableau,
Folâtrait en mesure autour de ton berceau.
Oui, c'est pour rappeler ces jeux mêlés d'alarmes,
Qu'autour de la Déesse on est encore en armes ;
Ou, par ce grand spectacle, elle apprend aux Humains
Qu'il faut que leur famille, au secours de leurs mains,
Qu'il faut que leur Patrie, à leur noble victoire,
Doivent leur liberté, leur bonheur, et leur gloire.

EMBLÈME ingénieux, brillante fiction,
Que l'erreur éternise, et dément la raison.

Omnis enim per se Divûm natura necesse est
 Immortali ævo , summâ cum pace , fruatur ,
 Semota à nostris rebus , sejunctaque longè.
 Nam privata dolore omni , privata periclis ,
 Ipsa suis pollens opibus , nihil indiga nostri ,
 Nec bene promeritis capitur , nec tangitur irâ.

TERRA quidem verò caret omni tempore sensu :
 Sed quia multarum potitur primordia rerum ,
 Multa modis multis effert in lumina solis.
 Hic si quis mare *Neptunum* , *Cereremque* vocare
 Constituet fruges , et *Bacchi* nomine abuti
 Mavolt , quàm laticis proprium proferre vocamen :
 Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
 Esse Deûm matrem , dum re non sit tamen apse.

SÆPE itaque ex uno tondentes gramina campo
 Lanigeræ pecudes et equorum duellica proles ,
 Bucerixque greges , sub eodem tegmine coeli ,
 Ex unoque sitim sedantes flumine aquai ,
 Dissimili vivunt specie , retinentque parentum
 Naturam , et mores generatim quæque imitantur :
 Tanta est in quovis genere herbæ materiai
 Dissimilis ratio , tanta est in flumine quoque.

JAM verò , quamvis animantem ex omnibus unam
 Ossa , cruor , venæ , calor , humor , viscera , nervi
 Constituunt , quæ sunt porrò distantia longè ,

Ah! les Dieux, loin de nous, hors des remparts du monde,
Heureux de leur bonheur, dans une paix profonde,
Libres, indépendans, sans crainte, sans besoin,
De nous, des vains Mortels, prennent-ils quelque soin,
Irrités ou fléchis, font-ils justice ou grace ?

NON, cette terre, ami, n'est qu'une obscure masse
Que n'anima jamais le feu du sentiment,
Et qui, d'un sein fécond, déploie, à tout moment,
Les principes divers qu'elle embrasse et recèle.
Qu'on la nomme, des Dieux, la mère universelle,
Que, par un vain abus de la langue et des noms,
Neptune soit les mers, Cérès soit les moissons,
Le nectar du raisin le doux fils de Sémèle,
Ces Dieux, en vain chantés, ne le sont pas plus qu'elle.

REVENONS cependant. Les coursiers belliqueux,
Les brebis, les taureaux, leur cortège amoureux,
Nourris sous même ciel, en des plaines fécondes,
Paissant mêmes gazons, courant à mêmes ondes,
Divers, en leur espèce, apportent à jamais,
De leurs premiers aïeux, et les mœurs et les traits.
Tant chaque plante, ami, dont leur foule est nourrie,
De principes divers, est formée et pétrie !
Tant ils sont variés dans le cristal des eaux !

ET qu'en chaque animal, les nerfs, le sang, les os,
Chaleur, humidité, veines, fibres, viscères,
Si différens entre eux, de tissus si contraires,

Dissimili perfecta figurâ principiorum.

TUM porrò quæcunque igni flammata cremantur ;
 Si nil prætereà , tamen ex se ea corpora tradunt ,
 Undè ignem jacere , et lumen summittere possint ,
 Scintillasque agere , ac latè differre favillam.
 Cætera consimili mentis ratione peragrans ,
 Invenies intùs multarum semina rerum
 Corpore celare , et varias cõhibere figuras.

DENIQUE multa vides , quibus et sapere unà et olere
 Reddita sunt , cum adoles : imprimis pleraque dona ,
 Relligione animum turpi cùm tangere parto.
 Hæc igitur variis debent constare figuris :
 Nidor enim penetrat , quà succus non it in artus :
 Succus item seorsùm et rerum sapor insinuatæ
 Sensibus , ut noscas primis differre figuris.
 Dissimiles igitur formæ glomeramen in unum
 Conveniunt , et res permisto semine constant.

QUIN etiam passim nostris in versibus ipsis
 Multa elementa vides multis communia verbis :
 Cùm tamen inter se versus , ac verba necesse est
 Confiteare alia ex aliis constare elementis.
 Non quòd multa parùm communis littera currat ,
 Aut nulla inter se duo sint ex omnibus isdem :
 Sed quia non volgò paria omnibus omnia constant.
 Sic aliis in rebus item communia multa
 Multarum rerum cùm sint primordia , longè
 Dissimili tamen inter se consistere summâ
 Possunt : ut meritò ex aliis constare ferantur

De plus divers encor doivent tous résulter !

Tout corps sur qui du feu l'ardeur peut attenter,
Parmi ses élémens n'en eût-il eu point d'autres,
'Annonce que du moins il était né des vôtres,
Flamme, cendre, fumée, et traits étincelans,
'A nos yeux, tout à coup, déployés de ses flancs.
C'est ainsi qu'en tout mixte, enfant de la Nature,
Elle sait, plus ou moins, varier leur figure.

Et que d'êtres d'ailleurs, quand le feu les dissout,
Affectent à la fois l'odorat et le goût !
Le superstitieux l'éprouve en ces victimes,
Dont il croit expier ses gains illégitimes.
Mais si la saveur entre où n'atteint point l'odeur,
Si l'odeur s'insinue où ne peut la saveur,
'Avant l'instant fatal, le tout qui les rassemble
N'est donc qu'un assemblage où rien ne se ressemble ;
Et dont, épars soudain, les divers élémens
Viennent, de coups divers, frapper nos divers sens.
Rien n'est donc un ? Sans doute ; et que de caractères,
Communs, en ce Poëme, à mille mots contraires,
Tandis, qu'à chaque instant, les mots même, et les vers,
'A tes yeux étonnés, les offrent tous divers !
Non que jamais deux mots ne résultent des mêmes,
Que les mêmes souvent n'y peignent les extrêmes,
Mais qu'ils y gardent peu même ordre et même rang !
Ainsi souvent, d'un tout, un tout est différent,
Quoique les mêmes corps en forment chaque masse :
D'où j'ai droit d'inférer que ce que l'œil embrasse,

Humanum genus, ac fruges, arbustaque læta.

NEC tamen omnimodis connecti posse putandum est
 Omnia : nam volgò fieri portenta videres :
 Semiferas hominum species existere : et altos
 Interdum ramos egigni corpore vivo :
 Multaque connecti terrestria membra marinis :
 Tum flammam tetra spirantes ore Chimæras
 Pascere naturam per terras omniparentes.
 Quorum nil fieri manifestum est : omnia quandò
 Seminibus certis, certâ genitrice, creata
 Conservare genus crescentia posse videmus.

SCILICET id certâ fieri ratione necesse est.
 Nam sua cuique, cibus ex omnibus, intus in artus
 Corpora discedunt, connexaque convenientes
 Efficiunt motus : at contrâ aliena videmus
 Rejicere in terras Naturam : multaque cæcis
 Corporibus fugiunt è corpore percita plagis,
 Quæ neque connecti cuiquam potuère, neque intrâ
 Vitales motus consentire, atque animari.

SED ne fortè putes animalia sola teneri
 Legibus his : eadem ratio res terminat omnes.
 Nam veluti totâ naturâ dissimiles sunt
 Inter se genitæ res quæque : ita quamque necesse est
 Dissimili constare figurâ principiorum :
 Non quòd multa parùm simili sint prædita formâ ;

Homme, animal, forêts, doux fruits, riches moissons,
Sont, d'éléments divers, diverses unions.

MAIS en concluons-nous que tous, en toute espèce
Sous mille et mille aspects se combinent sans cesse ?
Que de monstres dès-lors ! Centaures, Egipans,
Animaux hérissés de rameaux ondoyans,
Tigres-poissons ensemble, et Chimères ardentes
Vomissant, à grands flots, des flammes dévorantes,
Et par-tout, de la terre, engloutissant les dons !
Non, non ; plus uniforme en ses combinaisons,
La Nature, en tout temps, s'y reproduit la même.
Tout naît, vit et s'accroît, fidèle à son système.

OUI, dans chaque animal, les premiers éléments,
Coulant, toujours filtrés, de tous ses alimens,
Entretiennent les jeux des ressorts de la vie.
Tout ce qui leur oppose une force ennemie,
Ce qui peut les détruire, ou n'y concourt jamais,
Est bientôt repoussé par cent canaux secrets.

MAIS peut-être ces loix dont nous sentons l'empire,
Ces loix n'ont d'action que sur ce qui respire.
Ah ! tout les suit, crois-moi ; tout en est enchaîné ;
Tout, d'atomes constans, est toujours combiné.
Et, dans ces tous divers rassemblant tant d'extrêmes,
Combien, en leur figure, ils doivent l'être eux-mêmes !

Sed quia non volgò paria omnibus omnia constant.

SEMINA cùm porrò distent, differre necesse est
 Intervalla, vias, connexús, pondera, plagas,
 Concursus, motus : quæ non animalia solùm
 Corpora sejungunt, sed terras, ac mare totum
 Secernunt, coelumque à terris omne retentant.

Nunc age, dicta, meo dulcì quæsita labore,
 Percipe : ne fortè hæc albis ex alba rearis
 Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis :
 Aut ea, quæ nigrant, nigro de semine nata :
 Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem,
 Proptereà gerere hunc credas, quod materiai
 Corpora consimili sint ejus tincta colore.
 Nullus enim color est omninò materiai
 Corporibus, neque par rebus, neque deniquè dispar.

In quæ corpora si nullus tibi fortè videtur
 Posse animi injectus fieri, procul avius erras.
 Nam cùm cæcigeni, solis qui lumina nunquam
 Aspexêre, tamen cognoscant corpora tactu,
 Ex ineunte ævo, nullo contincta colore :
 Scire licet, menti quoque nostræ corpora posse
 Verti in notitiam nullo circumlita fuco,

Non

Non qu'il en soit beaucoup, entre eux, si différens,
Mais qu'en tout, et toujours, ils le sont dans leurs rangs!

Quelque peu qu'en effet leur figure varie,
Combien plus leurs concours, leurs chocs, leur énergie,
Distances, mouvemens, poids, route, liaison,
Distinguant la brebis de l'homme et du lion,
Toute espèce d'une autre, et l'air même des ondes,
Et les eaux de la terre, et ses plaines fécondes
Du pavillon des cieus couvrant son globe entier,
Combien plus, en tout temps, doivent-ils varier!

Si de mes vers, ami, la douceur te captive,
Daigne encor leur prêter une oreille attentive.
Viens, apprends que, des corps, de couleurs décorés,
Nul n'est le résultat d'atomes colorés;
Que du blanc, que du noir, ou de quelque autre teinte,
Ils ne peuvent jamais leur transmettre l'empreinte;
Que, pareille ou diverse, ils ne l'ont point en eux.

QUEL esprit peut saisir ces êtres ténébreux,
Dis-tu? Le tien, sans doute. Eh quoi! plongé dans l'ombre,
Jeté, dès son berceau, dans la nuit la plus sombre,
L'aveugle, au seul toucher de ses doigts délicats,
Méconnaît-il jamais, ne distingue-t-il pas
Ce dont la teinte échappe à sa vue obscurcie?
Nous-mêmes, quand, du jour, la flamme évanouie,

Denique nos ipsi, cæcis quæcunque tenebris
Tangimus, haud ullo sentimus tincta colore.

Quod quoniam vincó fieri, nunc esse docebo.
Omnis enim color omninò mutatur in omnes;
Quod facere haud ullo debent primordia pacto:
Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditùs omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.
Proindè colore cave contingas semina rerum:
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

PRÆTEREA, si nulla coloris principiis est
Reddita natura: at variis sunt prædita formis,
E quibus omnigenos gignunt, variantque colores.
Proptereà magni quòd refert semina quæque
Cum quibus, et quali positurâ contineantur;
Et quos inter se dent motus accipiantque:
Perfacilè extemplò rationem reddere possis,
Cur ea, quæ nigro fuerint paulò antè colore,
Marmoreo fieri possint candore repentè:
Ut mare, cùm magni commôrunt æquora venti,
Vertitur in canos candenti marmore fluctus.
Dicere enim possis nigrum, quod sæpe videmus,
Materies ubi permista est illius, et ordo
Principiis mutatus, et addita, demptaque quædam,

Au retour de Vesper, disparaît à nos yeux,
 Le distinguons-nous moins par ce sens précieux ?
 Et l'esprit si subtil ne pourrait seul connaître,
 Sans le fard des couleurs, les élémens de l'être !
 Il le peut ; tu le sens. Prouvons ces grandes loix.

TOUTE teinte, à nos yeux, peut changer mille fois.
 L'atome le peut-il ? Ah ! s'il n'est immuable,
 Que le grand Tout, ami, par lui seul réparable,
 Aux gouffres du néant va bientôt s'engloutir !
 Et quel corps, sans s'y perdre, a pu jamais sortir
 Des bornes, qu'à son être a prescrit la Nature ?
 Crains donc, aux élémens donnant quelque teinture,
 D'entraîner au tombeau cet immense Univers.
 Crois qu'ils n'en ont aucune, et que, toujours divers,
 Selon leur ordre, entre eux, et dans chaque assemblage,
 Leur mélange, leurs chocs qu'observe un esprit sage,
 Chocs donnés ou reçus, mortels ou créateurs,
 C'est d'eux seuls, à jamais, que naissent les couleurs ;
 Eux seuls, à nos regards, les changent, les varient ;
 D'où vient, qu'en même tout, plusieurs teintes s'allient,
 Que souvent l'œil surpris les voit s'y succéder,
 Qu'à l'albâtre, bientôt l'ébène va céder ;
 Que, sombre azur d'abord, cette mer mugissante
 Roule, à l'effort des vents, en nappe blanchissante.
 Ainsi les premiers corps, quand leur ordre est troublé,
 Qu'il en part, en survient, dans un cours peu réglé,
 Changeant tout, dans la masse, autrement combinée,
 Seuls, l'offrent blanche ou noire à la vue étonnée.

Continuò id fieri ut candens videatur, et album :
 Quòd si cæruleis constarent æquora ponti
 Seminibus, nullo possent albescere pacto.
 Nam quocunque modo perturbes cærulea quæ sint,
 Nunquam in marmoreum possunt migrare colorem.

SIN alio, atque alio sunt semina tincta colore,
 Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem :
 Ut sæpe ex aliis formis, variisque figuris,
 Efficitur quiddam quadratum, unæque figuræ:
 Conveniebat, uti in quadrato cernimus esse
 Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti ;
 Aut alio in quovis uno puroque nitore
 Dissimiles longè inter se, variosque colores.

PRÆTEREA, nihil efficiunt, obstantque figuræ
 Dissimiles, quò quadratum minùs omne sit extrà,
 At varii rerum impediunt, prohibentque colores,
 Quò minùs esse uno possit res tota nitore.

TUM porrò, quæ ducit et inlicit, ut tribuamus
 Principiis rerum nonnunquam, causa, colores,
 Occidit; ex albis quoniam non alba creantur ;
 Nec quæ nigra cluent, de nigris; sed variis de.
 Quippe etenim multò procliviùs exorientur
 Candida de nullo, quàm de nigrante colore,
 Aut alio quovis, qui contrà pugnet, et obstet.

PRÆTEREA, quoniam nequeunt sine luce colores
 Esse, neque in lucem existunt primordia rerum ;
 Scire licet quàm sint nullo velata colore.

COMMENT ces flots , en blanc , se sont-ils colorés ,
 S'ils n'étaient qu'un tissu d'atomes azurés ?
 Leur ordre , quel qu'il soit , peut-il changer leur teinte ?
 De quelqu'une , dis-tu , chacun portant l'empreinte ,
 L'un azur , l'autre blanc , ils forment ce cristal
 Toujours un , toujours pur , en son tout inégal.
 Qu'on trace , en un carré , mille et mille figures ,
 En est-il moins le même , et ces lignes obscures
 Le changent-elles ? Non ; mais on en voit les traits.
 Mais voit-on , dans les eaux , distingue-t-on jamais ,
 Dans tel corps que ce soit d'une couleur constante ,
 Des atomes divers la teinte différente ?
 Qu'importent , au carré , tous ces traits circonscrits ?
 L'enclos est toujours un ; mais un pur coloris
 Pourrait-il résulter de cent couleurs diverses ?

CE système inouï , c'est toi qui le renverse ,
 Quand tu dis que , du blanc , ne naît point la blancheur ,
 Que des atomes noirs ne font point la noirceur ,
 Et que toute teinture est due à leur mélange.
 Comment peux-tu souscrire à ce prodige étrange
 Du noir tissu de blanc , du blanc pétri de noir ,
 Et plutôt , avec moi , ne peux-tu concevoir
 L'atome sans couleurs , mais les recevant toutes ?

Dis-moi , lorsqu'à tes yeux la nuit les a dissoutes ,
 L'atome en est-il moins ? Est-ce l'éclat du jour
 Qui , les produisant seul , nous le rend à son tour ?

Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,
 Lumine qui mutatur in ipso, propterea quòd
 Rectâ aut obliquâ percussus luce refulget?
 Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,
 Quæ sita cervices circum, collumque coronat;
 Namque aliàs fit uti rubro sit clara pyropo:
 Interdùm quodam sensu fit, uti videatur
 Inter cæruleum virides miscere smaragdos.
 Caudaque pavonis, largâ cum luce repleta est,
 Consimili mutat ratione obversa colores.
 Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,
 Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.

Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se
 Pupula, cum sentire colorem dicitur album,
 Atque aliud porro, nigrum cum, et cætera, sentit,
 Nec refert ea, quæ tangis, quo fortè colore
 Prædita sint; verùm quali magis apta figurâ:
 Scire licet, nil principiis opus esse colores,
 Sed variis formis variantes edere tactus.

PRÆTEREA, quoniam non certis certa figuris
 Est natura coloris, et omnia principiorum
 Formamenta queunt in quovis esse nitore;
 Cur ea, quæ constant ex illis, non pariter sunt
 Omnigenis perfusa coloribus in genere omni?
 Conveniebat enim corvos quoque sæpe volantes
 Ex albis album pennis jactare colorem,
 Et nigros fieri nigro de semine cycnos,
 Aut alio quovis uno, varioque colore.

Non, sans doute. Il est donc, il peut être sans elles ;
 Car la nuit les efface en étendant ses ailes.
 Que dis-je ? Par ses traits obliques ou directs,
 Le jour même les change, en ses divers aspects.
 Les vois-tu, réfléchis du cou de Péristère,
 De l'écharpe d'Argus ouverte à la lumière,
 Y semer, tour à tour, le rubis le plus pur,
 Et l'émeraude, et l'or, et la pourpre, et l'azur,
 L'un dans l'autre, à leurs jets, fondus avec mollesse,
 L'un par l'autre effacés, et reproduits sans cesse ?
 Soleil, si ces effets ne sont dus qu'à tes jeux,
 Ils n'existent donc plus quand tu fuis à nos yeux.

Si le rouge ou le blanc nous porte une autre atteinte
 Que le noir, que le jaune, ou que telle autre teinte ;
 S'il importe assez peu comment est coloré
 Ce qui frappe mon œil, mais comment figuré ;
 Quelle raison, dis-moi, de teindre les atomes,
 Eux qui, pour affecter ou la brute ou les hommes,
 N'ont besoin que de forme et de traits différens ?

TEL coloris, en eux, dépend-il, en tout temps,
 De telle ou telle forme, et, quels qu'ils puissent être,
 Quelque figure enfin qui distingue leur être,
 Ne revêtent-ils pas toute teinte au hasard ?
 Par quel jeu donc bizarre, ou plutôt, par quel art,
 N'en est-il pas de même en tous leurs assemblages ?
 Pourquoi ces corbeaux noirs, hôtes de nos bocages,
 Composés quelquefois d'atomes verts ou blancs,
 Ne s'offrent-ils jamais qu'en leurs noirs vêtements ?

QUIŒ etiam quantò in partes res quæque minutas
 Distrahitur magis, hòc magis est ut cernere possis
 Evanescere paulatim, stinguique colorem.
 Ut fit, ubi in parvas partes discerpitur aurum,
 Purpura, poeniceusque color clarissimu' multò,
 Filatim cùm distractus disperditur omnis :
 Noscere ut hinc possis, priùs omnem efflare colorèta
 Particulas, quàm discedant ad semina rerum.

POSTREMÒ, quoniam non omnia corpora vocem
 Mittere concedis, neque odorem : propterea fit,
 Ut non omnibus attribuas sonitus, et odores.
 Sic, oculis quoniam non omnia cernere quimus,
 Scire licet, quædam tam constare orba colore,
 Quàm sine odore ullo quædam, sonituque remota ;
 Nec minùs hæc animum cognoscere posse sagacem,
 Quàm quæ sunt aliis rebus privata, notisque.

SED ne fortè putes solo spoliata colore
 Corpora prima manere : etiam secreta teporis
 Sunt, ac frigoris omninò, calidique vaporis :
 Et sonitu sterila, et succo jejuna feruntur ;
 Nec jaciunt ullum, proprio de corpore, odorem.
 Sicut amaracini blandum, stactæque liquorem,

Ou pourquoi, résultat d'une semence noire,
Le cygne, balancé sur des ailes d'ivoire,
Ne peut-il déployer l'ébène le plus pur ?

QUEL éclat, par degrés, de plus en plus obscur,
Quelle couleur bientôt ne s'éteint toute entière
Dans un corps qu'on divise et qu'on met en poussière ?
L'or même, en sable fin, et la pourpre, en filets,
Ne lancent plus, dans l'air, d'aussi brillans reflets,
Et toute teinte, en eux, peut ainsi se détruire,
Avant qu'en élémens on ait pu les réduire.

Si rien ne se ressemble, et si tout résultat
Ne peut frapper l'oreille, ou saisir l'odorat,
Tu conclus, avec nous, qu'ainsi que d'inodores,
Il en est, et plusieurs, qui ne sont point sonores ;
Si donc il est des corps si fins et si menus
Qu'ils échappent sans cesse aux yeux les plus aigus,
Ne conclûras-tu pas qu'ils n'ont aucune teinte ?
Ton esprit si subtil ne peut-il, sans contrainte,
Embrasser, concevoir des êtres sans couleurs,
Comme il en a conçu sans sons et sans odeurs ?

MAIS c'est peu que, des corps, la semence première
N'étale aucune teinte aux traits de la lumière ;
Elle est impénétrable au froid, à la chaleur ;
Elle n'a nulle parfum, nul son, nulle saveur :
Telle que, de Pallas, la liqueur douce et lente,
Qu'on choisit la plus pure et la moins odorante

Et nardi florem, nectar qui naribus halant,
 Cùm facere instituas : cum primis quærere par est,
 Quoad licet, ac potis es reperire, inolentis olivi
 Naturam, nullam quæ mittat naribus auram :
 Quàm minimè ut possit mistos in corpore odores,
 Concoctosque, suo contactos perdere viro.

PROPTEREA demùm debent primordia rerum
 Non adhibere suum gignundis rebus odorem,
 Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt :
 Nec simili ratione saporem denique quemquam ;
 Nec frigus ; neque item calidum, tepidumque vaporem ; et
 Cætera : quæ cùm ita sunt tandem, ut mortalia constant,
 Molli lenta, fragosa putri, cava corpore raro,
 Omnia sint à principiis sejuncta necesse est,
 Immortalia si volumus subjungere rebus
 Fundamenta, quibus nitatur summa salutis :
 Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

NUNC ea, quæ sentire videmus cunque necesse est,
 Ex insensilibus tamen omnia confiteare
 Principiis, constare : neque id manifesta refutant,
 Nec contrà pugnant, in promptu cognita quæ sunt :
 Sed magis ipsa manu ducunt, et credere cogunt,
 Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.

QUIPPE videre licet, vivos existere vermes
 Stercore de tetro, putrorem cùm sibi nacta est

Pour y verser du thym , nectar de l'odorat ,
De la myrrhe ou du nard le parfum délicat ;
De peur , qu'en s'échauffant , sa vapeur vicieuse
N'enveloppe ou n'altère une odeur précieuse.

Et comment , en effet , par quel jeu , quel moyen ,
L'atome , en aucun corps , ne perdant jamais rien ,
Transmettrait-il odeur , goût , chaleur , ou froidure ,
Et tous les accidens qu'étale la Nature ,
Et tous ceux qu'elle change , et , d'instant en instant ,
Reproduit ou replonge aux gouffres du néant ?
La mollesse , à céder si prompte et si facile ,
La putréfaction si vaine et si fragile ,
La rareté poreuse , où tout s'ouvre un chemin ,
Puis-je les voir , en lui , sans renverser soudain
L'immortel fondement où l'Univers repose ,
Et , dans les champs du rien , ramener toute chose ?

MAIS , quoi ? l'être sensible (et tu n'en peux douter ,
Et rien , à tes regards , ne peut le réfuter ,
L'expérience parle , et la Nature entière ,
Te guidant par la main , t'en offre la lumière) ,
L'être sensible même , et ses heureux ressorts
Ne sont les résultats que d'insensibles corps.

VOIS-TU , dans ce borbier , quand sa masse écumante
S'échauffe par degrés , et bouillonne et fermente ,

Intempestivis ex imbribus humida tellus.
 Prætereà cunctas itidem res, vertere sese.
 Vertunt se fluvii, frondes, et pabula læta
 In pecudes: vertunt pecudes in corpora nostra
 Naturam; et nostro de corpore sæpe ferarum
 Augescunt vires et corpora pennipotentum.

ERGÒ omnes Natura cibus in corpora viva
 Vertit, et hinc sensus animantium procreat omnes:
 Non aliâ longè ratione, atque arida ligna
 Explicat in flammæ, et in ignes omnia versat.
 Jamne vides igitur, magni primordia rerum
 Referre in quali sint ordine quæque locata:
 Et commista quibus dent motus, accipiantque?

Tum porrò quid id est animum quod percutit ipsum?
 Quod movet? et varios sensus expromere cogit?
 Ex insensilibus ni credas sensile gigni.

NIMIRUM, lapides, et ligna, et terra quòque unâ
 Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum.
 Illud in his igitur foedus meminisse decebit;
 Non ex omnibus omninò, quæcunque creant res;
 Sensilia extemplò, et sensus me dicere gigni:
 Sed magni referre, ea primùm quantula constant,
 Sensile quæ faciunt, et quâ sint prædita formâ,
 Motibus, ordinibus, posituris denique quæ sint:
 Quarum nil rerum in lignis, glebisque videmus.

Vois-tu ces vers naissans si fiers de voir le jour ?
Crois qu'ainsi tout, en tout, se change tour à tour,
En troupeaux, les gazons, les ruisseaux, les feuillages;
En hommes, les troupeaux; en vos monstres sauvages,
Monts, forêts, champs des airs, de malheureux mortels,
Trop souvent déchirés sous leurs ongles cruels.

NATURE, oui, c'est ainsi que, sous ta main puissante,
Tous mets sont transformés en espèce vivante;
Que nulle ne respire et ne sent que par eux.
C'est ainsi qu'elle enfante et la flamme et les feux
Du bois le plus aride, et des corps les plus brutes.
Tant il importe, en tout, pour trancher les disputes,
De savoir en quel ordre, et dans quels mouvemens,
Donnés, reçus, transmis, y sont les élémens!

Si tu crois que, du mort, le vivant ne peut naître,
D'où vient le sentiment? où vont puiser leur être
Nos sens, nos passions, si puissantes sur nous?

» Quoi? naîtraient-ils du bois, des terres, des cailloux,
» Des premiers corps, en eux, quel que soit le mélange « ?
Je suis loin de souscrire à ce système étrange
Qu'il n'est rien dont leur feu ne puisse résulter.
Je sais, et je l'ai dit, que, pour les enfanter,
Il faut des élémens d'une finesse extrême,
En tel rang, telle forme, en tels mouvemens même,
Tels qu'ils ne sont jamais dans la pierre ou le bois,
Qui pourtant, dans les eaux, rendus aux mêmes loix,

Et tamen hæc cùm sunt quasi putrefacta per imbres,
 Vermiculos pariunt; quia corpora materiai,
 Antiquis ex ordinibus, permota, novâ re,
 Conciliantur ita, ut debent animalia gigni.

DEINDE ex sensilibus cùm sensile posse creari
 Constituunt, porrò, ex aliis sentire suetis,
 Mollia tum faciunt: nam sensus jungitur omnis
 Visceribus, nervis, venis, quæcunque videmus
 Mollia mortali consistere corpore creta.

SED tamen esto jam posse hæc æterna manere:
 Nempè tamen debent aut sensum partis habere,
 Aut similia totis animalibus esse putari.
 At nequeunt per se partes sentire, nec esse,
 Namque aliùm sensus membrorum respuit omnes.
 Nec manus à nobis potis est secreta, neque ulla
 Corporis omninò sensum pars sola tenere.
 Linquntur, ut totis animalibus adsimilentur;
 Vitali ut possint consentire undique sensu.
 Quí poterunt igitur rerum primordia dici,
 Et lethi vitare vias, animalia cùm sint,
 Atque animalibu' sint mortalibus una, eademque?

QUOD tamen ut possint, ab coetu, concilioque,
 Nil facient, præter volgum, turbamque animantum:
 Scilicet ut nequeunt homines, armenta, feræque,
 Inter sese ullam rem gignere conveniendo
 Per Veneris res, extra homines, armenta, ferasque.

QUOD si fortè suum dimittunt corpore sensum,

Dissous, décomposés, matière repétrie
Dans un ordre nouveau propre à donner la vie,
La donnent, en effet, à des vers renaissans.

C'EST un présent, dis-tu, de principes vivans,
Eux-mêmes, résultats d'autres aussi sensibles.
Vivans ! Ils sont donc mous, fragiles, destructibles,
Car les veines, les nerfs où tient le sentiment,
Les viscères enfin se brisent aisément.

MAIS, soit ; fragiles, mous, rien n'éteindra leur vie,
Chacun d'eux ne l'a-t-il que comme une partie,
Ou bien est-il plutôt un animal entier ?
Ainsi donc, hors du tout, avant de s'y lier,
La partie, en tout temps, sentira par soi même ;
Arrachée à ce tout, par un effort suprême,
Elle vivra, soustraite à l'empire des morts.
Mais un membre vit-il séparé de son corps ?
Si, dans chaque élément, la vie est toute entière,
Comment sont-ils, des corps, la semence première ?
Pareils aux animaux et changeans et mortels,
Comment braveront-ils les siècles éternels ?

ET, dussent-ils franchir l'immensité des âges,
Que seraient-ils jamais, dans tous leurs assemblages,
Qu'une foule innombrable, un peuple d'animaux,
Comme l'hôte des bois, et l'homme et les troupeaux,
Se propageant toujours, chacun dans son espèce ?

DANS leur concours, dit-on, tout sentiment s'affaïsse :

Atque alium capiunt; quid opus fuit attribui, quod
 Detrahitur? Tùm prætereà, (quod fugimus antè)
 Quatinùs in pullos animales vertier ova
 Cernimus alituum; vermesque effervere, terram
 Intempestivos cùm putror cepit ob imbres:
 Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

Quòd si fortè aliquis dicet, duntaxat oriri
 Posse ex non-sensu sensus, mutabilitate
 Antè aliquâ, tanquam partum, quàm proditur extrà:
 Huic satis illud erit planum facere, atque probare,
 Non fieri partum, nisi concilio ante coacto:
 Nec commutari quidquam sine conciliatu
 Primorum, ut nequeunt ullius corporis esse
 Sensus ante ipsam genitam naturam animantis.
 Nimirùm quia materies disjecta tenetur
 Aëre, fluminibus, terris, flammâque creatis:
 Nec congressa modo vitales convenienti
 Contulit inter se motus, quibus omnituentes
 Accensi sensus animantem quamque tuentur.

PRÆTEREA, quamvis animantem grandior ictus,
 Quàm patitur natura, repentè adfligit, et omnes
 Corporis, atque animi pergit confundere sensus;
 Dissolvuntur enim posituræ principiorum;
 Et penitùs motus vitales impediuntur;
 Donec materies, omnes concussa per artus,
 Vitales animæ nodos è corpore solvit,

Us en prennent un autre en changeant de destin.
Mais pourquoi leur donner ce qu'on leur ôte enfin ?
Et si l'œuf insensible , et cette fange impure ,
Deviennent , par degrés , cédant à la Nature ,
L'un oiseau , l'autre ver , qui peut me démentir
Quand je dis que , du mort , le vivant peut sortir ?

ON insiste. On nous dit : au moment qu'ils s'arrangent,
Soudain régénérés , les élémens se changent ,
Insensibles d'abord , sensibles désormais ,
Pour former le sensible , en leurs nouveaux concrets.
Mais quoi donc ? sans concours , dans la Nature entière ,
Est-il rien qui se change et qui se régénère ?
Avant l'animal même existe-t-il des sens ?
Et , de ces sens enfin , les atomes flottans
Dans le feu , dans les airs , et les eaux , et la terre ,
Se sont-ils rencontrés , heurtés dans leur carrière ?
Ont-ils produit , entre eux , ces mouvemens vitaux
Par qui sont allumés ces utiles flambeaux
Protecteurs vigilans de tout ce qui respire ?

D'AILLEURS, ces mouvemens, un choc peut les détruire.
Un choc , troublant soudain l'ordre des premiers corps ,
Dans l'animal entier , suspend tous les ressorts :
Il y confond la vie , il l'abat dans la poudre ;
Jusqu'à ce qu'ébranlés , et prêts à se dissoudre
Ces mêmes premiers corps , forçant tous leurs remparts ,
L'ame , le sentiment se perd de toutes parts.

Dispersamque foràs per caulas ejicit omnes.
 Nam quid prætereà facere ictum posse reamur
 Oblatum , nisi discutere, ac dissolvere quæque?

FIT quoque , uti soleant minùs oblato acriter ictu
 Reliquiæ motùs vitalis vincere sæpe ,
 Vincere , et ingentes plagæ sedare tumultus ,
 Inque suos quidquid rursùs revocare meatus ,
 Et quasi jam lethi dominantem in corpore motum
 Discuteré , ac poènè amissos accendere sensus.
 Nam , quare potiùs lethi jam limine ab ipso
 Ad vitam possint conlectâ mente reverti ,
 Quàm quò decursum prope jam siet, ire, et abire?

PRÆTEREA , quoniam dolor est , ubi materiai
 Corpora , vi quâdam , per viscera viva , per artus
 Sollicitata suis trepidant in sedibus intùs ;
 Inque locum quandò remigrant , fit blanda voluptas :
 Scire licet , nullo primordia posse dolore
 Tentari ; nullamque voluptatem capere ex se :
 Quandoquidem non sunt ex ullis principiorum
 Corporibus , quorum motus novitate laborent ;
 Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.
 Haud igitur debent esse ullo prædita sensu.

DENIQUE , uti possint sentire animalia quæque ,
 Principiis si etiam est sensus tribuendus eorum :
 Quid ? genus humanum propriim de quibu' factum est ?
 Scilicet et risu tremulo concussa cachinnant ,

Que peut de plus ce choc, que de briser leur chaîne?

Si l'atteinte est légère, elle peut être vaine ;
L'ame en peut triompher, et, dans l'être animé,
Tout peut rentrer encor dans l'ordre accoutumé.
Bientôt, du sentiment, la flamme s'y rallume :
La mort cède à la vie, et, soit qu'il se consume,
Soit qu'il revienne à lui, ces grands ébranlemens
Ne sont jamais produits que par les élémens,
Par leurs cours, par leur marche inégale ou suivie,
L'entraînant, avec eux, dans la mort ou la vie.

Si leur guerre intestine, à quelque effort vainqueur,
Dans tes membres, tes nerfs, va porter la douleur ;
Si, rendus au repos, le plaisir s'y déploie ;
Si leur concours fait seul la tristesse ou la joie ;
Nul d'eux ne les sent donc en soi-même, et par soi,
Non pétris d'élémens qui, par la même loi,
Ou troublés ou stagnans, leur en portent l'atteinte ;
Du sentiment, en eux, la flamme est donc éteinte.

Si, pour animer l'être, elle doit vivre en eux,
Ceux dont l'homme est formé, sages, tristes, joyeux,
Tels que lui, peuvent donc analyser les choses,
Leurs propres élémens, les principes, les causes,

Et lacrymis spargunt rorantibus ora, genasque,
 Multaque de rerum misturâ dicere callent,
 Et sibi proporrò quæ sint primordia quærunt:
 Quandoquidem totis mortalibus adsimulata,
 Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis;
 Indè alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis.
 Quippe sequar, quodcunque loqui, ridereque dices,
 Et sapere, ex aliis eadem hæc facientibus, ut sit.
 Quòd si delira hæc, furiosaque cernimus esse,
 Et ridere potest ex non ridentibu' factus,
 Et sapere, et doctis rationem reddere dictis,
 Non ex seminibus sapientibus, atque disertis:
 Quî minùs esse queant ea, quæ sentire videmus,
 Seminibus permista carentibus undiquè sensu?

DENIQUE cœlesti sumus omnes semine oriundi:
 Omnibus ille idem pater est, undè, alma liquentes
 Humoribus guttas mater cùm terra recepit,
 Foeta parit nitidas fruges, arbustaque læta,
 Et genus humanum; parit omnia sæcla ferarum,
 Pabula cùm præbet, quibus omnes corpora pascunt,
 Et dulcem ducunt vitam, prolemque propagant.
 Quapropter meritò *maternum* nomen adepta est.
 Cedit item retrò, de terrâ quod fuit antè,
 In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
 Id rursùm cœli rellatum templa receptant:
 Neve putes æterna minùs residere potesse
 Corpora prima, quòd in summis fluitare videmus

Ouvrir les yeux aux pleurs comme la bouche aux ris;
 Eux-mêmes, de pareils, sont donc aussi pétris;
 Ceux-ci d'autres encor, ces autres, encor d'autres,
 Ces derniers, de nouveaux, toujours pareils aux nôtres,
 Sans terme où mon esprit puisse enfin s'arrêter.
 J'insisterai toujours, quoi qu'on puisse objecter,
 Et tout ce qu'on dira pouvoir pleurer, ou rire,
 Raisonner, discuter, sans jamais m'en dédire,
 Je n'y verrai, crois-moi, qu'atomes raisonnans,
 Discutans, comme nous, ou pleurans, ou rians.
 Mais au comble, dis-tu, c'est pousser la folie.
 Si donc, quoiqu'il raisonne, ou qu'il pleure, ou qu'il rie,
 L'homme n'est qu'un tissu d'atomes non rieurs,
 Non pleureurs, non savans, non subtils raisonneurs,
 L'animal ne peut-il en être un d'insensibles?

NE sortons-nous pas tous des sources invisibles
 Du champ fécond de l'air, le père universel,
 Dont, quand sa tendre épouse, en son sein maternel,
 Vient à pomper, des eaux, les douces influences,
 Elle chauffe, déploie, et nourrit les semences?
 Oui, sans doute, elle enfante arbres, prés et moissons,
 Et l'homme, et ce qui peuple et la plaine et les monts.
 Elle prodigue à tous les doux soutiens de l'être,
 Par qui mon œil charmé les voit vivre et renaître,
 D'âge en âge, à leurs fils transmettant l'Univers.
 De là, cher Memmius, de ces bienfaits divers,
 Ces noms sacrés de Rhée et de mère immortelle.
 Elle engloutit enfin tout ce qui nous vient d'elle;

Rebus, et interdum nasci, subitòque perire.
 Nec sic interimit mors res, ut materiai
 Corpora conficiat, sed coetum dissipat ollis:
 Indè aliis aliud conjungit, et efficit, omnes
 Res ut convertant formas, mutantque colores,
 Et capiant sensus, et puncto tempore reddant:
 Ut noscas referre, eadem primordia rerum
 Cum quibus, et quali positurâ contineantur,
 Et quos inter se dent motus, accipiantque.
 Namque eadem coelum, mare, terras, flumina, solem
 Significant; eadem fruges, arbusta, animantes;
 Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,
 Cum quibus, et quali sint ordine quæque locata:
 Si non omnia sint, at multò maxima pars est
 Consimilis: verùm positurâ discrepant hæc.
 Sic ipsis in rebus item jam materiai
 Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
 Cùm permutantur, mutari res quoque debent.

NUNC animum nobis adhibe veram ad rationem:
 Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
 Accidere, et nova se species ostendere rerum,
 Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primùm
 Difficilis magis ad credendum constet: itemque

Tout ce qui vient des cieus remonte dans leurs çhamps.
 Ne crois point toutefois qu'en ces corps p erissans,
 Des atomes distraits la foule évanouie,
 Soit sans cesse arrachée et rendue à la vie.
 La mort n'en détruit point. Ses coups, toujours vainqueurs,
 Ne font que reforger les formes, les couleurs,
 Et dans quelque autre masse, autrement compassée,
 Donner, aux élémens, ou ravir la pensée,
 Le sentiment, la vie, accidens passagers.
 Observe donc leurs chocs intestins, étrangers,
 Et leurs rapports entre eux, et, dans chaque texture,
 En quel ordre, en quel rang les plaça la Nature.
 Tu le vois en ces vers. Quels objets différens,
 Selon les liaisons, et la place, et les rangs,
 Y sont peints mille fois des mêmes caractères !
 Cieus, soleil, fleuves, mers, et les eaux et les terres,
 Pr es, riantes moissons, arbrisseaux, animaux,
 S'ils ne sont tous pareils, en chacun de ces mots,
 Que souvent à nos yeux les mêmes s'y produisent !
 Mais, par leur ordre entre eux, combien ils les divisent !
 Tels, dans les élémens, poids, chocs, directions,
 Formes, distances, cours, routes, combinaisons,
 Changeans, en chaque tout, les changent tous eux-mêmes.

O vérité sublime ! à tes clartés suprêmes,
 Dans quel éclat nouveau, quel jour plus radieux,
 L'Univers, tout-à-coup, se d evoile  a mes yeux !
 Ouvrons-lui, Memmius, notre ame toute  entiere ;
 Accoutume ta vue  a sa vive lumière.

Nil adeò magnum, nec tam mirabile quidquam
 Principiò, quod non minuant mirarier omnes
 Paulatim; ut cœli clarum purumque colorem,
 Quemque in se cohibent palantia sidera passim,
 Lunæque, et solis præclarâ luce nitorem:
 Omnia quæ si nunc primùm mortalibus adsint,
 Ex improvise ceu sint objecta repenti;
 Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
 Aut minùs antè quod auderent fore credere gentes?
 Nil, ut opinor; ita hæc species miranda fuisset;
 Cùm tibi jam nemo, fessus satiate videndi,
 Suspiciere in cœli dignatur lucida templa.
 Desine quapropter, novitate exterritus ipsâ,
 Exspuere ex animo rationem: sed magis acri
 Judicio perpende, et, si tibi vera videtur,
 Dede manus: aut, si falsa est, accingere contra.

QUÆRIT enim ratione animus, cùm summa loci sit
 Infinita foris, hæc extrâ moenia mundi;
 Quid sit ibi porrò, quò prospicere usquè velit mens,
 Atque animi jactus liber quò pervolet ipse.

PRINCIPIÒ, nobis in cunctas undiquè partes,
 Et latere ex utroque, infrâ, superâque, per omne
 Nulla est finis, uti docui, res ipsaque per se
 Vociferatur, et elucet natura profundi.

S'il n'est rien de si prompt à forcer notre foi
Que d'abord notre esprit n'abjure avec effroi,
Il n'est rien de si grand, dès qu'il vient à paraître,
Qui, long-temps sous nos yeux, ne cesse enfin de l'être:
Ainsi l'azur du ciel, ses flambeaux éclatans,
La lune, le soleil, promenés dans ses champs,
D'aujourd'hui présentés à ta vue éblouie,
Confondraient, devant eux, ton ame anéantie.
Quel tableau, dirais-tu ! qui l'eût pu concevoir !
Qui de nous eût jamais espéré de le voir !
Par la satiété, sa grandeur effacée
Ne fixe plus pourtant tes yeux ni ta pensée.
Et quel homme, sensible au spectacle des cieux,
Daigne y porter encore un regard curieux ?
Ne prends donc nul effroi de vérités nouvelles ;
Pèse, examine, juge, et, si tu les crois telles,
Ose les embrasser et leur ouvrir ton cœur :
Si, sous ce nom sacré, tu ne vois que l'erreur,
A la combattre, ami, prépare ton courage.
JE vais sonder l'abîme où la matière nage.
S'il est vrai qu'à notre œil, par la raison muni,
Hors des remparts du monde, il s'ouvre à l'infini,
Je vais voir jusqu'où peut, librement élancée,
S'y plonger, sans effroi, s'y perdre la pensée.

SANS doute à droite, à gauche, au dessus, au dessous,
Un océan sans bords s'étend autour de nous.
Oui ; sa nature même, à ta raison vaincue,
Atteste, tu l'as vu, son immense étendue.

Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,
 Undiquè cùm vorsùs spatium vacet infinitum,
 Seminaque innumero numero, summâque profundâ
 Multimodis volitent æterno percita motu,
 Hunc unum terrarum orbem, cœlumque creatum;
 Nil agere illa foris tot corpora materiaï,
 Cùm præsertim hic sit naturâ factus; et ipsa
 Sponte suâ fortè offensando semina rerum
 Multimodis, temerè, incassùm, frustrâque coacta,
 Tandem cooluerint ea, quæ conjecta repentè
 Magnarum rerum fierent exordia semper,
 Terrai, maris, et cœli, generisque animantum.
 Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
 Esse alios alibi congressus materiaï,
 Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

PRÆTEREA, cùm materies est multa parata;
 Cùm locus est præstò; nec res, nec causa moratur
 Ulla; geni debent nimirùm, et confieri res.
 Nunc et seminibus si tanta est copia, quantam
 Enumerare ætas animantum non queat omnis;
 Visque eadèm, et natura manet, quæ semina rerum
 Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,
 Atque hùc sint conjecta: necesse est confiteare
 Esse alios, aliis terrarum in partibus, orbem,
 Et varias hominum gentes, et sæcla ferarum.

Mais si, des premiers corps, les innombrables flots
S'y livrent, à jamais, d'innombrables assauts,
Est-il possible, ami, qu'un tel gouffre n'enserme
Que ce monde où tu vis, nos cieux et notre terre;
Qu'au delà de leurs bords, tant d'atomes flottans,
Parmi tant de combats, demeurent impuissans;
Tandis que notre monde, au gré de la Nature,
Ne doit qu'à ces combats sa vie et sa structure;
Qu'au hasard, de tout temps, agités, balancés,
Ses germes créateurs, repoussans, repoussés,
S'épuisant mille fois en efforts inutiles,
Après avoir tenté mille concours stériles,
Tout-à-coup enlacés, ont produit ces grands corps
À qui durent enfin leur être et leurs ressorts,
L'air, la terre, les mers, et tout ce qui respire?
Non, par-tout la Nature étend son libre empire.
D'autres mondes sans doute éclatent en tous lieux,
Pareils au tout superbe embrassé par nos cieux.

Quoi donc? il est un lieu; la matière l'inonde,
Rien n'arrête son cours, et, toujours inféconde,
Elle ne produit rien, ne peut rien enfanter!
Quoi, les corps primitifs qu'on ne sçaurait compter,
Dût tout homme, à jamais, y consumer son âge,
Eux qui, de notre monde, ont formé l'assemblage,
Sont les mêmes par-tout, soumis aux mêmes loix,
Et tu pourrais douter si, mille et mille fois,
Leur foule qui, sans cesse, ou s'épand, ou s'enlace,
D'autres mondes pareils a repeuplé l'espace?

Huc accedit, ut in summâ res nulla sit una,
 Unica quæ gignatur, et unica, solaque crescat:
 Quin cujusque sient sæcli, permultaque eodem
 Sint genere: in primis animalibus injice mentem;
 Invenies sic montivagum genus esse ferarum,
 Sic hominum genitam prolem, sic denique mutas
 Squammigerûm pecudes, et corpora cuncta volantum.
 Quapropter cœlum simili ratione fatendum est,
 Terramque, et solem, lunam, mare, cætera, quæ sunt,
 Non esse unica, sed numero magis innumerali;
 Quandoquidem vitæ depactus terminus altè
 Tam manet his, et tam nativo hæc corpore constant,
 Quàm genus omne, quod his generatim rebus abundat.

MULTAQUE post mundi tempus genitale, diemque
 Primigenum maris, et terræ, solisque coortum,
 Addita corpora sunt extrinsecùs: addita circum
 Semina, quæ magnum jaculando contulit omne:
 Undè mare, et terræ possent augescere; et undè
 Adpareret spatium cœli domus, altaque tecta
 Tolleret à terris procul, et consurgeret aër.
 Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
 Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt:
 Humor ad humorem, terreno corpore terra
 Crescit; et ignem ignes producunt, ætheraque æther;
 Donicùm ad extremum crescendi perfica finem
 Omnia perduxit rerum Natura creatrix:
 Ut fit, ubi nihilo jam plus est, quod datur intrâ
 Vitales venas, quàm quod fluit, atque recedit.
 Omnibus his ætas debet consistere rebus:

Quoi? rien, dans le grand Tout, ne peut naître isolé,
Rien n'y vit à qui rien ne puisse être égalé;
Rien qui, dans ses enfans, ne meure et ne renaisse,
Qui ne soit membre enfin d'une nombreuse espèce,
Tel que le peuple errant des monts et des forêts,
De l'empire des eaux, les citoyens muets,
Et ceux des airs, et l'homme, et ces tous magnifiques,
Mer, ciel, lune, soleil, terre, seraient uniques,
Eux qui, pareils, en tout, à ces êtres divers
Qu'on voit, de père en fils, repeupler l'Univers,
Naissent, meurent comme eux, par des loix immuables!
Non, non; par-tout sans doute il en est d'innombrables.

Dès le jour créateur de ce monde borné,
Où le ciel, où la terre, où le soleil est né,
Pour nourrir, augmenter, fortifier leur masse,
Que d'atomes nombreux accourus de l'espace!
En quels fougueux torrens, du grand Tout élancés,
Jointes aux palais des cieus, les ont-ils exhausés!
Combien encor, de l'air, ont-ils grossi les ondes!
Par mille et mille chocs, en ces plaines profondes,
Chacun, à ses pareils, va bientôt s'allier;
Au feu, tous ceux du feu courent s'associer;
L'eau s'accroît des aqueux, des terrestres-la terre,
L'air de l'air, jusqu'au terme où leur puissante mère,
La Nature, à ces tous, grands ouvrages du temps,
Défend de s'élever à plus d'accroissemens;
Terme où nous touchons tous avant notre vieillesse,
Alors qu'on n'acquiert plus qu'autant qu'on perd sans cesse;

His Natura suis refrænat viribus auctum.

NAM quæcunque vides hilaro grandescere adauctu,
 Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,
 Plura sibi adsumunt, quàm de se corpóra mittunt,
 Dum facilè in venas cibus omnis diditur; et dum
 Non ita sunt latè dispersa, ut multa remittant;
 Et plus dispendi faciant, quàm vescitur ætas.
 Nam certè fluere, ac decedere corpora rebus
 Multa, manus dandum est: sed plura accedere debent,
 Donicùm olescendi summum tetigère cacumen.
 Indè minutatim vires, et robur adultum
 Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas.
 Quippe etenim quantò est res amplior, augmine dempto,
 Et quò latior est, in cunctas undiquè partes;
 Pluria eò dispergit, et à se corpora mittit:
 Nec facilè in venas cibus omnis diditur eii;
 Nec satis est, pro quàm largos exæstuat æstus,
 Undè queat tantùm suboriri, ac suppeditare,
 Quantùm opus est, et quod satis est, Natura novare.
 Jure igitur pereunt, cùm rarefacta fluendo
 Sunt; et cùm externis succumbunt omnia plagis:
 Quandoquidem grandi cibus ævo denique defit;
 Nec tuditantia rem cessant extrinsecùs ullam
 Corpora conficere, et plagis infesta domare.

Terme où l'être s'arrête, où la Nature enfin,
A son pouvoir actif, met elle même un frein.

OUI, tout ce qui s'accroît, se déploie avec grace,
Suit mollement le Temps dans le cours qu'il lui trace,
Et monte, par degrés, à la maturité,
Reçoit plus qu'il ne perd jusqu'à son doux été :
L'aliment, mieux filtré, coule mieux dans ses veines ;
Il en dissipe moins en exhalaisons vaines :
Ses pores, plus serrés, en rendent moins à l'air :
Ainsi, moins il dépense, et plus son être acquiert.
Il n'est rien, tu le sais, qui ne perde sans cesse ;
Mais, jusqu'au faite heureux de sa verte jeunesse,
Que tout doit s'enrichir plus qu'il n'est appauvri !
C'est à ce terme, hélas ! que, par degrés flétri,
Tout penche vers la mort ; que, toujours inflexible,
Le Temps nous y conduit d'une marche insensible.
Beauté, vigueur, talens, tout se fond sous ses coups,
Et le corps le plus vaste est le plus tôt dissous.
Il perd plus, en effet, et par bien plus d'issues.
Des plus douces saveurs les semences reçues,
Quand il ne doit plus croître, alimens superflus,
Y pénètrent bien moins ou n'y suffisent plus.
Par un flux trop constant, la Nature abusée
Ne peut fournir à l'être, et, bientôt épuisée,
N'en sçaurait remonter les ressorts débandés.
Moins dense, il va s'éteindre, et ces flots débordés,
Et cent coups étrangers entraînent sa ruine :
Ainsi tout appui manque à l'âge qui nous mine :

Sic igitur magni quoque circum moenia mundi
Expugnata dabunt labem, putresque ruinas.
Omnia debet enim cibus integrare novando,
Et fulcire cibus, ac omnia sustentare.
Nequicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
Quod satis est, neque, quantum opus est, Natura ministrat;
Jamque adeò affecta est ætas, effoetaque tellus
Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit
Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.
Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla supernò
Aurea de coelo demisit funis in arva;
Nec mare, nec fluctus plangentes saxa creârunt:
Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se.
Prætereà nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit:
Ipsa dedit dulces foetus, et pabula læta:
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, et vires agricolarum
Conficimus, ferrum vix arvis suppeditatur:
Usque adeò pereunt foetus, augentque labores.

Ainsi

Ainsi rien ne résiste aux coups vifs et pressans
Portés, de tous côtés, à tout être, en tout temps;
Et ces vastes remparts dont l'enceinte profonde
Embrasse, dans l'espace, et circonscrit ce monde,
Par des coups aussi sûrs, ébranlés chaque jour,
Putréfiés, dissous, tomberont à leur tour.
Nourri des alimens dont on l'a vu s'accroître,
Renouvelé par eux, il ne pourra plus l'être.
Ses canaux obstrués en recevront bien moins;
Ses besoins renaissans surpasseront tes soins,
Nature; et n'est-il pas dans ce déclin terrible?
La terre, qui, jadis, mère tendre et sensible,
Enfantait, nourrissait de si grands animaux,
(Car seraient-ils sortis du moite sein des eaux?
Par une chaîne immense et dans le ciel scellée,
Seraient-ils descendus de la voûte étoilée?)
La terre, qui d'abord, pour ses hôtes nouveaux,
De pampres si rians couronna ses côteaux,
Ses plaines de moissons, de si gras pâturages,
Tous ses champs de fruits doux, des plus riches ombrages,
Faible, sans énergie, et resserrant ses dons,
Que produit-elle enfin que maigres avortons,
Fruits plus maigres encor, qu'elle cède, avec peine,
Aux efforts renaissans de l'industrie humaine?
Est-il assez de fer pour déchirer son sein?
Taureaux, Agriculteurs la fatiguent en vain,
Et plus, en ces travaux, ils semblent se confondre,
Moins, toujours plus rébellé, elle daigne y répondre.

JAMQUE caput quassans grandis suspirat arator
 Crebriùs incassùm magnum cecidisse laborem :
 Et cùm tempora temporibus præsentia confert
 Præteritis , laudat fortunas sæpè parentis ;
 Et crepat , antiquum genus ut pietate repletum
 Perfacilè angustis tolerârit finibus ævum ,
 Cùm minor esset agri multò modus antè viritim :
 Nec tenet , omnia paulatim tabescere , et ire
 Ad scopulum spatio ætatis defessa vetusto.

QUÆ benè cognita si teneas , Natura videtur
 Libera continuò , dominis privata superbis ,
 Ipsa suâ per se sponte omnia Diis agere expers.
 Nam , proh sancta Deùm tranquillâ pectora pace ,
 Quæ placidum degunt ævum , vitamque serenam !
 Quis regere immensi summam , quis habere profundî
 Endo manu validas potis est moderanter habenas ?
 Quis pariter coelos omnes convertere ; et omnes
 Ignibus æthæriis terras suffire feraces ?
 Omnibus inque locis esse omni tempore præstò ?
 Nubibus ut tenebras faciat , coelique serena
 Concutiat sonitu ? tum fulmina mittat , et ædes
 Sæpe suas disturbet , et in deserta recedens
 Sæviat exercens telum , quod sæpe nocentes
 Præterit , exanimatque indignos , inque merentes ?

LEVANT à peine au ciel un front mal affermi,
Que le vieux Laboureur en a souvent gémi!
Et, comparant son âge à l'âge de ses pères,
Qu'ils sont nés, a-t-il dit, en des temps plus prospères!
Il rappelle sans cesse, en son cœur consterné,
Le souvenir touchant d'un siècle fortuné
Où l'homme, tout aux Dieux, pour prix de son hommage,
Recueillait plus de fruits d'un modique héritage,
Qu'il n'en peut, de nos jours, recueillir des plus grands.
Hélas ! il ne sait pas que le souffle du Temps
Eteint tout par degrés, et que, miné par l'âge,
Tout se brise et se perd dans un dernier naufrage,

Si tu le sais, ami, tu vois trop que, sans Dieux,
D'elle-même, à son gré, dans la terre et les cieux,
De ces maîtres altiers à jamais affranchie,
La Nature balance et la mort et la vie;
Car, ô Dieux ! êtres saints, dont la tranquillité
Fait à jamais la gloire et la félicité !
Qui de vous, quel qu'il soit, peut lui donner des chaînes?
Du grand Tout, en ses mains, qui peut tenir les rênes,
Rouler ces vastes cieux, de leurs feux éclatans
Répandre l'influence en nos fertiles champs;
Qui peut, toujours, par-tout, suffire à tant d'ouvrages,
Suspendre, sur les airs, les voûtes des nuages,
Les ébranler au loin par ses foudres cruels,
En frapper trop souvent ses temples, ses autels,
Les cités, les déserts, et, sans choix de victimes,
Ecraser les vertus et respecter les crimes?

ARGUMENTUM.

EPICURI encomium. Animum et animam partem esse hominis, non verò habitum vitalem totius corporis, seu potius omnium ejus partium, quem quidam *harmoniam* dixerunt, concentum. Animum et animam unam quidem rem esse, animum verò præcipuam ejus esse partem, et in corde residere; animamque, per totum corpus dissitam, ad animi nutum moveri. Animi et animæ naturam esse corpoream; animum enim animam, ipsam autem corpus tangere. Animum componi è calore, vento, aëre, aliâque insuper re, sine nomine, quæ, ex tenuissimis, maximèque mobilibus elementis, constat, estque sensûs principium et origo. Quatuor hæc quo modo misceantur explicari non posse. Animum et corpus ita conjuncta esse, ut, sine utriusque pernicie, separari nequaquam possint. Non animum solum, sed etiam corpus, seu potius totum animal, concretum scilicet ex animâ et corpore, sentire. Refutatur Democritus, singulas animæ partes, singulis corporis partibus appositas et conjunctas esse, asserens. Ab animo potiùs quàm ab animâ, vitam salutemque animalis pendere ac conservari.

ARGUMENT.

ELOGE d'Epicure. L'esprit et l'ame font partie de l'homme. Ils ne sont point cette affection vitale, ce concert des membres du corps qu'on a appelé *harmonie*. L'esprit et l'ame sont une même chose ; mais l'esprit, qui réside dans le cœur, est la principale partie : l'ame, répandue dans tout le corps, n'est le principe des mouvemens qu'à l'impulsion de l'esprit. L'esprit et l'ame sont corporels, car l'un n'agit sur l'autre, et l'autre n'agit sur le corps que par contact. L'esprit est un composé de feu, de vent, d'air, et d'un quatrième élément, lequel est le principe du sentiment, n'a point de nom, et résulte d'atomes de la dernière petitesse et d'une extrême mobilité. Comment ces principes constitutifs de l'esprit sont-ils mêlés ensemble ? c'est ce qu'on ne peut expliquer. L'esprit et le corps sont tellement unis, que leur séparation entraîne la perte de l'un et de l'autre. Ce n'est pas l'esprit seul, c'est le corps, ou plutôt l'animal entier, assemblage d'esprit et de corps, qui jouit du sentiment. Réfutation de Démocrite, qui prétendait qu'à chaque partie du corps est jointe une partie de l'ame. La vie de l'animal, sa conservation, dépendent plus de l'esprit que de l'ame.

TIT I
LUCRETII CARI,
DE
RERUM NATURA.
LIBRI TERTII
PARS PRIOR.

Etenebris tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, ô Graiæ gentis decus; inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
Non ita certandi cupidus, quàm propter amorem,
Quòd te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis? aut quidnam tremulis facere artibus hædi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?
Tu pater, et rerum inventor, tu patria nobis
Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.

Nam simul ac ratio tua coëpit vociferari,

LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE TROISIÈME,

PREMIÈRE PARTIE.

O toi, qui, le premier, de la nuit la plus sombre,
Par l'éclat le plus vif, as su dissiper l'ombre,
Découvrant aux Mortels les sentiers du bonheur,
Toi, de la docte Grèce, et l'orgueil et l'honneur,
Je te suis dans la lice où ta trace me guide;
Non pour te défier : l'hirondelle timide
Peut-elle s'égalier au cygne harmonieux,
Ou le chevreau tremblant au coursier belliqueux?
Mais brûlant, comme toi, de former de vrais sages.
Père, auteur d'un jour pur, brillant dans tes Ouvrages
Si dignes d'affronter les siècles destructeurs,
Oui, c'est là que je puise, ainsi que, sur les fleurs,
Recueille son trésor la diligente abeille.

Oui, dès que ta raison, tonnant à mon oreille,

N iv

Naturam rerum haud divinâ mente coortam,
 Diffugiunt animi terrores; moenia mundi
 Discedunt; totum video per inane geri res;
 Apparet Divûm numen sedesque quietæ,
 Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
 Adspergunt, neque nix, acri concreta pruînâ,
 Cana cadens violat, semperque innubilus æther
 Integit, et largè diffuso lumine ridet.
 Omnia suppeditat porrò Natura, neque ulla
 Res animi pacem delibrat tempore in ullo;
 At contrâ nusquam apparent Acherusia templa;
 Nec tellus obstat, quin omnia dispiciantur,
 Sub pedibus quæcunque infrâ per inane geruntur.
 His tibi me rebus quædam divina voluptas
 Percipit atque horror, quòd sic Natura, tuâ vi,
 Tam manifesta patet ex omni parte resecta.

ET quoniam docui, cunctarum exordia rerum
 Qualia sint; et quàm variis distantia formis,
 Sponte suâ volitent alterno percita motu;
 Quoque modo possint ex his res quæque creari;
 Hasce secundùm res animi natura videtur,
 Atque animæ claranda meis jam versibus esse;
 Et metus ille foràs præceps Acheruntis agendus
 Funditùs, humanam qui vitam turbat ab imo,
 Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam

M'apprit que le grand Tout n'est point enfant des Dieux;
Soudain, fuyez terreurs, tombez remparts des cieux.
Dans le vide infini, mon œil, à ta lumière,
Vit rouler, s'élançer, s'arranger la matière.
Je vis les Immortels, dans un repos sacré,
Des Aquilons fougueux à jamais révééré,
Asile inaccessible aux frimas, aux orages,
Où le flambeau des cieux, dans un air sans nuages,
En son plus pur éclat, rit à l'œil enchanté.
Rien ne fit plus obstacle à ma félicité,
Dont la Nature même a comblé la mesure.
Elancé de la terre et de sa fange impure,
L'Empire des enfers disparut à mes yeux;
Le vide, sous mes pieds, s'étendit en tous lieux:
J'y vis flotter le monde..... O surprise! ô miracle!
Quel saint effroi m'enchaîne à ce brillant spectacle!
Et par quel noble effort ta sublime raison,
Du mensonge imposteur rejetant le poison,
A-t-elle, en tout son jour, dévoilé la Nature?

J'ai peint les premiers corps, divers en leur figure,
D'un libre mouvement, l'un par l'autre agités;
Tu sais comment tout naît de leurs chocs indomptés:
Pour braver, des enfers, l'imposante Chimère,
Connais enfin ton ame et l'esprit qui t'éclaire;
Apprends, dans cette étude, à repousser l'erreur,
Qui, n'offrant dans la mort qu'un spectacle d'horreur,
En tous lieux, à tout âge, empoisonne la vie.

Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

NAM, quòd sæpe homines morbos magis esse timendos
 Infamemque ferunt vitam, quàm Tartara lethi;
 Et se scire animi Naturam, sanguinis esse;
 Nec prorsùm quidquam nostræ rationis egere:
 Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
 Aut etiam venti, si fert ita fortè voluntas,
 Jactari causâ, quàm quòd res ipsa probetur.
 Extorres iidem patriâ longèque fugati
 Conspectu ex hominum, foedati crimine turpi,
 Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt:
 Et, quòcunque tamen miseri venêre, parentant;
 Et nigras mactant pecudes; et manibù' divis
 Inferias mittunt, multòque in rebus acerbis
 Acriùs advertunt animos ad Relligionem.
 Quò magis in dubiis hominem spectare periclis
 Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit;
 Nam veræ voces tum demùm pectore ab imo
 Ejiciuntur; et eripitur persona, manet res.

DENIQUE avarities, et honorum cæca cupido,
 Quæ miseros homines cogunt transcendere fines
 Juris, et interdùm socios scelerum atque ministros,
 Noctes atque dies niti præstante labore
 Ad summas emergere opes: hæc volnera vitæ
 Non minimam partem mortis formidine aluntur.

Vois ce Mortel si fier de sa philosophie :
Je le sais, nous dit-il, que l'ame est dans le sang ;
Je sais que la douleur, la perte de son rang,
L'opprobre, l'infamie est cent fois plus à craindre
Que cette nuit profonde où l'homme va s'éteindre :
Vous ne m'apprendrez point à braver le cercueil.

MAIS, si ta fermeté n'est pas un vain orgueil,
Flétri, calomnié, banni de ta patrie,
Pourquoi donc traînes-tu le fardeau de la vie ?
Il fait plus, quelque part que l'ait jeté le sort,
Il brûle un vain encens aux autels de la Mort ;
Aux manes, à leurs Dieux, offre une brebis noire,
Et, plus le sort l'accable, et plus, prompt à la croire,
Il se livre à la voix de la Religion.

Ainsi les grands revers, la persécution
Sont le creuset du faible ; et c'est dans cette épreuve
Que le cœur s'ouvre enfin, quelque orgueil qui l'abreuve,
Que le masque s'arrache et l'homme est dévoilé.

Si tu braves la mort où tout est appelé,
D'où peut naître, en ton cœur, le feu qui le tourmente,
Et de l'or, des grandeurs, cette soif si brûlante ?
Qui te force à franchir la barrière des loix ?
Pourquoi tant de travaux, de coupables exploits ?
Pourquoi, souvent, du crime, et ministre et complice,
Protéger le parjure, appuyer l'injustice,
Pour monter à la gloire, ou combler tes trésors ?

N'EN doutons point, ami, tant de soins, tant d'efforts,

TURPIS enim fama et contemptus et acris egestas,
 Semota ab dulci vitâ stabilique videntur;
 Et quasi jam lethi portas cunctarier ante:
 Undè homines, dum se, falso terrore coacti,
 Refugisse volunt longè, longèque recesse,
 Sanguine civili rem conflant; divitiasque
 Conducunt avidi, cædem cædi accumulantes;
 Crudeles gaudent in tristi funere fratris;
 Et consanguineûm mensas odère timentque.

CONSIMILI ratione ab eodem sæpe timore
 Macerat invidia: ante oculos illum esse potentem,
 Illum aspectari, claroque incedere honore;
 Ipsi se in tenebris volvi cænoque queruntur.
 Intereunt partim statuarum et nominis ergò:
 Et sæpe usquè adeò, mortis formidine, vitæ
 Percipit humanos odium lucisque videndæ,
 Ut sibi consciscant moerenti pectore lethum:
 Obliti fontem curarum hunc esse timorem;
 Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiaï
 Rumpere, et in summâ pietatem evertere fundo:
 Nam jam sæpe homines patriam, carosque parentes:
 Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Où , contre son repos , l'ambitieux conspire ,
C'est l'effroi de la mort , c'est lui qui les inspire.
On voit , dans l'infamie et dans l'obscurité ,
On voit , dans le mépris , la triste pauvreté ;
On y voit , du trépas , le cortége effroyable ,
Dont la foule déjà rend la vie exécration.
Oui , c'est pour se soustraire à ces calamités ,
Qu'on lave , dans le sang , ses bras ensanglantés ;
Que , des malheurs publics , on grossit sa fortune ;
Que , des plus chers parens , la présence importune ;
Qu'on jouit de leur mort , qu'on hâte leurs destins ,
Ou qu'on craint , à son tour , leurs dangereux festins.

Et ce cœur ténébreux , déchiré par l'envie ,
Quelle autre crainte ajoute à l'horreur de sa vie ?
Que cet homme est heureux , puissance , honneur et bien ,
Tout est pour lui , dit-il , il a tout , et moi rien !
Moi , je suis dans la fange et dans l'ombre éternelle !
L'un s'immole au vain bruit d'une gloire immortelle ,
Survivant à son être et qu'il n'entendra pas ;
L'autre , en un marbre vain , croit vivre à son trépas ;
Et tel est leur délire ou leur faiblesse extrême ,
Que , pour vaincre la mort , ils bravent la mort même.

Vous ne savez donc pas , aveugles malheureux ,
Que , de tant de forfaits , de tant de soins honteux ,
La crainte de la mort est la source funeste ;
Voilà ce qui produit l'adultère et l'inceste ,
Ce qui , de la pudeur , trahit les droits sacrés ,
Ce qui , de l'amitié , rompt les noeuds révéérés ,

NAM, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt : sic nos, in luce, timemus
 Interdùm, nihilò quæ sunt metuenda magis, quàm
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est,
 Non radii solis neque lucida tela diei
 Discussant, sed naturæ species ratioque.

PRIMÙM animum dico, *mentem* quem sæpe vocamus,
 In quo consilium vitæ regimenque locatum est,
 Esse hominis partem, nihilò minùs ac manus et pes
 Atque oculi, partes animantis totius extant.
 Quamvis multa quidem Sapientùm turba putârunt,
 Sensum animi certâ non esse in parte locatum :
 Verùm habitum quendam vitalem corporis esse,
Harmoniam Graii quam dicunt; quod faciat nos
 Vivere cum sensu, nullâ cùm in parte siet *mens*.
 Ut bona sæpe valetudo cùm dicitur esse
 Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis :
 Sic animi sensum non certâ parte reponunt :
 Magnoperè in quo mî diversi errare videntur.

SÆPE utique in promptu corpus, quod cernitur, ægrit,
 Cùm tamen ex aliâ lætamur parte latenti;
 Et retrò fit, uti contrà sit sæpe vicissim,
 Cùm miser ex animo, lætatur corpore toto :

Et ceux de la Patrie, et ceux de la Nature,
Et consacre, à vos yeux, le crime et le parjure.

OUI, tel qu'un faible enfant craignant tout dans la nuit,
L'homme craint, dans le jour, les erreurs qu'il produit,
Moins à craindre sans doute, ayant moins d'apparence,
Que ces fantômes vains qui poursuivent l'enfance.
Ce n'est donc pas l'éclat du pur flambeau des cieux,
C'est la Nature même exposée à nos yeux,
Qui doit, dans nos esprits, porter un jour sublime.

VIENS donc, apprends d'abord que l'esprit qui t'anime,
Pouvoir, intelligence, et roi moteur du corps,
N'en est qu'une partie, un des premiers ressorts,
Comme les pieds, les mains, les cristaux de la vue.

MILLE autres ont pensé que, dans son étendue,
L'ame, simple concert, et sans être distinct,
Le feu du sentiment, soit raison, soit instinct,
N'est que le jeu constant des ressorts de la vie,
Si connu chez les Grecs sous le nom d'harmonie.

C'EST un mode, a-t-on dit, dépendant du sujet,
Ainsi que la santé, non vague et sans objet,
Qui n'est que l'être sain, qu'aucun tourment n'assiège,
Qui n'en fait point partie, et qui n'a point de siège.

MAIS, diront-ils, pourquoi, dans les douleurs du corps,
Je ne sais quoi, dans nous, s'ouvre aux plus doux transports ?
Pourquoi, quand, d'aucun mal, l'un ne ressent l'outrage,
L'autre demeure en proie au plus fougueux orage,

Non alio pacto, quàm si pes cùm dolet ægri,
In nullo caput intereà sit forte dolore.

PRÆTEREA, molli somno cùm dedita membra,
Effusumque jacet sine sensu corpus onustum;
Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
Multimodis agitur; et omnes accipit in se
Lætitiæ motus et curas cordis inanes.

NUNC animam quoque ut in membris cognoscere possis
Esse, neque *harmoniam* corpus retinere solere;
Principiò fit uti, detracto corpore multo,
Sæpè tamen nobis in membris vita moretur;
Atque eadem rursùs, cùm corpora pauca caloris
Diffugère, foràsque per os est editus aër,
Deserit extemplò venas, atque ossa relinquit:
Noscere ut hinc possis, non æquas omnia partes
Corpora habere, neque ex æquo fulcire salutem:
Sed magis hæc, venti quæ sunt calidique vaporis
Semina, curare in membris ut vita moretur.
Est igitur calor ac ventus vitalis in ipso
Corpore, qui nobis moribundos deserit artus.

QUAPROPTER, quoniam est animi natura reperta
Atque animæ, quasi pars hominis, redde *harmoniaï*
Nomen ab organico saltu delatum Heliconis,
Sive aliundè ipsi porrò traxère et in illam
Transtulerunt, proprio quæ tum res nomine egebat:

Comme

Comme, le pied souffrant, la tête est sans douleur ?

DANS la paix du sommeil, dans ce calme enchanteur
Où, les sens détendus, l'être semble s'éteindre,
Troublé dans son repos, qui n'a point à se plaindre
Que ce je ne sais quoi vive et s'agite en lui,
Ou transporté de joie, ou dévoré d'ennui,
De mille passions, victime involontaire ?

MON ame, une harmonie ! un concert éphémère !
Le seul et simple accord des membres rapprochés !
Mais pourquoi, s'il est vrai, mes membres arrachés,
Déchiré, mutilé, tiens-je encore à la vie ?
Pourquoi donc, à mon corps, n'est-elle enfin ravie
Qu'avec un reste d'air, de ma bouche, exhalé,
Un reste de chaleur vainement rappelé ?
Elle est donc plus qu'un mode, une vaine harmonie ;
En notre corps, en nous, tout n'en est pas partie,
Et chaque membre à part n'en est pas le soutien.
Non, c'est l'air et le feu, c'est d'eux seuls qu'on la tient,
D'eux seuls, qui, les derniers, l'entraînent dans leur fuite.

MAIS enfin que la Grèce en murmure et s'irrite ;
Instruits qu'en nous, ami, l'ame fait part de nous,
Détrompés d'un vain nom, n'en soyons point jaloux.
Laissons-leur l'harmonie, enfant doux, mais frivole
Ou du mont des neuf Sœurs, ou de quelque autre école,

Quidquid id est, habeant : tu cætera percipe dicta.

NUNC *animum* atque *animam* dico conjuncta teneri
 Inter se, atque unam naturam conficere ex se;
 Sed caput esse quasi, et dominari in corpore toto
Consilium, quod nos *animum mentemque* vocamus;
 Idque situm mediâ regione in pectoris hæret.
 Hic exultat enim pavor ac metus : hæc loca circum
 Lætitiæ mulcent : hinc ergò mens animusque est.
 Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,
 Paret, et ad numen mentis momenque movetur;
 Idque sibi solum per se sapit et sibi gaudet,
 Cùm neque res animam, neque corpus commovet ulla.
 Et quasi, cùm caput aut oculus, tentante dolore,
 Læditur in nobis; non omni concruciamur
 Corpore : sic animus nonnunquam læditur ipse,
 Lætitiaque viget; cùm cætera pars animæ
 Per membra atque artus nullâ novitate cietur.
 Verùm ubi vehementi magis est commora metu mens,
 Consentire animam totam per membra videmus:
 Sudores itaque et pallorem existere toto
 Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
 Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
 Denique concidere ex animi terrore videmus
 Sæpe homines; facilè ut quivis hinc noscere possit,
 Esse animam cum animo conjunctam, quæ cùm animi vi
 Percussa est, exin corpus propellit et icit.

Que le besoin fit naître et la raison proscrire.

OUI, constamment liés, notre ame et notre esprit
Ne forment qu'un même être, une même substance;
Mais, sur ton corps entier, l'esprit, l'intelligence
Règne en premier mobile, et son trône est ton cœur.
Où tréssaillent l'effroi, la joie et la douleur,
Là, des sensations, est le siège suprême.
C'est de là que, par-tout circulant en toi-même,
L'ame, du mouvement, reçoit l'impulsion.
Mais quand l'ame et le corps restent sans action,
L'esprit, tel est son droit, peut seul se reconnaître,
Seul vivre avec lui-même, et jouir de son être.

QUE la tête ou l'œil souffre, ouverts à la douleur,
Le corps entier, en nous, n'en ressent point l'horreur.
Ainsi, que, dans l'esprit, la terreur ou la joie,
Le chagrin, le plaisir s'élève et se déploie,
Dans un repos constant, sans soins, sans passions,
L'ame peut se soustraire à leurs émotions.
Mais l'un, d'un coup plus vif, ébranlé par la crainte,
Pour le transmettre au corps, l'autre en reçoit l'atteinte.
Soudain pâleur mortelle, effrayante sueur :
L'œil, la voix, tout s'éteint, tout l'être est en langueur :
Un bourdonnement sourd retentit dans l'oreille :
L'esprit, tout à son trouble, et que rien ne réveille,
Des membres palpitans n'entretient plus l'accord ;
Et l'homme entier est prêt à tomber dans la mort.
Ainsi l'esprit et l'ame, unis si bien ensemble,
Attendent, l'un par l'autre, au corps qui les rassemble,

HÆC eadem ratio naturam animi, atque animam
 Corpoream docet esse : ubi enim propellere membra,
 Corripere ex somno corpus, mutareque voltum,
 Atque hominem totum regere ac versare videtur :
 (Quorum nil fieri sine tactu posse videmus,
 Nec tactum porro sine corpore) : nonne fatendum est
 Corpoream Naturam animum constare animamque ?

PRÆTEREA pariter fungi cum corpore, et unam
 Consentire animum nobis in corpore cernis.
 Si minus offendit vitam vis horrida teli,
 Ossibus ac nervis disclusis intus adacta ;
 Attamen insequitur languor, terræque petitus
 Suavis, et in terram mentis qui gignitur æstus,
 Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.
 Ergo corpoream naturam animi esse necesse est :
 Corporeis quoniam telis, ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali sit corpore, et unde
 Constiterit, pergam rationem reddere dictis.
 Principio esse aio persubtilem, atque minutis
 Perquam corporibus factum constare; id ita esse,
 Hinc licet advertas animum ut pernoscere possis.
 Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
 Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.

MAIS, pouvant lui porter des coups souvent mortels,
 Ne sont-ils pas aussi matière et corporels ?
 Et, sans le choc soudain, sans le contact rapide
 D'un solide vainqueur, attaquant un solide,
 Pourraient-ils l'ébranler, pâissant, égaré,
 L'arracher au sommeil, régir l'homme à leur gré ?

QUE dis-je ? Avec mon corps, des passions humaines
 Ne partagent-ils pas les plaisirs et les peines ?
 Si, sans atteindre aux nerfs, sans pénétrer les os,
 Un trait vif, mais léger, le frappe en son repos ;
 Ne sens-je pas soudain ses moteurs, sans puissance,
 Eperdus, égarés, tomber en défaillance ?
 Douce langueur, où l'être inactif, confondu,
 Entre vivre et mourir demeure suspendu,
 Incertain dans son choix, sans regrets, sans envie,
 Près d'embrasser la mort, de se rendre à la vie,
 De l'une et l'autre enfin jouissant à la fois.
 Ah ! si, de notre corps, notre esprit suit les loix,
 Si l'un peut frapper l'autre, il est donc corps lui-même.

MAIS, dans ses élémens, quelle finesse extrême
 Rien peut-il s'égalier à leur ténuité ?
 Tu la vois, tu la sens à sa mobilité.
 Entraîné sans obstacle, il résout, il décide :
 Vouloir, agir, pour lui n'est qu'un instant rapide ;
 Et la Nature entière, à notre œil attentif,
 N'offre rien, dans son sein, de plus prompt, de plus vif.

Ociùs ergò animus , quàm res se perciet ulla ,
 Ante oculos quarum in promptu Natura videtur.
 At quod mobile tantoperè est , constare rotundis
 Perquàm seminibus debet perquàmque minutis ;
 Momine uti parvo possint impulsa moveri.
 Namque movetur aqua et tantillo momine flutat ;
 Quippe volubilibus parvisque creata figuris :
 At contrà mellis constantior est natura ,
 Et pigri latices magis , et cunctantior actus ;
 Hæret enim inter se magis omnis materiai
 Copia ; nimirùm quia non tam lævibus extat
 Corporibus , neque tam subtilibus atque rotundis.
 Namque papaverum , aura potest suspensa levisque
 Cogere , ut ab summo tibi diffluat altus acervus ;
 At contrà lapidum conjectum spiclorumque ,
 Nenu potest. Igitur parvissima corpora quantò
 Et lævissima sunt , ita mobilitata feruntur :
 At contrà quò quæque magis cum corpore magno
 Aspera que inveniuntur , eò stabilita magis sunt.

NUNC igitur , quoniam est animi natura reperta
 Mobilis egregiè ; perquàm constare necesse est
 Corporibus parvis et lævibus atque rotundis ;
 Quæ tibi cognita res in multis , ô bone , rebus
 Utilis inveniatur , et opportuna cluebit.

HÆC quoque res etiam naturam deliquat ejus ,
 Quàm tenui constet texturâ , quàmque loco se

A tant d'activité , qui ne peut reconnaître
 Des atomes polis , principes de son être ,
 Déliés , arrondis , agitans , agités ,
 Cédant au moindre choc , l'un par l'autre emportés ?
 AINSI l'onde , qu'un souffle et soulève et balance ,
 N'est qu'un cristal mobile , amas , sans consistance ,
 De principes légers , lisses , incohérens ;
 L'un par l'autre poussés , l'un sur l'autre roulans ;
 Tandis que , résultat d'éléments moins fluides ,
 Moins ronds , moins déliés , plus tardifs , plus timides ,
 Plus lents à se répandre , et constans à filer ,
 Le miel , plus paresseux , semble à peine couler :
 Ainsi le doux zéphir , se jouant dans son aire ,
 Dissipe , des pavots , la semence légère ,
 En vain , pour l'en défendre , élevée en monceau ;
 Et ne peut ébranler des lances en faisceau ,
 Des cailloux entassés , montant jusqu'à la nue .
 Crois donc , crois que , des corps , plus dense , ou plus tenue ,
 Et plus ou moins aussi facile à retarder ,
 La masse est moins agile ou plus prompte à céder .
 Crois que l'ame et l'esprit , si légers , si mobiles ,
 Si prompts à s'émouvoir , à tout choc si dociles ,
 Ne peuvent résulter que de corps non visqueux ,
 Les plus ronds , les plus fins , les moins liés entre eux :
 Vérité précieuse , et dont , quoi que j'avance ,
 Ta raison désormais va sentir l'importance .

VEUX-TU mieux t'assurer de leur subtilité ,
 Et quel point ils tiendraient , si , dans l'immensité ,

Contineat parvo , si possit conglomerari ;
 Quod simul atque hominem lethi secunda quies est
 Indepta , atque animi natura animæque recessit ;
 Nil ibi limatum de toto corpore cernas
 Ad speciem , nihil ad pondus ; mors omnia præstat ,
 Vitalem præter sensum calidumque vaporem.
 Ergò animam totam perparvis esse necesse est
 Seminibus , nexam per venas , viscera , nervos :
 Quatinùs omnis ubi è toto jam corpore cessit ,
 Extima membrorum circum-cæsura tamen se
 Incolumem præstat , nec deficit ponderis hilum :
 Quod genus est Bacchi cùm flos evanuit ; aut cùm
 Spiritus unguenti suavis diffugit in auras ;
 Aut aliquo cùm jam succus de corpore cessit ;
 Nil oculis tamen esse minor res ipsa videtur
 Propterea , neque detractum de pondere quidquam :
 Nimirùm , quia multa' minutaque semina succos
 Efficiunt , et odorem in toto corpore rerum.
 Quare etiam atque etiam mentis naturam animæque ,
 Scire licet perquam paucillis esse creatam
 Seminibus ; quoniam fugiens nil ponderis aufert.

Nec tamen hæc simplex nobis natura putanda est :
 Tenuis enim quædam moribundos deserit aura ,
 Mista vapore ; vapor porrò trahit aëra secum ;
 Nec calor est quisquam , cui non sit mistus et aër ;
 Rara quòd ejus enim constat natura , necesse est
 Aëris inter eum primordia multa cieri.
 Jam triplex animi est igitur natura reperta.

Ils étaient rassemblés par une main suprême ?
Vois cet homme expirant, dans sa langueur extrême ;
Son ame l'abandonne , il s'endort pour jamais ;
Perd-il rien de son poids , de sa forme , et ses traits ?
La mort lui laisse tout , hors quelque éclat peut-être :
Tout , hors le feu des sens , le sentiment de l'être.
Et si ce feu secret, si prompt à s'exhaler ,
Dans les veines, les nerfs , cessant de circuler ,
Le corps garde , en entier , sa masse et sa figure ,
De quels germes subtils l'a formé la Nature !

LE nectar de Bacchus , dépouillé de saveur ,
Le parfum le plus doux , sans suc et sans odeur ,
Les mets les plus exquis , devenus insipides ,
Ont-ils moins d'étendue , et sont-ils moins solides ?
Combien les élémens qui nous flattaient en eux ,
Etaient-ils donc subtils et libres de tous nœuds ,
Si , divisés , dissous , perdus dans l'atmosphère ,
Leur fuite , à leur sujet , laisse sa masse entière ?
Eh bien ! ceux de l'esprit sont plus légers encor.

N'ALLONS pas cependant , lui donnant trop d'essor ,
N'y voir qu'un être simple , un tout indivisible.
Un léger souffle , empreint d'une chaleur sensible ,
A mon dernier soupir , s'échappera de moi.
La chaleur déliée admet quelque air en soi.
Ainsi le souffle , et l'air , et la subtile flamme ,
Sont déjà , tu le vois , trois élémens de l'ame.

NEC tamen hæc sat sunt ad sensum cuncta creandum :
Nil horum quoniam recipit mens posse creare
Sensiferos motus, quædam qui mente voluent.
Quarta quoque his igitur quædam natura necesse est
Atribuatur : ea est omninò nominis expers ;
Quâ neque mobilis quidquam, neque tenuius extat,
Nec magis è parvis aut lævibus ex elementis ;
Sensiferos motus quæ didit, prima per artus :
Prima cietur enim, parvis perfecta figuris ;
Indè calor motus, et venti cæca potestas
Accipit; indè aër; indè omnia mobilitantur ;
Tum quatitur sanguis; tum viscera persentiscunt
Omnia; postremò datur ossibus atque medullis
Sive voluptas est, sive est contrarius ardor.

NEC temerè huc dolor usque potest penetrare, neque acre
Permanare malum, quin omnia perturbentur;
Usque adeò ut vitæ desit locus atque animæ
Diffugiant partes per caulas corporis omnes :
Sed plerumquè fit in summo quasi corpore finis
Motibus : hanc ob rem vitam retinere valemus.

NUNC ea quo pacto inter sese mista, quibusque
Compta modis vigeant, rationem reddere aventem
Abstrahit invitum patrii sermonis egestas :
Sed tamen, ut potero summatim attingere, tangam.
Inter enim cursant primordia principiorum
Motibus inter se; nihil ut secernier unum
Possit; nec spatio fieri divisa potestas :

MAIS est-ce enfin d'eux seuls que naît le sentiment?
Et qui pourrait, d'entre eux, mouvoir l'entendement,
De nos sens ébranlés, impulsion rapide?
Non, dans l'ame, sans doute, un autre agent réside,
Un agent inconnu, plus fin, plus exalté,
Plus actif mille fois par sa ténuité.
D'atomes plus polis assemblage invisible,
Son cours est plus fougueux, et pourtant moins sensible.
Seul il meut et le souffle, et l'air, et la chaleur,
Fait circuler le sang, fait palpiter le cœur,
Et, dans les os, leur moëlle, et la machine entière,
Réveille, du plaisir, la flamme prisonnière,
Où porte, des douleurs, l'aiguillon déchirant.

MAIS si le mal pénètre à ce premier agent,
S'il est atteint lui-même, ô désordre ! ô délire !
L'ame entière, du corps, abandonne l'empire,
Fuyant de toutes parts, brisant tous les ressorts ;
Heureux que, plus souvent, ne frappant qu'au dehors,
Ces grands chocs, ces grands coups respectent notre vie !

MAIS quel lien secret, quel nœud, quelle harmonie
Confond ces élémens en un tout continu ?
Prêt à te l'expliquer, je me sens retenu.
Eh ! dans sa pauvreté, la Langue de nos pères
Peut-elle, en tout leur jour, dévoiler ces mystères ?
N'importe, tu le veux, l'arrêt est prononcé ;
Il suffit ; suis-moi donc. L'un par l'autre pressé,

Sed quasi multæ vis unius corporis extant.
 Quod genus, in quovis animantum viscere volgò
 Est odor et quidam calor et sapor; et tamen ex his
 Omnibus est unum perfectum corporis augmen.
 Sic calor atque aër, et venti cæca potestas
 Mista, creant unam naturam, et mobilis illa
 Vis, initum motûs ab se quæ dividit ollis,
 Sensifer undè oritur primùm per viscera motus.
 Nam penitûs prorsùm latet hæc natura subestque;
 Nec magis hâc infrâ quidquam est in corpore nostro;
 Atque anima est animæ proporrò totius ipsa:
 Quod genus in nostris membris et corpore toto,
 Mista latens animi vis est animæque potestas;
 Corporibus quia de parvis paucisque creata est:
 Sic tibi nominis hæc expers vis, facta minutis
 Corporibus, latet; atque animai totius ipsa
 Proporrò est anima, et dominatur corpore tóto:
 Consimili ratione necesse est ventus et aër,
 Et calor inter se vigeant, commista per artus;
 Atque aliis aliud subsit magis emineatque,
 Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum;
 Ne calor ac ventus seorsùm seorsùmque potestas
 Aëris interimant sensum diductaque solvant.

EST etiam calor ille animo, quem sumit in irâ;
 Cùm ferviscit, et ex oculis micat acribus ardor:
 Est et frigida multa comes formidinis aura,
 Quæ ciet horrorem in membris, et concitet artus:
 Est etiam quoque pacati status aëris ille,

Résultat cohérent que rien ne désassemble,
 Ces quatre agens divers ne se meuvent qu'ensemble,
 Forces, leviers unis remuant un seul tout;
 Et, comme le parfum, la chaleur, et le goût,
 Peuvent, de l'animal, distinguer les viscères,
 Substance une, et liée à ces trois caractères;
 Ainsi le souffle, et l'air, et le feu plus actif,
 Et cet agent sans nom, leur moteur primitif,
 Du sentiment, en nous, créateur plus sublime,
 Forment un tout parfait dont l'ardeur nous anime.

MAIS ce dernier sur-tout, plus caché, plus profond,
 Force plus concentrée, et pouvoir plus fécond,
 Est l'ame de notre ame, et, comme, aussi cachée,
 L'une circule en nous, en tous lieux épanchée,
 Il circule dans elle, et, premier roi du corps,
 Avec elle, et par elle, il en meut les ressorts.

DE ces quatre élémens la force, l'énergie,
 Par leur heureux mélange, entretient notre vie;
 Que l'un domine l'autre accablé, détrôné,
 Ou que, vaincu lui-même, il en soit dominé;
 Tant qu'ils ne font qu'un tout, l'être vit et respire:
 Mais si l'un d'eux, à part, envahit tout l'empire,
 De la vie à l'instant tous les nœuds sont brisés.

MAIS d'où naît cette ardeur en tes yeux embrasés?
 La colère t'emporte! ah! le feu, dans ton ame,
 Le feu vainqueur triomphe, et c'est lui qui t'enflamme:
 Ainsi, froid et glaçant, le souffle, dans ton cœur,
 Triomphant à son tour, porte seul la terreur,

Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno !
 Sed calidi plus est illis, quibus acria corda,
 Iracundaque mens facilè efferviscit in irâ:
 Quo genere in primis vis est violenta leonum,
 Pectora qui fremitu rumpunt plerumquè gementes
 Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.
 At ventosa magis cervorum frigida mens est,
 Et gelidas citiùs per viscera concitat auras,
 Quæ tremulum faciunt membris existere motum.
 At natura bouum placido magis aëre vivit,
 Nec nimis irai fax unquam subdita percit
 Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras,
 Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris:
 Inter utrosque sita est, cervos sævosque leones.

Sic hominum genus est : quamvis doctrina politos
 Constituat pariter quosdam ; tamen illa relinquit
 Naturæ cujusque animæ vestigia prima :
 Nec radicitùs evelli mala posse putandum est ;
 Quin procliviùs hic iras decurrat ad acres,
 Ille metu citiùs paulò tentetur, at ille
 Tertius accipiat quædam clementiùs æquo :
 Inque aliis rebus multis differre necesse est
 Naturas hominum varias moresque sequaces :
 Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas :
 Nec reperire figurarum tot nomina, quot sunt
 Principiis, undè hæc oritur variantia rerum.

Et, d'un trouble profond, y soulève l'orage;
L'air vainqueur, plus paisible, éclaircit ton visage,
Et calme, de tes sens, les flots tumultueux.

VOIS-TU cet homme ardent, féroce, impétueux?
La chaleur le domine : ainsi, tout hors d'haleine,
Le lion, dans ses flancs, de ce feu qui l'entraîne,
Ne peut ni contenir, ni réprimer les flots,
Et ses rugissemens sont l'effroi des échos.

Le cerf, en qui le souffle emporte la balance,
Des glaçons de la crainte éprouve la puissance :
Il tremble au moindre bruit, éperdu, palpitant.
Soumis à l'air plus doux, le bœuf tranquille et lent,
Sans trop livrer son ame ouverte et débonnaire
Aux traits de la terreur, aux feux de la colère,
Entre le cerf timide et le lion fougueux,
Tient un milieu paisible, éloigné de tous deux.

TEL est l'homme lui-même. En vain, par la science,
Croit-on, du naturel, détourner l'influence;
La trace au moins en reste, et, trompant nos efforts,
Les germes vicieux, plus puissans et plus forts,
Renfermés dans nos cœurs, s'y raniment sans cesse.
L'un s'abandonne en proie au courroux qui le presse;
L'autre, au plus vain effroi toujours prêt à céder,
A ses sens ébranlés ne sçaurait commander :
Un troisième, plus faible, en sa molle indolence,
Ferme, sur tout danger, les yeux de la prudence.
L'homme est par-tout divers en sès affections,
En ses goûts, ses penchans, ses mœurs, ses passions.

Illud in his rebus videor firmare potesse;
 Usque adeò naturarum vestigia linqui
 Parvola, quæ nequeat ratio depellere dictis;
 Ut nihil impediat dignam Diis degere vitam.

HÆC igitur natura tenetur corpore ab omni;
 Ipsaque corporis est custos, et causa salutis.
 Nam communibus inter se radicibus hærent;
 Nec sine pernicie divelli posse videntur.
 Quod genus è thuris glebis evellere odorem
 Haud facile est, quin intereat natura quoque ejus:
 Sic animi atque animæ naturam corpore toto
 Extrahere haud facile est, quin omnia dissolvantur:
 Implexis ita principiis, ab origine primâ,
 Inter se fiunt, consorti prædita vitâ:
 Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur
 Corporis, atque animi seorsùm sentire potestas;
 Sed communibus inter eos conflatur utrinque
 Motibus accensus nobis per viscera sensus.

PRÆTEREA corpus per se nec gignitur unquam,
 Nec crescit, nec post mortem durare videtur:
 Non enim, ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem,
 Qui datus est; neque ab hâc causâ convellitur ipse,
 Sed manet incolumis: non, inquam, sic animâ
 Discidium possunt artus perferre relictî:

DE ces variétés, scrupuleux interprète,
Dois-je ici dévoiler et la cause secrète,
Et les noms inconnus des modes résultans
Des quatre agens actifs combinés en tout sens ?
Non ; c'est assez pour nous de voir que la Nature,
Réprimée, adoucie, et plus ou moins obscure,
Garde une teinte encore, une légère aigreur,
Mais qui ne peut, de l'homme, altérer le bonheur.

PAR le corps tout entier, toute entière embrassée,
L'ame veille à sa garde, attentive, empressée.
L'un par l'autre étayés, serrés des mêmes noeuds,
Si l'un s'arrache à l'autre, ils se perdent tous deux.
Lorsque, d'un pur encens, la vapeur odorante,
Se répand dans les airs, en fumée ondoyante,
Lui-même il se détruit, épars, atténué :
Ainsi, le corps, de l'ame, un moment dénué,
Tout se dissout sur l'heure avec leur alliance ;
Tant un même ciment les joint dès leur naissance !
Tant la mort les confond en un même sommeil !
Oui, ne formant qu'un être, ils ont un sort pareil :
Ils ne peuvent agir, ni sentir l'un sans l'autre,
Et leur seule union fait leur vie et la nôtre.

LE corps naît-il jamais, croît-il sans son appui ?
Une heure, un seul instant, peut-il vivre sans lui ?
Non ; qu'à l'ardeur du feu, l'onde écume et bouillonne,
Elle est la même encor quand le feu l'abandonne ;
Mais que l'ame s'éteigne, il n'est plus, pour le corps,
Qu'affreuse inaction, repos de tous ressorts,

Sed penitùs pereunt convolsi conque putrescunt:
 Ex ineunte ævo sic corporis atque animai
 Mutua vitales discunt contagia motus;
 Maternis etiam in membris, alvoque reposta;
 Discidium ut nequeat fieri sine peste maloque:
 Ut videas, quoniam conjuncta est causa salutis,
 Conjunctam quoque naturam consistere eorum.

Quod superest, si quis corpus sentire renutat,
 Atque animam credit permistam corpore toto
 Suscipere hunc motum, quem *Sensum* nomenclamus;
 Vel manifestas res contrà verasque repugnat.
 Quid sit enim corpus sentire, quis afferet unquam,
 Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos?
 At dimissâ animâ, corpus caret undiquè sensu:
 Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo;
 Multaque prætereà perdit, cùm expellitur ævo.

DICERE porrò oculos nullam rem cernere posse;
 Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis;
 Desipere est; contrà cùm sensus dicat eorum:
 Sensus enim trahit atque acies detrudit ad ipsas,
 Fulgida præsertim cùm cernere sæpe nequimus,
 Lumina luminibus quia nobis præpediuntur:
 Quod foribus non fit; neque enim, quâ cernimus ipsi;
 Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem.
 Prætereà, si pro foribus sunt lumina nostra;
 Jam magis, exemptis oculis, debere videtur
 Cernere res animus, sublatis postibus ipsis.

Et bientôt fange impure et poussière avilie ;
 Et tel est leur besoin , en entrant dans la vie ,
 D'en mouvoir , en commun , les leviers combinés ,
 Que leur divorce , même au moment qu'ils sont nés ,
 Dans le sein maternel , entraîne leur ruine ;
 Tant l'un dépend de l'autre ; et , dès leur origine ,
 Tant leur force est unie et leurs nœuds sont étroits !

MAIS ne va pas non plus , au mépris de leurs droits ,
 Du sentiment , en nous , croire ennoblir la flamme ,
 Et , l'enlevant au corps , en faire honneur à l'ame ;
 Ni détourner tes yeux , craignant la vérité ,
 Du flambeau , qu'en mes vers elle t'a présenté.
 Le corps sent , on le voit. — Mais , quand l'ame est absente ,
 Il ne sent plus ! Eh quoi ! matière indifférente ,
 Des biens qu'il eut en lui , qui n'étaient point à lui ,
 Dans le cours de ses ans , combien l'ont déjà fui ?
 Mourant avec son ame , il en perd plus encore.

» LES objets qu'on distingue et que le jour colore ;
 » Notre œil ne les voit point. Il n'est , sans le savoir ,
 » Que la porte de l'ame , ouverte pour les voir « .
 Ainsi parle l'erreur que dément le sens même ,
 Le sens qui seul attire , et , sur son aire extrême ,
 Peint l'image des corps , leur forme et leur couleur.
 Quoi ! lorsqu'un jour trop vif l'éteint par sa splendeur ,
 La porte est donc fermée ou souffre quelque perte ;
 Et si l'œil en effet n'est qu'une porte ouverte ,
 L'ame verra donc mieux lorsqu'il ne sera plus ,
 Détaché pour jamais de ses gonds superflus ?

ILLUD in his rebus nequaquam sumere possis,
 Democriti quod sancta viri sententia ponit;
 Corporis atque animi primordia singula primis
 Apposita alternis variare, ac nectere membra:
 Nam cùm multò sint animai elementa minora,
 Quàm quibus è corpus nobis et viscera constant;
 Tum numero quoque concedunt, et rara per artus
 Dissita sunt; duntaxat ut hoc promittere possis,
 Quantula prima queant nobis injecta ciere
 Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
 Intervalla tenere exordia prima animai:
 Nam neque pulveris interdùm sentimus adhæsum
 Corpore; nec membris incussam insidere cretam;
 Nec nebulam noctu; nec aranei tenuia fila
 Obvia sentimus, quandò obretimur euntes;
 Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam
 Vestem, nec plumas avium, papposque volantes,
 Qui nimiâ levitate cadunt plerumquè gravatim;
 Nec repentis itum cujusviscunque animantis
 Sentimus; nec priva pedum vestigia quæque,
 Corpore quæ in nostro culices, et cætera ponunt:
 Usque adeo priùs est in nobis multa ciendum
 Semina, corporibus nostris immista per artus,
 Quàm primordia sentiscant concussa animai;
 Et quàm intervallis tantis tuditantia possint
 Concursare, coire, et dissultare vicissim.

Et magis est animus vitai claustra coërcens,
 Et dominantior ad vitam, quàm vis animai:

Du sage Abdéritain , l'hypothèse hardie,
 Moins facile à prouver, est bien plus inouïe.
 De notre ame, dit-il, agent par-tout caché,
 A chaque point du corps un point est attaché.

MAIS quoi? les élémens et du corps et de l'ame
 Sont-ils égaux en tout, même poids, même flamme?
 Non, ceux-ci, tu l'as vu, fins, ardens, généreux,
 Mais plus épars en nous, sont aussi moins nombreux.

PAR-TOU où le corps sent, par le choc avertie,
 Là, sans doute, de l'ame, il est quelque partie.
 Mais sent-il donc toujours? sent-il, à chaque instant,
 La marche d'un ciron, d'un insecte rampant,
 De la faible Arachné la dépouille légère,
 Son fil qui l'entourne, une vaine poussière,
 Mille germes subtils, balancés dans les airs,
 Une plume volante, et tant de corps divers,
 Dont le choc, en tous lieux, l'assiège sans outrage?
 Non, non. Pour que, du corps, à l'ame, il se propage,
 Pour que l'ame ébranlée, et toute en action,
 Vole, accoure en désordre, à son émotion,
 Il faut que de ce corps, dans toute son enceinte,
 Les élémens en nombre en reçoivent l'atteinte.

Du sentiment, en nous, l'esprit, l'entendement,
 Moteurs toujours plus sûrs, sont le premier ciment.

Nam sine mente animoque nequit residere per artus,
 Temporis exiguam partem pars ulla animæ;
 Sed comes insequitur facilè, et discedit in auras,
 Et gelidos artus in lethi frigore linoit.
 At manet in vitâ, cui mens animusque remansit;
 Quamvis est circumcæsis lacer undique membris
 Truncus, ademptâ animâ circum, membrisque remotis.
 Vivit, et ætherias vitales suscipit auras;
 Si non omnimodis, at magnâ parte animæ
 Privatus, tamen in vitâ cunctatur, et hæret.
 Ut, lacerato oculo circum, si pupula mansit
 Incolumis, stat cernendi vivata potestas;
 Dummodò ne totum corrumpas luminis orbem,
 Sed circumcidas aciem, solamque relinquo;
 Id quoque enim sine pernicie confiet eorum;
 At si tantula pars oculi media illa peresa est,
 Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
 Occidit extemplò lumen, tenebræque sequuntur.
 Hoc animâ atque animus vincti sunt foedere semper.

L'ame ne peut, sans eux, animer la matière.
Viennent-ils à s'éteindre ? Eteinte toute entière,
Dans le vide éternel se perdant sur leurs pas,
Elle nous laisse en proie aux glaçons du trépas ;
Mais l'esprit, dans un corps sans forme et sans figure,
Mutilé, démembré, tronc hideux, masse obscure
Que tant de parts de l'ame ont quitté sans retour,
Seul résidant encor, lui conserve le jour ;
Ainsi l'œil déchiré, mais la prunelle entière,
Il voit encor par elle, il reçoit la lumière ;
Mais l'œil fût-il intact, brillant d'un feu nouveau,
Si quelque choc la brise, il n'est plus de flambeau ;
Tout s'éteint. Ame, esprit, telle est votre alliance.
Si la vie est dans l'une, en l'autre en est l'essence.

A R G U M E N T U M.

ANIMOS animasque nasci et interire. Pythagoræ animarum transmigratio insulsa. Cùm anima, corpore sejuncta, si quidem sit prout anima, non recordetur se unquam antea exitisse, mors nihil est. Vanam de sepulturâ sollicitudinem deridendam. Cùm mortui, nec bonis quibus vivi gaudemus, nec quibus cruciamur malis, afficiantur, mors malum non est. Vitam longiorem nil novi afferre. Quæ, de inferis, Poëtæ narrant inanes esse fabulas. Plerosque mortalium ineptè et absurdè de morte queri, cùm sapientissimi hominum, potentissimique vim diræ necessitatis senserint. Ideò mortales vitam agere inquietam, quòd mortis contemplationem refugiunt, quæ, cùm omnes æterna maneat, de vitâ, seriùs ocyùs amittendâ, doloribusque ac periculis obnoxia, solliciti minùs esse debemus.

A R G U M E N T.

L'ESPRIT et l'ame naissent et meurent. Ridicule de l'opinion de Pythagore touchant la transmigration des ames. L'ame séparée du corps, si elle existe comme ame, n'ayant aucun souvenir de son existence passée, la mort n'est rien. Vanité des soins qu'on prend de sa sépulture. Les morts ne sentant pas plus le besoin des biens dont nous jouissons dans la vie, qu'ils ne sont affectés des maux qui nous assiègent, la mort n'est point un mal. Une vie long-temps prolongée ne donne pas de nouvelles jouissances. Ce que les Poëtes racontent des enfers n'est qu'un tissu de vaines fables. Tant de grands hommes, sages ou puissans, ayant éprouvé la dure nécessité de mourir, se plaindre de la mort est une petitesse et une lâcheté. Les Mortels ne sont si occupés de la vie, que parce qu'ils réfléchissent peu sur la mort; en effet, une mort éternelle nous étant réservée à tous, une vie qu'il faut perdre tôt ou tard, et sujette à tant de maux, exposée à tant de dangers, mérite peu qu'on s'en occupe.

TITI
LUCRETII CARII,
DE
RERUM NATURA.
LIBRI TERTII
PARS POSTERIOR.

NUNC age, nativos animantibus, et mortales
Esse animos animasque leves ut noscere possis,
Conquisita diù, dulcique reperta labore,
Digna tuâ pergam disponere carmina vitâ.
Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum;
Atque animam, verbi causâ, cùm dicere pergam,
Mortalem esse docens, animum quoque dicere credas
Quatinùs est unum inter se, conjunctaque res est.

PRINCIPIÒ, quoniam tenuem constare minutis
Corporibus docui; multòque minoribus esse
Principiis factam, quàm liquidus humor aquai est,
Aut nebula, aut fumus: nam longè mobilitate
Præstat, et à tenui causâ magis icta movetur:

LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE TROISIÈME,

SECONDE PARTIE.

Oui, nés avec mon corps qu'ils meuvent aujourd'hui,
Mon ame et mon esprit s'éteindront avec lui.
Grande loi qu'à mon cœur la sagesse a dictée,
Que, dans mes doux travaux, j'ai long-temps méditée,
Et qu'il faut te prouver en vers dignes de toi.
Mais souviens-toi d'abord, qu'unis pour même emploi,
Ne formant qu'un seul tout, quand je nommerai l'une,
Je parle aussi de l'autre, ayant même fortune,
Et tous deux, à la mort, soumis par leurs destins.

RÉSULTAT d'éléments plus déliés, plus fins
Que ceux même de l'eau, de la fumée errante,
De la nue, au hasard épandue et flottante,
Notre ame, tu l'as vu, plus agissante en nous,
Plus mobile cent fois, cède à de moindres coups;

Quippe ubi imaginibus fumi, nebulæque movetur :
 Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta
 Exhalare vapore altaria, ferreque fumum :
 (Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur.)
 Nunc igitur, quoniam, quassatis undiquè vasis,
 Diffluere humorem, et laticem discedere cernis ;
 Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras :
 Crede animam quoque diffundi, multòque perire
 Ociùs, et citiùs dissolvi corpora prima,
 Cùm semel omnibus è membris ablata recessit :
 Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit ejus,
 Cùm cohibere nequit conquassatum ex aliquâ re,
 Ac rarefactum, detracto sanguine venis :
 Aëre qui credas posse hanc cohiberier ullo,
 Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit ?

PRÆTEREA, gigni pariter cum corpore, et unã
 Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
 Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
 Corpore : sic animi sequitur sententia tenuis :
 Indè, ubi robustis adolevit viribus ætas,
 Consilium quoque majus, et auctior est animi vis :
 Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
 Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus :
 Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque :
 Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
 Ergò dissolvi quoque convenit omnem animã

Cède à ceux de ces corps si subtils, si volages ;
Cède à leur apparence, à leurs vaines images,
Qui, s'élevant en nous, agitent son repos,
Lorsque, le doux sommeil nous versant ses pavots,
Elle voit, des autels, la fumée épaisse
Embrasser, en torrens, l'atmosphère obscurcie.
Et si l'onde s'échappe et fuit de toutes parts
Lorsqu'un coup destructeur a frappé ses remparts,
Si bientôt, dans les airs, la fumée ou la nue
S'égare, se dissout, se perd à notre vue ;
Combien, fluide encor plus fin, plus divisé,
L'esprit doit fuir plus tôt quand son vase est brisé !
Combien ses élémens vont plus tôt se dissoudre,
Lorsqu'élancés d'un corps ou frappé de la foudre,
Ou devenu moins dense, épuisé de son sang,
Rien ne les retient plus, ne les fixe en leur rang !
Combien sont-ils moins un dans l'air plus rare encore !

D'AILLEURS, comme le corps, n'a-t-il pas son aurore,
Son midi, son déclin ? Doit-il pas, comme lui,
Naître croître, vieillir, et tomber sans appui ;
Faible en un faible enfant, robuste dans l'adulte,
Dans le vieillard cassé, sombre et tout en tumulte,
Embarassé, tremblant, dans un triste abandon,
Enchaînant tous les sens, la langue, la raison,
Et, comme eux, sans ressort, comme eux, prêt à s'éteindre ?
Et tu pourrais douter si la mort peut l'atteindre,
Si, comme la fumée, il s'évapore enfin,
Lui dont seul, malgré toi, ton corps fait le destin,

Naturam, ceu fumus in altas aëris auras :

Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur
Crescere, et, ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

Huc accedit uti videamus, corpus ut ipsum
Suscipere immanes morbos durumque dolorem :
Sic animum curas acres luctumque metumque :
Quarè participem lethi quoque convenit esse.

QUIN etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur ;
Interdùmque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti :
Undè neque exaudit voces, neque noscere vultus
Illorum potis est, ad vitam qui revocantes
Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque :
Quare animum quoque dissolvi fateare necesse est :
Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi.
Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque est :
Multorum exitio perdocti quod sumus antè.

DENIQUE, cur hominem, cùm vini vis penetravit
Acris, et in venas discessit diditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum? præpediuntur
Crura vacillanti? tardescit lingua? madet mens?
Nant oculi? clamor, singultus, jurgia gliscunt?
Et jam cætera de genere hoc quæcunque sequuntur?
Cur ea sunt, nisi quòd vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso?
At quæcunque queunt conturbari inque pediri,

Faible ou fort comme lui , vivant , mourant de même ?

VICTIME abandonnée à sa faiblesse extrême,
Si l'un se voit soumis aux douleurs , aux tourmens ,
L'entraînant au tombeau de momens en momens ;
L'autre , sans cesse ouvert à mille inquiétudes ,
Chagrins , soucis rongeurs , craintes , sollicitudes ,
D'un pas toujours égal , ne l'y suivra-t-il pas ?

ET , dans les maux du corps , combien de fois , hélas !
Le voit-on dans l'horreur d'un trouble fantastique ,
Ou dans les nœuds pressans d'un sommeil léthargique !
Œil mort , tête penchée et tombant sous son poids.
Ami , reviens..... écoute..... il est sourd à ma voix !
Immobile , insensible à nos tendres alarmes ,
Il ne nous connaît plus ! il ne voit plus nos larmes !
En butte aux maux du corps , que devient son esprit ?
Ah ! comme lui , sans doute , il succombe , il périt.
Oui , crois-moi , pour tous deux , l'affreuse maladie
Est la faux de la Mort qui va trancher leur vie.
Mille exemples cruels nous l'ont assez appris.

DES vapeurs de Bacchus , quand mes sens sont épris ,
Lorsqu'il répand ses feux dans mes veines brûlantes ,
Pourquoi , lourd , affaissé , les jambes défaillantes ,
Sens-je flotter mes yeux , ma langue s'épaissir ,
Et , par degrés enfin , ma raison s'obscurcir ?
Pourquoi ces longs sanglots exhalés de ma bouche ,
Ces cris , ces mots confus , ce courage farouche
Qui , malgré moi , m'entraîne à chercher les combats ?
Bacchus , je le vois trop , esclave dans tes bras ,

Significant, paulò si durior insinuârit
Causa, fore ut pereant, ævo privata futuro.

QUIN etiam, subitâ vi morbi sæpe coactus,
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat
Inconstanter et in jactando membra fatigat:
Nimirùm, quia vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumans ut in æquore salso
Ventorum validis fervescit viribus unda:
Exprimitur porrò gemitus, quia membra dolore
Afficiuntur, et omninò quòd semina vocis
Ejiciuntur, et ore foràs glomerata feruntur,
Quà quasi consuêrunt, et sunt munita viaï:
Desipientia fit, quia vis animi atque animâ
Conturbatur, et, ut docui, divisa seorsùm
Disjectatur, eodem illo distracta veneno.
Indè, ubi jam morbi se flexit causa, reditque
In latebras ater corrupti corporis humor;
Tum quasi talipedans primùm consurgit, et omnes
Paulatim redit in sensus, animamque receptat.
Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso
Jactetur, miserisque modis distracta laboret;
Cur eandem credis sine corpore, in aëre aperto,

Aussi

Aussi bien que mon corps, mon ame est enchaînée,
Et c'est toi, c'est toi seul dont l'ardeur effrénée
La livre, sans défense, à ces ardens transports;
Mais s'il faut qu'elle cède à tes puissans efforts,
Des efforts plus puissans l'atténuant en poudre,
Peuvent-ils pas enfin l'éteindre et la dissoudre ?

QUEL coup rapide et sûr frappe ce malheureux ?
Les éclairs sont moins prompts, les vents moins orageux ;
Il tombe , il se confond , gémit , respire à peine ;
Il se tord , se roidit , palpitant , hors d'haleine ;
Il écume à mes pieds , s'y roule en furieux ;
Pareil , en ses transports , aux flots séditieux
Qu'on voit fouler , au loin , la plage blanchissante :
Son ame est-elle en proie au mal qui le tourmente ?
Oui , sa douleur s'exhale en soupirs redoublés :
Oui , j'entends , de sa voix , les principes troublés
Prendre , en torrens vainqueurs , leur route accoutumée ,
Par leur foule orageuse , ouverte et comprimée ;
Et ceux même de l'ame , en ces sombres combats ,
Du venin triomphant ne se défendent pas.

MAIS ce brûlant poison touche presque à son terme ;
Dans ses canaux secrets , il rentre , il se renferme.
Etonné , chancelant , les yeux encor flétris ,
Le malheureux se lève , il reprend ses esprits.
Et l'ame , dans ce corps , livrée à ces tempêtes ,
Pourrait un jour , des vents qui grondent sur nos têtes ,
Libre , au milieu des airs , défier les assauts !

Cum validis ventis, ætatem degere posse?

ET quoniam mentem sanari, corpus ut ægrum,
 Cernimus, et flecti medicinâ posse videmus:
 Id quoque præſagit mortalem vivere mentem:
 Addere enim partes, aut ordine trajicere æquum est,
 Aut aliud prorsùm de summâ detrahere illùm,
 Commutare animum quicumque adoritur, et inſit,
 Aut aliam quamvis naturam flectere quærit:
 At neque transferri sibi partes, nec tribui vult,
 Immortale quod est quidquam, neque defluere hilum:
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
 Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.
 Ergò animus, sive ægrecit, mortalia signa
 Mittit, uti docui, seu flectitur à medicinâ:
 Usque adeò falsæ rationi vera videtur
 Res occurere, et effugium præcludere eunti,
 Ancipitique relutatu convincere falsum!

DENIQUE sæpe hominem paulatim cernimus ire,
 Et membratim vitalem deperdere sensum:
 In pedibus primùm digitos livescere et ungues;
 Indè pedes et crura mori; post indè per artus
 Ire alios tractim gelidi vestigia lethi.
 Scinditur atqui animæ quoniam natura, nec uno
 Tempore sincera existit; mortalis habenda est.

Quòd si fortè putas ipsam se posse per artus
 Introrsùm trahere et partes conducere in unum,
 Atque ideò cunctis sensum deducere membris;

QUE dis-je? En ceux du corps, on peut guérir ses maux.
On peut donc séparer, transposer ses parties,
Dans un ordre nouveau, par notre art, assorties,
Ajouter, retrancher, changer tout à son gré?
Ainsi, prêt à périr, tout être est réparé.
Mais un être immortel, diviser sa substance,
En perdre, en acquérir, soumis à l'inconstance!
Le peut-il? Et tout mixte, épuré, façonné,
Est il le même encore, autrement combiné?
Et, de cette ame enfin, de douleur assouvie,
Au gré d'un art puissant, le retour à la vie,
Ce reflux de santé ne t'annonce-t-il pas
Que rien ne peut, un jour, la soustraire au trépas?
Ainsi, de toutes parts, la lumière nous presse;
Ainsi, la poursuivant et trompant son adresse,
Jusqu'aux derniers détours où se cache l'erreur,
La vérité pénètre et porte un jour vainqueur.

QUEL autre infortuné, dans sa marche incertaine,
S'avance, pas à pas, vers la mort qui l'entraîne,
Et, dans lui, par degrés, éteint tout sentiment?
Je vois d'abord ses pieds presque sans mouvement,
Et leurs doigts desséchés, et leurs ongles livides,
Et, du tronc chancelant, les colonnes arides.
Tout succombe. La Mort, serpent contagieux,
Rampe, monte, s'étend, se promène en tous lieux.
Quoi, par lambeaux aussi, sous sa dent acérée,
L'ame, sans résistance, est-elle démembrée?

At locus ille tamen, quò copia tanta animai
 Cogitur, in sensu debet majore videri.
 Qui quoniam nusquam est; nimirum, ut diximus antè,
 Dilaniata foràs dispergitur; interit ergò.
 Quin etiam, si jam libeat concedere falsum,
 Et dare, posse animam glomerari in corpore eorum
 Lumina qui linqunt moribundi particulatim;
 Mortalem tamen esse animam fateare necesse est:
 Nec refert, utrùm pereat dispersa per auras,
 An, contractis in se partibus, obbrutescat;
 Quandò hominem totum, magis ac magis undiquè, sensus
 Deficit, et vitæ minùs, et minùs undiquè restat.

Et quoniam mens est hominis pars una, locoque
 Fixa manet certo, velut aures atque oculi sunt,
 Atque alii sensus, qui vitam cunque gubernant:
 Et veluti manus atque oculus naresve, seorsum
 Secreta à nobis nequeant sentire, neque esse:
 Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi:
 Sic animus per se non quit, sine corpore, et ipso
 Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur;
 Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii
 Fingere; quandoquidem connexus corpori adhæret.

DENIQUE corporis atque animi vivata potestas
 Inter se conjuncta valent, vitâque fruuntur:
 Nec sine corpore enim vitales edere motus
 Sola potest animi per se natura, nec autem

» NON, ramenée en soi, dans un point circonscrit,
 » Elle y réside entière, et son feu s'y nourrit «.
 Ah ! là, plus resserrés, le sentiment, la vie
 Se rallument, sans doute, avec plus d'énergie ?
 Où donc, en ce mourant, est cet heureux foyer ?
 Et si la Mort, sur lui, lente à se déployer,
 Par pièce, avec le corps, a pu dévorer l'ame,
 Peut-elle, de tous deux, n'éteindre pas la flamme ?
 Mais de cette ame enfin, moins prompte à se briser,
 Dussent les élémens ne se point diviser,
 En mourrait-elle moins ? Et qu'importe à sa vie
 Qu'elle s'éteigne en masse, ou s'exhale en partie,
 Si, comme notre corps, plus elle s'affaiblit,
 Moins il lui reste d'être, et plus il se détruit ?

Quoi ? n'en est-elle pas, fixée en sa retraite,
 Comme l'oreille ou l'œil, une part plus secrète ?
 Et si l'œil, ou l'oreille, ou le nez, ou la main,
 Ou tel autre des sens qui règlent son destin,
 Vient à s'en détacher par quelque choc terrible,
 Crois-tu, qu'après sa chute, il soit encor sensible ?
 Ne va-t-il pas se fondre, épuisé, déjà mort ?
 Et se peut-il qu'un jour l'ame ait un autre sort,
 L'ame profondément, dans son vase, imbibée,
 Et qu'elle sente et vive, à son corps dérobée ?

LEUR vie, et leur salut, et leurs maux, et leurs biens,
 Tout ne dépend-il pas de leurs communs liens ?
 Ah ! l'une, loin de l'autre, immortelle substance,
 Pourra s'élever seule aux champs de l'existence ;

Cæsum animâ corpus durare et sensibus uti,
 Scilicet avolsus radicitùs ut nequit ullam
 Displicere ipse oculus rem , seorsùm corpore toto :
 Sic anima atque animus per se nil posse videntur :
 Nimirùm quia per venas et viscera mistim,
 Per nervos atque ossa tenentur corpore ab omni ;
 Nec magnis intervallis primordia possunt
 Libera dissultare ; ideò conclusa moventur
 Sensiferos motus , quos extrà corpus , in auras
 Aëris , haud possunt post mortem ejecta moveri ;
 Proptereà quia non simili ratione tenentur :
 Corpus enim atque animans erit aër , si cohibere
 Sese anima , atque in eo poterit concludere motus ,
 Quos antè in nervis et in ipso corpore agebat.
 Quare etiam atque etiam , resolutò corporis omni
 Tegmine , et ejectis extrà vitalibus auris ,
 Dissolvi sensus animi fateare necesse est
 Atque animam , quorum conjuncta est causa duobus ,

DENIQUE , cùm corpus nequeat perferre animi
 Discidium , quin id tetro tabescat odore ;
 Quid dubitas , quin , ex imo penitùsque coorta ,
 Emanarit , uti fumus , diffusa animæ vis ?
 Atque ideò tantâ mutatum putre ruinâ
 Conciderit corpus penitùs , quia mota loco sunt
 Fundamenta foràs animæ manantque per artus ,
 Perque viarum omnes flexus , in corpore qui sunt ;
 Atque foramina ? Multimodis ut noscere possis
 Dispertitam animæ naturam exisse per artus ;
 Et priùs esse sibi distractam , corpore in ipso ,

L'autre, sans celle-ci, vainqueur heureux du Temps,
Pourra jouir de l'être, et déployer ses sens,
Lorsque l'œil, détaché de sa faible paupière,
Et par lui-même, et seul, reverra la lumière.
Et comment, contenus en de subtils canaux,
Semés dans tous les nerfs, les viscères, les os,
Comment, libres enfin, les élémens de l'ame
Iroient-ils vivre au loin réunissant leur flamme,
Et, resserrés dans l'air, riches de nouveaux sens,
Y reproduiraient-ils de nouveaux mouvemens?
L'air, leur nouveau rempart, dès ce moment suprême,
L'air serait donc, par eux, organisé lui-même,
Animé, respirant ! Ah ! tu vois aujourd'hui,
Tu vois trop que, pour l'ame, et le corps son étui,
Au sentiment, à l'être, à la vie éclipée,
Il n'est plus de retour, quand l'enceinte est forcée,
Et que le même coup les écrase tous deux.

Quel produit dans le corps ce changement affreux ?
L'ame à peine échappée, horreur de la Nature,
Il se fond, se distille en une odeur impure ;
Et du sein de ce tronc, en vapeur exhalé,
L'esprit vivifiant ne s'est point écoulé !
Et ces débris honteux, à l'œil qui les déteste,
N'attestent pas assez que, par un coup funeste,
Par les pores ouverts, en fumée élancés,
Les états de la vie ont été déplacés,
Et qu'enfin, dans le corps, plus prompte à se détendre,
L'ame nageait dissoute, avant de se répandre !

Quàm prolapsa foràs enaret in aëris auras.

QUIN etiã, fines dum vitæ vertitur intra,
 Sæpe aliquã tamen è causâ labefacta videtur
 Ire anima, et toto solvi de corpore membra,
 Et quasi supremo languescere tempore voltus,
 Molliaque exangui cadere omnia corpore membra.
 Quod genus est, animo *malè factum* cùm perhibetur,
 Aut animam liquisse; ubi jam trepidatur, et omnes
 Extremum cupiunt vires reprendre vinclum:
 Conquassatur enim tum mens animæque potestas
 Omnis, et hæc, ipso cum corpore, conlabefiunt;
 Ut gravior paulò possit dissolvere causa.
 Quid dubitas tandem, quin extrã prodita corpus,
 Imbecilla foràs, in aperto, tegmine dempto,
 Non modò non omnem possit durare per ævum,
 Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus?

Nec sibi enim quisquam moriens sentire videtur
 Ire foràs animam incolumem de corpore toto;
 Nec priùs ad jugulum et superas succedere fauces:
 Verùm deficere in certâ regione locatam;
 Ut sensus alios in parti quemque suã scit
 Dissolvi. Quod si immortalis nostra foret mens,
 Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
 Sed magis ire foràs, vestemque relinquere, ut anguis,
 Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.

MAIS, avant ce temps même, en son fragile enclos,
A quelque choc soudain, sortant de son repos,
Combien de fois, hélas ! la voit-on désolée,
Se rappelant en vain, de son poids accablée,
Et prête à délaisser les membres confondus ?
Le front pâlit, l'œil meurt, les sens sont suspendus :
Quels efforts, quels combats dans cette ame éplorée,
Pour renouer le fil de la vie égarée ;
Pour ranimer ce corps, qu'aussi faible que lui,
Elle peut, dans la mort, suivre même aujourd'hui,
Si quelque choc plus sûr vient les surprendre encore !
Et tu croirais qu'enfin, lorsqu'elle s'évapore,
Sans appui, sans rempart, à son débordement,
Elle puisse, dans l'air, lui survivre un moment ?

QUEL mourant dit jamais : Je sens, de la matière,
Mon ame, en ce moment, se dégager entière ;
Elle monte au gosier, du gosier au palais.
Non ; avec chaque sens, s'émuissant, par progrès,
Il la sent se dissoudre et s'éteindre en partie
Dans la place où long-temps elle fut investie.
Ah ! si, dans son essor, toute à sa liberté,
Elle s'ouvrait le champ de l'immortalité,
L'entendrait-on gémir de se voir déchirée ?
Ne la verrait-on pas, de plaisir enivrée,
Quitter son vêtement, comme, fiers de leurs droits,
Le serpent sa dépouille, et le vieux cerf son bois ?

DENIQUE, cur animi nunquam mens consiliumque
 Gignitur in capite, aut pedibus, manibusve; sed unis
 Sedibus, et certis regionibus omnis inhæret;
 Si non certa loca ad nascendum reddita cuique
 Sunt, et ubi quidquid possit durare creatum;
 Atque ita multimodis pro totis artibus esse,
 Membrorum ut nunquam existat præposterus ordo?
 Usque adeò sequitur res rem, neque flamma creari in
 Fluminibus solita est, neque in igni gignier algor.

PRÆTEREA, si immortalis natura animæ est,
 Et sentire potest secreta à corpore nostro,
 Quinque, ut opinor, eam faciundum est sensibus auctam;
 Nec ratione aliâ nosmet proponere nobis
 Possumus infernas animas Acheruntæ vagare:
 Pictores itaque, et scriptorum sæcla priora
 Sic animas introduxerunt sensibus auctas:
 At neque seorsùm oculi, neque nares, nec manus ipsa
 Esse potest animâ; neque seorsùm lingua nec aures
 Absque animâ per se possunt sentire, nec esse.

Et quoniam toto sentimus corpore inesse
 Vitalem sensum, et totum esse animale videmus:
 Si subito medium celeri præciderit ictu
 Vis aliqua, ut seorsùm partem secernat utramque;
 Dispertita procul dubio quoque vis animæ,
 Et discissa, simul cum corpore disjicietur:

POURQUOI le sentiment , l'esprit , l'intelligence ,
Dans leur poste assigné , fixés avec constance ,
A leur gré quelquefois , ne s'arrêtent-ils pas
Dans le sein , dans la tête , ou les pieds , ou les bras ?
N'est-ce pas qu'à chacun , chaque place est marquée
Pour y naître , y remplir la durée indiquée ,
Disposé , combiné , dans les membres qu'il sert ,
Dont rien ne peut changer ou l'ordre ou le concert ;
Que tout est enchaîné , que l'onde , en vain gonflée ,
N'enfante point le feu , ni le feu la gelée ?

Si l'ame , loin du corps , s'ouvre éternellement
Aux plaisirs de la vie , au feu dû sentiment ,
Les sens , éteints en lui , revivent donc en elle.
Comment , s'il n'est ainsi , dans la nuit éternelle ,
Se peindre , aux bords du Styx , les manes vagabonds ?
N'est-ce pas sous ces traits , qu'en ces sombres prisons ,
Les ont peints , en effet , les Peintres , les Poètes ,
Des antiques erreurs , aveugles interprètes ?
Mais l'ame , hors du corps , peut-elle sentir mieux
Par le toucher des mains , l'odorat ou les yeux ,
Que ce corps , masse infecte et que la tombe appelle ,
Par l'ouïe ou le goût , ne le pourra sans elle ?

LE sentiment , par-tout , dans le corps allumé ,
Ne soutient , avec lui , qu'un seul être animé :
Mais si quelque grand coup , quelque horrible puissance
Vient , de ce composé , diviser la substance ,
L'ame est donc divisée , et la division
N'est-elle pas le sceau de la destruction ?

At quod scinditur, et partes discedit in ullas,
Scilicet æternam sibi naturam abnuit esse.

FALCIFEROS memorant currus abscindere membra
Sæpe ita desubitò permistâ cæde calentes,
Ut tremere in terrâ videatur, ab artubus id quod
Decidit abscissum, cùm mens tamen, atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem;
Et simul, in pugnæ studio quòd dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam cædesque petissit;
Nec tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe
Inter equos abstraxe rotas falcesque rapaces,
Nec cecidisse alius dextram, cùm scandit et instat.
Indè alius conatur adempto surgere crure,
Cùm digitos agit propter moribundus humi pes:
Et caput abscissum, calido viventeque trunco,
Servat humi voltum vitalem oculosque patentes,
Donec relliquias animai reddidit omnes.

QUIN etiam tibi si linguâ vibrante minantis
Serpentis caudam, procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro;
Omnia jam seorsùm cernes amcisa recenti
Volpere tortari, et terram conspergere tabo;
Ipsam seque retrò partem petere ore priorem,

ON les a vus jadis , dans les champs du carnage ,
Ces chars armés de faux par la main de la Rage.
Ils s'élancent : tout tombe , et les membres sanglans ,
Entraînés , déchirés , bondissent palpitans :
Mais l'ame du Guerrier , à ses fureurs ouverte ,
Tant le choc est soudain , n'a point senti leur perte.
Lui-même , plus ardent , plus prompt à s'oublier ,
A de nouveaux combats , croit voler tout entier.
L'un , brûlant de courroux , sans voir , dans la carrière ,
Sa main , son bouclier foulé sur la poussière ,
Croit l'opposer encore aux vainqueurs forcenés ;
L'autre , élançé d'un saut sur les murs étonnés ,
De son bras qu'il n'a plus , croit s'y défendre encore ;
Un troisième , touchant à sa dernière aurore ,
Sur ses jarrets coupés , palpitans près de lui ,
Toujours plus furieux , cherche encore un appui.
Que de troncs mutilés où règne encor la vie ,
De têtes où les yeux roulent avec furie ,
Jusqu'au moment fatal , où , partageant leur sort ,
Les restes de l'esprit sont rendus à la mort !

QUEL serpent monstrueux s'élève et m'épouvante ,
Dardant , avec fureur , sa langue menaçante ?
Il vient à moi ; je vole , et , le fer à la main ,
En tronçons plus hideux , je le tranche soudain.
Que vois-je ? Il n'en est point dont l'aspect ne m'effraie ,
Qui ne s'agite encor , se roule sur sa plaie ,

Volneris ardenti ut morsu premat icta dolote.
 Omnibus esse igitur totas dicemus, in illis
 Particulis, animas? At eâ ratione sequetur
 Unam animantem animas habuisse in corpore multas.
 Ergò divisa est ea quæ fuit una, simul cum
 Corpore; quapropter mortale utrumque putandum est;
 In multas quoniam partes discinditur æquè.

PRÆTEREA, si immortalis natura animæ
 Constat, et in corpus nascentibus insinuat:
 Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
 Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?
 Nam si tantoperè est animi mutata potestas,
 Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum:
 Non, ut opinor, id ab letho jam longiter errat.
 Quapropter fateare necesse est, quæ fuit antè,
 Interiisse, et, quæ nunc est, nunc esse creatam.

PRÆTEREA, si, jam perfecto corpore, nobis
 Inferri solita est animi vivata potestas,
 Tum cùm gignimur, et vitæ cùm limen inimus;
 Haud ita conveniebat uti, cum corpore et unâ
 Cum membris, videatur in ipso sanguine crêsse;
 Sed, velut in caveâ, per se sibi vivere solam
 Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne;
 Quare etiam atque etiam nec originis esse putandum est
 Expertes animas, nec lethi lege solutas.

Infectant les gazons d'un venin destructeur !
Sa tête atteint sa queue, et, toute à sa douleur,
S'acharne à l'attaquer, d'une dent meurtrière !
Quoi ? dans chaque tronçon, est-il une ame entière,
Ou le même reptile en avait-il plusieurs ?
Non. Mais si, sous mon glaive, à mes efforts vainqueurs,
Celle dont il vivait, déchirée et brisée,
Aussi bien que son corps, est enfin divisée,
Divisibles tous deux, tous deux sont donc mortels.

VIVANTE, avant le temps, dans les champs éternels,
L'ame, au moment précis, prompte à doubler son être,
Vient se joindre, a-t-on dit, à son corps prêt à naître.
Mais pourquoi, s'il est vrai, de son être passé,
Tout souvenir, en elle, est-il donc effacé ?
Ah ! cet oubli profond où tu vois qu'elle tombe,
Te paraît-il si loin de l'oubli de la tombe ?
Non. Conviens donc enfin que l'ame d'aujourd'hui,
Formée avec son corps, vient de naître avec lui ;
Crois que l'ame d'hier n'est déjà plus vivante.

PRÊT à s'ouvrir, du jour, la carrière brillante,
Lorsque le corps parfait touche aux portes du Temps,
Si notre ame accourait, prompte à mouvoir les sens,
Dans le sang, avec eux, la verrions-nous s'accraître,
Et, dans ce corps enfin, recevrait-elle un maître,
Sans oser vivre à soi, comme l'oiseau captif,
Etranger à sa cage, et toujours seul actif ?
Non, non : comme ton corps, ton ame a pris naissance :
Rien n'en peut, après lui, prolonger l'existence.

NAM neque tantoperè adnecti potuisse putandum est
 Corporibus nostris extrinsecùs insinuatias :
 Quod fieri totum contrà manifesta docet res :
 Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,
 Ossaque, uti dentes quoque sensu participantur ;
 Morbus ut indicat, et gelidai stringor aquai,
 Et lapis oppressus subitis è frugibus asper.
 Nec, tam contextæ cùm sint, exire videntur
 Incolumes posse, et salvas exsolvere sese
 Omnibus è nervis atque ossibus articulisque.

QUÒD si fortè putas extrinsecùs insinuatam
 Permanare animam nobis per membra solere ;
 Tantò quæque magis cum corpore fusa peribit.
 Quod permanat enim, dissolvitur : interit ergò.
 Disperitur enim per caulas corporis omnes.
 Ut cibus in membra atque artus cùm diditur omnes,
 Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se :
 Sic anima atque animus, quamvis integra recens in
 Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur :
 Dum quasi per caulas omnes diduntur in artus
 Particulæ, quibus hæc animi natura creatur,
 Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata
 Ex illâ, quæ tunc peritat partita per artus.
 Quapropter neque natali privata videtur
 Esse die natura animæ, neque funeris expers.

SEMINA præterea linquntur, necne, animai
 Corpore in exanimo? quòd si linquntur et insunt;

COMMENT,

COMMENT, je ne sais d'où, survenue à l'instant,
 L'eût-elle étreint par-tout et d'un nœud si constant,
 Liée aux os, aux nerfs, aux fibres invisibles,
 Aux dents même, à ces dents, par elle, si sensibles,
 Qu'assiègent tant de maux, que fait grincer soudain
 Une boisson trop froide, un gravier dans le pain?
 Comment, en tant de lieux, scellée et prisonnière,
 En sortirait-elle une, et toujours toute entière?

INSINUÉE en nous, elle y vient circuler,
 Et, dans nos os, dit-on, nous la sentons couler.
 Mais la répandre ainsi, c'est hâter sa ruine.
 Plus un fluide roule, et plus il s'achemine
 Vers le terme commun de tout être mortel,
 La dissolution dans le vide éternel.

Ah! si mes alimens, périssable substance,
 Filtrés, par cent canaux, changent enfin d'essence,
 Et, transformés en moi, sont des nerfs ou des os,
 Mon ame, circulant par les mêmes canaux,
 Quoiqu'infusée entière, est donc aussi filtrée,
 Ici, vil sédiment, ailleurs, élaborée,
 Détruite, reforgée, et, d'instans en instans,
 Renaissant en une autre, arbitre de mes sens.
 Mais d'un rapport si vrai, l'accablante évidence
 Ne prouve-t-elle pas sa mort et sa naissance?

DIS-MOI, dans ce Mortel, à mes yeux expirant,
 Est-il, de l'ame, encor quelque reste vivant?

Haud erit, ut meritò immortalis possit haberi;
 Partibus àmissis quoniam libata recessit.
 Sin, ita sinceris membris, ablata profugit,
 Ut nullas partes in corpore liquerit ex se;
 Undè cadavera, racenti jam viscere, vermes
 Expirant? atque undè animantium copia tanta
 Exos et exsanguis tumidos perfluctuat artus?

Quòd si fortè animas extrinsecùs insinuari
 Vermibus, et privas in corpora posse venire
 Credis; nec reputas cur millia multa animarum
 Conveniant, undè una recesserit; hoc tamen est ut
 Quærendum videatur et in discrimen agendum;
 Utrùm tandem animæ venentur semina quæque
 Vermiculorum, ipsæque sibi fabricentur ubi sint?
 An jam corporibus perfectis insinuentur?
 At neque, cur faciant, ipsæ quarève laborent,
 Dicere suppeditat; neque enim, sine corpore cùm sunt,
 Sollicitæ volitant morbis, algoque, fameque.
 Corpus enim magis his vitiis adfines laborat;
 Et mala multa animus contagi fungitur ejus.

SED tamen his esto quamvis facere utile corpus,
 Quod subeant: at quâ possint, via nulla videtur.
 Haud igitur faciunt animæ sibi corpora et artus.
 Nec tamen est, ut jam perfectis insinuentur
 Corporibus; neque enim poterunt subtiliter esse
 Connexæ, neque consensu contagia fient.

DENIQUE, cur acris violentia triste leonum
 Seminium sequitur? doli' volpibus, et fuga cervis

S'il en est, dans les airs, à quoi tiendra sa vie,
D'une part d'elle-même, en sortant, appauvrie ?
Si tout est exhalé, de quoi vont s'animer
Ces insectes, ces vers que je vois se former,
Déployés, à grands flots, dans ces chairs corrompues ?

D'AUTRES ames, dis-tu, sont en foule accourues,
Remplaçant la première échappée à ses fers.
Elles épiaient donc tous ces germes divers,
Pour les développer, s'y bâtir un asile ;
Ou, l'asile bâti, cette foule imbécille,
Des maux de la matière affranchie à jamais,
Est follement venue en partager le faix.

Bizarre empressement de s'imposer des chaînes ;
De supporter, d'un corps, les besoins et les peines,
La faim, le froid, tourmens à lui seul réservés,
Et, qu'éloigné de lui, l'on eût toujours bravés !

MAIS enfin, de ce corps, l'union éphémère,
A leur félicité, fût-elle nécessaire,
Quel instrument si sûr, quel ressort, quels moyens,
Quel art ont-elles donc pour former ces liens ?
Non, ce corps ne peut être, il n'est point leur ouvrage ;
Il n'est point leur refuge, et, dans leur assemblage,
L'un à l'autre étranger, l'un sur l'autre, un seul jour,
Ils ne pourraient agir, réagir tour à tour.

Si toujours, de la mort, défiant la surprise,
L'ame, de corps en corps, est reçue et transmise ;

A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?
 Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris,
 Ex ineunte ævo, ingenerascunt inque genuntur;
 Si non certa suo quia semine seminioque
 Vis animi pariter crescit cum corpore toto?
 Quòd si immortalis foret et mutare soleret
 Corpora; permistis animantes moribus essent;
 Effugeret canis Hyrcano de semine sæpè
 Cornigeri incursum cervi, tremeretque per auras
 Aëris accipiter fugiens, veniente columbâ:
 Desiperent homines, saperent fera sæcla ferarum.

ILLUD enim falsâ fertur ratione, quod aiunt,
 Immortalem animam, mutato corpore, flecti.
 Quod mutatur enim, dissolvitur; interit ergò.
 Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant:
 Quare dissolvi quoque debent posse per artus,
 Denique ut intereant unà cum corpore cunctæ.

Sin animas hominum dicent in corpora semper
 Ire humana; tamen quæram cur, è sapienti,
 Stulta queat fieri; nec prudens sit puer ullus;
 Nec tam doctus equæ pullus, quàm fortis equi vis:
 Si non certa suo quia semine seminioque

Si, de germes constans, dans le corps son appui,
 Elle ne naissait pas en lui-même, avec lui,
 Prêts à se soutenir, vivre et s'accroître ensemble,
 Le lion si terrible, et devant qui tout tremble,
 En entrant dans la vie, aurait-il rapporté
 La force de son père et sa férocité;
 Le cerf, toujours tremblant, sa crainte et sa faiblesse;
 La brebis sa douceur, le renard son adresse,
 Et chaque espèce enfin les mœurs de ses aïeux?
 Ne les verrait-on pas, en tous temps, en tous lieux,
 Varier, au hasard, leur goût et leur génie,
 Changer de race en race, et le chien d'Hyrkanie
 Fuir à l'aspect du cerf, sur lui-même élançé;
 Par le timide oiseau, l'épervier repoussé;
 Le loup par la brebis, et la brute éclairée
 Du jour de la raison, dans l'homme évaporée?

» TOUJOURS indifférente à toutes passions,
 » L'ame, en changeant de corps, change d'affections.
 Quelle erreur ! ce qui change et peut voir ses parties
 Passer dans un autre ordre, errantes, perverties,
 Est-il le même encore, et, restât-il entier,
 N'a-t-il donc pas péri dans son être premier ?
 Et l'ame, à cette loi, peut-elle se soustraire ?

MAIS, dit-on, l'ame humaine, et qu'un jour pur éclaire,
 Ne passe que dans l'homme ; et pourquoi, tour à tour,
 La vois-je, de la terre, ou la honte, ou l'amour ?
 Pourquoi, forte dans l'un, et dans l'autre affaiblie ?
 Dans l'enfant, sans prudence ; en l'adulte, mûrie,

Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
 Scilicet in tenero , tenerascere corpore mentem
 Confugient; quod si jam fit , fateare necesse est,
 Mortalem esse animam , quoniam mutata per artus
 Tantoperè amittit vitam sensumque priorem.

QUOVÈ modo poterit pariter cum corpore quoque
 Confirmatà , cupitum ætatis tangere florem
 Vis animi ; nisi erit consors in origine primâ ?
 Quidve foràs sibi vult membris exire senectis ?
 An metuit conclusa manere in corpore putri,
 Et domus ætatis spatio ne fessa vetusto
 Obruat ? at non sunt immortalis ulla pericla.

DENIQUE connubia ad Veneris partusque ferarum
 Esse animas prestò , deridicùlum esse videtur ;
 Et spectare immortales mortalia membra
 Innumero numero , certareque præproperanter
 Inter se , quæ prima potissimaque insinuetur :
 Si non fortè ita sunt animarum fœdera pacta ,
 Ut , quæ prima volans advenerit , insinuetur
 Prima , neque inter se contendant viribus hilum.

DENIQUE in æthere non arbor , non æquore in alto
 Nubes esse queunt , nec pisces vivere in arvis ,
 Nec cruor in lignis , nec saxis succus inesse :
 Certum ac dispositum est , ubi quidquid crescat et insit :
 Sic animi natura nequit sine corpore oriri
 Sola , neque à nervis et sanguine longiùs esse :

Ainsi qu'en nos coursiers l'adresse et la vigueur ?
 » Un corps jeune et naissant rajeunit son ardeur «.
 Rajeunir, c'est changer, c'est perdre de sa vie,
 En substituer une à l'autre évanouie.

Et, de ce nouveau corps, qu'elle adopte aujourd'hui,
 Comment s'envelopper, comment croître avec lui ?
 Si tous deux, en naissant, n'ont la même origine,
 Lorsque l'un, défaillant, penche vers sa ruine,
 D'où vient, au sein de l'autre, un désir si pressant
 De quitter, sans retour, son palais vieillissant ?
 Craint-elle qu'à jamais sa chute ne l'écrase ;
 Que le faite, en débris, ne brise aussi la base ;
 Est-il quelque danger pour qui ne peut mourir ?

O délire ! au moment où l'attrait du plaisir
 Soumet, au tendre époux, une épouse aussi tendre,
 Est-il toujours une ame attentive à se rendre
 Où l'attend l'embryon prêt à se déployer ;
 Et leur foule innombrable, osant se l'envier,
 Va-t-elle disputer cette heureuse conquête,
 Ou, sans combats enfin, céder à la plus prête ?

MAIS, quoi ? l'arbre naît-il dans le vague des airs,
 Le poisson dans les bois, la nue au fond des mers ?
 Le sang circule-t-il dans les fibres des chênes ?
 La sève, des rochers, gonfle-t-elle les veines ?
 Non, tout est, à son poste, enchaîné par des loix :
 Ainsi l'ame et le corps sont unis à la fois.

Hoc si posset enim , multò priùs ipsa animi vis
 In capite , aut humeris , aut imis calcibus esse
 Posset , et innasci quâvis in parte soleret ;
 Tandem in eodem homine , atque in eodem vase maneret.
 Quod quoniam in nostro quoquè constat corpore certum ,
 Dispositumque videtur , ubi esse et crescere possit
 Seorsùm anima atque animus : tantò magis inficiandum
 Totum posse extrà corpus durare genique.
 Quarè , corpus ubi interiit , periisse necesse est
 Confiteare animam distractam in corpore toto.

QUIPPE etenim mortale æterno jungere , et unâ
 Consentire putare , et fungi mutua posse ,
 Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est ,
 Aut magis inter se disjunctum discrepitansque ,
 Quàm mortale quod est , immortalique perenni
 Junctum , in concilio sævas tolerare procellas ?

PRÆTEREA , quæcunque manent æterna , necesse est ,
 Aut , quia sunt solido cum corpore , respuere ictus ,
 Nec penetrare pati sibi quidquam , quod queat arctas
 Dissociare intùs partes ; ut materiai
 Corpora sunt , quorum naturam ostendimus antè :
 Aut ideò durare ætatem posse per omnem ,
 Plagarum quia sunt expertia ; sicut inane est ,
 Quod manet intactum , neque ab ictu fungitur hîlum :
 Aut ideò , quia nulla loci sit copia circùm ,
 Quò quasi res possint discèdere dissolvique ;

Si l'une, loin de l'autre, avait pu naître errante,
Et de sang, et de nerfs, y vivre indépendante,
Elle pourrait sans doute au hasard se fixer ;
Dans la tête ou les pieds, à son gré, se placer,
Toujours en même vase, animant le même être :
Mais s'il est vrai, qu'en nous, nous pouvons reconnaître
La retraite, le siège où croît, avec le corps,
Ce souffle, cet esprit, moteur de ses ressorts,
Il ne peut donc, qu'en lui, déployer sa puissance ;
Il ne peut, hors de lui, jouir de l'existence,
Et, dans le même instant, des mêmes coups atteint,
Quand le corps se dissout, il s'exhale et s'éteint.

Et quel nœud, quel accord, à l'être destructible,
Aurait pu joindre un être au temps même invincible ?
Si distincts, si divers, si repoussans entre eux,
Concourraient-ils ensemble au bonheur de tous deux ;
A partager, du Sort, les faveurs, les traverses,
A porter, en commun, leurs fortunes diverses ?

NON, rien ne peut braver le glaive de la Mort,
Qu'un corps, solide en tout, vainqueur de tout effort,
Substance impénétrable, en tout sens resserrée,
A tout trait déchirant refusant toute entrée,
Tel que, de la matière, on peint les élémens ;
Un corps inaccessible aux coups, aux froissemens,
Tel qu'est encor le vide impassible, impalpable ;
Un corps dont les débris, matière inébranlable,
N'ont point où se dissoudre, où tomber dispersés,
Ainsi que le grand Tout dont les membres pressés

Sicut summarum summa est æterna; neque extrâ
 Quis locus est, quò diffugiat; neque corpora sunt, quæ
 Possint incidere et validâ dissolvere plagâ.
 At neque, uti docui, solido cum corpore mentis
 Natura est; quoniam admistum est in rebus inane:
 Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,
 Ex infinito quæ possint fortè coorta,
 Proruere hanc mentis violento turbine molem,
 Aut aliam quamvis cladem importare pericli;
 Nec porrò natura loci, spatiumque profundî
 Deficit, expergi quò possit vis animâi,
 Aut aliâ quâvis possit vi pulsa perire:
 Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

Quòd si fortè ideò magis immortalis habenda est,
 Quòd lethalibus ab rebus munita tenetur;
 Aut quia non veniunt omninò aliena salutis;
 Aut quia, quæ veniunt, aliquâ ratione recedunt
 Pulsa priùs, quàm, quid noceant, sentire queamus:
 Scilicet à verâ longè ratione remotum est.
 Præter enim quàm quòd morbis tum corporis ægrit,
 Advenit id, quod eam de rebus sæpè futuris
 Macerat, inque metu malè habet, curisque fatigat;
 Præteritisque admissa annis peccata remordent.
 Adde furorem animi proprium, atque obliviam rerum,
 Adde quòd in nigras lethargi mergitur undas.

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum,
 Quandoquidem natura animi mortalis habetur;

N'ont point, par delà lui, d'espaces où s'étendre,
 Ni de corps dont lui-même il ait à se défendre.
 Et si par-tout, en tout, le vide est répandu,
 L'ame n'est point un corps solide, inétendu ;
 Au sein de l'infini, dans ce champ redoutable,
 En butte à tant de corps dont le choc effroyable
 Peut la briser sans cesse, ou du moins l'ébranler,
 A l'insensible vide, on ne peut l'égalier ;
 Et, d'espaces profonds circonscrite, entourée,
 Quelque choc qu'elle éprouve, à l'instant déchirée,
 Ses membres, en tout sens, peuvent s'y disperser.
 Sur des faits si certains, pourrais-je encor penser
 Que la mort est, pour elle, une lice fermée ?

» MAIS, contre tout assaut, les Destins l'ont armée ;
 » Ou nul ne peut l'atteindre, ou, repoussés soudain,
 » Même avant qu'on les sente, ils l'attaquent en vain «.
 Ah ! sans les maux du corps qui l'accablent sans cesse,
 Combien l'espoir, la crainte et l'agite et la presse !
 L'avenir la tourmente, et, malgré ses efforts,
 Le passé la nourrit du poison des remords.
 Que d'autres passions dont l'ardeur la déchire !
 Et que dirai-je encor de son propre délire,
 Du sommeil léthargique, image de la mort,
 Où, souvent engourdie, elle tombe et s'endort ?

MAIS si tout meurt en nous, si l'ame doit s'éteindre,
 Qu'est-ce donc que la mort, et qu'avons-nous à craindre

Et velut anteaeto nil tempore sensimus ægrî,
 Ad configendum venientibus undiquè Poenis,
 Omnia cùm belli trepido concussa tumultu
 Horrida contremuère, sub altis ætheris auris;
 In dubioque fuit sub utrorum regna cadendum
 Omnibus humanis esset, terrâque marique.
 Sic, ubi non erimus, cùm corporis atque animai
 Discidium fuerit, quibus è sumus uniter apti,
 Scilicet haud nobis quidquam, qui non erimus tum,
 Accidere omninò poterit, sensumque movere;
 Non si terra mari miscebitur, et mare coelo.
 Et, si jam nostro sentit de corpore, postquam
 Distracta est animi natura animæque potestas;
 Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque
 Corporis atque animæ consistimus uniter apti:

NEC, si materiam nostram conlegerit ætas
 Post obitum, rursùmque redegerit, ut sita nunc est;
 Atque iterùm nobis fuerint data lumina vitæ;
 Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
 Interrupta semel cùm sit repetentia nostra.
 Et nunc nil ad nos de nobis attinet, antè
 Qui fuimus; nec jam de illis nos afficit angor,

D'un vain nom , sans objet , qui ne peut nous toucher ?
Quel malheur , quel effroi pouvait nous approcher ,
Lors des troubles de Rome , avant notre naissance ;
Quand la fière Carthage , attaquant sa puissance ,
Vomissait , à grands flots , de ses bords dépeuplés ,
Des torrens de Guerriers , dans nos champs désolés ?
Quand les voûtes des airs , les antres de la terre
Retentissaient par-tout des foudres de la guerre ;
Et lorsqu'en ces combats , le tremblant Univers
Ignorait de quel maître il recevait des fers ?
Ce qu'alors nous étions , nous le serons encore ,
Quand le Temps , dont le souffle en secret nous dévore ,
De l'ame , unie au corps , aura brisé les nœuds .
Dût le monde être en butte aux coups les plus affreux ,
Dussent tomber les cieux , dussent l'onde et la terre
Se confondre , en leur choc , dans les champs du tonnerre ,
Rien ne frappera plus nos sens dénaturés .
Et quand le corps et l'ame , à jamais séparés ,
Du bien , du mal encor , pourraient sentir l'atteinte ,
Qu'importerait à l'homme ou leur joie ou leur plainte ,
A l'homme qui n'est lui que par leur union ?

APRÈS le jour fatal de leur dissention ,
Si le Temps , de mon corps , rassemblant la matière ,
Dans le même ordre enfin , lui rendait la lumière ,
Redeviendrais-je moi ? Non . Long-temps divisés ,
En moi , les nœuds du moi sont pour jamais brisés .
Qu'importe quel je fus avant d'être moi-même ,
Quel je vais être encore après ma fin suprême ,

Quos, de materiâ nostrâ, nova proferet ætas.
 Nam cùm respicias immensi temporis omne
 Præteritum spatium, tum motus materiâ
 Multimodî quàm sint; facilè hoc adcredere possis,
 Semina sæpè in eodem, ut nunc sunt, ordine posta:
 Nec memori tamen id quimus deprendere mente.
 Inter enim jacta est vitæ pausa, vagèquè
 Deerrârunt passim motus ab sensibus omnes.

DEBET enim, miserè quoi fortè ægrèque futurum est,
 Ipse quoquè esse in eo tum tempore, cùm malè possit
 Accidere. At quoniam mors eximit im, prohibetque
 Illum cui possint incommoda conciliari
 Hæc eadem, in quibus et nunc nos sumus, antè fuisse:
 Scire licet nobis nihil esse in morte timendum;
 Nec miserum fieri, qui non est, posse; neque hilum
 Differre, an nullo fuerit jam tempore natus,
 Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

PROINDE, ubi se videas hominem indignariet ipsum
 Post mortem fore, ut aut putrescat corpore pòsto,
 Aut flammis interfiat, malisve ferarum;
 Scire licet, non sincerum sonere, atque subesse
 Cæcum aliquem cordi stimulum; quamvis neget ipse
 Credere se quemquam sibi sensum in morte futurum.

Ce que fera le Temps des vains débris de moi ?
 Lorsqu'en ce temps profond je plonge sans effroi,
 Où s'étend, avant nous, cette immense carrière ?
 Quels mouvemens, quels chocs éprouva la matière ?
 Et je pourrais douter si tant de mouvemens
 Ont rassemblé cent fois les mêmes élémens,
 Et dans l'ordre distinct, d'où résulte mon être ?
 Mais, en ces divers tous, puis-je me reconnaître ?
 C'est par le souvenir qu'on se rappelle à soi :
 Une trop longue mort s'élève entre eux et moi.
 Errans dans l'Univers, mon esprit et mon ame,
 Etrangers à mes sens, n'y portaient point leur flamme.

POUR éprouver, du sort, les retours orageux,
 Il faut être au temps même où tout change à ses jeux ;
 Et si la Mort plus prompte, en sa rigueur utile,
 Rend l'homme qu'elle frappe, et qui, du sort mobile,
 Aurait pu, comme nous, sentir la cruauté,
 Pareil à l'homme à naître, et qui n'a point été,
 Quel revers peut-il craindre, et de quelle misère
 Peut gémir l'être nul en qui rien ne diffère,
 (Dans la nuit du tombeau pour jamais enchaîné)
 De l'être encor possible et qui n'est jamais né ?

MAIS j'entends qu'on se plaint, on gémit, on murmure.
 « Quoi, mourir, et, des vers, devenir la pâture,
 » Ou des feux dévorans, ou des monstres des bois « !
 Si tu meurs tout entier, quelle secrète voix
 Te dit qu'en toi, de toi, survivra la mémoire ?
 Tu mens à ta raison, quand tu feins de le croire,

Non, ut opinor, enim dat, quod promittit; et indè
 Nec radicitùs è vitâ se tollit et eicit;
 Sed facit esse sui quiddam super, inscius ipse.
 Vivus enim sibi cùm proponit quisque, futurum
 Corpus uti volucres lacerent in morte feræque;
 Ipse sui miseret; neque enim se vindicat hilum,
 Nec removet satis à projecto corpore; et illud
 Se fingit, sensuque suo contaminat adstans.
 Hinc indignatur se mortalem esse creatum;
 Nec videt, in verâ nullum fore morte alium se,
 Qui possit vivus sibi se lugere peremptum,
 Stansque jacentem; nec lacerari, urive dolore.
 Nam si in morte malum est, malis morsuque ferarum
 Tractari; non invenio quî non sit acerbum
 Ignibus impositum calidis, torrescere flammis;
 Aut in melle situm suffocari; atque rigere
 Frigore, cùm in summo gelidi cubat æquore saxi;
 Urgerive supernè obtritum pondere terræ.

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
 Optima, nec dulces occurrent oscula nati
 Præripere, et tacitâ pectus dulcedine tangent:
 Non poteris factis tibi fortibus esse, tuisque
 Præsidio: miser! ô Miser! aiunt, omnia ademit
 Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.

Et tu vois après toi, par toi-même trompé,
 A la faux de la Mort, quelque reste échappé,
 En qui ton cœur tremblant sera sensible encore.
 C'est envain que la tombe ou le feu le dévore,
 Tu vois toujours ton corps, debout à ses côtés ;
 Tu t'y revois en proie à mille inquiétudes.
 Voilà ce qui t'aigrit, ce qui, troublant ta vue,
 Dérobe, à tes regards, une mort absolue ;
 Te rend présent à toi quand tu ne seras pas,
 Et, brisé de tourmens, pleurant de ton trépas ;
 Car, s'il est douloureux, quand il vient nous surprendre,
 D'assouvir, de son sang, sans pouvoir s'en défendre,
 L'atroce avidité de monstres déchirans,
 L'est-il moins d'être en proie aux bûchers dévorans,
 D'étouffer dans le miel, de transir sous la pierre,
 De se sentir foulé sous le poids de la terre ?

MAIS quoi ? mort sans retour pour ma famille en pleurs,
 Pour la plus tendre épouse ! O disgrâce ! ô douleurs !
 Quoi ? dans leurs yeux contens où leur cœur se déploie,
 Les miens, à mon abord, ne liront plus leur joie !
 Palpitant de plaisir, de mes jeunes enfans,
 Je ne reverrai plus les combats innocens,
 Pour surprendre, en mes bras, un baiser de leur père !
 Toute joie, à mon cœur, devient donc étrangère !
 Inutile à moi-même, à tout ce que j'aimais,
 Malheureux ! en un jour, je perds, et pour jamais,

ILLUD in his rebus non addunt; nec tibi earum
 Jam desiderium rerum insidet insuper unà.
 Quod benè si videant animo, dictisque sequantur;
 Dissolvant animi magno se angore metuque.
 Tu quidem, ut es letho sopitus, sic eris ævi
 Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris:
 At nos, horrifico cinefactum te propè busto,
 Insatiabiliter deflebimus, æternumque
 Nulla dies nobis mœrorem è pectore demet.
 Illud ab hoc igitur quærendum est, quid sit amari
 Tantoperè; ad somnum si res redit atque quietem,
 Cur quisquam æterno possit tabescere luctu?

Hoc etiam faciunt, ubi discubuère, tenentque
 Pocula sæpè homines, et inumbrant ora coronis,
 Ex animo ut dicant: » brevis hic est fructus homullis;
 » Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit « :
 Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
 Quòd sitis exurat miseros atque arida torreat;
 Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

NEC sibi enim quisquam tum se, vitamque requirit,
 Cùm pariter mens et corpus sopita quiescunt:
 Nam licet æternum per nos sic esse soporem,
 Nec desiderium nostri nos adtigit ullum;
 Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus
 Longè ab sensiferis primordia motibus errant,

Tout ce qu'on peut chérir , tout ce que l'homme envie,
 Tout ce qui fait le charme et l'orgueil de la vie !

LACHE ! ah ! songe plutôt , en ton trouble indiscret,
 Qu'en toi ce jour propice en éteint le regret ;
 Que cette douce image étouffe au moins tes plaintes :
 Songe que , sans douleurs , sans désirs , et sans craintes ,
 Quand le Temps inflexible aura borné ton cours ,
 Endormi dans la mort , tu le seras toujours.
 Mais nous , à ce tableau , plongés dans les alarmes ,
 Combien , sur ton bûcher , nous verserons de larmes !
 Non ; le Temps , de nos cœurs , ne t'effacera plus.
 Insensés ! quel vain deuil ! que de pleurs superflus !
 Un repos éternel dans un sommeil paisible ,
 Nul réveil aux douleurs ; est-ce un sort si terrible ?

Jouissons , disent-ils , assis en un festin ,
 Le front paré de fleurs , et le verre à la main :
 » Buvons ; le plaisir fuit : au temps qui nous entraîne ,
 » Arrachons ces momens qu'il nous accorde à peine ,
 » Et qu'échappés si-tôt on ne peut rappeler « :
 Comme si , dans la tombe , ils craignaient de brûler
 De la soif qui les presse , ou de quelque autre flamme ,
 Supplice de leur corps , ou tourment de leur ame !

DANS les bras du Sommeil où les sens suspendus ,
 Où l'ame et ses ressorts demeurent détendus ,
 Songeons-nous à notre être ? Et qu'un Dieu charitable
 Vint prolonger , sans fin , ce calme délectable ,
 Y songerions-nous plus ? le regretterions-nous ?
 De l'ame cependant , non encore dissous ,

Quin conreptus homo ex somno se conligit ipse.
 Multò igitur mortem minùs ad nos esse putandum ;
 Si minùs esse potest, quàm quod nihil esse videmus.
 Major enim turbæ disjectus materiai
 Consequitur letho, nec quisquam expergitus exstat,
 Frigida quem semel est vitai pausa secuta.

DENIQUE, si vocem rerum Natura repentè
 Mittat, et hoc aliquoi nostrum sic increpet ipsa :
 » Quid tibi tantoperè est, Mortalis, quòd nimis ægris
 » Luctibus indulges ? quid mortem congemis, ac fles ?
 » Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque ;
 » Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
 » Commoda perfluxère, atque ingrata interière :
 » Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
 » Æquo animoque capis securam, stulte, quietem ?

» SIN ea, quæ fructus cunque es, perière profusa,
 » Vitæque in offensu est : cur ampliùs addere quæris,
 » Rursùm quod pereat malè, et ingratum occidat omne ?
 » Nec potiùs vitæ finem facis, atque laboris ?
 » Nam tibi prætereà quod machiner, inveniamque
 » Quod placeat, nihil est, eadem sunt omnia semper.

Les principes émus, ranimant la matière,
 Pourraient, à chaque instant, nous rendre à la lumière :
 Ainsi donc cette mort, ce repos sans réveil,
 Confondant tout dans l'être, est moins que le sommeil,
 S'il est, dans le néant, quelques degrés encore.

AH ! si ce Dieu qu'en vain notre faiblesse implore,
 La Nature, en ces mots, d'une tonnante voix,
 Gourmandait l'insensé qui se plaint de ses loix :

- » POURQUOI ces pleurs amers, quand tu sors de la vie,
- » Mortel, comblé de biens, pourquoi, d'un œil d'envie,
- » Les regarder encor quand il faut les quitter ?
- » Si toujours, en ses vœux, trop prompt à s'irriter,
- » Ton cœur, vase sans fond, n'en laissa pas sans cesse
- » Echapper les douceurs, ta gloire et ta richesse ;
- » Pourquoi ne point partir, bénissant ton destin,
- » Rassasié, content, comme on sort d'un festin,
- » Sûr d'entrer dans un port à l'abri de l'orage ?
- » Si tout s'est écoulé, si, pour ton cœur volage,
- » Il n'est plus de plaisirs, si la vie aujourd'hui
- » N'est plus qu'un champ hideux de dégoûts et d'ennui,
- » Quel vain empressement, quel désir te dévore
- » D'entasser tant de biens pour les reperdre encore ?
- » Pourquoi ne pas borner d'inutiles travaux ?
- » Que puis-je plus pour toi ? Par quels plaisirs nouveaux
- » Puis-je encor, de tes sens, réveiller la paresse ?
- » Crois-moi, tout, sous les cieux, se reproduit sans cesse.

- » Si tibi non annis corpus jam marcet, et artus
- » Confecti languent : eadem tamen omnia restant,
- » Omnia si pergas vivendo vincere sæcla;
- » Atque etiam potiùs, si nunquam sis moriturus «.

Quid respondeamus, nisi justam intendere litem
 Naturam, et veram verbis exponere causam?
 At qui obitum lamentetur, miser ampliùs æquo,
 Non meritò inclamet magis, et voce increpet acri?

- » AUFFR ab hinc lacrimas, barathro, et compesce querelas «
- Grandior hic verò si jam, seniorque queratur:
- » Omnia perfructus vitæ præmia, marces!
- » Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis;
- » Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
- » Et nec opinanti mors ad caput adstitit antè
- » Quàm satur ac plenus possis discedere rerum.
- » Nunc aliena tuâ tamen ætate omnia mitte;
- » Æquo animoque, agedum, jam aliis concede : necesse est «.

- » En tous lieux , en tout temps , c'est le même tableau.
- » Ton corps, des ans vainqueurs, ne sent point le fardeau ;
- » Tes membres sont encor dans leur vigueur première,
- » Il est vrai ; mais enfin , prolongeant ta carrière ,
- » Quand je devrais l'étendre aux siècles éternels ,
- » Sur ce théâtre vain des frivoles mortels ,
- » Puis-je t'offrir jamais que le même spectacle « ?

QU'OBJECTER , que répondre à ce sublime oracle,
Dicté par la justice et par la vérité ?

Mais, courbé sous le poids de sa calamité,
Si c'est un malheureux qui , des bords de sa tombe ,
L'ose accuser encore, au moment qu'il succombe,
De quel juste courroux va-t-elle s'enflammer !

- » LACHE , indigne du jour ! qui peut donc t'alarmer ?
- » Va pleurer loin de moi ; cours, ou, dans ta misère ,
- » Rends plutôt grace au coup qui seul peut t'y soustraire «.

QUE dirait-elle encore à ce vieillard tremblant
Qui s'élève contre elle en murmure insolent ?

- » APRÈS avoir, de l'être, épuisé tous les charmes ,
- » Tu désires encor ! tu sèches dans les larmes !
- » Ah ! toujours dévoré d'un désir renaissant ,
- » Tu vivais insensible à ton bonheur présent.
- » Voilà ce qui sans cesse , à ton ame altérée ,
- » Lui ravit sa douceur qu'un autre eût savourée ,
- » Et la mort te surprend toujours plus affamé ;
- » Mais pars , et, de ton sort, dès long-temps informé ,
- » Laisse à d'autres des biens étrangers à ton âge :
- » Fais-leur place ; il le faut «. A ce juste langage

JURE, ut opinor, agat, jure increpet inciletque.
 Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
 Semper; et ex aliis aliud reparare necesse est;
 Nec quidquam in barathrum, nec tartara decidit atra.
 Materies opus est ut crescant postera sæcla:
 Quæ tamen omnia te, vitâ perfuncta, sequentur.
 Nec minùs ergò antè hæc, quam nunc, cecidère cadentque.
 Sic alid ex alio nunquam desistet oriri,
 Vitaque mancupio nulli datur, omnibus usu.

RESPICE item quàm nil ad nos anteacta vetustas
 Temporis æterni fuerit, quàm nascimur antè.
 Hoc igitur speculum nobis Natura futuri
 Temporis exponit post mortem denique nostram:
 Num quid ibi horribile apparet? num triste videtur
 Quidquam? nonne omni somno securius exstat?

ATQUE ea nimirùm, quæcunque Acherunte profundo
 Proditæ sunt esse, in vitâ sunt omnia nobis.
 Nec miser impendens magnum timet aëre saxum
 Tantalus, ut fama est, cassâ formidine torpens:
 Sed magis in vitâ Divûm metus urget inanis
 Mortales, casumque timent, quemcunque ferat Fors.

NEC Tityum volucres ineunt Acherunte jacentem:
 Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam

Qui , comme à vous , un jour , peut s'adresser à moi ,
Pouvons-nous méconnaître et condamner sa loi ?
Ne faut-il pas toujours , qu'à la triste vieillesse ,
Succède , avec éclat , la brillante jeunesse ,
De race en race ainsi transmettant l'Univers ?
Rien ne s'anéantit , ne descend aux enfers .
Sur l'océan du Temps la matière surnage .
Tout se dissout ; tout meurt ; tout renaît d'âge en âge ,
Pour se dissoudre encor , pour renaître à jamais ;
Et le jour de la vie , aux êtres imparfaits ,
Et formant , l'un par l'autre , une éternelle chaîne ,
N'est donné qu'en usage , et non pas en domaine .

ARRÊTONS un moment nos regards élancés
Dans les siècles sans fin qui nous ont devancés .
De ceux qui nous suivront c'est le miroir fidèle .
Que nous offre-t-il donc qu'une paix éternelle ,
Repos plus sûr , plus doux que le plus doux sommeil ?
Et qu'a donc d'effrayant une nuit sans réveil ?

MAIS quoi ? dans les enfers , on dit , qu'encor sensibles ,
Les manes quelle erreur ! ces enfers si terribles ,
Ce séjour des tourmens , c'est sur la terre , hélas !
Que l'homme , toujours vain , l'a creusé sous ses pas .

Ce rocher suspendu , dont la chute fatale
Menace , à chaque instant , et fait pâlir Tantale ;
C'est l'effroi renaissant du bras vengeur des Dieux
Que tu vois en tout temps , que tu crains en tous lieux .

Ce Titye , enchaîné dans ces sombres murailles ,
Qui nourrit des vautours fouillans dans ses entrailles ,

Perpetuam ætatem poterunt reperire profectò,
 Quamlibet immani projectu corporis exstet,
 Qui non sola novem dispensis jugera membris
 Obtineat, sed qui terrai totius orbem:
 Non tamen æternum poterit perferre dolorem;
 Nec præbere cibum proprio de corpore semper.
 Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem
 Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor
 Aut aliâ quâvis scindunt cuppedine curæ.

SISYPHUS in vitâ quoque nobis antè oculos est,
 Qui petere à populo fascas, sævasque secures
 Imbibit, et semper victus, tristisque recedit.
 Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam;
 Atque in eo semper durum sufferre laborem;
 Hoc est adverso nixantem trudere monte
 Saxum, quod tamen à summo jam vertice rursùm
 Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

DEINDE animi ingratham naturam pascere semper,
 Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam;
 Quod faciunt nobis annorum tempora, circum
 Cùm redeunt, foetusque ferunt, variosque lepores,
 Nec tamen explemur vitai fructibus unquam:
 Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,
 Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
 Quod tamen expleri nullâ ratione potestur.

CERBERUS et Furia jam verò, et lucis egenus

Et dont le corps immense, au lieu de neuf arpens,
Couvrit-il et la terre et les humides champs,
A leur faim renaissante, à son propre martyre,
A jamais déchiré, ne pourrait point suffire :
C'est nous, toujours en proie à tant d'anxiétés,
Et de haine ou d'amour, sans cesse transportés.

Et toi qui, des faisceaux que ton orgueil dévore,
Frustré, déchu cent fois, les demandes encore ;
Qui vois couler tes jours en d'éternels regrets,
Jaloux d'un vain honneur que tu n'obtiens jamais,
N'es-tu pas, réponds-moi, ce Sisyphe stupide
Roulant, avec effort, au haut d'un mont rapide,
Un énorme rocher qui retombe soudain ?

POSSÉDER tout sans goût, jouir avec dédain
Des plaisirs renaissans de ses belles années,
Des douceurs des saisons, l'une à l'autre enchaînées,
N'est-ce pas le destin de ces jeunes beautés
Qu'on dit, dans un tonneau percé de tous côtés,
S'obstiner à répandre une onde fugitive ?

CE Cerbère heurlant sur l'inférieure rive,

Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
 Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profectò.
 Sed metus in vitâ pœnarum pro malefactis
 Est insignibus insignis, scelerisque luela
 Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsùm,
 Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ.
 Quæ tamen et si absunt, at mens sibi conscia facti
 Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis;
 Nec videt intereà, qui terminus esse malorum
 Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis;
 Atque eadem metuit, magis hæc ne in morte gravescant;
 Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Hoc etiam tibi tute interdùm dicere possis:
 Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
 Qui melior multis, quàm tu, fuit, improbe, rebus.
 Indè alii multi Reges rerumque potentes
 Occiderunt, magnis qui gentibus imperitârunt.
 Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum
 Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
 Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas,
 Et contempsit, aquis insultans, murmura ponti,
 Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit.
 Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
 Ossa dedit terræ, proindè ac famul infirtus esset:
 Adde repertores doctrinarum, atque leporum:
 Adde Heliconiadum comites; quorum unus **Homerus**
 Sceptra potitus; eâdem aliis sopitu' quiete est.

Cette fière Alecton, ces gouffres ténébreux
 Vomissant, dans les airs, de longs torrens de feux,
 Ce Styx, cet Achéron, ce Tartare effroyable,
 Ces tourmens, où sont-ils que dans un cœur coupable,
 De ses fossaits cachés, recelant les bourreaux;
 Voyant par-tout la poix, les lames, les flambeaux,
 Les fers, les fouets vengeurs, l'effrayant précipice,
 Préparés pour le crime, et déjà son supplice?
 Supplice renaissant, et qu'il porte en tous lieux,
 Sans en prévoir le terme, et tremblant que les Dieux
 N'en redoublent l'horreur dans la nuit éternelle.
 Ainsi, pour l'insensé, toujours triste et cruelle,
 La vie est un enfer dont il ne sort jamais.

VAIN Mortel, au milieu de tes lâches regrets,
 Ne t'es-tu jamais dit : Couché dans la poussière,
 Ancus, le bon Ancus a perdu la lumière,
 Lui qu'élevaient sur moi les plus rares vertus !
 Et combien, dans la mort, de Héros abattus,
 Monarques, Potentats clémens ou sanguinaires,
 De tant de nations, les tyrans ou les pères !

Quoi? ce Guerrier hardi qui, défiant les mers,
 Affermit un chemin sur leurs gouffres ouverts,
 Y guidant, sans pâlir, ses troupes étonnées
 De fouler, sous leurs pieds, les ondes enchaînées;
 Quoi? ce grand Scipion, ce vrai foudre de Mars,
 Cet effroi de Carthage, et ces pères des Arts,
 Ces enfans d'Apollon qu'accompagnaient les Graces,
 Homère, Homère enfin dont ils suivaient les traces,

DENIQUE Democritum postquam matura vetustas
 Admonuit memorem motus languescere mentis,
 Sponte suâ letho caput obvius obrulit ipse.
 Ipse Epicurus obît decurso lumine vitæ,
 Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
 Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.

Tu verò dubitabis, et indignabere obire,
 Mortua quoi vita est præpè jam vivo atque videnti?
 Qui somno partem majorem conteris ævi?
 Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
 Scillicitamque geris cassâ formidine mentem?
 Nec reperire potes, quid sit tibi sæpè mali, cum
 Ebrius urgeris multis miser undiquè curis,
 Atque animi incerto fluitans errore vagaris?

Si possent homines, proindè ac sentire videntur
 Ponderus inesse animo, quod se gravitate fatiget,
 Et quibus id fiat causis cognoscere, et undè
 Tanta mali tanquam moles in pectore constet:
 Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumquè videmus,
 Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,

Lui qui tient à jamais le sceptre d'Hélicon ;
Que dis-je ? et ces flambeaux de l'humaine raison,
Démocrite , averti par sa triste faiblesse ,
Que l'ame , de son corps , partageait la vieillesse ,
Qui lui-même , au tombeau , courut les déposer ;
Epicure sur-tout , qui , prompt à tout oser ,
Effaçà tout éclat dans sa noble carrière ,
Comme , aux plaines du Ciel , le Dieu de la lumière
Eclipse , en se montrant , les astres confondus ;
Ils sont morts ; à la terre , ils se sont tous rendus ,
Comme s'y rend le peuple et le plus vil esclave.

ET tu t'indignerais que le temps qui te brave ,
Te force , tôt ou tard , à partager leur sort ,
Toi , lâche , dont la vie est une longue mort ;
Toi , qu'on voit consumer ses instans si rapides
Dans un sommeil nourri de songes insipides
Livrant ton ame faible à de vaines terreurs ;
Toi qui , toujours flottant dans la nuit des erreurs ,
Pressé par tant de maux , sans en trouver la cause ,
N'as pas même d'asile où ton esprit repose ,
Ton esprit , en tout temps , et sans guide et sans loi ,
Par sa funeste ivresse emporté loin de toi !

AH ! si , de longs chagrins , accablé sans ressource ,
L'homme , au sein de ses maux , en distinguait la source ,
Comme il en sent la charge , épuisé sous leur poids ,
Que , dans sa vie errante , il suivrait d'autres loix !
Qu'on le verrait bien moins , fatigué de son être ,
S'élancer loin de lui , craignant de se connaître ,

Commutare locum, quasi onus deponere possit.

EXIT sæpè foràs magnis ex ædibus ille,
 Esse domi quem pertæsum est, subitòque revertit :
 Quippè foris nihilò meliùs qui sentiat esse.
 Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,
 Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans:
 Oscitat extemplò, tetigit cùm limina villæ;
 Aut abit in somnum gravis, atque oblivia quærit;
 Aut etiam properans urbem petit, atque revisit.
 Hoc se quisque modo fugit: at, quem scilicet, ut fit,
 Effugere haud potis est, ingratis hæret et angit;
 Proptereà morbi quia causam non tenet æger:
 Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis
 Naturam primùm studeat cognoscere rerum;
 Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
 Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
 Ætas post mortem, quæ restat cunque, manenda.

DENIQUE, tantoperè in dubiis trepidare periclis,
 Quæ mala nos subigit vitæ tanta cupido?
 Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat;
 Nec devitari lethum pote, quin obeamus.

PRÆTEREA, versamur ibidem, atque insumus usquè:
 Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.
 Sed dum abest, quod avemus, id exsuperare videtur
 Cætera: post aliud, cùm contigit illud, avemus,
 Et sitis æqua tenet vitæ semper hiantes;

Comme

Comme espérant enfin d'en secouer le faix !

L'UN, chassé par l'ennui de son vaste palais,
Y rentre à l'instant même, et trompé dans l'attente
Qui semblait, au dehors, à son ame inconstante,
Promettre des plaisirs échappés à ses vœux ;
L'autre, de son coursier, presse les flancs poudreux :
A-t-il appris qu'un traître a, d'une main hardie,
Dans sa maison des champs répandu l'incendie ?
Il touche au seuil : Que vois-je ? il bâille, il s'assoupit ;
Il voudrait oublier où son cœur l'a conduit,
Et, plus pressé, bientôt il revole à la ville.

AINSI, dans tous ses vœux, toujours vague et mobile,
Chacun se fuit, s'agite, et toujours vainement ;
Chacun, sans le savoir, porte en soi son tourment.
Ah ! si, pour s'éclairer sur cette inquiétude,
Des loix de la Nature on faisait son étude,
Qui ne verrait enfin qu'il s'agit pour nous tous,
O Mort ! non d'un moment qu'on dérobe à tes coups,
Mais d'une éternité succédant à la vie ?

POURQUOI, dans les dangers, cet effroi qui nous lie ?
Le terme de nos jours n'est-il donc pas marqué ?
Pouvons-nous reculer le moment indiqué ?
Et, dùt-on le franchir, aux champs de la lumière,
S'ouvrirait-on jamais que la même carrière ?
Y moissonnerait-on que les mêmes plaisirs ?

MAIS, des désirs comblés, renaissent les désirs.
Tout ce que l'on souhaite a toujours plus de charmes.
L'obtient-on ? il les perd, et, nouvelles alarmes

Posteraque in dubio est fortunam quam vehat ætas :
Quidve ferat nobis castis, quive exitus instet.

Nec prorsùm, vitam ducendo, demimus hilum
Tempore de mortis; nec delibrare valemus,
Quò minùs esse diù possimus morte perempti.
Proindè licet quotvis vivendo condere sæcla;
Mors æterna tamen nihilominùs illa manebit :
Nec minùs ille diù jam non erit, ex hodierno
Lumine qui finem vitæ fecit, et ille,
Mensibus atque annis qui multis occidit antè.

Dans l'espoir d'acquérir ce qu'on va fuir encor.
Ainsi le cœur de l'homme est toujours en essor,
Altéré de la vie, et la perdant sans cesse ;
Et, pour comble d'horreur, en sa fatale ivresse,
Incertain, mais troublé du destin qui l'attend.

MAIS, qui peut, à la Mort, ravir un seul instant ?
Malheureux, dût ta vie embrasser plus d'un âge,
Pour toi, comme pour nous, est-il d'autre partage
Qu'un repos éternel, dans une nuit sans fin ;
Et celui que la Mort moissonnera demain,
Sera-t-il moins long-temps dans les champs du non-être,
Que ceux qu'ils ont reçus avant qu'on te vit naître ?

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

PAGE 3, VERS 6.

VÉNUS, ouvre à mes chants une libre carrière.

Lucrèce, comme Philosophe Epicurien, n'admettant que des Dieux inactifs, tels qu'il le décrira bientôt, il peut paraître étonnant qu'il invoque Vénus au commencement de son Poëme; mais l'étonnement cessera, si l'on fait attention que Vénus n'est ici que l'emblème de la génération, et Mars, celui de la destruction : emblème justement placé à la tête d'un Ouvrage où l'Auteur va expliquer la formation, le dépérissement et la reproduction des êtres.

PAGE 5, VERS 8.

Je vais, à Memmius, en dévoiler les loix.

Memmius sortait d'une des premières familles qui vinrent avec Enée s'établir dans le Latium, après la ruine de Troie, s'il est vrai qu'il descendit de Mnestée, comme le dit Virgile, *Æn.* l. 5, v. 117. Mais comment, avec une origine si illustre, cette famille était-elle restée long-temps Plébéienne, comme on ne peut en douter, puisqu'on trouve des Memmius Tribuns du Peuple? C'est ce que l'Histoire ne nous apprend pas. Quoiqu'il en soit, le premier Memmius dont elle fait mention, est Caius, d'abord Préteur de Sardaigne sous le Consulat de Cl. Pulcher et de T. Sempronius Gracchus (an de R. 574. av. J. C.

178), et, cinq ans après, de Sicile, sous celui de C. Pop. Lænas et de P. Ælius Ligur.

Ce Caius eut deux fils, Caius et Lucius, tous deux Orateurs illustres du temps de Jugurtha et de Sylla. Caius ayant accusé de concussion L. Calpurnius Bestia, lequel, étant Consul et commandant une armée en Numidie, avait pillé les Alliés, devenu Consul lui-même, ordonna, par une Loi, que Jugurtha vînt à Rome. On lui attribue la Loi *Memmia*, qui défendait de citer en Justice les Citoyens retenus loin du Tibre pour les intérêts de la République, et ordonnait de flétrir les calomnieux et les accusateurs subornés, en leur imprimant la lettre K sur le front. Il périt assommé à coups de bâton, dans le champ de Mars, par le fougueux Saturninus, Tribun du Peuple, sous le sixième Consulat de Marius.

Quant à son frère Lucius, l'Histoire n'en dit rien; mais elle parle d'un M. Memmius, qui, ayant épousé la sœur de Pompée, devint son Questeur dans la guerre de Sertorius. Était-il frère ou cousin de ceux-ci? c'est sur quoi l'on n'a point de lumières.

C'est de Lucius qu'était fils C. Memmius Gemellus, à qui Lucrèce dédie son Poëme. Il étudia, dit-on, à Athènes avec ce Poëte qui devint son ami. De retour à Rome, il fut nommé Tribun du Peuple, accusa M. Lucullus, et s'opposa longtemps au triomphe de L. Lucullus, son frère. Il exerça la Préture sous le Consulat de L. Pison et d'A. Gabinius. Bientôt après, il fut nommé Gouverneur de Bythinie, où il se rendit accompagné de Catulle, de Curtius Nicéas, célèbre Grammairien, et peut-être de Lucrèce. Rendu à sa patrie, il fut accusé par César, et vraisemblablement sans effet, puisqu'on ignore les suites de cette affaire. Sous le Consulat de L. Domitius et d'App. Claudius, il se porta lui-même pour accusateur contre Gabinius et C. Rabirius. Cicéron défendit celui-ci; son

Plaidoyer nous est parvenu. Enfin Memmius, en concurrence avec M. Æmilius Scaurus, M. Valerius Messalla, et Cn. Domitius Ahenobarbus, ayant en vain brigué le Consulat, quoique soutenu par les richesses et le crédit de César, fut condamné selon la Loi *Pompeïa de ambitu*; et Cicéron, qui plaida pour lui, ne put le sauver. Il s'exila à Patres, ville d'Achaïe, où il mourut avant que Curion, qui songeait à le faire rappeler, pût y travailler.

Cicéron *, après avoir loué la finesse de son esprit, la douceur de son éloquence, et ses connaissances étendues dans les Lettres Grecques, l'accuse d'avoir négligé les Latines, et d'avoir craint le travail d'écrire et même celui de penser : mais est-il vraisemblable que l'ami d'un Poète Philosophe, Poète et Philosophe lui-même, le protecteur des Gens de Lettres, qui ne s'entourait, dans ses voyages, que d'hommes d'esprit et de mérite, n'en fût pas un des plus distingués; et le portrait qu'en fait Cicéron n'est-il pas outré?

PAGE 7, VERS 4.

Et comment chanterais-je en ces jours de forfaits ?

Lucrèce travaillait à son Poëme durant les troubles des conjurations de Catilina et de Clodius.

IBID. VERS 17.

Nous appelons *matière*, ou *germes*, ou *semence*.

Si l'on en croit Strabon et le Stoïcien Possidonius, cité par Sextus Empyricus, le Phénicien Moschus, qui vivait avant le

* De Claris Orac.

siège de Troie , fut l'inventeur du système des atomes ou matière éternelle indestructible, dont tous les corps qui composent l'universalité de la Nature , ne sont que les résultats diversement combinés *. Leucippe produisit depuis ce système dans la Grèce ; Démocrite le perfectionna ; Epicure le modifia selon ses idées , d'après lesquelles Lucrèce le développa ; et , dans le dernier siècle , le sage et savant Gassendi le présenta dans un nouveau jour.

Observons que Lucrèce ne s'est pas servi une seule fois, dans son Poëme, du mot Atome, et qu'il le rend toujours par corps premiers, corps générateurs, germes, semence, matière immuable, &c. J'ai tâché de l'imiter autant que je l'ai pu. L'on ne rencontrera que rarement ce mot dans ma Traduction, et seulement lorsque tout autre eût alongé ou fait languir le style.

Au reste, on sait qu'atome est un mot grec qui signifie *indivisible*.

I B I D. V E R S 19.

Loin de nous, dans le sein d'un éternel repos.

Epicure, refusant aux Dieux toute action sur la Nature, les plaçait dans ce qu'il appelait les intermondes. Etait-ce pour qu'ils y fussent en sûreté, comme l'ont cru Cicéron et Sénèque? N'y étaient-ils pas exposés à être assaillis par les débris de la matière, s'il est vrai que, lorsque les corps viennent à se dissoudre, ces débris vont se perdre dans cet espace, comme Lucrèce le dit plus bas?

* Bayle semble approuver Burnet, qui n'en croit rien. *Dic. Hist. Crit. art. Leucippe, N. a.*

PAGE 9, VERS 3.

Un enfant de la Grèce, ardent à nous venger.

C'est Epicure, dont Lucrèce va exposer le système, et dont il fait presque un Dieu dans cet Ouvrage. Il faut avouer que l'enthousiasme du Poète pour le Philosophe, est justifié par la morale de celui-ci, que Sénèque, S. Augustin et S. Jérôme ont admirée, et par l'austérité de sa vie et de ses mœurs vainement calomniées par les Stoïciens.

Il était de la famille des Philaïdes, fils de Néoclès et de Chérestrate. Il naquit dans le bourg de Gargette, près d'Athènes, le 7 Janvier, la troisième année de la cent neuvième Olympiade, trois cent six ans avant J. C. Sa Patrie lui érigea des statues; et sa philosophie, jusqu'à nos jours, a été celle des hommes les plus distingués et les plus éclairés.

IBID. VERS 10.

Il franchit, du grand Tout, la carrière profonde.

Il y a dans le texte : *omne immensum*, l'universalité des choses qu'il faut bien distinguer du monde, lequel, dans le système d'Epicure, n'en était qu'une partie.

IBID. VERS 17.

A l'égal des Dieux même osa porter sa gloire.

Ce passage rappelle ces beaux vers de Virgile, où Gifanius croit que ce grand Poète a eu Lucrèce ou Epicure en vue, quoiqu'il paraisse difficile de douter que ce ne soit Lucrèce; car les grands Poètes de l'Antiquité n'ont jamais eu la petitesse de feindre qu'ils ne s'estimaient pas mutuellement; ils se ren-

daient publiquement justice l'un à l'autre, ce qui caractérise les génies vraiment supérieurs.

Felix qui potuit, &c. *Georg. l. 2. v. 490.*

Heureux qui, du grand Tout, sondant les profondeurs,
 A su fermer son ame à de lâches terreurs ;
 Qui brave, sous ses pieds, et le sort implacable,
 Et l'avare Achéron grondant, inexorable !
 Heureux qui, non moins libre, aime les Dieux des champs,
 Pan, les Nymphes, Sylvain, leurs travaux innocens !
 La pourpre, les faisceaux, la faveur populaire,
 La Discorde farouche opposant frère à frère,
 De l'Ister conjuré les Daces descendans,
 Les trônes, tôt ou tard, renversés par le Temps,
 Et Rome, et les ressorts de sa vaste puissance,
 La Pauvreté plaintive, et l'avidie Opulence,
 Rien ne trouble son cœur, il jouit, sans ennuis,
 De ses champs empressés de lui livrer leurs fruits, &c.

PAGE II, VERS. 8.

Eût honoré le Roi de ce doux nom de père.

L'immortel Racine ayant traduit presque mot à mot ce vers de Lucrèce, dans son *Iphigénie*, je n'ai pas fait difficulté de l'employer.

IBID. VERS 23.

Ah ! si je t'ouvre aussi ces champs de l'imposture.

J'ai cru devoir adopter ici l'explication de M. Lagrange. Il a fort bien vu que toutes celles qu'on avait données de ce passage ne rendaient pas l'*et meritò* du texte, que je n'ai pu malheureusement rendre moi-même qu'en deux vers.

PAGE 13, VERS 5.

Est née avec son corps.

C'était le sentiment des Stoïciens et d'Aristote.

Ou fut versée en lui.

C'était celui de Platon et de l'ancienne Académie, qui croyait que l'ame, créée de toute éternité, passait dans le corps dès qu'il était formé.

IBID. VERS 6.

Doit s'éteindre et mourir, n'ayant plus cet appui.

C'était l'idée des Epicuriens.

IBID. VERS 7.

Doit survivre au trépas dans le séjour des Ombres.

C'était l'opinion commune. Selon Cicéron, *Thusc. l. 1.* Phérécide le Syrien est le premier qui ait dit que l'ame est immortelle. Maxime de Tyr, *Dissert. 28*, assure que Pythagore le premier enseigna ce dogme consolant; mais il est évident qu'il était connu dans l'Asie depuis bien des siècles.

IBID. VERS 9.

Ou si, bravant du Temps, &c.

C'était l'opinion de Pythagore, connue sous le nom de *Métempycose*.

IBID. VERS 12.

Ennius révéla les étonnans mystères.

Quintus Ennius, le premier Poëte Latin qui ait tenté un

Poëme épique. Il composa d'ailleurs des Annales, des Satires, des Comédies, des Tragédies, &c. Son style avait toute la rudesse de son siècle, où la Langue Latine n'était pas encore perfectionnée; mais ce Poëte avait de la force et du génie, comme on peut en juger même par le peu de fragmens qui nous en restent. *Ennius, ingenio maximus, arte rudis.* Ovid. *Trist.* l. 2. v. 424. On sent, en lisant Lucrèce, qu'il n'est pas dépouillé lui-même de cette rudesse; mais elle a, dans l'homme de génie, un charme qui ne sçaurait être suppléé par la faiblesse élégante: c'est ce qu'on éprouve au théâtre, lorsqu'on y voit la Tragédie de Venceslas, ou les bonnes Pièces de Corneille, jouées comme elles doivent l'être, ce qui malheureusement est très-rare.

Ennius mourut l'an de Rome 167.

I B I D. V E R S 19.

Mais je ne fais quel spectre, &c.

Selon l'opinion vulgaire, chez les Anciens, ce n'était ni le corps, ni l'ame, qui descendaient dans les enfers après la mort, mais un simulacre, une ombre qui tenait des deux, et n'était ni l'un ni l'autre. J'ignore s'ils s'entendaient; mais que de choses les hommes ont crues sans s'entendre!

P A G E 15, V E R S 8.

Sur ces profonds secrets jeter quelque lumière.

Virgile s'est plaint aussi de la difficulté de rendre en vers des matières sèches par elles-mêmes.

Nec sum animi dubius, &c. Georg. l. 3. v. 289 et seq.

Quelle gloire pour vous, instruits de mes leçons,

Bergers, si désormais vos efforts y répondent !
 Heureux moi-même, heureux, si les Dieux me secondent,
 Si je puis, par mes chants, à ces petits objets,
 Quel qu'en soit le travail, prêter quelques attrait !
 C'est pour l'art, je l'avoue, une dure victoire ;
 Mais, &c.

IBID. VERS 25.

Qu'un Dieu même, de rien, ne peut rien enfanter.

L'idée de la création, telle que nous l'ont donnée des lumières supérieures, était-elle absolument inconnue aux Anciens, comme l'ont cru tant de Modernes ? La croyance de l'existence éternelle de la matière, était-elle universellement reçue chez eux ? Mais pourquoi Lucrèce entasse-t-il donc tant d'argumens pour la prouver ? Pourquoi Sénèque a-t-il dit depuis : *Quam utile existimas..... cognoscere..... quantum Deus possit ; materiam ipse sibi formet, an datâ utatur ? utrum idea materiæ prius supervenerit, an materiæ ideæ ? Quæst. Natur. l. 1. Præf.*

PAGE 17, VERS 15.

Tout fruit embellir tout, &c.

Lucrèce ne veut pas dire seulement que tous les arbres auraient produit toute sorte de fruits, mais que toutes choses, *omnia*, en auraient produit ainsi.

PAGE 23, VERS 4.

Quel aliment, ô Ciel, entretient tes flambeaux ?

Les Anciens, regardant les astres comme des êtres animés, leur attribuaient une nourriture qui leur était propre ; c'étaient les particules ignées répandues dans le ciel. Mais, sans les

croire animés, s'il s'en détache sans cesse des molécules, ainsi que de tous les corps, comme on ne peut en douter, n'est ce pas pour eux une perte continuelle qu'il faut qu'ils réparent, de quelque manière que ce puisse être, pour être toujours les mêmes?

PAGE 25, VERS 21.

Vois-tu les Aquilons, fougueux tyrans des eaux?

Comparons, à ces deux peintures des vents et d'un fleuve débordé, celle de Virgile, où il semble avoir voulu lutter contre Lucrèce.

Sæpe ego, cùm flavis, &c. Georg. l. 1. v. 317.

Hélas ! combien de fois, quand, sous la faux tranchante,
 Était prête à tomber la moisson jaunissante,
 Ai-je vu les combats des fougueux Aquilons
 L'arracher, l'entraîner en de noirs tourbillons,
 L'engloutir toute entière éparse et confondue ;
 D'immenses flots soudain s'épancher de la nue,
 Le ciel au loin se fondre en torrens destructeurs,
 Les fleuves débordés, l'espoir des Laboureurs,
 Tant de soins, de travaux disparus sous les ondes,
 Et la mer bouillonnante en ses grottes profondes !

Dans la nuit la plus sombre, un Dieu même emporté,
 Ouvrait, en traits de feu, sa vaste obscurité.
 Tout tremblait à ses coups ; la terre frémissante,
 Homme, animal, transis et glacés d'épouvante,
 Tout tombait dans la poudre, et le Dieu foudroyant
 Brisait encor d'Athos le sommet effrayant,
 Les monts Cérauniens et l'orgueilleux Rhodope,
 Et les torrens des cieus que la flamme enveloppe,
 Et les vents redoublés, mugissant dans les airs,
 Grondaient, du fond des bois, aux rivages des mers.

PAGE 29, VERS 8.

La main des Dieux d'airain, &c.

On ne sçaurait douter, d'après ce passage, qu'il n'y eût aux portes de Rome des Dieux tutélaires de la ville, dont ceux qui entraient ou sortaient, baisaient la main droite; mais Lucrèce est le seul Auteur de l'Antiquité qui en parle.

PAGE 31, VERS 2.

Apprends qu'il est du vide, espace libre et pur.

Selon Sextus Empyricus, le vide, dénué de corps, s'appelle simplement vide; occupé par des corps, il prend le nom de lieu; et parcouru par des corps, celui de région.

Tous les Philosophes, depuis Thalès jusqu'à Platon, nièrent le vide. Leucippe, Démocrite, Démétrius, Métrodore, et Epicure, l'admirent. Les Stoïciens croyaient que tout est plein dans le monde, mais qu'au dehors il n'y a que du vide; Aristote, quoiqu'il s'en explique assez obscurément, pensait à peu près de même, laissant du vide hors du monde, dit Plutarque, pour que le ciel, qui est de la nature du feu, puisse respirer. Mais que respirer dans le vide? et comment le feu peut-il y subsister? Dans ces derniers temps, Galilée, Toricelli, et Gassendi sur-tout, ont ressuscité cette doctrine du vide; Descartes l'a fortement combattue; Huygens, Newton * et leurs successeurs l'ont si bien établie, qu'on n'en doute plus. L'espace peut être défini, une étendue incorporelle, pénétrable et immobile, selon Gassendi.

* *Omninò necesse est ut spatia cœlestia omni materiâ sint vacua*, dit Newton. *Optic. p. 313.*

Quelques Anciens ont reproché à Epicure d'avoir fait du vide un être existant, un des principes constitutifs de la Nature; mais s'est-il jamais expliqué assez clairement pour justifier ce reproche, lui qui ne reconnaissait d'existence absolue, et selon toute la signification du terme, que la matière? et l'eût-il mérité, serait-ce une absurdité, comme le prétend Leibnitz? Peut-on concevoir que ce qui a longueur, largeur, profondeur, ne soit pas un être réel *, comme l'a cru Newton, qui regardé l'espace tantôt comme l'immensité, tantôt comme le *sensorium* de Dieu, et une suite nécessaire de l'existence de ce premier être? *Docti viderint. Voy. Encyclop. Art. Espace.*

I B I D. V E R S 27.

Pourquoi, de ces deux corps ayant même apparence.

Ce n'est pas ici la véritable cause de la chute plus ou moins rapide des corps; c'est la résistance du milieu par lequel ils tombent, comme l'a deviné Galilée, et comme toutes les expériences l'ont confirmé. Cela est si vrai, que la balle et le peloton de laine tomberaient également vite dans la machine pneumatique. Lucrèce lui-même semble avoir entrevu cette vérité, lorsqu'il dit, *l. 2. vers 238.*

*Omnia quapropter debent per inane quietum
Æquè, ponderibus non æquis, concita ferri.*

Dans ces champs infinis (*du vide*), reçus sans résistance,
Les premiers corps en masse, et quel que fût leur poids,
Seraient donc, tout d'un temps, tombés tous à la fois.

Si Lucrèce eût distingué la pesanteur du poids des corps, et qu'il n'eût parlé que de ce dernier plus ou moins grand, sous

* On ne dit pas *corps*; car, comme dit Némésius et S. Grégoire de Nice, tout ce qui a des dimensions et de l'étendue n'est pas corps.

le même volume, selon le plus ou moins de matière et de pores qu'ils contiennent, il eût raisonné très-juste.

PAGE 33, VERS 13.

On a dit, je le sais, &c.

L'objection que fait ici Lucrèce à ceux qui, niant le vide, prétendaient que les corps se meuvent dans le plein, comme le poisson dans l'eau, me paraît insoluble. Si en effet il n'y a des vides disséminés entre les molécules d'eau, comment ces molécules peuvent-elles reculer? et si ces molécules ne reculent pas et ne font pas refluer l'air infiniment plus compressible que l'eau, mais qui ne le serait nullement, s'il ne contenait lui-même des vides, l'air et l'eau ne forment-ils pas un tout continu plus invincible que la roche la plus dure? Si l'air et l'eau forment un tout continu, comment le poisson pourra-t-il commencer à se mouvoir dans cette masse infinie également résistante de toutes parts, et qui n'a ni pores ni vide qui cèdent? L'eau s'écoulera derrière lui, dit-on. Mais remarquez qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir encore de derrière, puisque le poisson n'a pu pousser l'eau devant lui seulement l'espace d'un cent millième de ligne; cet espace, selon vous, étant occupé. J'ai développé ce raisonnement en faveur des Lecteurs ordinaires, pour qui j'ai vu souvent que l'objection était éblouissante.

PAGE 39, VERS 22.

Le Temps n'est rien en soi, &c.

Les Anciens ont beaucoup disputé sur le Temps. Est-il, n'est-il pas un être réel? On s'est partagé sur cette question. Platon croit que c'est le mouvement du ciel, et qu'il a été engendré;

ce qui n'est pas trop intelligible. Parmi les Stoïciens, les uns le confondaient avec le mouvement, les autres croyaient qu'il n'avait point eu commencement de génération. Pythagore le prenait pour la sphère du dernier ciel. Eratostène, pour le cours du soleil. Il me semble que Lucrèce en dit ici ce qu'on peut en penser de plus raisonnable. Observons toutefois que Gassendi, et sur-tout Newton, l'ont regardé comme quelque chose de positif, puisqu'il est mesurable, et que telle de ses parties que ce soit n'est et ne peut être l'autre. Gassendi le définissait une étendue incorporelle et coulante, dans laquelle on peut désigner le passé, le présent et l'avenir, de manière qu'elle soit le temps de toutes choses.

C'était la pensée des Stoïciens, plus raisonnable, ce me semble, que celle d'Épicure, qui ne regardait le Temps que comme la durée de l'existence et du mouvement des corps; car, supposez que Dieu suspendît le mouvement de la Nature, ou qu'il l'anéantît elle-même, il n'en serait pas moins vrai qu'il *coulerait* un temps qu'on pourrait mesurer par le mouvement et la succession des corps, s'ils existaient.

Au reste, Lucrèce, dans ces deux vers,

Transactum quid sit in ævo,

Tùm quæ res instet, quæ porrò deindè sequatur,

semble s'être proposé de traduire ce beau vers d'Homère sur Calchas:

Ὅς ἤδη τα τείοντα, τα τίσσόμενα, προ τείοντα. *Iliad. l. 1, v. 70.*

qu'il n'a pu rendre en un vers, non plus que Virgile, qui, l'appliquant à Prothée, dans ses Géorgiques, l. 4. v. 392, l'a rendu ainsi:

Novit namque omnia Vates

Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.

Tome I.

V

Ce qui fut, est, doit être, est présent à ses yeux.

Voltaire a dit aussi, parlant de Dieu : *Tancr. Act. 3, sc. 6.*
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir.

PAGE 41, VERS 5.

L'a, l'ont, répondras-tu, &c.

C'est ici une véritable chicane d'école, qui prouve que les Anciens n'y étaient pas moins absurdes que nous, et qui ne méritait pas que Lucrèce la réfutât sérieusement. Ce sophisme consistait dans la combinaison du verbe auxiliaire, *sum*, au présent, avec le participe prétérit passif, pour former le prétérit indicatif des verbes passifs. Ainsi, sur cet antécédent : *Helena rapta est*, on concluait : *Ergo est Helena*. J'ai cherché, dans notre Langue, une combinaison qui pût donner lieu à une équivoque pareille, celle-ci n'y pouvant passer, parce que nous traduirions : a été aimée, et que *a été* est un passé.

PAGE 49, VERS 9.

S'il n'est rien que, sans vide, &c.

On ne conçoit pas comment Epicure, faisant, des atomes, des corps parfaitement simples et parfaitement durs, pouvait expliquer le mouvement qu'ils s'impriment l'un à l'autre en se rencontrant. Comment, n'ayant point, en eux, de vides disséminés, pouvaient ils se comprimer l'un l'autre pour rejallir? Où était le principe de leur élasticité? C'est peut-être là ce qu'on peut objecter de plus insoluble aux Atomistes.

PAGE 51, VERS 3.

Que dis-je? si sans terme, &c.

Thalès, Pythagore, Aristote, Chrysippe, Descartes, ont sou-

tenu la divisibilité de la matière à l'infini; Leucipe, Démocrite, Epicure, Gassendi, l'ont niée. Quels noms de part et d'autre! *Non nostrum inter vos tantas componere lites.* On peut dire cependant qu'il est difficile de répondre aux objections que fait ici Lucrèce contre cette divisibilité. Ajoutons que le système des germes, que les nouvelles découvertes ont fait adopter, rend l'irrésolubilité des premiers corps indispensablement nécessaire. Si la Nature n'agit que par développement, comme les microscopes semblent le démontrer, il faut absolument que les divisions actuelles de la matière aient des bornes. *Encyclop. art. Divisibilité.*

PAGE 53, VERS 17.

Tout élément d'ailleurs se termine en un point.

Ce raisonnement, qui semble se contredire dans les termes, est si subtil, que peu de Lecteurs, dit Creech, pourront le saisir. Je vais tâcher de le développer.

Tout atome, dit Lucrèce, ayant une figure donnée, doit nécessairement se terminer, de tous côtés, en un point. Soit ce point l'extrémité d'un des angles d'un atome polygone, par exemple; il est certain que cette extrémité est la première et la dernière partie d'un tout, qui est l'atome même, lequel, ayant d'autres angles, constitue, en effet, un tout par leur réunion. Or, l'atome étant indivisible, par cela seul qu'il ne renferme point de vide, ne peut exister sans ces parties, ces angles, ces pointes d'angles; ceux-ci n'existent, ne peuvent exister que réunis, et, si on les conçoit séparés, sous le nom de parties, ce ne peut être que par abstraction: le tout qui en résulte est donc véritablement l'atome, le corps simple, le corps premier, le corps *sans parties*, c'est-à-dire, qui n'est pas formé

par assemblage, comme les autres corps qui ne sont que des agrégats d'atomes.

PAGE 57, VERS II.

Héraclite sur-tout, &c.

Héraclite, fils de Blyson, Blosson, Bauson, Beuton, ou Héracion, ou Horacinus, car les Auteurs ne sont pas d'accord sur le nom de son père, naquit à Ephèse. On conjecture qu'il florissait vers la soixante-neuvième Olympiade. Il eut pour Maîtres Xénophanes et Hippase, qui enseignaient alors la Philosophie de Pythagore, y jetant plus de clarté que leur Maître.

Les Ephésiens ayant exilé Hermodore, son ami, Philosophe Législateur et Magistrat distingué, Héraclite se retira dans une solitude. Il y composa plusieurs Ouvrages, où il enveloppa les idées les plus profondes d'un style presque énigmatique, de peur d'être entendu trop facilement du vulgaire, ce qui n'est que trop souvent nécessaire pour se soustraire à la rage envieuse de l'hypocrite ignorant. Quoi qu'il en soit, cette obscurité affectée lui fit donner le nom de *Σκοτεινός*, le Ténébreux. Ses Ecrits, qu'il avait déposés dans le Temple de Diane, furent long-temps négligés. Diogène de Laërce dit que ce fut un certain Cratès qui les rendit enfin publics. Tattien prétend que ce fut plutôt le Poète Euripide qui, les ayant appris par cœur, les récita à qui voulut l'entendre. Si ce fait est vrai, c'est un grand préjugé pour leur mérite. Quelle idée n'aurions-nous pas, en effet, d'un Ouvrage que nous saurions que Racine s'est donné la peine d'apprendre par cœur?

Mais est-ce l'air ou l'onde en quoi tout se résout ?

Anaximène donnait pour principe à la Nature, l'air; Thales, l'eau; Phérécide, la terre; Énopides de Scio, l'air et le feu; Xénophanes, la terre et l'eau; Parménide, le feu et la terre; Hippon de Rhèges, le feu et l'eau; Onomacrite, le feu, l'eau et la terre; Empédocle, le feu, l'eau, la terre et l'air, composés eux-mêmes d'atomes primitifs; enfin Anaximandre ne reconnaissait d'autre principe que l'infini; Zareta Chaldéen, que la lumière et les ténèbres. Quant à Platon, il n'admettait que Dieu et la matière, mais il distinguait les principes, des élémens, aussi bien qu'Aristote. Le principe, selon ces deux Philosophes, est éternel; les élémens sont ce dont l'être est composé. Ainsi, selon Aristote, la terre, l'eau, l'air et le feu sont les élémens de tout agrégat; la matière, la forme et la privation en sont les principes. Le bon Aristote s'entendait-il bien, ou l'avons nous bien entendu? Tous les autres Philosophes confondaient l'élément avec le principe. Parménide et Melissus n'en admettaient qu'un, qu'ils croyaient immobile. Les uns le croyaient limité, les autres illimité, ce qui faisait naître des disputes sans fin, dont les Grecs s'amusaient.

IBID. VERS 13.

Empédocle, toi, né, &c.

Empédocle, d'une famille illustre d'Agrigente en Sicile, Poète Philosophe et Historien du premier ordre, florissant vers la quatre-vingt-quatrième Olympiade, fut un Savant universel. Ayant profondément étudié la Philosophie de Pythagore, sous

un Disciple de ce grand Homme , soit Télauge , soit quelque autre , il fit , de la Poésie , le plus digne usage qu'on puisse en faire , en l'appliquant à l'explication des vérités les plus sublimes. Il s'attira d'autant plus de vénération dans sa patrie , qu'ayant refusé la souveraine puissance , il n'employa ses richesses , dans une vie privée , qu'à faire du bien. Ses vers furent chantés publiquement comme ceux d'Homère , dont on y retrouvait le génie , s'il faut en croire les Anciens. Il ne nous en reste que quelques légers fragmens dans Aristote , Diogène de Laërce , et ailleurs. Je n'en citerai que celui-ci sur la nature des Dieux , que Lambin a trouvé dans Ammonius , et dont voici le sens.

Les voit-on , comme nous , d'une superbe tête ,
 Couronner , de leur corps , l'édifice pompeux ?
 Ont-ils des pieds , des mains ou des jarrets nerveux ?
 Non. Ils sont tout esprit , esprit que rien n'arrête ,
 Esprit pur , ineffable , embrassant l'Univers.

On attribue encore à Empédocle quelques Tragédies que d'autres croient être de son neveu. Si elles étaient véritablement de lui , elles prouveraient qu'alors le théâtre était accessible aux Philosophes ; car , comme ils ont toujours eu l'ame élevée , et qu'ils sont d'ailleurs fort économes de leur temps , s'il leur en eût fallu perdre beaucoup auprès des Acteurs en petites intrigues avilissantes , il est à présumer qu'ils ne se seraient point engagés dans une carrière hérissée d'épines aussi méprisables , ou qu'ils s'en seraient bientôt retirés.

PAGE 73 , VERS II.

. Pardonne , Anaxagore ,
 Pardonne , &c.

Anaxagore de Clazomène , en Ionie , fils d'Hégésibule ou

Eubule, d'une famille aussi noble que riche, naquit sous la soixante-dixième Olympiade. Ayant vendu son patrimoine, ayant même renoncé à l'espérance de la première Magistrature, à laquelle il pouvait prétendre dans sa patrie, il se livra de bonne heure tout entier à l'étude et à des voyages de long cours pour étendre ses lumières. A son retour, âgé de vingt ans, il vint à Athènes, où les Arts de l'imagination florissaient plus que jamais. Il y fit une lecture réfléchie d'Homère, dans lequel il puisa une éloquence aussi douce que pompeuse; mais, son génie l'appelant à des connaissances plus sublimes, il se retira auprès d'Anaximènes de Miler, dont il devint le Disciple le plus distingué, et qui fut si charmé de ses progrès dans les Sciences physiques, qu'il crut devoir lui laisser sa chaire et la conduite de son école. Anaxagore rectifia le système de son Maître sur les idées d'Hermitime, et vint bientôt après l'enseigner à Athènes, où n'avaient point encore paru de Philosophes. Périclès, Euripide, Socrate peut-être et Thémistocle furent ses Disciples. Tant de gloire lui couta cher, et, quoiqu'il eût commencé un de ses Ouvrages par ces mots : *Toutes choses étaient confondues, l'esprit les sépara et les mit en ordre*, il n'en fut pas moins poursuivi par l'envie, la harpie des grands Hommes, qui l'accusa d'athéisme. Il fut ignominieusement traîné en prison, injustice qui ne s'est que trop répétée depuis. L'éloquence, d'autres disent l'adresse de Périclès, son ami, le sauva. Echappé de ses fers, honteux pour ses accusateurs, il se retira à Lampsaque où il vécut encore quelque temps honoré, mais en vrai Philosophe, loin des intrigues et des intrigans qu'il regardait en pitié. Il est à croire qu'il était d'un caractère très-sérieux, s'il est vrai qu'il n'ait jamais ni, comme l'assure *Ælien*, soupçonnant même qu'il n'en avait pas la

faculté *. Il mourut âgé de soixante-douze ans. On lui érigea des autels après sa mort. Quel dédommagement des persécutions les plus atroces ! Il avait beaucoup écrit sur la Physique et l'Astronomie ; on lui attribue même , ainsi qu'à Démocrite , un Ouvrage sur les Comètes , objet de tant d'erreurs chez les Anciens. Quel dommage qu'il soit perdu comme celui du dernier ! Qu'on serait curieux de savoir ce qu'ils en disaient , mais que vraisemblablement ils nous paraîtraient ignorans auprès des Clairaut et des Duséjour !

PAGE 76, VERS 10.

Cùm lapidi lapidem terimus , manare cruorem.

Ce vers, qui dit précisément la même chose que les deux qui le précèdent , paraît redondant. Creech , dans sa Note , veut qu'on le rejette , et cependant le conserve dans le Texte. M. Lagrange l'a conservé , et le traduit ainsi : *Il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang.* Ce qui supposerait que Lucrece a voulu insinuer que nous nous nourrissons de cailloux ; absurdité dont Creech s'était déjà moqué , et que l'Abbé de Marolles , dans sa grossière Traduction , avait évitée en retenant le vers et en l'expliquant ainsi : *Le sang coulerait entre les pierres, quand elles se pressent rudement POUR PILER LE GRAIN.* J'ai cru devoir le retenir aussi dans le Texte ; mais je l'ai passé dans la Traduction.

PAGE 77, VERS 21.

Mais quoi, dit-on, encor, sur le faite des monts.

C'est ici une des nombreuses erreurs de l'Antiquité. On

* *Ælium* et *Solin* disent la même chose de Pythagore , d'Héraclite et d'Anaxagore. *Variar. Hist. l. 8. c. 13. Solin. c. 1.* Pline parle de même de Crassus , aïeul de celui qui fut tué par les Parthes. *Hist. Nat. l. 7. c. 19.*

croyait que les forêts, vivement agitées par les vents, s'enflammaient quelquefois d'elles-mêmes, sans songer que l'incendie ne pouvait naître que de quelque accident, ou du feu élémentaire, du feu électrique qu'on était encore loin de connaître. Interea, quodam in loco, ab tempestatibus et ventis, densæ crebritatibus arbores agitatae, et inter se terentes ramos, ignem excitaverunt. *Vitruv.*

PAGE 79, VERS II.

Comme en ces mots, *fiel, miel, &c.*

Lucrèce ayant pris pour objets de sa comparaison les deux mots latins *ligna, ignes*, j'ai tâché d'en trouver deux dans notre Langue dont on pût tirer la même induction qu'il tire de ceux-ci.

IBID. VERS 21.

. . . . Il faut franchir cette sombre carrière,
La gloire, à mon génie, &c.

Virgile semble avoir imité ce passage dans le troisième Livre des Georgiques. v. 8.

Tentenda via est quæ me quoque possim, &c.

Ouvrons-nous une route, où, par un noble effort,
Elancé de la terre, et triomphant du sort,
J'entende aussi mon nom voler de bouche en bouche.
Je veux, à ma Patrie, et cet espoir me touche,
Je veux, de l'Hélicon, si, de mes heureux jours,
Le Ciel, le juste Ciel daigne étendre le cours,
Amener le premier les Muses ranimées,
Le premier t'apporter les palmes Idumées,

Mantoue ; qui , sur ces bords , où , parmi les roseaux ,
 Ton fleuve , en cent détours , semble égarer ses eaux ,
 Mes mains , de marbre pur , élèveront un temple ;
 César , c'est là qu'en Dieu je veux qu'on te contemple ;
 Là , pour toi , dans la pourpre , heureux triomphateur ,
 J'entraînerai cent chars aux champs de la valeur , &c.

Au reste , Lucrèce a repris sans façon presque tout ce morceau , pour le placer à la tête de son quatrième Livre. Les Anciens ne faisaient aucun scrupule de se répéter ainsi. Nous sommes plus difficiles ; c'est ce qui m'a mis dans la nécessité de traduire les mêmes vers de deux manières différentes.

PAGE 83 , VERS I.

Recherchons si leur somme (*des atomes*) et ce vide, &c.

L'espace est-il infini ? la matière l'est-elle aussi ? Il y a donc deux infinis coexistans , ce qui implique contradiction. Dire que ce à quoi l'on conçoit qu'on peut sans cesse ajouter , est infini , c'est mal raisonner ; car ce n'est dire autre chose , si ce n'est qu'une grandeur peut devenir toujours plus grande , ce qui la représente comme toujours finie ; car le terme auquel on ajoute , est toujours un terme , ce terme est une division ; or divisible et infini s'excluent , parce que divisible signifie qu'on peut , au moins mentalement , soustraire une partie du tout , qui dès-lors cesserait d'être infini.

Ce qui a trompé les Philosophes et même quelques Pères de l'Eglise qui ont admis l'espace infini , c'est qu'ayant conçu l'espace comme une quantité incorporelle , ils l'ont cru indivisible , confondant l'indivisible avec l'insécable. Il est bien vrai que la portion A de l'espace , ne peut pas être transportée à la place de la portion B , ni réciproquement ; mais il n'en est pas moins vrai que le corps qui occupe la portion B , termine

la portion A occupée par un autre corps; que ce premier corps divise A de B, et qu'ainsi l'espace est non seulement divisible, mais réellement divisé par les corps. Il n'y a donc et ne peut y avoir d'infini qu'un Etre souverainement un et indivisible, quoique l'esprit ne puisse l'embrasser, n'étant pas infini lui-même.

PAGE 89, VERS 27. •

Et ne crois pas sur-tout, &c.

Le raisonnement de Lucrèce sur le centre de l'Univers me paraît juste. Il ne l'a rendu faux et ridicule, qu'en l'appliquant à notre Monde. En effet, si l'Univers est infini, il n'a point de centre; mais les divers Mondes qui le composent étant finis, ils peuvent et doivent en avoir un, où sont attirées toutes leurs parties, s'attirant d'ailleurs les unes les autres, et soutenues, par cette action réciproque, dans les orbés qu'elles parcourent, tandis que ces divers systèmes ou collections de mondes se balancent réciproquement dans l'infini, et se maintiennent, chacun à leur place, par la même loi. Il est étonnant que les Epicuriens n'aient pas senti cette différence, qui ne changeait rien à leur système.

PAGE 91, VERS 4.

Que tout corps sous nos pas, &c.

Le dogme de la terre sphérique fut d'abord enseigné par Pythagore, qui peut-être l'avoit reçu des Egyptiens. Philolaüs, d'autres disent Hicetas de Syracuse, mais plus vraisemblablement le premier, le rendit public. Ce dogme conduisait naturellement à celui des Antipodes; aussi tous ces Philosophes y croyaient. Mais comment ceux qui les niaient, Epi-

cure, Lucrece, &c.; comment Lactance, qui s'en moquait en bel-Esprit (*de Fals. Sap. l. 3. c. 4.*); comment le Pape Zacharie et son Légat Boniface, qui condamnaient si légèrement l'Evêque Virgile pour les avoir soutenues, se figuraient-ils la terre? comme une surface plane. Et sur quoi portait ce plateau? sur rien. Par combien de doutes et d'absurdités a passé l'esprit humain, pour arriver à très-peu de vérités!

NOTES

DU LIVRE SECOND.

PAGE 100, VERS 3.

..... NONNE videre
Nil aliud, &c.

Voici la construction que Lambin donne de ces trois vers :

Nonne videre, id est, ita ne cæcos oportet esse homines, ut non videant naturam nihil aliud sibi latrare (poscere), nisi ut, cum dolor absit, sejunctus corpore, (ipsa natura) semota *ab* omni curâ et metu, (etiam) mente fruatur (cum) jucundo sensu ?

Je ne sais pourquoi M. L. G. dit que personne ne les a entendus, lui qui en donne à peu près la même construction.

PAGE 101, VERS 13.

Hôtes heureux des champs, si nos Arts magnifiques.

Tous les Commentateurs ont regardé ce morceau comme le modèle que Virgile s'est proposé dans les Géorgiques, l. 2, v. 458.

O fortunatos nimium, &c.

Ah ! s'il sait estimer, s'il connaît ses trésors,
Heureux l'homme des champs, loin du bruit de la guerre,
Vêtu, nourri sans peine, enrichi par la terre !
Dès la naissante aurore, assiégé de flatteurs,
Sans doute il ne voit point des flots d'adorateurs

Vomis, avec éclat, de ses vastes portiques ;
 L'écaïlle n'orne point ses voûtes magnifiques,
 L'or n'est point prodigué sur ses riches habits,
 Ni l'airain de Corynthe en ses pompeux lambris,
 Ni pourpæ ne corrompt ses laines blanchissantes,
 Ni parfum recherché ses huiles bienfaisantes :
 Mais dans quel doux repos sont filés tous ses jours !
 Quelle aimable innocence en embellit le cours !
 Que de biens renaissans ! plaines délicieuses,
 Vastes prés, loisirs sûrs, grottes silencieuses,
 Ruisseaux, lacs argentins, vallons rians et frais,
 Sommeil voluptueux sous un ombrage épais,
 Aux doux mugissemens de la génisse errante,
 Et tout ce qui peut rire à l'ame indépendante !
 Des antres, des bosquets, des pères respectés,
 Des enfans, sans mollesse, au travail excités,
 Les Dieux, de cœurs si purs, recevant les hommages,
 A l'œil de la vertu, quelles tendres images !
 Sages Mortels, Astrée, en fuyant nos palais,
 Vous quitta les derniers, mais non pas sans regrets.

PAGE 103, VERS 25.

Contemple cet enfant, &c.

Lucrece emploie trois fois cette comparaison sans y rien changer, ici, dans le troisième Livre, et au commencement du cinquième.

PAGE 104, VERS 7.

Reddita mobilitas, &c.

M. L. G. soupçonne que ce vers pourrait bien signifier que les atomes continueraient de descendre dans le vide pendant

l'éternité, sans jamais s'arrêter, s'il ne survenait d'autres atomes qui, en les choquant latéralement, les détournassent de leur direction perpendiculaire. C'était-là, en effet, la doctrine d'Epicure; voilà pourquoi il combattait, avec tant d'opiniâtreté, pour l'infinité de l'espace. Il sentait de quelle conséquence il était pour son système, que les atomes ne pussent jamais ni perdre tout-à-fait, ni même ralentir tant soit peu leur mouvement. Aussi prétendait-il, non seulement que les atomes, abandonnés à eux-mêmes, continueraient de tomber dans le vide pendant l'éternité, mais encore que, poussés par un choc étranger, ils ne cesseraient point de suivre cette direction accidentelle, à moins qu'une nouvelle impulsion ne les fit changer de route. Il faut remarquer que *mobilitas* ne signifie proprement que la faculté de se mouvoir, quoique souvent il s'emploie pour exprimer la rapidité du mouvement; et c'est dans dernier sens que Lucrèce s'en servira plus bas :

Nunc quæ mobilitas sit reddita materiai
Corporibus.

PAGE 105, VERS 3.

Mais quel sera son phare, &c.

Le Poëte a déjà employé ces vers dans le premier Livre, p. 15, v. 21, et seq.

IBID. VERS 7.

. Vois par quels mouvemens, &c.

Les Sceptiques ont douté s'il y avait du mouvement dans la Nature. Parménide, Melissus, Zénon d'Elée, Sextus Empiricus, et d'autres, l'ont nié; Héraclite, Diogène, Epicure, suivis en cela de presque tous les Modernes, ont cru que

route la matière était en mouvement, même dans les corps les plus compactes, ce qui produit la dissolution plus ou moins lente des corps, et leur changement en d'autres corps, comme l'explique ici Lucrèce.

Campanella, cherchant la cause de ce mouvement, attribue le sentiment et la vie à toutes les parties de la matière, idée que Lucrèce avait combattue d'avance, voyez plus bas, p. 171, et qui revient à celle de l'ame du monde.

IBID. VERS 23.

Ainsi qu'aux jeux sacrés, d'intrépides coureurs.

Dans certaines fêtes d'Athènes, on donnait au Peuple le spectacle de coureurs tenant des torches allumées, que celui qui avait fourni la carrière transmettait rapidement à celui qui y entraît.

PAGE 107, VERS 1.

Les premiers corps, dit-on, &c.

Aristote croyait que la matière était dans un état d'inertie & sans forme, et que c'était à cette inertie même qu'elle devait ses transmutations; au lieu qu'Epicure lui attribuait un mouvement perpétuel, qu'il divisait en deux: l'un de pesanteur de haut en bas, nécessaire et inhérent à l'atome; l'autre de réflexion et accidentel.

IBID. VERS 17.

Les uns volent au loin, &c.

Le mouvement de réflexion se divise en deux, selon Epicure: l'un qui envoie l'atome fort loin, l'autre qui l'envoie plus près.

PAGE 113, VERS 20.

Mais c'est ce qu'autre part, &c.

Au commencement du Livre cinquième.

I B I D. VERS 23.

Exceptez-en, dis-tu, la flamme, &c.

C'est par l'action du feu sur l'air que la flamme s'élève. L'air raréfié par le feu, se trouvant plus léger que la flamme, lui laisse un libre passage, tandis que l'air éloigné, accourant sans cesse vers le feu à la base de la flamme, pour se mettre en équilibre avec l'air raréfié, soutient encore l'activité de celle-ci, et la force à monter jusqu'au point où l'air, approchant de son état naturel, et par conséquent plus dense, ne le lui permet plus; d'où il suit que plus l'action du feu sur l'air est vive par la quantité de matières combustibles réunies en un foyer, plus cette ascension de la flamme est grande.

I B I D. VERS 25.

. L'arbre altier va braver le tonnerre.

Les végétaux s'élèvent par une espèce d'aspiration que leur racine fait dans la terre des sucs qui leur sont propres, et qui, montant, à l'aide de la chaleur, dans les fibres de la plante ou de l'arbre, se figent et se développent à l'orifice de ces mêmes fibres, après les avoir un peu prolongées : je dis à l'aide de la chaleur, car on sait que la sève ne se met en mouvement que lorsque le soleil nous ramène le printemps

PAGE 115, VERS 8.

As-tu vu quelquefois, &c.

C'est la pesanteur spécifique de l'eau, plus grande que celle du bois, qui fait remonter celui-ci lorsqu'on l'y plonge. Nous avons vu plus haut, que c'est cette pesanteur de l'air raréfié qui laisse un essor libre à la flamme. C'est cette même pesanteur qui a donné lieu à la belle expérience des ballons, qui, remplis d'air inflammable beaucoup plus léger que celui dans lequel ils nagent, ont élevé des poids considérables à des hauteurs inaccessibles à nos yeux.

IBID. VERS 20.

Ces astres qui, de l'air, &c.

Epicure croyoit, comme on le verra ailleurs, que les astres n'étaient pas plus grands qu'ils ne paraissent à nos yeux. C'est sur cette fausse notion qu'il confondait, avec les étoiles, ces feux élémentaires, qu'on voit quelquefois en été s'allumer tout à coup, parcourir un certain espace dans ce qu'on appelle le ciel, et s'éteindre, et qui ne sont dus qu'à l'électricité, phénomène qui se passe dans notre atmosphère. Ainsi le mot *stellas*, dans le texte, n'est point métaphorique.

PAGE 117, VERS 1.

Apprends sur-tout, apprends, &c.

Epicure ayant établi que l'espace est infini, qu'il n'a ni centre ni circonférence, ni haut ni bas, avait-il besoin de donner un mouvement perpendiculaire aux atomes? N'aurait-il pas dû concevoir que, dans un espace infini, nulle direc-

tion ne peut s'appeler perpendiculaire, puisque ce mot est relatif, et qu'on dit bien perpendiculaire à l'horizon, à la terre, mais qu'on ne peut dire perpendiculaire à rien, ce qui, en effet, ne peut rien signifier; et que, quelle que soit la cause de la pesanteur des corps, cette cause, dans l'infini, ne saurait agir dans un sens plutôt que dans un autre? S'il eût attribué aux atomes un mouvement en tous sens inhérent en eux, ce qui n'avait rien d'absurde dans son système, aurait-il eu besoin de ce léger écart qu'il ne saurait prouver, qui est contre toutes les loix de la Nature, comme Lucrèce l'avoue lui-même, que tous les Anciens ont si justement attaqué, et qu'il a si mal défendu?

PAGE 119, VERS 10.

Si toujours, en effet, les mouvemens s'enchaînent.

Faire résulter la liberté de la déclinaison des atomes! O Epicure! dans ton système, où tout est enchaîné, tout est nécessaire, n'était-il pas plus conséquent de n'y voir qu'une suite de cette nécessité? Mais il fallait arracher la volonté au Destin, comme dit ici Lucrèce, *fatis avolsa voluntas*; il fallait rendre l'homme indépendant de cette Divinité inflexible aux Dieux même, comme de toutes les autres, et c'est ce qui détermina Epicure à reconnaître la liberté. Il ne pouvait ou n'osait nier le Destin que toute l'Antiquité avait reconnu.

Au reste, on ne conçoit pas comment, avec cette croyance, les Anciens pouvaient faire tant d'offrandes et de sacrifices aux Dieux, et comment les Prêtres n'avaient pas tâché de bonne heure de l'effacer de tous les esprits; ne voyaient-ils pas quelle était directement opposée à leur intérêt? Ils le

voyaient sans doute; mais ils savaient que les idées les plus incohérentes se concilient dans l'esprit du peuple.

I B I D. V E R S 21.

Vois-tu, quand la carrière, &c.

Egayons le sérieux des Notes précédentes, en rapprochant de ce petit morceau, un morceau fort supérieur de Virgile, qui peut y avoir quelque rapport. *Georg. l. 3. v. 103.*

Nonne vides cum precipiti, &c.

Vois-tu, dans nos combats, de braves concurrents,
Quand les rapides chars ont franchi la barrière,
Déjà, d'un œil ardent, dévorer la carrière?
Palpitant d'espérance, et de crainte oppressé,
Leur jeune cœur, loin d'eux, déjà semble élançé;
Tous les mors sont lâchés, le fouet siffle, on se presse,
On s'irrite, on s'allonge, on se courbe, on se dresse.
Le char vole enflammé, le cou, les bras tendus,
Sur les vents, dans les airs, on les voit suspendus.
La poussière, en torrent, roule et blanchit l'arène,
Et, des flots écumeux de leur brûlante haleine,
Tour à tour, l'un par l'autre, échauffés, humectés,
Les coursiers, pleins de feu, frémissent emportés;
Tant est puissant sur eux l'attrait de la victoire! &c.

P A G E 120, V E R S 2.

Ex animique voluntate, &c.

On verra, dans le troisième Livre, qu'Epicure divise l'ame en deux parties, *animus*, l'esprit, et *anima*, l'ame proprement dite, l'un raisonnable et résidant dans le cœur, l'autre irrésolvable répandue dans tout le corps, et qui reçoit son mouvement du premier. Voilà pourquoi Lucrèce dit que

toute impulsion, tout mouvement naît *ex ANIMI voluntate*, de la volonté de l'esprit.

PAGE 127, VERS 7.

Lorsqu'un jeune taureau, &c.

Je ne connais rien de si touchant que cette peinture dans les Poètes Latins, si ce n'est le morceau connu de Virgile: *Qualis populeâ, &c. Georg. l. 4. v. 511*, où le Poète compare Orphée, désolé d'avoir perdu sa chère Eurydice, à un rossignol à qui l'on a ravi ses petits.

Telle, et moins désolée, au sein d'un verd feuillage,
Philomèle plaintive, à l'écho du bocage,
Redemande les fruits de l'hymen le plus beau,
Ses enfans, nus encor, surpris en leur berceau,
Et ravis, sans pitié, par une main cruelle.
Forêts, vallons, côteaux, tout gémit avec elle,
Et ses chants douloureux attendrissent les nuits.

PAGE 131, VERS 27.

Tels font ceux de l'aunée ou d'un vin peu liquide.

On demandera pourquoi j'ai traduit *fecula* par un vin peu liquide? parce qu'il me semble que ce mot ne peut signifier ici autre chose. En effet, il est des vins, tels que ceux de Bordeaux, qui, quoi qu'épais, n'en chatouillent pas moins agréablement le palais. M. L. G. veut que *fax*, lie, signifie une substance réduite en poudre, lavée plusieurs fois et séchée, telle que l'amidon; et sur cela il demande comment une pareille substance, privée d'une grande partie de ses principes actifs et savoureux, peut produire ce chatouillement agréable que décrit ici le Poète. Mais *fax* a-t-il véritablement l'acception qu'il

lui donne, chez les bons Auteurs de l'Antiquité ? Voici ce que je trouve dans le Trésor de R. Etienne : *Fex, excrementum cujuscunque liquoris, in fundo residens, frequentius tamen vini.* — *Facula*, dit-il plus bas en citant le demi-vers de Lucrèce qui fait l'objet de cette Note, *quo in loco sumitur pro condimento seu liquamine subacido subamaroque.* Je ne vois rien dans tout cela, ni dans aucun des exemples cités par le Lexicographe, qui ressemble à une substance pareille à l'amidon.

Quant à l'aunée, *inula*, Columelle donne la manière de l'assaisonner. Horace en parle plus d'une fois comme d'un mets mangeable ; mais est-ce bien l'*Enula campana* qui n'a qu'un goût âcre et amer et une odeur peu flatteuse ? Je ne le crois pas plus que M. L. G.

PAGE 135, VERS 23.

Et quand tu vois, des mers, les eaux long-temps filtrées.

Les Anciens croyaient que les sources venaient des eaux de la mer, filtrées à travers la terre. On sait aujourd'hui qu'elles doivent leur origine à l'évaporation de ces mêmes eaux, élevées en vapeurs par le soleil, dispersées par les vents dans l'atmosphère, rassemblées en nuages, et retombant en pluie ou en neige sur les montagnes et ailleurs.

PAGE 139, VERS 2.

Cette pourpre qu'aux Grecs Melibée a livrée.

Melibœa, ancienne ville de Thrace, au pied du mont Ossa, et au dessus de Démétriade. *T. Liv. l. 44. c. 13.* On croit que les Thessaliens l'avaient fondée, ou lui avaient donné son nom. C'est là qu'on donnait aux étoffes de laine cette

belle couleur de pourpre si vantée dans l'Antiquité. Les Tyriens, qui en faisaient un si riche commerce, les tiraient de cette ville.

PAGE 149, VERS I.

Rentrons dans la carrière, &c.

J'ai cru pouvoir me permettre ce petit exorde de deux vers, dont on ne retrouve rien dans le texte, pour marquer la division des deux parties de ce Livre.

PAGE 151, VERS I.

C'est sur tant de bienfaits, &c.

La terre, dans tous les temps et presque chez tous les Peuples, fut adorée comme une Divinité. Hésiode la fait naître après le chaos, et lui donne le Ciel pour époux; allégorie sublime, qui apprenait que la terre ne pouvait rien produire sans les influences du ciel. On la regardait comme la mère, la nourrice de tous les êtres. La plupart des Philosophes croyaient que l'homme et les animaux étaient nés d'elle. Par-tout on lui rendait un culte à peu près tel que le décrit ici Lucrèce. Sur ses divers noms, ses attributs, ses Prêtres, son culte, voyez les Mythologues et les Dictionnaires.

IBID. VERS 17.

Si ses Prêtres, brûlant d'une sainte furie.

Il y a dans le texte *Gallos attribuunt*; on lui donne pour Prêtres les Galles. Les Galles, dit Festus, qu'on appelle les *Compagnons de Cybelle*, tirent leur nom du fleuve *Gallus*, dont on ne pouvait boire les eaux sans entrer dans une telle fureur

qu'on se mutilait impitoyablement. Peut-être cette castration n'était qu'une circoncision à l'honneur d'Arys. Quoi qu'il en soit, ces fanatiques, sortis de la Phrygie, se répandaient partout, mendiant et abusant les peuples par des tours d'adresse, et le tout par dévotion. Ils se rassemblaient à Hiérapolis, et pourraient bien avoir été, dans l'origine, quelque confrérie religieuse, comme tant d'autres dont l'Asie était pleine, et dont nous voyons quelques restes dans ces gueux qui parcourent les provinces sous le nom de Bohémiens, disant la bonne aventure; et sur-tout dans nos Francs-Maçons, qui ont conservé tant de rites bizarres qu'on ne sçaurait expliquer autrement.

PAGE 153, VERS 8.

'Armés, chargés de fers, &c.

» A quel usage, dit Montagne, les déchiremens et démem-
 » bremens des Corybantes, des Ménades, et, en notre temps,
 » des Mahométans qui se balafrent le visage, l'estomac,
 » les membres, pour gratifier leur Prophète. *Ess. l. 2. c. 12.*

De toute antiquité, l'on a vu des fanatiques se déchirer ainsi pour plaire à Dieu ou aux Dieux. Les mortifications, les pénitences les plus bizarres et les plus outrées, qui flattent d'autant plus l'amour propre, sans qu'il s'en doute, qu'elles distinguent ceux qui s'y livrent aux yeux du peuple, se retrouvent dans toutes les Religions, dans toutes les Sectes; et celles des Curètes, autrement nommés Corybantes, des Prêtres d'Isis, de ceux de Jupiter Ammon, &c. &c., ne sont pas plus extraordinaires que celles des Pénitens du Mogol, qui s'obligent à rester toute leur vie dans la même posture; des Pèlerins de Naugracut, qui se coupent un petit morceau de la langue; des Dervis de la Secte de Mévélévi, qui tournent long-temps sur

eux-mêmes pour tomber en extase ; des Faquirs dont l'Inde est inondée, et de tant d'autres.

I B I D. V E R S 27.

Emblème ingénieux, &c.

Comparons à cette procession magnifique en l'honneur de Cérès, celle des Ambarvales décrite par Virgile. *Georg. l. 1. v. 343.*

Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret.

Rassemble, en ces beaux jours, la champêtre jeunesse ;
 Qu'elle entoure, en chantant, l'autel de la Déesse.
 Offrez du vin, du lait et du miel en gâteaux ;
 Que, trois fois promenée autour des blés nouveaux,
 Et, du village en fête avec pompe suivie,
 Une heureuse victime y rende enfin la vie ;
 Que, jusqu'en vos foyers, tout invoque Cérès, &c.

P A G E 155, V E R S 12.

Neptune soit les mers, &c.

Les Stoïciens croyaient que la Nature était animée par un feu éternel répandu par-tout. En tant que ce feu brillait dans le soleil, les étoiles, ils l'appelaient Jupiter, Apollon : en tant qu'il pénétrait la terre, ils lui donnaient le nom de Cérès, Proserpine, &c. *V. Cic. de Nat. Deor. l. 2.*

P A G E 161, V E R S 13.

Viens, apprends que, des corps, de couleur décorés, &c.

Remarquons que le raisonnement de Lucrece est de la plus grande justesse. En effet, si les couleurs sont dans les

rayons de la lumière, comme on ne sçaurait en douter après les belles expériences de Newton; si, pour que les rayons de telle couleur soient réfléchis d'un corps quelconque, il faut que les parties de ce corps soient arrangées de telle ou telle manière, lorsque cet arrangement change, la couleur du corps doit changer; d'où il résulte que ses parties n'ont, par elles-mêmes, aucune couleur.

PAGE 167, VERS 5.

Les vois-tu réfléchis du cou de Péristère.

Péristère, selon la Fable, était une Nymphé de Vénus. L'Amour ayant un jour parié contre sa mère qu'il cueillerait plus de fleurs qu'elle dans un temps donné, la Déesse se fit aider en secret par Péristère, et gagna la gageure. L'Amour ayant découvert la fraude, en fut si piqué, qu'il changea la Nymphé en colombe. Cette métamorphose charmante est fondée, comme tant d'autres, sur le mot *περιστέρα*, qui signifie *colombe*. Théodontius assure pourtant qu'il y avait à Corinthe une Courtisane fameuse qui portait ce nom.

La fable d'Argus est connue.

IBID. VERS 13.

Si le rouge ou le blanc nous porte une autre atteinte, &c.

Epicure regardait la vision et tous les autres sens comme un tact. En effet, quand on y réfléchit, que sont-ils autre chose? Voilà pourquoi sans doute Lucrece s'écrie, p. 133:

Le tact! ô Dieux! le tact! ce sens de tout le corps!

PAGE 171, VERS 17.

Mais quoi, l'être sensible, &c.

Le principe de la sensibilité, dans l'homme, n'est plus un problème pour nous qui sommes éclairés par des lumières supérieures; mais dans la brute, si ressemblante à l'homme à tant d'égards, n'en sera-ce pas toujours un, et l'esprit des Platoniciens, cet intermédiaire entre l'ame et le corps, la forme d'Aristote, les harmonies de Dicéarque et de Pythagore, &c. en donnent ils une solution satisfaisante? Le système de l'ame du monde, de ce principe actif de feu répandu par-tout et dans tout, semblait donner cette solution, aussi fut il adopté par le plus grand nombre des Philosophes anciens. Les Modernes même, Hernel, Heurnius, Fabri, Bacon, Van-Helmont, Gassendi, Villis, &c., regardent l'ame sensitive comme une substance ignée; mais quelque ingénieuses que soient leurs idées à ce sujet, ne laissent-elles aucun doute, et, après tant d'efforts de tant de grands Hommes, n'est-il pas presque démontré qu'il faut renoncer à cette recherche?

PAGE 174, VERS 14.

Namque aliùm sensus membrorum respuit omnes.

Voici comme M. L. G. fait la construction de ce vers: Sensus aliorum membrorum respuit omnes (scilicet partes avulsas à corpore). Respuit, expression métaphorique et hardie.

PAGE 177, VERS 3.

. Si l'œuf insensible et cette fange impure, &c.

La plupart des Anciens ont cru que certains animaux pou-

vaient être engendrés par corruption. Diodore de Sicile, *l. 1.* assure qu'on en voit la preuve tous les ans en Egypte, lorsqu'on ouvre la terre après que les eaux du Nil sont écoulées; on y trouve des animaux, dit-il, dont les uns n'ont qu'un commencement d'organisation, les autres sont plus avancés, les autres sont parfaits.

Sunt qui, cum clauso putrefacta est spina sepulchro,
Mutari credunt humanas angue medullas. *Ovid. Metam. l. 15. v. 389.*
Corrompue au tombeau, notre moelle alongée,
Dans l'épine, dit-on, en serpent est changée.

Virgile a dit de même, qu'il naissait des abeilles dans le corps corrompu d'un taureau. *Georg. l. 4. v. 308.*

Interea teneris tepefactus.

Sous la peau cependant du cadavre enfermé,
Fermente, en bouillons noirs, le liquide enflammé.
Bientôt, d'abord sans pieds, puis avec des pieds frères,
Puis fretillant en troupe et déployant des ailes,
Et s'essayant toujours, toujours s'enhardissant,
Dans les airs, ô merveille! un peuple renaissant
S'élance, aussi nombreux qu'en perles arrondie,
Des cieux, un jour d'été, descend l'onde attiédie,
Ou que les traits du Parthe ouvrant les champs de Mars.

On a cru que le vent fécondait quelquefois la femelle de certaines espèces. Le même Virgile le dit des jumens. *Georg. l. 3. v. 273.*

Orc omnes versa in Zephyrum, &c.

Au faite des rochers, d'une bouche altérée,
Respirant, du couchant, l'haleine tempérée,
Je les vois s'arrêter et souvent, sans époux,
O merveille inouïe! en des transports si doux,
Ne devoir qu'au Zéphyr le tendre nom de mères.

Pline et S. Augustin ont confirmé ce fait. Le premier dit la même chose du lièvre, Athénée de la perdrix, Pomponius Méla des femmes. Simon Majolus, Cläus Magnus, Æneas Sylvius, Jean de Munster, Porta, Kirker, Delrio, Gesner, Aldovrande, Jonston, et d'autres, n'en doutent pas. Ce système des générations spontanées, jadis universellement reçu, est tombé avec l'ancienne Philosophie. Celui des germes a prévalu. S'il est vrai pourtant qu'on trouve quelquefois un ver dans la cervelle d'un cheval, est il bien aisé d'expliquer comment ce germe s'était introduit là ?

PAGE 181, VERS 16.

Ne sortons-nous pas tous, &c.

Varron et Pline pensaient de même, que les semences de tout venaient des astres, passaient dans l'air, et de là dans la terre. Le fameux Boyle regardait aussi l'air comme le réservoir de toutes les semences.

Chez les Banians, lorsque le convoi funèbre est arrivé auprès du tombeau commun, on s'arrête, et le Prêtre, se tenant à une certaine distance du corps, dit : Notre frère, durant sa vie, était composé des quatre élémens ; aujourd'hui qu'il est mort, que chaque élément en prenne sa part ; que la partie terrestre de son corps retourne à la terre, la partie aérienne à l'air, l'aqueuse à l'eau, et l'ignée au feu ; ce qui revient assez à la formule des anciens Perses dans la même circonstance. *Hyde de Rel. Vet. Pers. p. 579.* On prétend que, de nos jours, un grand Prince mourant a dit à peu près la même chose de lui-même. Les Chinois regardent encore la mort comme la séparation de la partie aérienne de l'homme d'avec la partie terrestre, dont l'une s'élève et va se confondre dans l'air, et l'autre retourne à la terre.

PAGE 187, VERS 3.

Est-il possible, ami, &c.

Thalès, Pythagore, Empédocle, Parménide, Héraclite, Anaxagore, Platon, Aristote, Zénon le Stoïcien, &c. n'admettaient qu'un Monde. Anaximandre, Anaximène, Archelaüs, Xénophane, Diogène, Leucippe, Démocrite, Epicure, Métrodore, &c. en soutenaient la pluralité, croyant la plupart qu'ils se détruisaient et se reproduisaient tour à tour. Les tourbillons de Descartes, nourris et réparés les uns par les autres, et s'engloutissant même quelquefois mutuellement, rentraient assez dans ce système.

PAGE 188, VERS 13.

Quam genus omne, quod his, &c.

Après ce vers, dans toutes les éditions de Lucrèce, on en trouve quinze que M. L. G. a cru déplacés, et qu'il a rejetés à la fin du Livre. La transposition m'a paru heureuse, et je l'ai adoptée.

PAGE 189, VERS 13.

Dès le jour créateur, &c.

Voici un passage que Gassendi et les autres Commentateurs de Lucrèce n'ont pas assez remarqué, et qui le méritait pourtant, parce qu'il est fondamental, et qu'il sert à expliquer plusieurs points de la Philosophie corpusculaire. Epicure croyait que non seulement notre Monde, mais encore tous les autres Mondes, dont il supposait le nombre infini, étaient environnés d'une espèce d'atmosphère, d'atomes ex-

térieurs, comme notre globe est environné par l'air. Ces atomes extérieurs, placés dans les intermondes, c'est-à-dire, dans les intervalles d'un Monde à l'autre, avaient différens usages. Le premier était d'alimenter les Mondes mêmes, en s'incorporant à leur substance, pour en réparer les pertes, comme nous voyons l'air se disséminer dans tous les corps de notre globe.

*Nam sua quique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt.*

Le second usage était d'empêcher, par leurs chocs continuels, la dissolution des atomes constitutifs de chaque Monde, qui, sans cette pression extérieure, se seraient déliés, séparés, et dispersés dans le vide. Voilà le sens de ces vers du premier Livre que personne n'a entendus.

*Nec plagæ possunt extrinsecus undique summam
Conservare omnem, quæcunque est conciliata.*

Lucrèce ne nie pas que le choc des atomes ne puisse retenir le monde, mais il prétend qu'il faut que la matière soit infinie pour qu'il puisse y suffire. Le troisième usage de ces atomes extérieurs était d'être, pour ainsi dire, un milieu pour la communication d'un Monde à un autre, en servant de véhicule à leurs émanations réciproques. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage du sixième Chant, où Lucrèce dit que nous avons peut-être quelquefois dans notre Monde des nuages qui nous viennent d'un Monde étranger.

*Fit quoque ut hunc veniant in cœtum extrinsecus illa
Corpora quæ faciunt nubes nimbosque volantes.*

Remarquons, en passant, que la doctrine de l'infinité des Mondes plaisait tant à Lucrèce, qu'il parle, pour ainsi dire,

d'un Monde étranger , comme il aurait parlé d'une province de l'Empire Romain.

Sed quid possit fiatque per omne
 In variis mundis variâ ratione creatis. L. 5,
 Et magis id possis factum contendere in omni
 In variis mundis variâ ratione creatis. L. 5.

C'était probablement cette persuasion où il était de l'infinité des Mondes , qui le rendait si peu difficile sur les systèmes de Physique , croyant que la combinaison qui n'a pas lieu dans notre Monde , peut avoir lieu dans un de ces Mondes infinis. *Note de M. Lagrange.*

PAGE 193, VERS 3.

Et ces vastes remparts, &c.

Presque tous les Peuples et les Philosophes même les plus sages , Platon , les Stoïciens , Sénèque , &c. ont cru que le Monde devait périr un jour. Le souvenir terrible des grands incendies , des grands déluges qui avaient changé la face de quelques parties de la terre , et dont on trouvait par-tout des traces effrayantes , avait appuyé cette croyance chez toutes les Nations.

Plusieurs de ces révolutions formaient la grande année après laquelle tout devait rentrer dans le chaos pour se régénérer ensuite. A Rome , les Hétrusques étaient en possession de prédire cette grande année , et , jetant ainsi l'épouvante dans tous les cœurs , mettaient à profit la faiblesse de l'esprit humain. Dès la naissance du Christianisme , cette crainte de la fin prochaine du Monde se reproduisit avec plus de force , et l'on ne peut nier que quelques passages de l'Ecriture , mal entendus sans doute , ne l'eussent justifiée. S. Paul
 lui-même

lui-même à Thessalonique , ne put désabuser le peuple ni les Princes des Prêtres de cette opinion désespérante. S. Cyprien , s'exprimant à peu près comme Lucrece , la confirma ; Tertulien et les Montanistes la renouvelèrent ; Jules Anricain lui donna quelque temps un nouveau cours ; elle se perpétua de siècle en siècle , et peut-être oserait-elle reparaître encore , si la saine Philosophie n'avait pris enfin le dessus.

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME.

PAGE 203, VERS 19.

SI tu braves la mort, où tout est appelé, &c.

En lisant cet éloquent exorde, on se demande pourquoi Lucrèce trouve la source de tous les crimes dans la crainte de la mort. M. L. G. a fort bien remarqué que cela tient aux anciennes idées du Paganisme, où l'on regardait en effet l'Infamie, la Pauvreté, le Mépris personnifiés, &c. comme les compagnons assidus de la Mort, toujours prêts à en presser le dernier coup sur nous. Voilà pourquoi Virgile les place, avec tant d'autres fléaux, à la porte des Enfers. *Æneid. l. 6. v. 273.*

Vestibulum ante ipsum, &c.

Au parvis de l'Enfer, en ses gorges béantes,
Siégent les noirs Chagrins, les Fièvres pâissantes,
La Pauvreté honteuse, et les Soucis vengeurs,
Et la triste Vieillesse, et les sombres Terreurs,
Monstres hideux, la Faim cruelle conseillère,
Le Travail, et la Mort, et le Sommeil son frère,
Et la trompeuse Joie, et, non loin, vis-à-vis,
La Guerre meurtrière et les infames lits
Où, sur le dur acier, gissent les Euménides;
La Discorde insensée, en nœuds de sang livides,
Y tresse les serpens qui sifflent sur son front, &c.

Viens donc , apprends d'abord , &c.

Qu'est-ce que l'ame ? Les Conciles , ou plutôt le S. Esprit , par leur organe , a daigné nous l'apprendre dans ces derniers temps ; mais jusque là , qu'ont répondu à cette question tous les Philosophes et même les Pères de l'Eglise les plus orthodoxes ? Qu'est-ce que l'ame ? Où siège-t-elle ? Naît-elle avant ou avec le corps ? Meurt-elle ? Est-elle immortelle ? Dicéarque nie absolument son existence , disant qu'elle n'est autre chose qu'une configuration donnée du corps , d'où résulte le sentiment *. C'est une nature de soi-même en mouvement , dit Thalès **. C'est une essence qui se meut , dit Platon. C'est un nombre , dit Xénocrate. C'est une entéléchie , dit Aristote. C'est une harmonie , disent Pythagore et Philolaüs. C'est une idée , dit Possidonius. C'est un esprit subtil répandu par-tout le corps , dit Hippocrate. C'est une lumière , dit Héraclide de Pont. C'est une étincelle de l'essence des étoiles , dit Héraclite. C'est un esprit ne formant qu'un concret avec le corps , dit Zénon ; c'est un esprit tellement adhérent à des atomes ronds , dit Démocrite , et qui se meut avec une telle facilité , qu'il s'ouvre un passage par-tout le corps. C'est une quintessence , dit Critolaüs. C'est un feu , dit Hipparque. C'est un air délié , disent Anaxagore , Anaximène , Anaximandre , Archélaüs. C'est la partie la plus subtile du sang , disent Empédocle et Critias *** ; c'est un composé de terre et d'eau ,

* Cicer. Tusc. Quest. l. 1.

** Plutarq. de Placit. Philosoph.

*** L'Auteur de l'Ecclésiaste est de ce sentiment. Vid. Eccl. c. 3. v. 17. Et Moïse lui-même ne s'en écarte pas. Vid. Levit. c. 17.

dit Xénophane ; c'en est un d'air et de feu, dit Boëce ; c'en est un d'air , de feu , de souffle , et d'une quatrième substance inconnue , dit Epicure *.

L'Empereur Marc-Antonin la regarde tantôt comme une exhalaison du sang , tantôt comme une portion de la Divinité résidant en nous ; ce que Sénèque exprime ainsi : Dieu est près de toi , il est avec toi , il est en toi (*Ep.* 41.) ; et ce qui revient au système de l'ame du Monde , que Virgile a si magnifiquement exposé deux fois , d'abord dans les Géorgiques , l. 4. v. 221.

Deum namque ire per omnes, &c.

Dieu , dit-on , tout en tout , remplit la terre et l'onde ;
Il embrasse , des cieux , la campagne profonde ,
Vit dans l'hôte des airs , dans les peuples des eaux ,
Dans ceux des champs , dans l'homme , animaux , végétaux ;
Tout naît , s'accroît en lui , n'est qu'en lui , que lui-même ;
Tout se perd , se confond dans sa grandeur suprême ,
Y flottant comme l'astre élançé dans le ciel.
La Mort n'a point d'Empire , et l'être est éternel.

Et ensuite dans l'Enéid. l. 6. v. 724. *Principio cælum et terras , &c.* où Anchise , parlant à son fils , dans les Enfers , débute ainsi :

D'abord , crois qu'un esprit , circulant dans leur sein ,
Nourrit le ciel , la terre , et la plaine liquide ,
Et ces astres pompeux emportés dans le vide ,
La lune , le soleil , et que , de ce grand corps ,
Intelligence unique , il meut tous les ressorts ;
Intelligence unique , et , dans tout , confondue ,
Où vont puiser la vie , en tous lieux répandue ,
L'homme et tout ce qui peuple et les champs , et les airs ;
Et les gouffres cachés sous le miroir des mers.

* Macrob. Somn. Scip. l. 1. c. 14. Cicer. Tusc. Quæst. l. 1.

On ne finirait pas, si on voulait rapporter tout ce que les Anciens ont rêvé sur la nature de l'ame, et peut-être ne trouverait on pas moins de rêves à ce sujet chez les Modernes.

Quant à son siège, que Descartes lui assigne dans la glande pinéale, quoiqu'il soit difficile à ceux qui, comme lui et nous, la regardent comme une substance spirituelle, de concevoir comment elle peut avoir un siège, les opinions n'ont pas été moins diverses. Hérophile la loge dans le cerveau, Hippocrate dans le ventricule gauche du cœur, les Stoïciens dans le cœur même, Epicure dans ses environs, Erasistrate dans la membrane dont la cervelle est enveloppée, Straton entre les deux sourcils; Démocrite et Aristote la répandent par tout le corps; Galien en met une dans chaque partie; Platon, la divisant en trois, fixe la partie raisonnable dans le cerveau, l'irascible dans la poitrine, la sensitive dans les entrailles.

Simonide, Hippocrate, Galien *, Pline, les deux Sénèques **, les Epicuriens, les Saducéens, chez les Juifs, la croyaient mortelle; les Stoïciens lui donnaient une très-longue vie, mais qui devait finir ***. Cette opinion de la mortalité de l'ame paraissait si indifférente, qu'on ne s'en cachait pas. César l'avouait en plein Sénat, Cicéron l'établait dans ses Ouvrages philosophiques, Sénèque la mettait sur le théâtre.

* Galien va plus loin. Il attribue, sans difficulté, la pensée à la matière. De Usu part. l. 8. de Usu respir. c. 5. et l'on ne peut douter que ce ne fût le sentiment de presque tous les Savans chez les Anciens.

** V. Senec. Ep. 102, et le chœur du second Acte de la Troade, que nous rapportons plus bas.

*** Cic. Tusc. Quæst. l. 1.

S'il en faut croire l'Orateur Romain *, Phérecide le Syrien fut le premier, comme nous l'avons dit ailleurs, qui apprit aux Grecs que l'ame existait de toute éternité, et qu'elle devait exister toujours; mais ce dogme, qu'il avait puisé chez les Orientaux, n'était pas nouveau dans la Grèce, puisqu'Ulisse, dans Homère, voit aux Enfers les ames des anciens Héros. Selon Maxime de Tyr **, ce fut Pythagore qui l'accrédita le plus. Il fut adopté par Thalès, Anaxagore, Diogène, Platon, et presque tous les Philosophes. Il était trop consolant, pour n'avoir pas été dès long-temps répandu dans l'Asie; mais, comme on abuse de tout, à peine fut-il connu, que Cléombrote d'Ambracie, en étant instruit, se précipita du haut d'une tour, et qu'Hégésias l'enseignant à Cyrène, un tel enthousiasme s'empara de ses Disciples, qu'ils se tuèrent, raisonnant à peu près comme certains Croisés qui baptisaient les enfans des Sarasins qu'ils pouvaient rencontrer seuls, et les massacraient aussi-tôt pour les envoyer au ciel. Cet enthousiasme gagna les esprits faibles, au point que Ptolomée Philadelphie fut obligé de défendre d'annoncer cette doctrine, et qu'on crut par-tout devoir ressusciter les anciennes fables Egyptiennes sur les Enfers, et les peines infligées aux morts dans un autre monde, peines auxquelles on ne manqua pas de soumettre les suicides, comme on le voit dans Virgile, *Æneid. l. 6. v. 426.*

Proxima deinde tenent, &c.

Non loin sont, tout en pleurs, ceux dont la main sanglante
Osa presser l'essor de leur ame innocente.

* *Ibid.*

** *Dissert. 28.*

Ah ! qu'ils voudraient se rendre au jour qu'ils ont haï,
 A la foule des maux dont l'homme est envahi !
 Mais le sort les enchaîne , et de son onde affreuse,
 Le Styx enceint neuf fois leur prison ténébreuse.

L'embarras de savoir ce que devenait l'ame à sa séparation du corps , avait fait imaginer aux plus sages , depuis bien des siècles , la Métempsychose , ou transmigration des ames ; dogme qui dut paraître le plus vraisemblable à des esprits dénués de toute lumière surnaturelle : aussi fit-il des progrès rapides , lorsque Pythagore l'apporta d'Egypte en Italie *. César l'attribue aux Druïdes **, Appien aux Germains ***, Josephé aux Pharisiens ****. L'Empereur Julien ***** dit que les Gètes le reçurent de Zamolxis ; il fait encore le fond de la croyance de toute l'Inde.

Cette prodigieuse variété de sentimens sur l'ame , qu'on n'a pu même exposer tous dans une Note , déjà peut-être trop longue , justifie ce que tant de grands Hommes ont pensé , qu'il est impossible à l'esprit humain de se connaître lui-même.

* On le trouve dans Virgile au même endroit de l'Enéide que nous avons cité plus haut. v. 745.

Has omnes ubi mille rotam , &c.

Après mille ans de pleurs , sensible à tant de maux ,
 Un Dieu , vers le Léthé , les ramène en troupeaux , (les ames)
 Afin que , du passé , perdant toute mémoire ,
 Elles brûlent encor de franchir l'onde noire ,
 De revoir la lumière , et d'animer des corps.

** De Bel. Gal. l. 6.

*** In Celtic.

**** Antiq. l. 18. de Bell. contra Rom. l. 24.

***** In Cæsarib.

IBID. VERS 14.

Mille autres ont pensé, &c.

Cicéron rapporte qu'Aristoxène, Musicien et Philosophe, qualités qui sans doute se trouvaient quelquefois réunies chez les Anciens, crut être le premier qui eût imaginé le système de l'harmonie, quoique Platon l'eût développé bien longtemps auparavant *. Quoi qu'il en soit, ce système, où l'on ne faisait résulter l'ame que du jeu, de la consonnance des parties du corps, ne rentrerait-il pas mieux dans les idées d'Épicure, que celui qu'il avait adopté, et où je doute qu'il s'entendît lui-même ? Qu'est-ce, en effet, qu'un composé d'air, de feu, de souffle, et d'une quatrième substance inconnue ? Est-il permis à un Philosophe, comme dit Creech, d'admettre une substance qu'il ne connaît pas ? D'ailleurs le souffle est-il autre chose que l'air agité, comme Lucrece le reconnaît dans le sixième Livre ? Convenons donc que cette théorie de l'ame n'est qu'un tissu d'absurdités. Mais ceux qui en ont voulu donner d'autres ont-ils mieux rencontré ?

PAGE 209, VERS 23.

. Enfant doux mais frivole,
Ou du Mont des neuf Sœurs, &c.

Lucrece fait allusion ici à cet Aristoxène, Musicien, dont nous venons de parler, lequel, comme dit Cicéron, en inventant le système de l'harmonie, n'était point sorti de son art.

* Tusc. Quæst. l. 1.

PAGE 211, VERS 2.

Oui, constamment liés, &c.

Nous avons déjà remarqué qu'Epicure et quelques autres Philosophes composaient l'ame de deux parties, dont l'une, et la plus subtile, la plus nécessaire à l'existence de l'individu, était l'esprit (l'intelligence); et l'autre, l'ame proprement dite (la sensibilité): c'est ce que Lucrèce établit et développe aussi bien qu'il le peut dans toute cette première partie de son troisième Livre.

PAGE 212, VERS 12.

Attamen insequitur, &c.

Extrait d'une Lettre écrite de Londres à Bayle.

» Je vais vous envoyer l'explication de deux passages qui n'ont
 » point encore été entendus. L'un est de Lucrèce au Livre III, v. 175,
 » ou environ. *Attamen insequitur languor, terraque petitus et in terra*
 » *mentis qui gignitur æstus*. M. le Fevre renverse tout le texte pour
 » l'expliquer; et cependant il n'y a rien de plus naturel, ce qui pa-
 » raitra par cette traduction verbale: *Cependant une Langueur et une*
 » *envie de se coucher avec une inquiétude d'esprit, le suivent toujours.*
 » *Petitus terra* n'est autre chose que *l'envie de se mettre à terre*, et
 » c'est ce que nous voyons tous les jours, particulièrement dans les
 » paysans; même la plupart des Dames ne se trouvent bien que
 » lorsqu'elles sont sur le foyer, et qu'elles ont la tête sur un coussin
 » un peu élevé; ce qui est précisément *petitus terræ*. *Æstus mentis*
 » ne peut signifier que *les bouillonnemens de l'esprit*, que je traduis
 » par *l'inquiétude de l'esprit*, comme le vers suivant le demande,
 » *Interdumque quasi exurgendi incerta voluntas*. . . . « *Nouvelles*
de la Rép. des Lettres, Fév. 1687, pag. 119.

PAGE 213, VERS 1.

Mais pouvant lui porter, &c.

Les efforts que fait ici Lucrece pour prouver la matérialité de l'ame, porteraient à croire que beaucoup d'Anciens s'étaient élevés jusqu'à son immatéralité : mais qu'était-ce que cette immatéralité, même chez les premiers Chrétiens ? un feu très-léger, une flamme très-subtile, et toujours quelque chose qui, pouvant affecter le corps par contact, ne pouvait être que corps, quoiqu'on ne voulût pas en convenir.

PAGE 221, VERS 24.

Mais d'où naît cette ardeur, &c.

Voici une manière d'expliquer les passions, qui paraîtra bien singulière. C'est la surabondance du feu qui produit la colère, celle du souffle, l'effroi, &c. Mais comment le feu, qui est corps, produit-il un mouvement purement spirituel ? Comment le souffle, qui n'est que l'air agité, fait-il le même effet ? Lucrece eût été bien embarrassé de répondre à ces questions. Cependant on ne saurait nier que lorsqu'on est en colère, on sent monter un feu à son visage, *ardent oculi*, dit Sénèque ; on est forcé d'avouer que, dans l'effroi, on éprouve un frisson secret qui contracte tout le corps, ce que le peuple appelle *faire la chair de poule*. Comment rendre raison de tout cela sans matière ? O abîme !

PAGE 224, VERS 1.

Illud in his rebus, &c.

Voici la construction de ces trois vers qui présentent un double sens : *Vestigia naturarum que nequeat ratio dictis*

depellere, inquit usque adeo parvula, ut nihil impediat degere vitam dignam Dís. Ces traces naturelles, que la raison ne peut effacer par ses instructions, subsistent à la vérité toujours, mais si faibles, que rien ne nous empêche de mener une vie digne des Dieux. *Note de M. L. G.*

PAGE 226, VERS 20.

Sensus enim trahit, &c.

Rejetons ce vers, dit Lambin, le sens en sera plus clair, et d'ailleurs il n'exprime qu'une idée fausse. — Il exprime parfaitement l'idée d'Epicure sur la vision, comme on le verra dans le quatrième Livre de Lucrèce.

PAGE 227, VERS 18.

Les objets qu'on distingue, &c.

L'esprit voit, l'esprit entend, &c. disait Héraclite. Tertullien attribue cette façon de penser à Epicharme le Comique. Cicéron paraît avoir été dans le même sentiment, soit dans les Tusculanes, soit dans le Traité de la Nature des Dieux. C'est ce que Lucrèce réfute ici. 2

PAGE 228, VERS 13.

Incussam insidere cretam, &c.

Remarquez que cet *incussam* vient de *in cutem missam*, et que Lucrèce veut dire que les femmes et les jeunes libertins qui se fardaient de blanc, ne sentaient pas ce fard sur leur peau.

PAGE 229, VERS I.

Du fage Abdéritain, &c.

Démocrite, un des plus grands Philosophes de l'Antiquité. Quelques Auteurs le font natif de Milet; mais il était véritablement d'Abdère. Nous en parlerons plus bas.

PAGE 249, VERS 26.

Le serpent se dépouille, &c.

Ce passage rappelle cette belle comparaison de Virgile, *Æneid. l. 2. v. 469.*

Vestibulum ante ipsum, primoque in limine Pyrrhus, &c.

Chargé de traits, brûlant d'une féroce joie,
 Sous un casque terrible où l'horreur se déploie,
 Pyrrhus tonne à la porte : ainsi renaît au jour,
 Délaissant sa dépouille et le sombre séjour
 Où l'hiver, sous la terre, enchaînait sa paresse,
 Un serpent fier de vivre, et brillant de jeunesse.
 Gonflé des noirs poisons dont s'enivra son cœur,
 Il se roule, il s'élève, il s'élançe en fureur,
 Dardant sa triple langue au soleil qu'il affronte.

PAGE 251, VERS II.

Si l'ame, loin du corps, &c.

Ceux des Anciens qui croyaient l'ame immortelle, croyaient aussi sa préexistence. C'eût été mal raisonner, selon eux, que de penser que ce qui doit durer éternellement a pu commencer. C'est ainsi que Platon lui-même s'en explique. Le Concile de Trente a décidé cette grande question, en assu-

rant que Dieu crée l'ame lorsque le corps qui doit la recevoir est organisé. *Animam creando infundi, et infundendo creari.*

PAGE 253, VERS 1.

On les a vus jadis, &c.

Voici comme Xénophon décrit ces chars. Il (Cyrus) fit faire des chars garnis de roues très-fortes et capables de résister à tous les chocs. L'essieu en était fort long, ce qui rendait le char plus difficile à renverser, à cause de sa largeur. Le siège du Cocher, fabriqué de grosses pièces de bois, était en forme de tour, et ne s'élevait que jusqu'aux coudes, pour laisser à celui-ci la liberté de diriger les chevaux. Il était lui-même couvert tout entier de fer, excepté les yeux. L'on adapta au bout des essieux, de part et d'autre, des faux d'acier, d'environ deux coudées de saillie. On en plaça de pareilles au dessous, recourbées vers la terre. *Cyroped. l. 6.*

Végèce dit qu'Antiochus et Mithridate firent usage à la guerre de ces chars armés de faux, lesquels, ayant d'abord répandu beaucoup de terreur, furent bientôt tournés en dérision. *De Re Milit. l. 3. l. 24.*

PAGE 255, VERS 10.

Vivante, avant le temps, &c.

Les Pythagoriciens prétendaient que, quelque ame que ce fût, était envoyée dans un corps, quel qu'il pût être, dès que ce corps était formé; ce que n'approuvait point Aristote. *De Anim. l. 1.*

Ce qu'alors nous étions, &c.

Sénèque fait raisonner à peu près de même le chœur dans le second Acte de la Troade.

Verum est, an timidus fabula decipit? &c.

Est-il vrai? n'est-ce point une effrayante erreur
 Pour enchaîner le faible au sein de la terreur?
 A mon corps au tombeau survivra-t-il une ombre?
 Lorsque la mort, sur moi, jetant son voile sombre,
 Mon épouse éplorée aura fermé mes yeux,
 Qu'ils ne s'ouvriront plus à la clarté des cieux,
 Est-ce peu qu'un sang pur ait arrosé ma cendre,
 Qu'une urne l'ait reçue, et dois-je encore attendre
 Une autre vie, hélas! prolongeant mes malheurs?
 Mourons-nous tout entiers? En légères vapeurs,
 Quand mon ame exhalée, et, dans l'air, confondue,
 A mon dernier soupir, s'étant jointe à la nue,
 La flamme envahira mon bûcher dévorant,
 Ne sera-t-il, de moi, nul reste encor vivant?

Non. Tout ce que, sortant du moite sein de l'onde,
 Ce qu'y rentrant bientôt éclairer l'œil du Monde,
 Tout ce que l'Océan couvre et fuit tour à tour,
 Le Temps, d'un vol hardi, l'atteindra quelque jour.

D'un plus rapide élan qu'en leur course éphémère,
 Ces astres où Phébus s'élève en sa carrière,
 Et que ce Dieu, leur Roi dont ils sont éclipsés,
 Roulant, avec ardeur, les siècles entassés,
 Et que la triple Hécate, en ses retours obliques,
 Nous courons au tombeau déposer nos reliques.

A-t-on touché le bord terrible même aux Dieux,
 On n'est plus nulle part. Telle que fuit aux yeux,
 Eparsé au gré des vents, la nue ou la fumée,
 Tel ce souffle moteur d'une fange animée

S'écoule , se dissout , dans l'espace entraîné.
Rien n'est après la mort. Terme d'un cours borné ,
La mort même n'est rien. Lâche , bannis ta crainte ;
Etrouffe , ambitieux , tout espoir , toute plainte.
Où gissons-nous , dis-tu , quand la mort nous surprend ?
Où gît celui dont l'être est encore au réant.
Le Temps nous engloutit , le chaos nous réclame.
La Mort , d'un même coup , frappe le corps et l'ame ;
Et ce gardien jaloux des portes des Enfers ,
Cerbère , et le Tartare , et ses tourmens divers ,
Et son Roi ténébreux , ne sont que de vains songes ,
Ou du fourbe ou du sot méprisables mensonges.

Il serait aisé d'entasser ici des milliers de passages semblables des Anciens. Nous avons choisi celui-ci de préférence , parce qu'il nous a paru le plus singulier , en ce qu'il était récité publiquement sur le théâtre , si toutefois les Tragédies de Sénèque ont jamais été jouées.

Remarquons , en passant , que ce morceau est écrit en latin en vers asclépiades , qui ont été le modèle de nos grands vers , n'ayant jamais que douze syllabes , et une espèce de repos au milieu. Il est fâcheux que , dans l'origine , nous n'ayons pu trouver un mètre plus long , et qui rendît toute la majesté de l'hexamètre grec et latin , lequel peut avoir jusqu'à dix-sept syllabes. Nous l'aurions réservé pour l'Epopée , laissant celui que nous avons à la Tragédie , et n'employant , dans la Comédie , comme le voulait Voltaire , que le vers de dix syllabes , qui n'est que le phaleuque latin. Ainsi les genres auraient été mieux distingués. Toute tentative , à cet égard , est impossible aujourd'hui que la Langue est fixée ; mais un Traducteur , vivement frappé quelquefois de la noblesse et de l'harmonie d'un vers latin ,

n'en est pas moins fâché de n'avoir pour le rendre qu'un petit vers écourté.

IBID. VERS 22.

Après le jour fatal de leur dissention.

M. L. G. soupçonne que, dans ce passage, Lucretèce pourrait bien faire allusion à la grande année. C'est ce qui nous a déterminés à entrer ici dans quelque détail à ce sujet, dont nous avons déjà parlé.

Il paraît certain que l'idée de cette effrayante révolution est née chez les Chaldéens, soit qu'elle dût son origine à l'Astrologie judiciaire, dont ils firent une science dès qu'ils commencèrent à étudier le ciel, soit qu'ils aient eu quelque connaissance de la précession des équinoxes, à quelque cause qu'ils l'aient attribuée.

Les Egyptiens ayant reçu cette doctrine de ces premiers Astronomes, la communiquèrent à Hypparque, lequel en fit part à sa patrie. On observa dès-lors dans la Grèce, que la terre, revenant au bout d'un an à l'équinoxe du printemps, ne coupait pas justement la ligne équinoxiale au point où elle l'avait coupée l'année précédente, mais un peu plus près, anticipant chaque fois d'un très-petit espace, qu'on ne pouvait évaluer en une année, mais qui, au bout d'un certain nombre, devenait considérable*.

* Les points de l'écliptique reculent contre l'ordre des signes d'environ cinquante secondes par an; mais, comme ce n'est-là qu'un à peu près, et qu'on n'a rien d'absolument déterminé à cet égard, on a diversement évalué la révolution entière. Ceux des Anciens qui l'avaient calculée, la faisaient de 25000 mille ans. Tycho l'a faite de 25816, Riccioli, de 25920, et M. Cassini, de 24800.

Comme

Comme on était encore loin d'attribuer alors ce mouvement à la terre, on ne manqua pas de l'attribuer à la huitième sphère, la sphère des étoiles, le firmament. Les sentimens se partagèrent sur sa révolution. Enopide et Pythagore, sans doute sans l'avoir calculée, l'avaient faite de soixante ans; Diogène le Stoïcien la fit de trois cent soixante-cinq; Héraclite, de dix-huit mille; quelques-uns de quinze mille *; la plupart de trente-six mille **; d'autres de plus ou de moins, et aucun ne rencontra juste.

On imagina que cette révolution se faisant au signe du Capricorne ***, devait amener un déluge, et qu'arrivant au signe du Cancer, elle causerait un incendie universel. On l'appela la grande année, l'année où toutes les étoiles, toutes les planètes devaient se retrouver au même point. On crut qu'alors le Monde rentrerait dans le chaos pour en sortir de nouveau, et que les hommes qui auraient vécu dans le précédent période, renaîtraient dans celui-ci, et y fourniraient précisément la même carrière qu'ils avaient déjà fournie.

Est-ce bien là ce que Lucrèce avait en vue dans ce passage, et son idée n'est-elle pas plus générale?

PAGE 273, VERS 15.

D'étouffer dans le miel.

C'était une manière d'ensevelir, ou du moins de conserver les morts. Xénophon, dans le cinquième Livre des Coutumes grecques, dit qu'Agésipolis de Lacédémone étant

* Macrob. Somn. Scip. l. 2.

** Marcil. Ficin. de Immortal. Animor. l. 4.

*** Senec. Quæst. Nat. l. 3.

mort, fut mis dans du miel, et rapporté dans sa patrie ; où on l'ensevelit dans le tombeau des Rois. Démocrite voulait que l'on conservât ainsi tous les morts, sur quoi Héraclide de Pont dit assez plaisamment, que si cette coutume prévalait, le miel deviendrait trop cher.

PAGE 281, VERS 21.

Ce séjour des tourmens.

Voici comme Virgile décrit les divers supplices des Enfers.

L. 6. v. 573.

Tunc demùm horrisono, &c.

A ces mots, sur leurs gonds froissés avec horreur,
 S'ouvrent, en mugissant, les portes redoutables.
 Vois-tu, dans le parvis, ces monstres exécrables ?
 Quel aspect ! quelle garde ! et l'hydre est au dedans
 Plus effrayante encor par cent gosiers béans.
 Là, deux fois plus profond que le champ des tempêtes
 Ne s'enfonce à la vue au dessus de nos têtes,
 Le Tartare abhorré se découvre à nos pieds.
 Dans ce gouffre de feu, dès long-temps foudroyés,
 Se roulent les Titans, vieux enfans de la Terre.
 Là, j'ai vu ces Géans, fiers rivaux du Tonnerre,
 Les deux fils d'Aloüs, qui, triomphant de Mars,
 Osèrent du Ciel même ébranler les remparts,
 Brûlant, dans leur orgueil, d'en dérrôuer le Maître.
 Là, j'ai vu Salmonée, aussi puni peut-être,
 Lui qui crut reproduire en nos terrestres champs
 Le fracas de l'Olympe et ses feux éclatans :
 Monarque fastueux, dans Elis⁸ alarmée,
 Secouant, de son char, une torche enflammée,
 Au bruit de ses coursiers sur l'airain bondissans,
 Des Dieux, avec audace, il usurpait l'encens.

Osait-il imiter la foudre inimitable ?

Aveugle ! ah ! que , du sein d'un orage effroyable ,
 Déployant , non les feux des terrestres flambeaux ,
 Mais , en noirs tourbillons , les célestes carreaux ,
 Bientôt le Tout-Puissant l'entraîna dans l'abîme !
 J'ai vu Titye enfin , déplorable victime
 Que la terre nourrit , qui couvre neuf arpens ;
 Un vautour acharné ne vit que dans ses flancs.
 Là , fouillant sans pitié jusqu'aux fibres profondes ,
 Il dévore à jamais ses entrailles fécondes ,
 Fécondes pour sa peine , et , d'un bec déchirant ,
 Son cœur mourant sans cesse et toujours renaissant.
 Peindrai-je vos tourmens , Pirithoïs , Lapithes ,
 Ixion , vous , hélas ! qui dès long-temps pâlites
 A l'aspect d'un rocher qu'un éternel courroux
 Tient toujours suspendu , prêt à tomber sur vous ?
 D'autres sur des lits d'or reposent leur mollesse ;
 Les mets les plus exquis leur sont offerts sans cesse :
 Mais vers eux , en tremblant , étendent-ils la main ?
 Assise à leurs côtés , et se levant soudain ,
 La plus fière Euménide éclate avec menace ,
 Leur offre son flambeau , les repousse , et les glace.
 C'est dans ce noir cachot qu'attend son châtement ,
 Et celui qui , par fraude , abusa son client ,
 Et le frère barbare , ennemi de son frère ,
 Et le fils plus cruel qui repoussa son père ,
 Et l'avare dont l'or fit le plus tendre soin ,
 Qui n'en aida jamais les siens dans le besoin ;
 Et qu'il en est de tels ! Là sont le téméraire
 Qui rencontra la mort dans un lit adultère ,
 Et ceux qui , trahissant leur Patrie ou leur Roi ,
 Dans une guerre impie ont violé leur foi.

Ah ! ne demande point quel effrayant supplice

Poursuit ici le crime et frappe l'injustice.
 L'un roule, avec effort, un énorme rocher ;
 L'autre, sur une roue où l'on va l'attacher,
 En suivra pour jamais le mouvement rapide.
 Assis, toujours assis sur une roche aride,
 Thésée, à chaque instant, expire de langueur ;
 Et le plus malheureux, Phlégée, avec horreur,
 Crie aux manes plaintifs dont l'essaim le contemple :
 Mortels, faibles Mortels, instruits par mon exemple,
 Apprenez la justice et respectez les Dieux.

I B I D. V E R S 23.

Ce rocher suspendu, &c.

Tantale, Roi de Phrygie, fort riche et fort avare, était condamné dans les Enfers au genre de supplice que décrit ici Lucrèce. Selon Homère, suivi par le plus grand nombre, il était plongé jusqu'aux lèvres dans un fleuve dont les eaux fuyaient de sa bouche, lorsque, brûlant de soif, il voulait en boire. On sait qu'Horace en a fait l'emblème de l'Avare.

I B I D. V E R S 27.

Ce Titye enchaîné, &c.

Titye était un Géant qu'on crut fils de la Terre, parce que son nom signifie *terre* ou *houe*. Ayant voulu faire violence à Latone, qu'il avait rencontrée seule dans les plaines de Panope, il fut tué, à coups de flèches, par les enfans de cette Déesse, Apollon et Diane, et précipité dans les Enfers, où son corps, disent les Poëtes, couvre neuf arpens. Les Dieux le condamnèrent au supplice que décrit ici Lucrèce.

PAGE 283, VERS 11.

. Ce Sisyphe stupide, &c.

Sisyphe, descendant d'Eole, frère de Salmonée, et Roi de Corinthe après le départ de Médée. Les Mythologues ne s'accordent pas sur la raison qui le fit condamner dans les Enfers au supplice dont parle ici Lucrèce.

IBID. VERS 17.

N'est-ce pas le destin de ces jeunes beautés.

Les Danaïdes, dont on peut voir l'Histoire ou la Fable dans les Dictionnaires de Mythologie.

PAGE 285, VERS 6.

Voyant par-tout la poix, &c.

Les supplices des Anciens étaient très-variés. Tantôt on versait de la poix enflammée sur le coupable tout nu; tantôt on lui appliquait un fer rouge sur diverses parties du corps; tantôt on lui brûlait les yeux, les mamelles, &c. avec des torches ardentes, &c. Que les hommes ont toujours été ingénieux à se tourmenter mutuellement, et souvent pour des crimes imaginaires!

IBID. VERS 16.

Ancus, le bon Ancus, &c.

Ancus Martius, quatrième Roi de Rome, fils d'une fille de Numa Pompilius. Son caractère, dit Tite-Live, était un mélange de celui de Numa et de celui de Romulus. Il s'éleva à l'égal de ces deux grands Rois dans la paix et dans la guerre. Il mourut l'an de Rome 138, 616 avant J. C., après un règne de vingt-quatre ans.

IBID. VERS 21.

Quoi, ce Guerrier hardi, &c.

Xerxès I, cinquième Roi de Perse, et second fils de Darius, qui, comme on sait, venant faire la guerre aux Grecs, jeta un pont sur le détroit de l'Hellespont, pour y faire passer son armée. *Herodot. Diod.*

PAGE 287, VERS 3.

Démocrite averti par sa triste faiblesse, &c.

Démocrite, le plus noble des Philosophes, dit Aulu-Gelle, était fils d'Hégésistrate, que d'autres appellent Athénocrite, et d'autres Damasippe, et d'une famille très-riche et très-illustre. On est incertain sur l'année de sa naissance; mais on est assuré qu'il florissait vers la quatre-vingtième Olympiade, et qu'il vit Anaxagore et Socrate. Il fut instruit, dans son enfance, des mystères de l'Astronomie et de la Théologie par des Mages et des Chaldéens que Xerxès avait laissés à son père, en reconnaissance de ce qu'il l'avait logé, l'on dit même défrayé avec son armée à son passage en Grèce. Le jeune Démocrite prit dès-lors tant de goût aux Sciences, qu'après la mort de son père, ayant abandonné la plus grande partie de son patrimoine à ses frères, il ne s'en réserva que ce qu'il crut lui être nécessaire pour voyager. Il alla donc dans tout l'Orient chercher de nouvelles connaissances. De retour dans sa patrie, il y parvint à une extrême vieillesse, toujours livré à l'étude, et riant de la futilité de presque toutes les occupations des hommes. Sentant enfin que son esprit s'affaiblissait, il se laissa mourir de faim.

Fin du Tome premier.

ERRATA.

- P**AGE 34, vers 9, anrè, *lisez antè.*
Page 38, vers 1, intactiic, *lisez intactile.*
Page 58, vers 20, muratùm, *lisez muratum.*
Page 59, vers 23, ôtez la virgule après donc.
Page 60, vers 12, sumulata, *lisez simulata.*
Page 66, vers 3, hunc, *lisez huc.*
Page 102, vers 18, puer, *lisez pueri.*
Page 103, vers 27, ajoutez une virgule après jour.
Page 207, vers 20, non, *lisez nom.*
Page 215, vers 7, ne mettez qu'une virgule après incohérens.
Page 300, ligne 17, materiæ, *lisez materia.*

Fin de l'Errata.